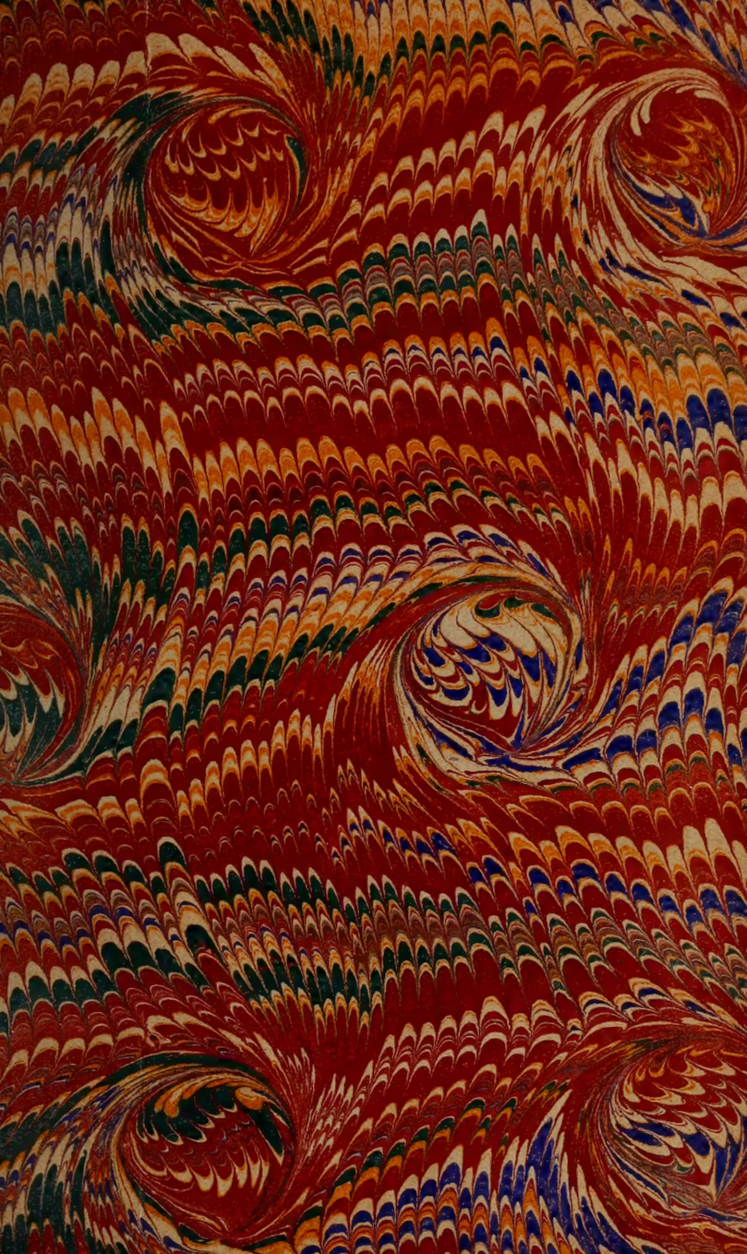

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01943338 2



A. J. Simard
7-25.00

IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE

II

SCEAUX. — IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE VERSET PAR VERSET

AVEC TRADUCTION NOUVELLE

PAR

M. HERBET

Chanoine titulaire d'Amiens, auteur de L'IMITATION MÉDITÉE.

> *L'Imitation est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas.*
>
> FONTENELLE.

NOUVELLE ÉDITION

TOME SECOND



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS | **LYON**
90, RUE BONAPARTE, 90 | 2, RUE BELLECOUR, 2

1875

IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE XXVII

Que l'amour-propre est ce qui nous éloigne le plus du souverain bien.

SOMMAIRE :

Pour être entièrement à Dieu, sachons nous dépouiller de l'amour des choses créées. Si nos désirs ne sont pas en parfait accord avec la volonté divine, nous ne serons jamais en repos. Regardons toute chose comme passagère, et prions Dieu de nous donner la céleste sagesse.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, il faut vous donner tout entier pour posséder tout, et que rien de vous ne vous appartienne.

Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose au monde.

II. Le degré d'amour ou d'affection que vous portez aux choses indique la force du lien qui vous attache à elles.

Si votre amour est pur,

simple, et bien réglé, vous ne serez pas esclave des choses.

Gardez-vous de convoiter ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir.

Gardez-vous d'avoir rien qui puisse vous embarrasser et vous priver de la liberté intérieure.

Étrange chose, que vous ne vous abandonniez pas à moi du fond de votre âme, avec tout ce vous pouvez désirer ou posséder !

III. A quoi bon vous consumer d'une vaine tristesse ? Pourquoi vous fatiguer de soins superflus ?

Tenez-vous sous ma dépendance, et vous ne souffrirez aucun dommage.

IV. Si vous cherchez ceci ou cela, et si vous voulez être ici ou là, consultant votre avantage ou votre bon plaisir, vous ne serez jamais en repos ni libre d'inquiétude ; parce qu'en toute chose se trouvera quelque défaut, et en tout lieu quelque contradicteur.

V. Ce qui sert donc n'est pas d'acquérir ni d'accumuler des biens extérieurs, mais plutôt de les mépriser, et de les arracher du cœur jusqu'à la racine :

Ce qui ne doit pas s'entendre seulement de l'argent et des richesses, mais encore de la poursuite des honneurs, du désir des vaines louanges, toutes choses qui passent avec le monde.

VI. Le lieu est un faible rempart, si l'esprit de ferveur manque. Et cette paix recherchée au dehors ne durera guère, si le cœur ne se repose pas sur son vrai fondement, c'est-à-dire si vous ne vous appuyez pas sur moi : vous pouvez changer de lieu, mais vous n'en serez pas meilleur.

Car, à la première occasion donnée et acceptée, vous trouverez ce que vous avez fui et pis encore.

Prière pour obtenir la pureté de cœur et la sagesse divine.

LE DISCIPLE.

VII. Affermissez-moi, mon Dieu, par la grâce de l'Esprit-Saint.

Faites que l'homme intérieur se fortifie en moi, et que, bannissant de mon cœur toutes les vaines sollicitudes, je ne sois emporté par le désir d'aucune chose vile ou précieuse; mais que je considère toutes choses comme passant, et moi-même comme passant avec elles.

Car il n'y a rien de stable sous le soleil, où tout est vanité et affliction d'esprit, (Ecc., II, 11). Oh ! qu'il est sage, celui qui juge ainsi !

Donnez-moi, Seigneur, la sagesse céleste, afin que j'ap-

prenne à vous chercher et à vous trouver plus que toutes choses, à vous goûter et à vous aimer par-dessus tout, et à considérer le reste des choses dans l'ordre de votre sagesse et suivant ce qu'elles sont.

Donnez-moi la prudence qui évite le flatteur, et la patience qui supporte le contradicteur.

Car elle est grande, la sagesse qui ne se laisse pas aller à tout vent de parole et qui ne prête pas l'oreille au charme funeste de la sirène. C'est ainsi qu'on marche sûrement dans la voie où l'on est entré.

I

Il faut vous donner tout entier pour posséder tout... Le texte porte *totum pro totot* ce qui peut signifier : Vous devez vous donner tout entier et absolument, comme on dit en théologie : *semper pro semper*, toujours et à jamais. Nous avons cru, avec la plupart des traducteurs, devoir donner à ce mot *totum pro toto* un sens plus étendu, que la pensée de l'auteur n'exclut pas. Nous avons donc traduit : *Donnez-vous tout entier pour posséder tout*. Mais que signifie cette mystérieuse parole, *se donner ?* Cela suppose qu'on s'appartient, et que, cédant la propriété de soi, on la transporte à un autre. Mais peut-on dire que l'homme créé s'appartienne ? comment donc pourra-t-il disposer de lui-même ? Par le sacrifice de sa volonté, dont Dieu lui a laissé l'usage. Ainsi nous pouvons nous donner, nous donner en tout ou en partie et à qui nous voulons. Nous avons aussi la faculté de nous reprendre après nous être donnés, et de nous donner de nouveau après

nous être repris. Or, c'est cette cession volontaire et sans retour de nous-mêmes que Dieu nous demande ici. Mais il ne la demande pas gratuitement; c'est un échange qu'il propose. Nous nous donnons à lui, il se donne à nous. Tout pour tout, ou plutôt rien contre tout; car qu'est-ce que notre tout, sinon rien? Voici que toute ma substance est comme rien devant vous, disait le Psalmiste (XXXVIII, 10). Mais considérons ici attentivement l'essence de ce contrat. Dieu consent à se livrer à nous sans réserve, à la condition que, de notre côté, nous ne réserverons rien de nous-mêmes. *Mon fils, il faut vous donner tout entier pour posséder tout, et que rien de vous ne vous appartienne.* Ainsi, votre corps avec ses organes, votre esprit avec ses facultés, votre cœur avec ses affections, votre mémoire avec ses souvenirs, votre volonté avec ses mouvements, votre âme, enfin, il faut que tout cela soit à moi. Ma parole est formelle : *Que rien de vous ne vous appartienne.* Que si le disciple est effrayé de cette exigence de la part de Dieu, qu'il médite sérieusement la parole qui suit : *Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose au monde.* L'amour de vous-même est un amour aveugle, un amour injuste, un amour malheureux. Vous refusez à Dieu l'hommage de votre esprit, vous tombez dans l'erreur; vous lui refusez le sacrifice de votre cœur, vous tombez dans le crime et

le désordre ; vous lui refusez la soumission de votre volonté, vous tombez dans la servitude et l'esclavage de vos passions. Ah ! sachez donc et comprenez que *l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose au monde.*

II

Le degré d'amour et d'affection que vous portez aux choses indique la force du lien qui vous attache à elles. Comme nous avons des instruments pour connaître la puissance des divers éléments, tels que la pesanteur de l'air, l'activité du feu, la densité de l'eau, ainsi le cœur est le grand thermomètre qu'il faut interroger pour savoir à quel point nous sommes libres ou asservis. Si votre amour est pur, simple, bien réglé, vous ne serez pas l'esclave des choses.

Quelle sagesse dans cette autre parole : *Ne convoitez pas ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir !* O la puissante barrière contre l'impétuosité de nos désirs criminels que ce *non licet*, cela n'est pas permis ! Je voudrais bien être riche ; mais, pour le devenir, il faudrait employer tel ou tel moyen injuste : *Non licet.* Or, dès que ce n'est pas licite, je n'ai plus ni envie ni regret. Je voudrais bien aussi me donner cette jouissance, cette vive satisfaction pour laquelle j'éprouve un attrait presque irrésistible ; mais il me faudrait fouler

aux pieds les lois de la vertu : *Non licet.* Or, dès que cela n'est pas permis, je n'examine même pas ; mon sacrifice est déjà accompli. Comme elle est simple, mais comme elle est féconde en résultats heureux pour la conduite de la vie, cette règle si courte : *Ne convoitez pas ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir!* Que le monde adopte cette maxime, et la terre sera peuplée de saints.

Gardez-vous de rien avoir qui puisse vous embarrasser et vous priver de la liberté intérieure. C'est aux parfaits que s'adresse ce conseil. Un jour, un homme, après avoir sacrifié à Dieu sa position, sa fortune, sa famille, tout ce qu'il possédait enfin sur la terre, cherchait en lui-même, non plus quel était le lien, mais le fil imperceptible qui pouvait encore lui rester. Il portait une épée, reste de son ancienne grandeur. A cette vue, un petit souvenir de gloire vient chatouiller son cœur. Aussitôt, et sans attendre le terme de sa course, il descend de cheval, va vers la première pierre du chemin, y brise son arme et, remontant à cheval, il se dit : Enfin je suis libre. Et vous qui lisez ceci, répondez, n'est-ce pas une étrange chose que vous refusiez de vous abandonner à Dieu du fond de votre cœur, avec tout ce que vous pouvez désirer ou posséder?

III

A quoi bon vous consumer d'une vaine inquiétude?... Délicieuse parole de compassion que le très-miséricordieux Jésus laisse tomber sur l'âme trop livrée aux choses de la terre. Marthe, Marthe, pourquoi cette agitation et ce trouble (Luc, x, 41) ? Le motif en est bon, l'effet peut en devenir fâcheux s'il est excessif. Mais si Jésus ne veut pas qu'on se trouble à son occasion, que dirons-nous de cette pétulance d'action et de désirs dont la fin est nous-mêmes ? Pauvre âme ! que de *soins superflus !* Calme-toi, c'est bien assez de mouvement, tu es fatiguée ; maintenant repose-toi. Mais où trouveras-tu le repos ? dans ma volonté ; il ne faudra pas seulement y entrer, il faudra t'y fixer, t'y établir : *Tenez-vous sous ma dépendance, vous ne souffrirez aucun dommage.*

IV

Si vous cherchez ceci ou cela, vous ne serez jamais en repos... Pourquoi en appeler à notre expérience? L'affirmation de Jésus-Christ ne suffisait-elle pas? N'a-t-il donc pas le droit d'être cru sur parole? Il est vrai, mais quand notre propre expérience vient se joindre aux enseignements divins, si nous ne sommes pas plus convaincus, nous sommes du moins plus frappés. Or, que nous apprend l'expérience, sinon que

nous avons toujours trouvé la déception et l'amertume là où nous avons cherché notre satisfaction et notre intérêt en suivant notre propre volonté ? Serons-nous toujours aussi déraisonnables et ennemis de nous-mêmes ?

V

Ce qui sert donc n'est pas d'acquérir ou d'accumuler des biens extérieurs... Pour commenter cette sentence, laissons la parole au grand Bossuet. « Représentez-vous, nous dit-il, un homme né dans les richesses et qui les a dissipées par ses profusions. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée où l'on ne voit plus cette foule de domestiques qui la remplissait lui fait peur ; pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés ; il remplit par ce moyen en quelque façon le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos ! Ainsi l'âme douée de raison, née riche par les biens que lui avait donnés son Auteur, et appauvrie volontairement pour s'être recherchée elle-même, réduite à ce fond étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir. »

VI

Le lieu est un faible rempart, si l'esprit de ferveur manque. Écoutons encore ce que va nous dire Bossuet de la soif des honneurs et du désir des vaines louanges. « Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront capables de remplir cette âme. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes et, tout ensemble, il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y point de plus grande gloire que celle de conquérant; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre. Ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et de peines qu'il a souffertes lui-même et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé : personne n'en a tant fait dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient et en Occident; depuis plus de deux mille ans, on ne parle que d'Alexandre.

Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles. Les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandait. En a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition pendant sa vie et tourmenté maintenant dans les enfers où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire reçoivent assez souvent la gloire; ils ont reçu leur récompense, ils ont été payés selon leurs mérites. »

VII

Ce n'est pas une fois, mais cent fois, mais mille fois, que je voudrais redire la prière qui termine le chapitre; car les sentiments qui s'y trouvent exprimés sont admirables. A l'exemple de Salomon, disons donc souvent à Dieu : « Seigneur, donnez-moi votre divine sagesse, cette sagesse qui consiste, ainsi qu'il est dit ici, à vous chercher, à vous trouver, à vous goûter et à vous aimer par-dessus tout. » Chacun de ces mots peut arrêter une âme pendant de longues méditations. Qu'elle en remarque l'enchaînement : chercher Dieu pour le trouver, le goûter pour le servir, et l'aimer par-dessus tout, quelle mine féconde de pieuses et saintes affections!

Car il n'y a rien de stable sous le soleil... Tout en faisant usage, pour combattre les vanités de ce monde, des armes que la foi nous fournit, nous ne dédaignons pas d'employer celles que la raison nous offre. Quoi de plus propre à produire le détachement de toute chose dans l'âme raisonnable que cette pensée : *Il n'y a rien de stable sous le soleil?* En vous promenant dans un parterre tout émaillé de fleurs, vous avez cueilli une rose ; d'une main distraite vous en avez successivement détaché les feuilles, les livrant au vent qui les balaie et les emporte. Ainsi l'esprit méditatif détache par la pensée ce qu'on appelle la beauté, la gloire, la richesse, le nom, la position; et, en laissant tomber les uns après les autres tous ces brillants débris, vous avez dit : *Tout est vanité*, et non-seulement *vanité*, mais *affliction d'esprit;* car il ne vous est resté entre les mains que la tige épineuse et découronnée de toutes ces mensongères promesses qu'on décore du nom pompeux de joie et de félicité mondaine.

Mais ne laissons pas passer inaperçue cette autre parole : *Donnez-moi la prudence d'éviter le flatteur et la patience de supporter le contradicteur ;* dispositions bien rares aujourd'hui, Que de bon sens, de fermeté de caractère, de rectitude d'esprit et de droiture de jugement, mais surtout que de vertu solide ne faut-il pas pour éviter le flatteur! Il est plus facile peut-être de supporter ceux

qui s'élèvent contre nous que d'éloigner ceux qui nous flattent. La grâce de Dieu nous est donc bien nécessaire pour arriver à ce point de perfection; les forces humaines évidemment ne suffisent pas, et c'est pourquoi prions encore, prions toujours, et ne cessons de prier.

CHAPITRE XXVIII

Contre les langues médisantes.

SOMMAIRE :

Celui qui se juge lui-même dans la vérité se préoccupe peu de ce que les autres hommes pensent ou disent de lui. Il faut, pour jouir de la paix, ne pas désirer de plaire aux hommes et ne pas craindre de leur déplaire.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, ne vous affligez pas si quelques personnes pensent mal de vous, et disent des choses qu'il vous soit pénible d'entendre.

Vous devez encore penser plus mal de vous-même, et croire que personne n'est plus imparfait que vous.

II. Si vous vivez de la vie intérieure, vous n'attacherez pas une grande importance à des paroles qui s'envolent. Ce n'est pas une médiocre prudence que de se taire au temps mauvais, et de se tourner intérieurement vers moi sans se troubler des jugements humains.

III. Que votre paix ne dépende pas des discours des hommes; car, que leur jugement vous soit favorable ou contraire, vous n'êtes pas pour cela un autre homme. Où est la véritable paix et la vraie gloire? n'est-ce pas en moi?

IV. Celui qui ne désire

point de plaire aux hommes et ne craint point de leur déplaire jouira d'une grande paix.

De l'amour désordonné et de la vaine crainte naissent l'inquiétude du cœur et la dissipation des sens.

I

Ne vous affligez pas si quelques personnes pensent mal de vous... Les esprits les plus fiers, les plus indépendants en apparence, sont souvent aussi les plus obséquieux, j'allais dire les plus esclaves de l'opinion. La popularité est une sorte d'idole à laquelle on sacrifie la dignité de sa personne, quelquefois même l'intégrité de sa conscience. Or, quoi de plus vain que la popularité, pour la poursuivre avec tant d'ardeur ? et quoi de plus difficile à conserver quand on est parvenu à l'atteindre ? Si vous pouvez fixer l'instabilité du vent, vous pourrez enchaîner la mobilité des jugements des hommes. Qu'importe donc ce qu'ils pensent et aussi ce qu'ils disent ? Il y a dans ce monde tant d'esprits ignorants et prévenus, superficiels et précipités, intéressés et passionnés, que, tout en évitant le dédain superbe qu'affecte l'insensé qui ne tient aucun compte de la voix publique, l'homme sage se contente du témoignage de sa conscience. Ces réflexions regardent plus spécialement ceux qui. placés en évidence, sont exposés à la censure ou à la critique de leurs subordonnés. On prétend que plusieurs n'ont retiré de la connaissance ap-

profondie des hommes qu'un plus grand mépris pour les hommes. Sans admettre la vérité ou la sévérité de ce jugement, remplaçons le mot *mépris* par celui de *compassion*. Oui, ayons compassion de la pauvre humanité, et, si ce n'est pas pour elle, que ce soit pour nous qui faisons partie de l'humanité, ou plutôt que ce soit par reconnaissance envers le Sauveur bien-aimé qui a daigné se souvenir de l'homme et couvrir sa misère du manteau de son indulgence et de sa miséricorde.

II

Si vous vivez de la vie intérieure, vous n'attacherez pas grande importance... On a comparé quelquefois les préjudices portés à la réputation par la médisance ou la calomnie à des blessures graves qui altèrent ou compromettent la vie. Mieux vaut un coup de lance qu'un coup de langue, dit un axiome populaire. Pour vous, vous éviterez bien des coups de langue, si vous suivez le conseil qui vous est donné dans ce verset : *Vivez de la vie intérieure...* Que si, néanmoins, les insectes bourdonnants de l'envie ou de la malveillance vous poursuivent jusqu'au foyer de votre vie intime, contentez-vous de chasser le moustique ; sa présence peut être importune, mais sa piqûre n'est pas mortelle. N'oubliez pas ce mot : *Ce n'est pas une médiocre prudence de se taire en temps mauvais.*

La patience douce, résignée, confiante, voilà le bouclier qui nous préserve de tous les traits envenimés de l'ennemi.

III

Que votre paix ne dépende pas des discours des hommes... Où est votre raison, votre foi et votre dignité? Comment! un homme pourra à son gré et selon son caprice ou sa passion me laisser ou me ravir le plus précieux de tous les biens, la paix? Mais jamais je ne le souffrirai! Non, je veux rester maître chez moi et ne reconnaître de juge infaillible que Dieu. Ma confiance en lui, voilà ma paix; son témoignage, voilà ma gloire. Et qui donc osera m'enlever ce que je tiens de Dieu?

IV

Celui qui ne désire point de plaire aux hommes... S'il ne s'agissait, pour plaire aux hommes, que de leur abandonner, dans des choses indifférentes, quelques-uns de nos goûts, de nos pensées et de nos jugements, nous pourrions nous y résoudre par égard, par politesse, ou par une condescendance amie de la paix. Mais le monde se montre bien autrement exigeant; c'est le sacrifice de la conscience qu'il s'agit de lui faire dans une foule de circonstances. Hélas! que de jeunes personnes,

bonnes, pieuses et pures, n'ont pas eu le courage de lui résister en se refusant à partager des plaisirs dangereux, et en adoptant des modes que la décence ne peut autoriser! Elles ont voulu plaire au monde, qu'ont-elles remporté? *Le trouble et l'inquiétude qui naissent des vaines craintes et de la dissipation des sens.* Afin d'inspirer un sentiment de courage aux âmes pusillanimes que la crainte du monde pourrait pousser hors de la ligne du devoir, nous indiquerons ici quelques courtes considérations suggérées par la foi et la raison. C'est parce que vous voulez *plaire* aux hommes, ou parce que vous craignez de leur *déplaire*, que vous leur faites cette concession qui alarme votre conscience; eh bien ! après cet acte de faiblesse, une seconde exigence vous en demandera un autre. Résisterez-vous ? vous déplairez; céderez-vous? mais alors, où et quand vous arrêterez-vous sur cette pente fatale? car vous vous lasserez plutôt d'obéir au monde, que le monde ne se lassera de vous imposer ses volontés. C'est la raison qui parle ici ; écoutez maintenant la foi : Si je cherchais à plaire aux hommes, je cesserais de plaire à Jésus-Christ. C'est le langage de l'Apôtre ; méditez-le et prenez un parti (Galat., i, 10).

CHAPITRE XXIX

Qu'il faut invoquer et bénir Dieu dans la tribulation.

SOMMAIRE :

Si quelque affliction vous atteint, songez que Dieu l'a connue et permise de toute éternité, et bénissez la main qui vous éprouve pour votre bien. Aucune peine n'égale ce que nous avons mérité. Souffrons donc patiemment, et n'oublions jamais que Dieu sait mesurer la violence et la durée de la tentation.

LE DISCIPLE.

I. Que votre nom, Seigneur, soit béni dans tous les siècles, vous qui avez permis que cette affliction et cette épreuve tombassent sur moi.

Les éviter m'est impossible : point d'autre ressource que de me réfugier vers vous, afin que vous me veniez en aide et que vous les changiez en bien pour moi.

Seigneur, me voici dans l'affliction, et tout n'est pas bien pour mon cœur; mais il est à cette heure sous la pression d'une violente tentation.

Et maintenant, Père bien-aimé, que dirai-je ? Les angoisses m'ont envahi. Sauvez-moi de cette heure (Jean, xii, 27) !

Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure, afin que vous soyez glorifié, lorsqu'après avoir été profondément humilié je serai délivré par vous.

Qu'il vous plaise, Seigneur, de me tirer de cet abîme ; car je suis pauvre, et que puis-je faire, et où irai-je sans vous ?

Donnez-moi la patience, Seigneur, cette fois encore.

Aidez-moi, mon Dieu, et je ne craindrai point, si lourd que soit le fardeau de l'épreuve !

Et maintenant, au sein de ces douleurs, que dirai-je ? Seigneur, que votre volonté se fasse (Matth., vi, 10). J'ai bien mérité de souffrir et d'être accablé.

Il est bien juste que je supporte ce fardeau, et plaise à votre grâce que ce soit avec

patience, jusqu'à ce que la tempête passe et que le calme revienne!

Mais votre main toute-puissante peut encore écarter de moi cette tentation, et en adoucir la violence, afin que je ne succombe pas entièrement, comme vous l'avez déjà si souvent fait pour moi, ô mon Dieu, ma miséricorde!

Et autant il m'est difficile, autant il vous est aisé, ce changement de la droite du Très-Haut (Ps., LXXXVI, 11).

I

Que votre nom, Seigneur, soit béni dans tous les siècles... Nous n'avons pas voulu scinder cette admirable prière faite, si l'on peut dire, sans couture comme la robe même du Christ. Depuis le commencement, d'ailleurs, jusqu'à la fin, elle n'est qu'un cri de foi, de confiance, de résignation et d'amour. *Que votre nom soit béni!...* Avant de penser à elle, l'âme pense à Dieu. Qu'elle soit dans la joie ou la détresse, n'importe, Dieu est toujours juste, toujours bon, toujours adorable et souverainement aimable. Après ce préambule, l'âme arrive au sentiment de sa douleur. Cette affliction et cette tentation, *c'est le Maître qui les a permises*, il n'est donc pas possible de les éviter. Que faire alors? se résigner et prier. Voyons comme l'âme se résigne : *Que votre volonté s'accomplisse.* Elle commence par se courber sous la main de Dieu qui s'appesantit, puis elle l'adore et la baise avec amour. De Dieu, l'âme se replie sur elle-même : *J'ai bien mérité ces tribulations et ces douleurs.* Quelle humilité dans cet

aveu, mais aussi quel sentiment de droiture et de justice, propre à toucher le cœur du maître ! Cependant, voici que l'âme abaissée se relève. La résignation n'exclut point la prière. Timide d'abord, c'est un simple soulagement qu'elle implore : *Point d'autre ressource que de me réfugier vers vous et de vous prier de me venir en aide.* Comme le prophète, l'âme éprouvée a pu dire : Sauvez-moi, ô mon Dieu, parce que les eaux de la tribulation sont entrées jusqu'à moi ! Je suis enfoncée dans une boue profonde où il n'y a pas de fond ; je suis tombée dans les abîmes de la mer, et la tempête m'a submergée. Je me suis lassée à force de crier vers vous ; ma voix, par l'excès de la fatigue, a expiré sur mes lèvres... (Ps., LXVIII, 2). Mais Dieu a paru sourd, pour éprouver sa foi ; il ne s'est pas rendu à ses désirs, pour en accroître les ardeurs. Quelle ressource alors ? Montrer ses plaies, faire parler ses misères. L'âme ne manquera pas de les étaler devant le Dieu qui voit tout : *Et maintenant, Père bien-aimé, que vous dirai-je ?* Les angoisses m'ont surprise et environnée. Il n'y a qu'un instant, l'âme se contentait d'un secours ; c'est la délivrance, maintenant, qu'elle appelle, car ses épreuves sont devenues intolérables : *Délivrez-moi de cette heure.* A bout de ressources, elle s'écrie : *Que ferai-je ?* se sentant abandonnée de Dieu : *Où irai-je ?* Mais quelle touchante, quelle

ingénue terminaison que celle-ci : *Ce qui m'est si difficile, à moi, vous est facile, à vous!* Comment Dieu ne pourra-t-il pas intervenir enfin, quand, l'appelant *sa miséricorde,* l'âme lui aura rappelé ses anciennes bontés ? Ce n'est pas la première fois que vous avez agi ainsi envers moi, mon Dieu !...

Que chacun relise cette prière, qu'il s'efforce de la rendre sienne, et il trouvera bien plus que des beautés du premier ordre, il trouvera force et consolation.

CHAPITRE XXX

Qu'il faut implorer le secours de Dieu et attendre avec confiance le retour de sa grâce.

SOMMAIRE :

C'est en recourant à la prière et en ne recherchant point les consolations humaines que l'on obtient les consolations du ciel. Confiance en Dieu, à qui rien n'est difficile. Point d'inquiétude au sujet de l'avenir. L'épreuve ne doit pas vous faire croire que Dieu vous abandonne : elle est le chemin qui conduit au ciel. Loin de se laisser aller à la tristesse et au découragement dans l'adversité, il faut se réjouir et rendre grâce à Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, je suis le Seigneur; c'est moi qui fortifie au jour de la tribulation.

Venez à moi, lorsque vous ne vous trouverez pas bien.

II. Le plus grand obstacle aux consolations célestes, le voici : vous recourez trop tard à la prière.

III. Car, avant de me prier avec ardeur, vous cherchez une foule de consolations, et demandez votre contentement aux choses du dehors.

D'où il arrive que tout cela vous sert peu, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que moi seul je suis celui qui délivre quiconque espère en moi (Ps., xvi), et que hors de moi il n'y a ni secours efficace, ni conseil utile, ni remède durable.

IV. Mais maintenant que vous commencez à respirer après la tempête, renaissez à la lumière de mes miséricordes; car je suis près de vous, dit le Seigneur, pour restaurer toute chose, non-seulement dans leur intégrité, mais avec abondance et en comblant la mesure.

Est-ce que quelque chose m'est difficile (Jérém., xxxi, 17)? ou bien suis-je semblable à celui qui dit et ne fait pas?

Où est votre foi? Demeurez ferme et constant.

Soyez patient et plein de courage : la consolation viendra pour vous en son temps.

Attendez-moi, attendez : je viendrai et je vous guérirai.

V. Ce qui vous tourmente est une tentation, et ce qui cause votre frayeur un fantôme.

VI. Que vous revient-il de toutes ces inquiétudes au sujet d'un avenir incertain, sinon tristesse sur tristesse? A chaque jour suffit son mal (Matth., vi, 34).

C'est vanité et inutilité de s'affliger ou de se réjouir de ce qui n'arrivera peut-être jamais.

VII. Mais c'est le propre de l'homme d'être le jouet de ces imaginations, et c'est l'indice d'une âme encore faible que de céder si aisément aux suggestions de l'ennemi.

Car pour lui peu lui importe de séduire et de tromper par la vérité ou le mensonge, par l'amour des biens présents ou la crainte des maux à venir.

VIII. Que votre cœur donc ne se trouble et ne craigne point (Jean, xiv, 27).

Croyez en moi et confiez-vous en ma miséricorde.

Quand vous pensez être loin de moi, souvent alors je suis plus près de vous.

Lorsque vous croyez presque tout perdu, c'est souvent l'occasion d'acquérir plus de mérite.

IX. Non, tout n'est pas perdu quand le revers arrive au lieu du succès.

Vous ne devez pas juger selon l'impression du moment, ni vous abandonner à l'affliction, de quelque côté

qu'elle vienne, comme si tout espoir d'en sortir était évanoui.

X. Ne vous croyez pas délaissé à tout jamais si je vous envoie pour un temps quelque épreuve ou si je vous refuse la consolation désirée; car c'est ainsi que l'on parvient au royaume des cieux.

Et c'est sans contredit le meilleur pour vous et pour mes serviteurs d'être éprouvés par l'adversité, plutôt que d'avoir tout au gré de vos désirs.

XI. Je connais, moi, les pensées les plus secrètes : je sais qu'il est très-avantageux pour votre salut que vous soyez laissé quelquefois dans la sécheresse, de peur qu'élevé par le bon succès vous n'alliez, par une vaine complaisance, vous croire ce que vous n'êtes pas.

XII. Ce que j'ai donné, je puis le retirer et le rendre quand il me plaît.

Ce que je donne est à moi : et quand je retire, je ne prends rien qui soit à vous; car tout bien et tout don parfait sont à moi.

Si je vous envoie une affliction ou quelque contrariété, ne murmurez pas, et que votre cœur ne se laisse pas abattre.

En un moment, je puis vous relever et changer votre tristesse en joie.

Cependant je suis toujours juste et infiniment digne de louange lorsque j'agis ainsi à votre égard.

XIII. Si vous jugez sainement des choses et les considérez dans la vérité, jamais vous ne devez vous abandonner, en présence de l'adversité, à de tels accablements, mais plutôt vous réjouir et m'en rendre grâce.

Bien plus, ce doit être votre unique joie que je vous frappe sans vous épargner (Job, vi, 10).

Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous aime (Jean, xv, 9), ai-je dit à mes bien-aimés disciples, et je les ai envoyés, non certes pour vivre dans les joies du temps, mais en de rudes combats; non dans les honneurs, mais dans le mépris; non dans le repos, mais pour porter beaucoup de fruit dans la patience (Luc, xviii, 15). De ces paroles, mon fils, ne perdez jamais le souvenir.

I

Je suis le Seigneur, c'est moi qui fortifie au jour de la tribulation... Nous avons entendu précé-

demment les gémissements de l'âme éprouvée, voici maintenant que le Seigneur Dieu va lui répondre. Bien différent des amis du monde, qui fuient le malheureux au jour de son épreuve, Jésus-Christ, le véritable ami de nos âmes, vient et s'approche du cœur désolé. Son premier mot est un mot de compassion qui provoque à la confiance la conscience timide et craintive : *Je suis le Seigneur, c'est moi qui fortifie au jour de la tribulation.* Pourquoi dites-vous au jour de la tribulation, plutôt qu'au jour de la joie ? C'est que dans la joie spirituelle il semble que l'âme ait moins besoin de chercher Dieu ; comme les apôtres, tranquilles au départ sur la barque qui portait Jésus-Christ, elle vogue en assurance et en paix. Dans la peine, au contraire, l'âme est assez naturellement portée à se croire abandonnée ; elle tourne donc son regard vers le ciel et s'écrie : J'ai levé les yeux vers la sainte montagne, d'où me peut venir le secours (Ps., cxx, 1) ! Oh ! qu'il est bon et, disons-le donc, qu'il est utile de sentir l'aiguillon de la douleur pour hâter le pas, ou pour ne pas s'écarter de la voie droite et y revenir si l'on avait eu le malheur d'en sortir !

II

Le plus grand obstacle à la consolation céleste, le voici : Vous recourez trop tard à la prière... A l'in-

vitation succède le reproche. Reproche, du reste, aussi délicieux que l'invitation même, et que l'âme ne se lasse jamais d'entendre. C'est ainsi que Jésus-Christ parlait à ses disciples : Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez donc et vous recevrez (JEAN, XVI, 24).

III

Avant de me prier avec ardeur, vous cherchez une foule de consolations... Pour ne citer ici qu'un seul exemple : qui fut plus éprouvé et qui fut plus consolé que le saint homme Job ? Non-seulement Dieu lui rendit tout ce que, par sa permission, le démon lui avait enlevé, mais il le combla de grâces et de faveurs beaucoup plus abondantes et plus précieuses ; c'est ainsi que Dieu en use toujours envers ceux qui espèrent en lui.

IV

Mais maintenant que vous commencez à respirer après la tempête... Que nos défiances sont donc injustes ! Nous savons que Dieu peut tout, nous ne pouvons nier que tout ce que Dieu a promis, il l'exécute, et cependant nous hésitons. *Où donc est notre foi ?* on devrait plutôt demander où est notre raison ? Dieu est puissant, Dieu est fidèle, c'est incontestable et nous le reconnaissons ; mais Dieu s'est réservé à lui seul le secret de

son heure et le mode de son intervention. Or, parce que l'heure de Dieu n'est pas notre heure, nous perdons patience ; parce que le mode de Dieu n'est pas notre mode, nous perdons la confiance. Dieu, dit saint Pierre, n'oublie pas sa promesse comme quelques-uns de vous se l'imaginent ; mais il procède avec lenteur, par égard pour vous, ne voulant pas que personne périsse (II PIERRE, III, 9). Ainsi le remède à nos impatiences est dans ce mot : *Attendez-moi et attendez encore ;* le remède à nos défiances est dans cette assurance divine : *Je viendrai et je vous guérirai.* Le médecin terrestre peut bien dire : Je viendrai ; au médecin céleste seul il appartient d'ajouter : *Et je vous guérirai.* De quoi donc vous plaignez-vous ?

V

Ce qui vous tourmente est une tentation... Pauvre âme, vous croyez avoir péché ; rassurez-vous, vous n'avez été que tentée. Comme l'enfant dans les ténèbres prend des fantômes pour des réalités, ainsi vous avez pris l'ombre du mal pour le mal même ; calmez-vous enfin, approchez et touchez, tout ce qui vous inquiète n'est qu'une vaine frayeur. Il n'en est pas ainsi, répondez-vous ; je suis sûre d'avoir cédé à la suggestion de l'ennemi. Si cela était, ce serait sans doute un grand

malheur ; il ne faudrait pas, toutefois, vous décourager, mais vous humilier, vous relever, prier et pleurer votre faute.

VI

Que vous revient-il de toutes ces inquiétudes ?... Est-ce de la vie à venir, de votre persévérance et de votre sort dans l'éternité que vous vous préoccupez ainsi ? Il est vrai, Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement (II CORINTH., VII, 15) ; mais il nous défend par-dessus tout la défiance et le désespoir. Confiez-vous en lui. Vous serez sauvé bien plus par un effet de sa bonté que par votre propre mérite. Mais c'est sur les choses de la vie présente que se portent vos appréhensions et vos sollicitudes. Écoutez le Sauveur : Ne vous inquiétez pas où vous trouverez de quoi boire et de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vètements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps que le vêtement ? Celui donc qui vous a donné la vie ne vous refusera pas la nourriture, et Celui qui vous a donné le corps ne vous refusera pas le vêtement. Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas et ils n'amassent rien dans les greniers, mais votre Père céleste les nourrit ; ne

lui êtes-vous pas beaucoup plus chers que des oiseaux, vous qui êtes ses enfants ? Et à quoi, d'ailleurs, servirait cette crainte ? Qui est celui d'entre vous qui puisse, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ? Et pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas, et cependant je vous déclare que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, homme de peu de foi ? Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? comme font les païens ; car, pour vous, votre Père céleste sait que vous avez besoin de ces choses. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; tout cela vous sera donné comme par surcroît. C'est pourquoi ne vous inquiétez point du lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même ; à chaque jour suffit son mal (MATTH., IV, 25). Ainsi, pour conclusion : bannissons toute vaine inquiétude au sujet des maux que nous ne souffrons pas encore, que peut-être nous ne souffrirons jamais ; car ce serait prendre tristesse sur tristesse, et, au fardeau que nous devons por-

ter, ajouter un fardeau qui ne nous est pas destiné.

VII

C'est le propre de l'homme d'être le jouet... Les animaux doués de la faculté de sentir et de se souvenir n'ont pas reçu comme nous le don de l'imagination, qui fait revivre ce qui est passé et rend présent ce qui n'est pas encore. Voyez la brebis : une minute avant son immolation, elle se repose avec autant d'assurance que si la mort était à cent ans d'intervalle. Il n'en est pas ainsi de l'homme. Son imagination traverse les espaces, remonte ou descend le cours des années et des siècles. Admirable, mais terrible puissance qui embellit ou assombrit notre existence ! Quand l'imagination prend les caractères de la fièvre et quand, surtout chez certaines organisations, elle prend les caractères de la fièvre chaude, c'est un danger et un fléau. Le texte ajoute que ne pas savoir dominer son imagination, c'est l'indice d'une âme encore faible, qui cède aisément aux suggestions de l'ennemi. Il est à remarquer, en effet, que de toutes les facultés de notre âme, l'imagination est celle où le Tentateur établit plus facilement son siége et son domicile. Le rôle que notre imagination joue dans notre existence est prodigieux. On peut dire que presque tous les biens que nous recher-

chons et que la plupart des maux que nous redoutons passent devant notre imagination comme ces vaines figures qui, par l'effet d'un jeu d'optique, se trouvent grandies hors de toute mesure. Or, peu importe à l'ennemi de nous séduire par la vérité ou le mensonge, c'est-à-dire de nous offrir des biens réels et positifs ou seulement des images furtives et apparentes; l'essentiel est de nous tromper. Disons cependant que l'esprit de ténèbres s'applaudit comme d'un double triomphe, lorsqu'il a réussi à nous égarer en n'employant que des ombres. Il nous semble entendre le rire sardonique du père du mensonge, se faisant un jeu cruel de la crédulité humaine qu'il a pu égarer à si peu de frais. Or vous remarquerez que le démon a rarement besoin de recourir à ce qui est réel et vrai pour nous séduire. Ce qui est apparent ordinairement lui suffit, et ce devrait être aussi le sujet habituel de nos humiliations et de nos tristesses.

VIII

Que votre cœur ne se trouble et ne craigne point... Pour avoir le droit de dire : Ne craignez pas, il faut avoir la puissance de dire : Je suis là pour vous sauver. Mais qui veut être sauvé doit *croire*, et se *confier;* croire sans voir, se confier sans réserve et espérer contre toute espérance. Quand

2.

tout secours semble nous faire défaut du côté des hommes, c'est le moment que Dieu choisit ordinairement pour manifester sa puissance et sa bonté.

IX

Tout n'est pas perdu quand le revers arrive au lieu du succès... Aux yeux des hommes, le succès est tout ; aux yeux de Dieu, c'est l'intention. Or le succès dépend de lui; l'intention, de nous. Une bonne intention, suivie d'un revers, vaut mieux qu'un succès éclatant accompagné d'une intention équivoque ou mauvaise. Loin donc que tout soit perdu lorsque, sans qu'il y ait de notre faute, nous avons complétement échoué, souvent tout est gagné, parce que nous devenons alors plus défiants de nos propres forces et plus confiants dans le secours divin. Ces maximes, qui sont de tous les siècles, doivent être rappelées surtout dans un siècle adorateur du succès et toujours porté à mettre le fait avant le droit. Que si nous n'avons pas, en toute circonstance, jugé ainsi, c'est que nous avons consulté *l'impression du moment* plutôt que la raison de tous les temps. Or l'impression passe, la raison demeure ; c'est elle qui ne veut pas que vous soyez tellement dominés par l'affliction, que vous pensiez que tout espoir d'en sortir soit à jamais perdu.

X

Ne vous croyez pas délaissé à tout jamais si... Prompt à se décourager, le chrétien dont la foi est faible est toujours tenté de murmurer et de se plaindre à la première soustraction des grâces sensibles. Qu'il n'oublie donc pas *que c'est par la tristesse plutôt que par la joie qu'on parvient au royaume des cieux.* Laisons parler le Psalmiste : Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie ; ils marchent en pleurant et répandant avec larmes la semence ; mais, revenant, ils marcheront avec des transports de joie et comme en portant les gerbes d'une riche moisson (Ps., cxxxv, 6).

C'est, sans contredit, le meilleur pour vous et pour mes serviteurs d'être éprouvés par l'adversité... Voilà une sentence qu'il faudrait méditer sans cesse, car y a dans tout ce livre peu de paroles plus vraies, plus consolantes et plus utiles.

L'adversité n'est pas seulement nécessaire pour expier le péché, elle l'est encore pour assurer l'avenir ; on peut presque dire que c'est elle qui fait les élus. Sans doute la nature souhaite la prospérité ; mais si elle était constante, ce serait la plus redoutable tentation que le chrétien aurait à soutenir en ce monde. Quoi ! Adam, notre père, dans l'état d'innocence a succombé, non

devant l'épreuve de la douleur, mais devant la séduction du plaisir ; et nous, dans l'état de déchéance et d'infériorité où nous sommes descendus, nous serions plus forts et plus courageux que lui ! Comment le supposer ? La vie souffrante de Jésus-Christ et de ses saints proteste contre cette prétention, et notre propre expérience suffirait seule pour nous convaincre que l'adversité est le moyen ordinaire employé par la Providence pour assurer le salut de ses élus.

XI

Je connais vos dispositions... Je sais qu'il est très-avantageux pour votre salut... Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées ; mais qui a raison de Dieu ou de nous ? Nous voulons être traités en enfants, Dieu veut nous traiter en hommes faits ; laissons donc agir sa Providence, puisqu'elle *connaît nos dispositions*, et livrons-nous sans réserve à son action, puisqu'elle sait *ce qui est avantageux pour notre salut.* Les âmes les plus parfaites ont besoin du bâton et de la verge de l'épreuve. L'épreuve passée, le mérite reste ; ce qui faisait dire au Psalmiste : Votre verge et votre bâton ont été pour moi le sujet d'une grande consolation (Ps., XXII, 4).

XII

Ce que j'ai donné, je puis l'ôter et le rendre...

Toute bouche reste muette devant ces paroles du Maître. Non-seulement il n'y a pas sujet au murmure, mais pas même à la plainte. Tout ce que peut faire la créature, c'est de se taire, se soumettre, adorer et aimer. Se taire, parce qu'elle n'a aucune raison à faire valoir ; se soumettre, parce qu'elle n'a aucune puissance pour résister ; adorer, parce que, finalement, Dieu est le Maître et qu'il ne doit rendre de compte à personne ; aimer, enfin, parce qu'il est père et qu'il agit toujours avec amour. Remarquez ce mot : *En un moment, je puis me montrer et changer votre tristesse en joie.* Il y a plusieurs mois, plusieurs années peut-être que vous êtes dans le trouble et dans les ténèbres, dans la douleur et l'angoisse. Prenez courage, cette longue nuit peut disparaître *en un moment.* Dieu n'a qu'à paraître et vous dire une seule parole, et, comme Marie-Madeleine, vous passerez de la désolation la plus profonde à la joie la plus vive.

XIII

Si vous jugez sainement des choses et dans la vérité... Ce qui nous empêche de juger sainement des choses, ce sont nos passions. Ce qui nous empêche de les juger dans la vérité, c'est notre ignorance, jointe à notre présomption. Mais si nous avions la moindre intelligence de la doc-

trine évangélique, nous saurions que les afflictions ne doivent pas être seulement pour nous un sujet de patience et de résignation, mais bien plutôt un objet de désir et de contentement. Comment, en effet, ne pas se réjouir d'être traité comme Jésus l'a été par son Père? Or, si l'amour du Père ne l'a pas empêché d'envoyer son fils à la mort de la croix, l'amour que Jésus nous porte doit-il l'empêcher de nous associer à ses douleurs? Voulons-nous connaître la pensée intime du Sauveur, écoutons-le parler. Un jour, il venait de prédire à ses disciples, qui n'avaient pas encore reçu l'Esprit de vérité, les différentes circonstance de sa passion. Pierre, scandalisé et hors de lui-même, s'écrie : A Dieu ne plaise, Seigneur, que toutes ces choses vous arrivent! Que répond Jésus-Christ, ordinairement si doux, si calme, si patient? il ne peut retenir son indignation et il reprend vertement son disciple en lui disant : Va loin de moi, Satan, car tu ne comprends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est de l'homme (Marc, viii, 33)! Néanmoins, voici que Pierre a enfin compris : l'Esprit divin, qui enseigne toute vérité, est descendu sur lui et sur ses frères ; tous ont rendu témoignage à la divinité de leur Maître. On les menace pour les faire taire : ils crient encore plus haut ; on les jette en prison et leurs amis sont chargés de fers, mais, s'ils sont enchaînés, la parole divine ne l'est pas

(II TIMOTH., II, 9). On les frappe de verges, n'importe; ils sortent de la salle du conseil pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus. Ainsi s'est accomplie cette parole : Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous aime... vous porterez des fruits par la patience.

CHAPITRE XXXI

Qu'il faut mépriser toutes les créatures afin de trouver le Créateur.

SOMMAIRE :

Si l'on n'est parfaitement dégagé de toutes les créatures, on ne peut s'appliquer librement aux choses divines. Ce qui fait le prix de nos actions, c'est le principe qui les inspire.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, j'ai besoin d'une grâce encore plus grande, s'il faut que j'arrive à ce degré où nul homme, nulle créature ne puisse me faire obstacle.

Car tant que quelque chose me retient, je ne puis librement voler vers vous.

Il aspirait à prendre vers vous ce libre essor, celui qui disait : Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je volerai et je me reposerai (Ps., LI, 7).

Quelle paix est comparable à celle que donne l'intention droite ? quoi de plus libre que celui qui ne désire rien sur la terre ?

II. Il faut donc passer par delà tout ce qui est créé, et, se quittant complétement soi-même, se tenir dans les hauteurs de l'âme, pour de là reconnaître que vous, qui êtes l'Auteur de toute chose, n'a-

vez rien de commun avec les créatures.

Tant que l'homme n'est pas entièrement dégagé de tous les objets créés, il ne pourra librement s'appliquer aux choses divines.

Aussi trouve-t-on peu de contemplatifs; car bien peu savent se détacher entièrement de ce qui est périssable et créé.

III. Pour arriver à ce détachement, une grâce puissante est nécessaire, qui soulève l'âme et la ravisse au-dessus d'elle-même.

Et si l'homme n'est ainsi élevé en esprit, libre de toute créature et tout entier uni à Dieu, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il possède est de mince valeur.

Longtemps il sera petit et rampant, celui qui estime autre chose que le seul, l'unique, l'immense, l'éternel bien.

Car tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien et doit être compté pour rien.

IV. Grande est la différence entre la sagesse d'un homme éclairé et pieux et la science du lettré et du docteur studieux.

Bien supérieure est la science qui nous arrive d'en haut par une émanation divine, à celle que l'homme acquiert péniblement par le labeur de son esprit.

V. Plusieurs désirent s'élever à la contemplation; mais l'effort qu'elle exige, ils ne s'appliquent pas à le tenter.

Le grand obstacle, c'est qu'on s'arrête aux choses extérieures et sensibles, et qu'on s'inquiète peu de la parfaite mortification.

Je ne sais ce que c'est, ni quel esprit nous conduit, ni ce que nous prétendons, nous qui voulons passer pour intérieurs, de dépenser tant d'efforts et de soins à des objets périssables et vils, quand si rarement nous tenons nos sens recueillis pour nous occuper sérieusement de ce qui regarde notre âme.

O douleur! A peine rentrés en nous-mêmes, nous en sortons aussitôt, sans jamais peser nos œuvres dans la balance d'un sévère examen.

Nous ne considérons point jusqu'où s'abaissent nos affections, et nous ne gémissons point de voir combien tout en nous est impur.

Toute chair avait corrompu sa voie (Gen,. vi, 12), et c'est pourquoi survint le déluge universel.

Quand donc nos affections intérieures sont corrompues, elles corrompent nécessairement nos actions et dévoilent ainsi toute la faiblesse de notre âme.

D'un cœur pur naissent les fruits d'une bonne vie.

VI. Cet homme, qu'a-t-il

fait? Voilà ce que l'on demande. Mais avec quelle vertu l'a-t-il fait, c'est ce que l'on cherche avec moins d'empressement.

A-t-il du courage, des richesses, de la beauté, du talent? Est-ce un bon écrivain, un chanteur habile, un esprit inventif? voilà ce que l'on veut savoir; mais s'il est humble, patient et doux, pieux et intérieur, c'est ce dont on ne parle guère.

La nature s'arrête à l'extérieur de l'homme, la grâce pénètre l'intérieur.

Celle-là se trompe souvent, celle-ci espère en Dieu pour n'être point trompée.

1

Seigneur, j'ai besoin d'une grâce encore plus grande... L'auteur suppose que depuis longtemps déjà l'âme fidèle suit le sentier rude et escarpé de la perfection; elle n'est pas arrivée encore à son sommet, mais elle commence enfin à le découvrir. Que faut-il entendre par ce sommet? Le texte indique l'entier affranchissement de tous les objets créés *qui nous retiennent et nous empêchent d'aller à Dieu.* C'est alors que, levant ses regards de ces hauteurs et considérant l'espace qui lui reste à parcourir, le chrétien parfait laisse tomber cette prière : *Seigneur, j'ai besoin d'une grâce encore plus grande, s'il faut que j'arrive à ce degré où nulle créature ne puisse me faire obstacle.* Mais après la prière vient le cri du désir; après le cri du désir, le transport de l'amour. *Qui me donnera des ailes?* Des ailes : la première est la grâce divine sans laquelle on ne peut rien; la seconde, l'effort humain sans lequel

on n'arrive à rien. Soutenue sur ces deux ailes qui appartiennent à la colombe, image de la simplicité et de la pureté, l'âme arrive enfin au vrai repos, qui ne se trouve qu'en Dieu, principe et fin de toute créature.

II

Il faut donc passer par delà tout ce qui est créé... C'est la première condition pour aller à Dieu. Les créatures, en effet, nous retiennent loin de lui; donc, brisons leurs liens; les créatures nous barrent le passage qui mène à lui; donc, renversons l'obstacle. L'expression latine *supertransire* renferme une image plus expressive encore; elle nous rappelle le vol de l'aigle, vol si hardi que nul ne peut en atteindre la hauteur. Ainsi l'âme s'élève-t-elle sur tout ce qui est créé pour aller à Dieu. Voici maintenant la seconde condition : *Se quitter entièrement soi-même;* car si tout ce qui nous est étranger peut nous tenir asservis à la terre, à plus forte raison notre propre poids doit-il nous empêcher de nous élever vers le ciel. Or, une fois dégagés du lien étranger et allégés de notre propre fardeau, nous nous élançons sans obstacle vers les hauteurs où Dieu se découvre et où les créatures disparaissent. Qu'il est grand et qu'elles sont petites! Nulle comparaison ne peut même être

établie; car toute comparaison suppose deux termes qui, bien qu'éloignés, se rapprochent, et jamais le fini ne pourra être mis en parallèle avec l'infini. C'est ce que les esprits contemplatifs ont compris ; mais le nombre en est bien restreint, parce qu'il est rare de rencontrer un homme qui sache se dégager entièrement de tout ce qui passe, pour chercher Dieu.

III

Pour arriver à ce détachement, une grâce puissante est nécessaire... Pour bien comprendre le besoin que nous avons du secours d'en haut, il suffit de se rappeler l'état de faiblesse et d'impuissance où le péché nous a réduits. Si une voix toute-puissante ne nous dit pas : Lève-toi et marche, jamais nous ne pourrons faire un pas vers le bien, à plus forte raison vers l'entière perfection. Or, ne l'oublions pas, nous ne ferons que nous traîner dans cette voie *si nous estimons grand autre chose que l'unique, l'immense et l'éternel bien.*

IV

Grande est la différence entre la sagesse d'un homme éclairé... On pourrait comparer la doctrine qui vient de Dieu à l'éclat du soleil qui se voit sans effort et sans travail, tandis que la science

du sage et du philosophe rappelle ces pâles flambeaux de nuit qu'il faut entretenir avec beaucoup de soin et qui ne répandent autour d'eux qu'une lumière vacillante et douteuse.

V

Plusieurs désirent s'élever à la contemplation... Se proposer un but et ne pas prendre les moyens d'y parvenir, c'est, tout à la fois, vouloir et ne vouloir pas. Vous connaissez cet adage qui court le monde : On n'obtient rien sans peine. Pourquoi donc, dans les choses de Dieu, reculons-nous toujours devant la difficulté? Oh! que c'est avec raison qu'on nous adresse ici le reproche de nous arrêter aux choses extérieures et sensibles et de nous inquiéter si peu de mourir à nous-mêmes!

VI

Cet homme, qu'a-t-il fait?... Une personne vient-elle à mourir, on demande si elle a tenu un rang élevé dans le monde ou rempli un poste important dans son ordre; sa louange est dans toutes les bouches. On rappelle ce qu'elle a fait; mais qui songe à l'intention qui l'a dirigée dans tout ce qu'elle a fait? Or, c'est sur l'intention seulement que Dieu jugera. Le monde voit la main, Dieu voit le cœur. Une pauvre servante bien humble, une obscure religieuse bien déta-

chée d'elle-même pourra être placée plus haut dans le royaume des cieux que tel ou tel grand personnage qui aura obtenu la louange et ravi l'admiration. O vérité!... O vanité!... Quand donc la vérité l'emportera-t-elle sur la vanité?

CHAPITRE XXXII

Du renoncement à soi-même et à toute convoitise.

SOMMAIRE :

Quittez toute chose, renoncez à vos convoitises, et vous trouverez le repos. Efforcez-vous d'acquérir cette céleste sagesse qui foule aux pieds tous les biens de la terre.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, vous ne pouvez posséder la vraie liberté, si vous ne renoncez entièrement à vous-même.

Tous ceux qui s'aiment eux-mêmes et veulent s'appartenir portent des chaînes; avides, envieux, inquiets, amis de tout ce qui flatte leurs sens, et non de Jésus-Christ, ils se repaissent d'illusions et de projets qui ne tiennent pas.

Car tout ce qui ne vient pas de Dieu périra.

II. Retenez cette courte et importante maxime : Quittez tout, et vous trouverez tout; renoncez à toute cupidité, et vous trouverez le repos.

Méditez cette parole, et quand vous l'aurez accomplie, vous saurez tout.

LE DISCIPLE.

III. Seigneur, ce n'est pas l'œuvre d'un jour ni un jeu d'enfants. Dans ce peu de mots est renfermée toute la perfection du religieux.

JÉSUS-CHRIST.

Vous ne devez ni reculer,

ni perdre aussitôt courage quand je vous ouvre la voie des parfaits, mais bien plutôt vous exciter à vous élever à cet état sublime, ou du moins y aspirer de tout votre cœur.

Ah ! si vous en étiez là, si vous étiez arrivé à ce point d'être dégagé de l'amour de vous-même, humblement soumis à mon plaisir et aux ordres de celui que je vous ai donné pour père ! alors vous me seriez grandement agréable, et votre vie s'écoulerait dans la joie et la paix.

IV. Il vous reste encore beaucoup de choses à quitter; et si vous n'en faites l'entier sacrifice, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez.

Je vous conseille, pour vous enrichir, d'acheter de l'or éprouvé par le feu (Apoc., iii, 18), c'est-à-dire la sagesse céleste qui foule aux pieds toutes les choses d'ici-bas.

Au-dessous d'elle, mettez la sagesse du siècle, toute complaisance humaine aussi bien que personnelle.

V. Je vous l'ai dit : échangez contre une chose vile ce qu'il y a de grand et de précieux parmi les choses humaines.

Car on la regarde comme vile et petite, et on l'oublie presque entièrement, cette sagesse céleste, la seule vraie, qui n'a point de hauts sentiments d'elle-même et ne cherche point à être glorifiée sur la terre. Plusieurs l'exaltent par leurs paroles, mais la contredisent par leur vie; elle est cependant la perle précieuse (Matth., xiii, 16) qui est cachée au grand nombre.

I

Mon fils, vous ne pouvez posséder la vraie liberté si... De quelle liberté est-il ici question ? de cette liberté qui consiste à n'être assujetti à aucun homme ni à aucune chose pour n'appartenir qu'à Dieu, maître unique et souverain dominateur des hommes et des choses. Que de grandeur dans cette dépendance qui ne voit au-dessus de soi que Dieu ! Que de paix et de douceur dans cette indépendance qui ne cherche autour de soi

que Dieu ! Voulez-vous apprendre maintenant comment on arrive à cet état parfait et désirable, méditez ce mot : Si vous ne *renoncez entièrement à vous-même*. Vous aimez la gloire, voilà une chaîne ; vous aimez l'argent, voilà une autre chaîne ; vous recherchez les plaisirs des sens, vous êtes esclave ; vous recherchez le repos et le bien-être de la vie, vous êtes esclave. Esclave non d'un seul maître, mais d'autant de maîtres que vous avez de désirs. Je vous ai entendu dire : Cet homme est dans une bien belle position, il ne dépend de personne. Je vous réponds, moi : Il n'y a pas de servitude pareille à la sienne, s'il est le jouet de ses propres caprices ou de ses passions. Il fait ce qu'il veut, objectez-vous. La preuve du contraire, c'est qu'ayant formé le projet de suspendre sa vie criminelle il n'en a pas le courage. Victime de ses convoitises, il n'a compris qu'elles étaient ses maîtres que le jour où il a essayé de leur résister. Terrible révélation ! plus humiliante encore que terrible, puisque la grâce est là pour en triompher. Ah ! quand l'esclave noir baisse la tête sous la verge impitoyable du maître qui l'exploite, son âme au moins peut se relever fière et libre en disant : Je ne veux pas. Mais que l'homme d'argent ou de plaisir dise donc ce mot, je ne veux pas ; jamais il n'y parviendra s'il ne commence à goûter, dans une certaine mesure, ce

sage conseil : *Vous ne pouvez posséder la vraie liberté, si vous ne renoncez entièrement à vous-même.*

II

Retenez cette courte et importante maxime : Quittez tout et vous trouverez tout... Cette parole n'est-elle pas un paradoxe, un non-sens ou une contradiction? Oui, si nous la jugeons avec l'esprit du monde. Le monde, en effet, dira que quitter tout, c'est perdre tout. L'esprit de Dieu affirme, au contraire, que quitter tout c'est trouver tout. Que quitte en effet l'homme parfait? Tout ce qui doit le quitter un jour, si lui-même ne prend l'avance. Et que trouve-t-il? Ce qu'il devra posséder un jour, s'il s'est mis en peine de le chercher. Écoutons saint Pierre : Qu'en sera-t-il de nous, Seigneur, qui avons tout quitté pour vous suivre? Vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël, répondait Jésus-Christ (Matth., xix, 28). Ainsi, des trônes pour les pauvres volontaires qui ne se sont pas réservé une pierre pour y reposer la tête. Ainsi, la fonction de juge pour les prétendus insensés qui auront estimé tous les trésors de ce monde comme un peu de boue.

III

Seigneur, ce n'est pas l'œuvre d'un jour, ni un jeu

d'enfant... Non, car c'est l'œuvre de toute la vie, c'est le travail des forts. Il y a un an, dix ans, vingt ans que vous poursuivez cette vertu de détachement, et vous gémissez d'être encore si peu avancé. Écoutez ce que dit le Seigneur : *Vous ne devez ni reculer ni perdre aussitôt courage quand je vous ouvre la voie des parfaits.* Que demande-t-on de vous? Que vous marchiez! Que voulez-vous? Être arrivé; mais on n'arrive qu'après avoir marché; pourquoi l'oubliez-vous?

IV

Il vous reste encore beaucoup de choses à quitter... Ce doux reproche s'adresse à l'âme qui a fait déjà beaucoup d'efforts pour arriver à la désirable liberté des enfants de Dieu. Bien des liens donc ont été généreusement rompus; quelques-uns résistent encore cependant. Ce ne sont pas des liens, ce sont des fils, répondez-vous. Qu'importe, si ces fils, quelque légers qu'ils soient, vous retiennent? N'oubliez pas ce mot : *Si vous n'en faites l'entier sacrifice, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez.* Vous aimez cette personne d'une manière trop humaine; vous tenez trop à vos idées; vous recherchez quelquefois la louange et vous êtes trop sensible au blâme ou aux reproches; votre santé vous occupe trop; vous désirez avec trop d'ardeur le repos et la tranquillité. Prenez

garde : Samson avait renversé mille Philistins, quand il se laissa entraîner par une pauvre et faible créature. Vous n'irez pas jusque-là, *mais si vous ne faites l'entier sacrifice de toutes ces choses de rien, vous n'obtiendrez pas ce que vous demandez.* C'est à une âme désireuse de sa perfection que s'adressent ces mots.

V

Je vous l'ai dit, échangez contre une chose vile ce qu'il y a de grand... Si les bornes de ce chapitre ne devaient pas être dépassées, je prendrais un à un tous les mots de ce dernier verset pour en faire une couronne d'or; je vous laisse ce soin, cher lecteur.

CHAPITRE XXXIII

De l'instabilité du cœur, et qu'on doit toujours se proposer Dieu pour fin.

SOMMAIRE :

Nos dispositions sont changeantes, mais il dépend de nous que notre intention demeure la même au milieu des vicissitudes qu'il n'est pas en notre pouvoir de prévenir. Toutefois l'œil de l'intention s'obscurcit facilement : ayons soin de le purifier et de le rendre simple et droit.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, ne vous fiez pas à l'affection que vous ressentez présentement ; bientôt elle sera remplacée par une autre.

Tant que vous vivrez, vous serez sujet au changement, tout en ne le voulant pas, de telle sorte que vous vous trouverez tour à tour joyeux et triste, paisible et troublé, plein de ferveur et sans ferveur, aujourd'hui rempli de zèle, demain sans énergie, tantôt grave, tantôt léger.

Mais debout au-dessus de toutes ces vicissitudes, le sage, l'homme expérimenté dans les voies de l'esprit, s'inquiète peu de ce qu'il ressent en lui ou de quel côté souffle le vent de l'inconstance ; ce qu'il désire, c'est que toute la puissance de son âme tende à la seule fin indispensable et désirable.

Car c'est ainsi qu'il pourra, toujours semblable à lui-même, rester inébranlable, conservant, au milieu de tant d'événements divers, l'œil simple de son esprit invariablement fixé sur moi.

II. Or, plus l'œil de l'intention est pur, plus on marche en assurance au milieu des orages.

Mais il s'obscurcit en plusieurs, cet œil pur de l'intention ; car bientôt il s'arrête sur le premier objet agréable qui se rencontre.

Et rarement on trouve un homme qui, pleinement libre, ne soit entaché de quelque recherche de lui-même.

Ainsi autrefois les Juifs vinrent à Béthanie, chez Marthe et Marie, non pour Jésus seulement, mais aussi pour voir Lazare (JEAN, XII, 9).

Il faut donc purifier l'œil de l'intention, afin que, souple et droit, il traverse tous ces milieux divers pour s'attacher à moi.

I

Ne vous fiez pas à ce que vous ressentez présentement... Il n'est pas ici question de ces funestes et déplorables revirements de volonté par lesquels un homme revenu du mal au bien passe de nouveau du bien au mal. Ces sortes de transitions, trop fréquentes, hélas ! chez un certain nombre de chrétiens faibles et inconstsnts, sont

beaucoup plus rares chez les âmes qui se sont données sincèrement à Dieu. Ce qu'elles ont à redouter n'est donc pas précisément la tentation d'abandonner le sentier étroit qui mène à la vie pour prendre le chemin spacieux qui conduit à la mort ; bien que ce danger puisse exister pour elles, puisque personne ici-bas n'est en parfaite sécurité, elles ont néanmoins bien plus à se mettre en garde contre une certaine défaillance de courage causée par les difficultés qu'elles rencontrent en elles-mêmes.

Ces variations d'atmosphère dans les régions inférieures de l'âme font monter quelquefois les nuages jusque vers les parties supérieures et en troublent la sérénité. Pour vous, n'en soyez ni surpris ni désolé ; mais, vous confiant en Dieu, dites au fond de votre cœur : Oh ! quand donc luira ce jour qui ne connaît point de nuit ! ce jour où je vous verrai, mon Dieu, pour vous louer et vous aimer sans diminution et sans partage !

II

Or, plus l'œil de l'intention est pur, plus on marche avec assurance au milieu des orages... Qu'est-ce que l'œil pur de l'intention ? c'est l'oubli de soi et la recherche de Dieu. Si donc vous êtes troublé ou attristé outre mesure à l'occasion de tous les changements et vicissitudes qui s'opèrent

en vous, c'est parce que vous vous recherchez trop vous-même et n'allez pas assez directement à Dieu. Qu'importe, après tout, que la route où vous marchez soit douce ou pénible, si cette route mène au terme, et si, par la grâce de Dieu, vous persévérez sur cette route ? Donc, demeurez en paix et *marchez en assurance au milieu des orages.*

La suite du verset porte : *Mais il s'obscurcit en plusieurs, cet œil pur de l'intention; car bientôt il s'arrête sur le premier objet agréable qui se rencontre.* C'est la nature prise sur le fait. A peine descendu des hauteurs de la contemplation, où vous pensiez être inaccessible aux choses de ce monde, voilà qu'une ombre qui passe a la puissance de vous distraire et peut-être de vous remplir. Tout n'est que vanité, avez-vous dit en regardant, non sans quelque sentiment de complaisance, la vanité qui passe, tant il est rare *de trouver un homme qui, pleinement libre, ne soit entaché de quelque recherche de lui-même !*

CHAPITRE XXXIV

Que celui qui aime Dieu le goûte en toutes choses et par-dessus toutes choses.

SOMMAIRE :

Dieu est notre tout : que pouvons-nous désirer e

goûter hors de lui ? Si nous trouvons quelque bien dans la créature, rapportons-le à Dieu ; prions Dieu de purifier notre âme, afin qu'elle s'attache à lui seul et ne cherche son bonheur qu'en lui.

LE DISCIPLE.

I. Voici mon Dieu et mon tout ; que voudrais-je encore, et que puis-je désirer de plus heureux ?

O douce et délicieuse parole ! mais pour qui aime Dieu et non le monde ni rien de ce qui est dans le monde.

Mon Dieu et mon tout ! pour qui comprend, c'est assez dire, et pour qui aime, le répéter souvent est un bonheur.

Vous présent, en effet, tout est doux ; mais, vous absent, tout est insipide.

II. Vous donnez au cœur le repos avec une paix parfaite et une joie pleine de délices.

Vous faites que l'on se trouve bien de tout, et qu'on vous loue de tout. Sans vous, rien ne peut plaire longtemps ; mais si quelque objet a chance d'être agréable et d'être goûté, il faut que votre grâce soit là et que le sel de votre sagesse le relève.

III. Que ne goûtera pas, toujours content, celui qui vous goûte ? Et celui qui ne vous goûte pas, que pourra-t-il trouver d'agréable ?

Mais ils s'évanouissent dans leur sagesse, les sages du monde et ceux qui suivent les désirs de la chair ; car là se trouvent la suprême vanité et la mort.

Ceux, au contraire, qui vous suivent à travers le mépris des choses de ce monde et la mortification de la chair se montrent vraiment sages, parce qu'ils passent de la vanité à la vérité, de la chair à l'esprit.

A ceux-là, Dieu est doux, et tout ce qu'ils découvrent de bon dans les créatures, ils le rapportent tout entier à la gloire de leur Créateur.

Autre chose cependant, et bien autre chose de goûter le Créateur ou la créature, l'éternité ou le temps, la lumière incréée ou la lumière produite.

IV. O lumière éternelle qui laissez bien loin toute la lumière créée, lancez d'en haut un de ces rayons qui pénètre dans la partie la plus profonde de mon cœur !

Purifiez, réjouissez, éclairez, vivifiez mon âme et toutes ses puissances, afin qu'elle s'unisse à vous dans les tressaillements de sa joie.

Oh ! quand viendra cette heure fortunée, heure désirable où vous me rassasierez de votre présence, où vous me serez tout en toute chose !

Tant que je n'aurai pas obtenu ce don, ma joie ne sera pas parfaite.

Jusqu'ici, je le dis avec douleur, le vieil homme vit en moi : il n'est pas tout entier crucifié, il n'est pas mort tout entier.

Jusqu'ici il conspire fortement contre l'esprit, il excite des guerres intestines, il ne souffre pas que le règne de l'âme s'exerce en paix.

Mais vous qui dominez la puissance de la mer et apaisez le mouvement de ses flots, levez-vous, Seigneur, secourez-moi (Ps., LXXXVIII, 10).

Dissipez les nations qui veulent la guerre ((Ps., XLVII, 32), brisez-les dans votre puissance.

Montrez, je vous en conjure, vos merveilles, et que la gloire de votre droite éclate, car il n'est pour moi d'espérance et de refuge qu'en vous, Seigneur mon Dieu.

I

Voici mon Dieu et mon tout, que voudrais-je encore?... Deux conditions sont ici exigées pour être en droit de prononcer avec quelque vérité cette parole, l'intelligence et l'amour. L'intelligence : rien ne peut être dit de plus élevé ; l'amour : rien ne peut être senti de plus doux. Lors donc qu'une âme a proclamé *que Dieu est son tout,* elle n'a plus qu'à se taire ; tout ce qu'elle pourrait ajouter ne ferait qu'affaiblir sa pensée ; qu'elle se contente de dire et de redire sans cesse cette exclamation d'amour : *Voici mon Dieu et mon tout.*

II

Vous donnez au cœur le repos... Cette sentence est le commentaire de ce passage de l'Évangile : Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le

repos de vos âmes (MATTH., XI, 29). Or le repos de l'âme n'est pas dans la possession des richesses : l'opulent en désire toujours de nouvelles. Il n'est pas davantage dans l'élévation et les dignités : l'ambitieux ne se trouve jamais assez haut placé. Il n'est pas non plus dans la poursuite des plaisirs : la soif du voluptueux ne fait que s'accroître au lieu de se calmer. Où donc se trouve la paix de l'âme ? Saint Augustin va répondre : Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est toujours dans l'agitation et le trouble jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Ce qui revient à ce mot pour lequel nous avons demandé une attention spéciale : *Vous donnez au cœur le repos...*

Mais quelle suave parole que celle-ci : *Vous faites que l'on se trouve bien de tout!* Bien dans la disgrâce comme dans la prospérité, bien dans la maladie comme dans la santé, bien dans la pénurie comme dans l'abondance, bien toujours et partout ; ainsi le veut ce Dieu de toute bonté : qu'il soit loué en toute chose ! Et telle est la place qu'il occupe dans l'âme : *lui absent, rien ne peut plaire longtemps.* Nous avons connu des mères qui, séparées par la mort de l'unique objet de leur affection, disaient à la joie : Retire-toi, je ne peux plus te goûter depuis que j'ai perdu mon enfant : *renuit consolari anima mea...* L'absence de Dieu ne peut donc être compensée

par aucun bien ; car l'unique bien, c'est lui, et sans lui la réunion de tous les biens ne saurait remplir le cœur, qu'il peut seul remplir.

III

Que ne goûtera pas, toujours content, celui qui vous goûte?... L'homme charnel qui s'attache aux choses de la terre laisse la vérité pour la vanité. Tant que l'illusion dure, le charme subsiste ; mais l'illusion tombe bientôt, et avec elle le charme disparaît. Alors le dégoût arrive, souvent même le désespoir s'y joint. L'homme spirituel, au contraire, laisse la vanité pour la vérité. Il n'est donc pas étonnant que sa joie, au lieu de se dissiper, s'accroisse ; car il y a une si grande différence entre goûter le Créateur et la créature, l'éternité et le temps, la lumière incréée et la lumière créée !...

IV

O lumière éternelle, qui laissez bien loin toute lumière créée... Jusqu'ici nous avons discouru et discuté ; mais voici le moment où la prière va remplacer le discours, le moment où les transports du cœur vont tenir lieu du raisonnement de l'esprit. L'âme ne se traîne plus, elle vole ; elle ne s'agite plus sur la terre pour prendre son essor vers Dieu, déjà elle a pénétré la nue où il

se dérobe aux regards mortels. Un rayon de sa gloire l'a investie, et elle s'est écriée : O lumière éternelle, qui laissez bien loin toute lumière créée, lancez d'en haut un de ces rayons! Mais pourquoi ces rayons? Afin qu'ils la purifient comme l'action du soleil purifie la terre des lourdes vapeurs qui l'enveloppent, afin qu'ils la réjouissent comme l'apparition du soleil réjouit le cœur des mortels ensevelis dans les ombres de la nuit, afin qu'ils la vivifient comme la douce chaleur du soleil donne la vie à tout ce qui respire ; mais, quelle que soit la confiance qui l'anime, l'âme ne peut oublier qu'elle n'est pas encore affranchie de la servitude du péché et de la mort. Elle sait que s'il y a quelques éclaircies dans les ténèbres qui l'enveloppent, elle n'est pas entrée dans ce jour qui ne connaît point de nuit. Et c'est pourquoi, retombant sur elle-même, elle laisse échapper cette exclamation si ardente : *Oh! quand viendra ce moment heureux et désiré où vous me rassasierez de votre présence!* Et cette autre expression de sainte tristesse : *Hélas! le vieil homme est encore en moi...* Mais, pour ne pas rester sous l'impression pénible que fait naître en elle la vue de sa misère, l'âme termine par cette touchante prière : *Je vous en conjure, révélez vos merveilles, et que la gloire de votre droite éclate, car je n'ai d'espérance et de refuge qu'en vous, Seigneur mon Dieu.*

CHAPITRE XXXV

Que durant cette vie on n'est jamais en sûreté contre les tentations.

SOMMAIRE :

Nécessité d'une lutte perpétuelle : il faut s'armer du bouclier de la patience. Nécessité, pour vaincre, de fixer son cœur en Dieu et d'être déterminé à tout souffrir pour lui. Les saints ont passé par des épreuves sans nombre ; la vue de la récompense les soutenait.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, jamais vous n'aurez de sécurité en cette vie ; tant que vous vivrez, les armes spirituelles vous seront nécessaires.

Partout l'ennemi : à droite et à gauche, la lutte.

Si donc vous ne vous couvrez de tous côtés du bouclier de la patience, vous ne serez pas longtemps sans blessure.

De plus, si vous ne fixez en moi votre cœur, avec la ferme volonté de tout souffrir pour moi, vous ne pourrez soutenir la violence de cette lutte, ni parvenir à la palme des bienheureux.

Il faut donc passer avec courage à travers tous ces dangers, et d'une main vigoureuse écarter tous ces obstacles.

Car au vainqueur la manne est donnée (Apoc., xi, 17), et au lâche est réservée une grande misère.

II. Si vous cherchez le repos en cette vie, comment alors parviendrez-vous à l'éternel repos ?

Disposez-vous non à un grand repos, mais à une grande patience.

Cherchez la véritable paix, non sur la terre, mais au ciel ; non dans les hommes ni dans les autres créatures, mais en Dieu seul.

Par amour pour Dieu, vous devez tout souffrir de bon cœur, travaux, douleurs, tentations, persécutions, angoisses, besoins, infirmités, injures, médisances, reproches, humiliations, outrages, corrections et mépris.

Voilà ce qui forme à la

vertu, voilà ce qui éprouve le nouveau soldat de Jésus-Christ, voilà ce qui prépare la couronne céleste.

Moi, en échange d'un court travail, je donnerai une récompense éternelle, et une gloire infinie pour une humiliation passagère.

III. Pensez-vous que vous aurez toujours à votre gré les consolations spirituelles?

Mes saints ne les ont pas toujours goûtées ainsi, mais ils ont souffert beaucoup de peines, de tentations diverses et de grandes désolations.

Toutefois ils se sont maintenus avec patience au sein de toutes ces épreuves, et, s'appuyant plus sur Dieu que sur eux-mêmes, ils savaient que les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui en sera le prix (Rom., viii, 18).

IV. Voulez-vous avoir sur l'heure ce que tant d'autres ont à peine obtenu après beaucoup de larmes et de travaux?

Attendez le Seigneur, combattez avec courage (Ps., xxv, 14), soyez ferme, point de défiance, ne reculez pas, mais exposez généreusement votre corps et votre âme pour la gloire de Dieu.

Moi, je vous le rendrai avec usure; je serai avec vous dans toutes vos tribulations.

I

Mon fils, jamais vous n'aurez de sécurité en cette vie... L'homme qui cède toujours à ses passions et ne lutte jamais contre elles doit avoir peine à comprendre la maxime qui est ici énoncée. Il y est parlé d'armes, et il n'en connaît ni le maniement ni l'usage. On y signale la présence de nombreux ennemis, et tout ce qui l'entoure est son complice. Le chrétien courageux, au contraire, sait tout ce qu'il en coûte pour se défendre et combattre. Qu'il n'oublie pas, toutefois, que *la patience* est souvent plus nécessaire que la force, et que la confiance en Dieu est un gage assuré du succès.

II

Si vous cherchez le repos en cette vie... Vous rappelez-vous en quel lieu vous avez lu ces mots : *Qu'ils reposent en paix ?* Dans le lieu des sépultures chrétiennes, répondez-vous. Ainsi, du berceau au tombeau, on ne rencontre que peine, fatigue et douleur. Impossible de s'asseoir sur les rives de ce fleuve rapide qu'on appelle la vie ; de toute nécessité, il faut marcher. L'aiguillon du travail, de la tentation, de la souffrance, nous réveille et nous presse. Relevez-vous donc et, reprenant force et courage, souvenez-vous de ce mot : *Je donnerai pour un court travail une récompense éternelle.*

III

Pensez-vous que vous aurez toujours à votre gré les consolations spirituelles ?... Un homme dit : J'ai renoncé aux richesses, aux honneurs et à toutes les satisfactions de ce monde, il est bien juste que, comme compensation, Dieu me donne au moins les joies pures de la vertu. Ce qui est juste, c'est-à-dire ce qui vous est dû, c'est le bâton et la verge. Chrétien faible et sans énergie, considérez votre chef et tous ceux qui ont marché sur ses traces. Ouvrier à gages, mercenaire, murmurateur qui réclamez avant le soir le prix

de la journée, ne sauriez-vous donc *attendre le Seigneur* et vous confier en lui ?

IV

Voulez-vous avoir sur l'heure ce que tant d'autres ont à peine obtenu?...[1] Cette impatience qui vous porte à vouloir jouir sans interruption et sans délai des consolations de la piété, ou à voir abréger les épreuves de cette vie de combat, n'est ni raisonnable ni chrétienne. C'est donc avec raison que, pour nous confondre et nous encourager tout à la fois, on nous oppose ici l'exemple des saints. Comment, en effet, oser se plaindre, quand on considère leurs travaux et leurs souffrances ? Qu'ont-ils fait et que faisons-nous ? Donc, *soyez ferme, et point de défiance.* S'il le faut, exposez généreusement votre corps et votre âme pour la gloire de Dieu. Que veut dire ce dernier mot ? Ce mot veut dire que si, comme saint François de Sales, vous aviez déjà un pied en paradis et qu'un pauvre pécheur eût besoin de votre ministère, vous devriez rentrer dans toutes les chances de l'incertitude pour votre propre salut, afin d'assurer celui de votre frère, vous confiant en Dieu, *qui vous le rendra avec usure et sera avec vous dans toutes vos tribulations.*

CHAPITRE XXXVI

Contre les vains jugements des hommes.

SOMMAIRE :

Lorsque la conscience nous rend un bon témoignage, nous ne devons pas craindre les jugements des hommes. Qu'est-ce qu'un homme pour que nous le redoutions, et que peut-il contre-nous? Souffrons avec patience, pour ne rien perdre de la récompense que nous pouvons mériter.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, jetez votre cœur pleinement dans le Seigneur, et ne craignez pas les jugements des hommes quand votre conscience rend témoignage à votre innocence et à votre piété.

Il est bon, il est heureux de souffrir ainsi, et ce ne sera pas une chose pénible pour le cœur humble et qui se confie en Dieu plus qu'en lui-même.

II. Beaucoup parlent beaucoup, c'est pourquoi il faut ajouter peu de foi à leurs paroles.

Et d'ailleurs, satisfaire tout le monde est impossible.

Bien que Paul se soit étudié à plaire à tous dans le Seigneur, et qu'il se soit fait tout à tous (I Cor., ix, 22), cependant il se mettait fort peu en peine d'être jugé au tribunal de l'homme.

Il a fait assez pour l'édification et le salut des autres dans la mesure de ses forces et de son pouvoir; mais de n'être pas quelquefois jugé et méprisé par les hommes, c'est ce qu'il n'a pu éviter.

C'est pourquoi il a remis tout à Dieu, qui connaît tout, et n'a opposé que la patience et l'humilité aux paroles iniques, aux pensées vaines et menteuses et à toutes les déclamations de la malveillance.

Il a répondu cependant quelquefois, de peur que son silence ne fût pour les faibles une occasion de scandale.

III. Qui êtes-vous donc pour craindre un homme mortel

(Isaïe, li, 12) ? Aujourd'hui il est, et demain il aura disparu.

Craignez Dieu, et la colère des hommes ne vous causera aucun effroi.

Que peut un homme contre vous par ses paroles ou par ses injures ? Il se nuit plus à lui-même qu'à vous et, quel qu'il soit, il ne pourra se soustraire au jugement de Dieu.

IV. Pour vous, que Dieu soit devant vos yeux, et n'allez pas récriminer ni vous plaindre.

Que si vous paraissez maintenant succomber et souffrir une confusion non méritée, ne vous irritez pas pour cela, et ne diminuez point votre couronne par votre impatience.

Mais plutôt levez les yeux au ciel vers moi qui suis assez puissant pour vous délivrer de toute confusion et injure, et pour rendre à chacun selon ses œuvres (Rom., ii, 6).

I

Mon fils, jetez-vous avec votre cœur tout entier dans le sein de Dieu... Un enfant maltraité par ses compagnons d'âge se console en disant : Je le dirai à ma mère ; et vous aussi, allez dire à Celui qui vous est plus qu'une mère ce que vous avez à endurer de la part des hommes. Que l'approbation de Dieu et la voix de votre conscience suffisent pour vous justifier des fausses accusations dont vous êtes l'objet. Pourquoi donc, après tout, tant redouter les jugements des hommes, quand vous pouvez faire appel au jugement divin ? Souvenez-vous, toutefois, que souffrir n'est pas seulement un *avantage*, que c'est encore un *bonheur*, si votre cœur est vraiment humble et se confie en Dieu.

II

Beaucoup parlent beaucoup... Donc, grande raison de ne pas accepter aveuglément tout ce qu'ils disent.

Il n'est pas possible de contenter tout le monde... Ce serait une illusion de l'espérer, ce serait une peine bien inutile de le tenter. Quand donc vous aurez fait tout ce que le devoir et la charité exigent, demeurez en paix, et ne vous troublez pas des mécontentements qui bourdonnent autour de vous. Quels que soient votre prudence, votre habileté et votre bon désir, il vous arrivera souvent de blesser quelqu'un, bien que vous ayez intention d'être agréable à tous. Imitez saint Paul, dont la conduite nous est ici proposée pour modèle. Quelle sagesse, quelle grandeur d'âme, quelle charité, mais surtout quel abandon à Dieu dans tous les événements de sa vie !

III

Qui êtes-vous donc pour craindre un homme mortel, qui est aujourd'hui et qui demain aura disparu... Saint Jean Chrysostome avait encouru la disgrâce de la cour ; déjà même des menaces avaient été proférées contre lui. « Je le dépouillerai de ses dignités et de ses biens, disait le prince. — Vous ne ferez que priver les pauvres des biens qui

leur sont consacrés, lui répondait-on. — Je l'enverrai en exil. — Toute la terre est pour lui un exil ; il ne connaît de vraie patrie que le ciel. — Je le ferai mettre à mort. — Vous lui rendrez le plus signalé service ; il ne désire rien tant que d'être délivré de ce qu'il appelle les liens de la mortalité. — Eh quoi ! cet homme ne craint donc rien ? — Pardon, prince, il craint Dieu, et il ne redoute rien tant que de l'offenser. » Que cette réponse soit la règle de nos pensées et de notre conduite.

IV

Pour vous, que Dieu soit devant vos yeux, et gardez-vous de... Quelle puissante pensée pour bannir la tristesse de notre cœur et le murmure de nos lèvres que celle de l'Apôtre : Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ! Votre adversaire vous a persécuté avec injustice, vous l'avez supporté avec patience ; chacun récoltera ce qu'il aura semé. Priez toutefois pour lui et osez espérer pour vous. Dieu est fidèle, il rendra à chacun selon ses œuvres.

CHAPITRE XXXVII

Qu'il faut se renoncer purement et sans réserve pour obtenir la liberté du cœur.

SOMMAIRE :

Il faut se renoncer en toute chose, et se donner à

Dieu sans réserve et sans retour. A ce prix seulement, nous jouirons de la paix intérieure, de la liberté d'un cœur pur et de la douce familiarité de Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, quittez-vous et vous me trouverez.

Demeurez sans volonté et n'ayez rien à vous, vous y gagnerez toujours.

Car un surcroît de grâce vous sera accordé dès l'instant où vous vous serez donné sans vous reprendre.

LE DISCIPLE.

II. Seigneur, combien de fois me renoncerai-je, et en quoi me quitterai-je?

JÉSUS-CHRIST.

Toujours et à toute heure, aussi bien dans les grandes que dans les petites choses. Je n'excepte rien, et je vous veux en tout vraiment pauvre.

Autrement, comment pourriez-vous être à moi et moi à vous, si vous n'êtes au dedans comme au dehors dépouillé de toute volonté propre?

Plus tôt vous arriverez à ce dénûment, mieux vous vous en trouverez; et plus il sera parfait et sincère, plus vous me serez agréable et plus vous y gagnerez.

III. Plusieurs renoncent à eux-mêmes, mais avec quelque réserve; car ils ne s'abandonnent pas pleinement à Dieu, et se font eux-mêmes leur providence.

Il en est d'autres qui d'abord offrent tout; mais ensuite, ébranlés par la tentation, ils reviennent à eux-mêmes; et c'est pourquoi ils ne font aucun progrès dans la vertu.

Ces hommes ne parviendront jamais à la vraie liberté d'un cœur pur, ni à la grâce de ma douce familiarité, qu'auparavant l'entier abandon et le sacrifice journalier d'eux-mêmes ne soit accompli; faute de quoi il n'y a et n'y aura jamais d'union profitable avec moi.

IV. Je vous l'ai dit bien souvent et je vous le redis encore : Quittez-vous, renoncez à vous, et vous jouirez d'une grande paix intérieure.

Donnez tout pour tout, ne recherchez rien, ne réclamez rien; demeurez purement et invariablement en moi, et vous me posséderez.

Votre cœur sera libre, et les ténèbres ne vous envelopperont pas.

L'objet de vos efforts, de vos prières, de vos désirs, c'est que vous puissiez être dépouillé de tout intérêt propre, et, nu, suivre Jésus-Christ

nu, mourir à vous-même, et vivre éternellement pour moi.

Alors s'évanouiront toutes les vaines imaginations, les inquiétudes pénibles de la conscience, les soins superflus.

Alors aussi s'éloigneront les craintes exagérées, et l'amour déréglé mourra.

I

Mon fils, quittez-vous et vous me trouverez... Que quittez-vous en vous laissant vous-même? la misère la plus profonde, l'impuissance absolue, le pur néant. Et que trouvez-vous en cherchant Dieu? la souveraine perfection, la parfaite félicité. Et vous pourriez hésiter !

II

Seigneur, combien de fois me renoncerai-je, et en quoi?... A ces deux questions, Jésus répond : *Toujours et à toute heure, aussi bien dans les grandes que dans les petites choses.* Ces deux mots sont bien courts, mais quel sens étendu ils renferment! *Toujours*, c'est-à-dire en tout temps, au temps de la ferveur comme au temps du délaissement; au commencement de la conversion comme à la fin de la carrière. Point d'interruption dans le sacrifice; c'est l'holocauste perpétuel. *En toutes choses, dans les petites comme dans les grandes...* Cette parole exclut toute réserve; car il ne suffit pas que l'hostie soit toujours offerte, il faut qu'elle soit consumée dans ses

moindres parties sans que rien échappe au feu qui la détruit. N'oublions pas que ces deux conditions sont nécessaires pour que l'offrande soit agréée de celui qui a droit de tout exiger, parce qu'il a tout donné.

III

Plusieurs renoncent à eux-mêmes, mais avec quelque réserve... Les âmes qui agissent ainsi manquent de générosité et de grandeur. Quant à celles qui, après s'être données d'abord tout entières, se reprennent ensuite en détail, elles se rendent coupables d'ingratitude et d'injustice, puisqu'elles dérobent à Dieu ce qui lui appartient à double titre : titre de possesseur comme maître absolu de toutes choses, et titre d'acquéreur par l'abandon qu'elles lui ont fait de ce qu'elles ont reçu de sa libéralité.

IV

Je vous l'ai dit bien des fois et je vous le répète... Quand le Seigneur créa la lumière, il ne dit qu'une parole : Que la lumière soit, et la lumière fut (Genèse, I, 3) ; quand il appela les étoiles du néant, il ne prononça également qu'un mot, et les étoiles répondirent comme les soldats à l'appel nominal : Nous voilà. Mais quand il s'agit d'attirer à lui la volonté de l'homme, le maître

des mondes ne doit pas se contenter de parler une fois, il faut que sa voix retentisse sans cesse et ne se lasse pas de nous redire : Quittez-vous, renoncez-vous, et vous jouirez d'une grande paix. Ainsi se faire obéir de l'armée des cieux est plus facile à Dieu que de se soumettre une seule âme ; car celle-ci est libre, tout le reste ne l'est pas ; mais aussi quelle gloire quand, renonçant à tout et à elle-même, l'âme, sans hésiter et sans rien regretter, répond à l'invitation qui lui est faite ! Comprend-on de quelle liberté elle jouit quand, s'affranchissant de tous les liens qui la retiennent à la terre, elle s'élance vers les cieux où règne Celui qui l'a faite à son image et qui doit être son immense récompense (Genèse, XV, 1) ?

CHAPITRE XXXVIII

De la bonne conduite dans les choses extérieures et du recours à Dieu dans les périls.

SOMMAIRE :

Pour être maître de soi dans ses actions : 1° il faut tenir son regard fixé sur les choses d'en haut et n'avoir aucune attache pour les biens d'ici-bas ; 2° mettre toute sa confiance dans le secours du ciel et rentrer en soi-même pour consulter Dieu dans la prière et entendre sa réponse.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, voilà où vous devez tendre de tous vos efforts, c'est qu'en tout lieu, en toute action ou occupation extérieure, vous conserviez l'intime liberté et l'entière possession de vous-même, de sorte que vous dominiez toute chose et que nulle chose ne vous domine;

Et que, restant maître de vos actions et leur régulateur, vous n'en soyez ni le serviteur ni l'esclave.

II. Mais plutôt qu'affranchi de tout et devenu un véritable Israélite vous entriez dans le partage et la liberté des enfants de Dieu,

Qui, planant au-dessus des choses présentes, fixent les éternelles,

Regardent du coin de l'œil ce qui passe et à pleine vue les biens célestes,

Ne se laissent point entraîner à l'attache des biens temporels, mais plutôt les ramènent à un saint usage selon l'ordre et l'institution de Dieu, le suprême artisan, qui n'a rien laissé de désordonné dans son œuvre.

III. Pareillement, si en tout événement vous ne vous arrêtez pas à l'apparence et n'examinez pas avec les yeux de la chair ce que vous voyez ou entendez, mais qu'aussitôt et en toute occasion vous entriez avec Moïse dans le tabernacle pour consulter le Seigneur, vous ne serez pas sans entendre la divine réponse et vous reviendrez instruit de beaucoup de choses présentes et à venir.

Car toujours Moïse avait recours au tabernacle pour la solution de ses doutes et de ses difficultés; son refuge était la prière pour se soustraire aux périls et à la perversité des hommes.

Ainsi devez-vous aussi vous retirer dans le secret de votre cœur pour implorer instamment le secours de Dieu.

N'est-ce pas pour cela que nous lisons que Josué et les enfants d'Israël furent trompés par les Gabaonites, parce qu'ils n'ont pas auparavant consulté le Seigneur, et que, trop crédules à de flatteuses paroles, ils se laissèrent séduire par une fausse compassion?

I

Mon fils, voilà où vous devez tendre de tous vos efforts... Quel début que cette parole ! Est-il rien de plus grand, de plus élevé, de plus noble que

cette maxime : *Conservez-vous dans une entière liberté et possession de vous-même !* Mais qui est vraiment libre, sinon le chrétien, puisqu'il ne relève que de Dieu ? Qui est maître de soi, sinon encore le chrétien, puisqu'il sent ses passions domptées et asservies ? On parle d'indépendance ; c'est, dit-on, l'aspiration des peuples conquis de secouer le joug des vainqueurs qui les oppriment ; c'est le rêve des individus de se soustraire au caprice des maîtres qui les humilient. Vaines déclamations que toutes ces phrases. Voulez-vous apprendre où est le véritable affranchissement ? *Que tout vous soit assujetti dans votre cœur, et que votre cœur ne soit assujetti à rien.*

Mais, après le tribut d'admiration donné à cette doctrine, descendons à ce qu'elle a de pratique.

Le conseil qui nous est ici donné de dominer toutes les choses extérieures et de n'en être jamais dominé est d'une grande importance pour les âmes qui veulent arriver à la perfection de la vie chrétienne ou de la vie religieuse. Point de paix du cœur, en effet, si la multiplicité des affaires nous envahit ; point de progrès véritable, si c'est notre propre esprit qui nous pousse et non l'esprit de Dieu qui nous dirige.

Marthe, Marthe, disait le Sauveur à la sœur de Marie-Madeleine, vous vous donnez beau-

coup de mouvement et vous vous agitez pour bien des choses ; une seule cependant est nécessaire. Que les personnes surchargées d'affaires prennent donc bien garde de se laisser entraîner par elles. Même avec les meilleures intentions, elles peuvent facilement prendre le change et se rechercher elles-mêmes, tout en croyant ne travailler que pour Dieu. Quelle vie fut plus remplie, et quelle vie plus dégagée que celle de quelques saints qui nous sont offerts pour modèles ! C'était après plusieurs heures d'oraison et d'actions de grâces que Vincent de Paul, toujours calme et semblable à lui-même, allait ouvrir sa nombreuse correspondance derrière le tabernacle, comme pour prendre l'inspiration de Dieu et agir selon son mouvement. Que ne faisons-nous comme les saints? nous jouirions d'une grande paix, et, au lieu de rester en souffrance, les choses dont nous sommes chargés n'en iraient que mieux et plus sûrement.

II

Mais plutôt, affranchi de tout et devenu un vrai Israélite... Le premier moyen indiqué pour arriver à cette désirable liberté des enfants de Dieu, c'est de s'élever au-dessus des choses présentes et de porter les regards vers les éternelles. Que sont en effet les choses présentes, c'est-à-dire

les choses du temps, comparées à celles de l'éternité? que pèsent par exemple dans la vie des peuples les grands événements qui remplissent leur histoire, les batailles, les traités d'alliance, l'établissement ou les démembrements des empires? qui s'en occupe aujourd'hui, sinon quelques savants spéculatifs? Alors le monde était plein de tous ces bruits; aujourd'hui, c'est à peine si leur écho affaibli s'est prolongé jusqu'à nous. Et dans notre propre existence, que sont les grands projets qui tenaient en suspens toutes les facultés de notre esprit? Non, non, il n'y a d'important que ce qui sert au bien selon l'ordre et l'institution de Dieu, qui n'a rien laissé sans règle dans ses œuvres.

III

Pareillement, si en tout événement... Nous trouvons dans le reste du verset le second moyen d'arriver à la liberté d'esprit dont il est ici question. Mettre sa confiance en Dieu, le prier et, comme les saints, le consulter en toutes choses, attendre sa réponse et suivre ses divines inspirations. En observant ces règles, nous sommes sûrs de ne pas errer, et nous n'aurons pas à craindre d'être esclaves d'aucune chose au monde.

CHAPITRE XXXIX

Qu'il faut agir à propos dans les affaires.

SOMMAIRE :

Remettez vos affaires entre les mains de Dieu, et attendez la manifestation de sa volonté. On n'avance dans la vertu qu'autant qu'on se renonce jusque dans les plus petites choses.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, remettez toujours vos intérêts entre mes mains; j'en disposerai pour le mieux en son temps.

Attendez l'ordre de ma Providence, et vous y trouverez votre avantage.

LE DISCIPLE.

II. Seigneur, je n'ai pas de peine à vous abandonner toute chose, car ma propre sagesse me sert peu.

Puissé-je ne pas trop m'inquiéter de l'avenir, mais plutôt me mettre sans hésiter à la disposition de votre bon plaisir.

JÉSUS-CHRIST.

III. Mon fils, souvent l'homme poursuit avec ardeur la chose qu'il désire; l'a-t-il obtenue, il commence à l'apprécier différemment, parce que ses affections pour le même objet ne durent pas et l'entraînent de l'un à l'autre.

Ce n'est donc pas chose peu importante de se quitter soi-même, même dans les plus petites choses.

IV. Le vrai progrès de l'homme est dans l'abnégation de soi-même, et l'homme qui se renonce est grandement libre et en sécurité.

Mais l'ancien ennemi, l'adversaire de tout bien ne cesse de le tenter et, nuit et jour, il lui dresse de dangereuses embûches, dans l'espoir de faire tomber dans ses perfides filets celui qui n'est pas sur ses gardes.

Veillez et priez, dit le Seigneur, afin que vous n'entriez pas en tentation (Matth., xxvi, 41).

I

Mon fils, remettez toujours vos intérêts entre mes mains... Remettre entre les mains de Dieu tout ce qui nous intéresse et attendre qu'il dispose de tout selon son bon plaisir, c'est tout ce qu'il y a de plus raisonnable, de plus consolant et souverainement avantageux ; c'est encore tout ce qu'il y a de plus parfait. Méditez ces quatre mots.

II

Seigneur, je n'ai pas de peine à vous abandonner toute chose... L'âme ne s'est pas bien trouvée d'avoir voulu être à elle-même sa propre providence. Elle reconnaît que souvent la sagesse lui a fait défaut pour prévoir, et que la puissance lui a manqué pour diriger les événements. Elle ne veut plus recommencer cette douloureuse expérience ; elle trouve plus simple de s'abdiquer pour que le règne de Dieu vienne et s'établisse en elle à jamais.

III

Mon fils, souvent l'homme poursuit ardemment la chose qu'il désire... Le Seigneur confirme l'âme chrétienne dans cette heureuse disposition. Il lui montre comme dans un miroir l'instabilité de tous les mouvements qui se succèdent en

elle ; il l'engage à se renoncer elle-même pour obtenir ces deux grands biens, *la liberté et la sécurité.*

IV

Le vrai progrès de l'homme est dans l'abnégation de soi... Tout ce qui suit n'est que le développement du conseil donné plus haut. Le principal obstacle d'abord est signalé ; c'est l'antique ennemi, le tentateur qui s'oppose à ce qui est bien. Puis les moyens sont indiqués : la *vigilance* et la *prière*, auxiliaires puissants qui nous font échapper à tous les piéges de l'adversaire que nous avons à combattre.

CHAPITRE XL

Que l'homme n'a rien de bon de lui-même et ne peut se glorifier en rien.

SOMMAIRE :

Nous n'avons rien qui ne soit un don gratuit de Dieu. Dieu seul peut nous assister et nous secourir; mais nous éloignons le secours divin lorsque nous ne rejetons pas les consolations humaines. Injustice et danger de la vaine gloire : nous ne devons chercher d'autre gloire que celle qui vient de Dieu et retourne à Dieu.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour vous souvenir de lui? qu'est-ce que le fils de

l'homme, pour daigner le visiter (Ps., VIII, 5)?

Par quoi l'homme a-t-il mérité que vous lui donniez votre grâce?

Seigneur, quel droit ai-je de me plaindre si vous me délaissez, ou que puis-je alléguer avec justice si vous ne faites pas ce que je demande?

Certes, ce que je puis penser et dire avec vérité, le voici : Seigneur, je ne suis rien, je ne puis rien, de moi-même, je n'ai rien de bon; mais en toute chose mon insuffisance se révèle et toujours je tends au néant.

Et si je cesse d'être aidé par vous et refait intérieurement, je me sens tout tiède et lâche.

II. Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes (Ps., CI, 27) et vous demeurez éternellement bon, juste et saint, faisant tout avec bonté, avec justice, avec sainteté, et disposant tout avec sagesse.

III. Pour moi qui suis plus enclin à déchoir qu'à croître, je ne demeure pas longtemps dans le même état, car sept mutations de temps s'opèrent en moi.

Cependant tout est mieux dès l'instant que cela vous plaît et que vous me tendez une main secourable; car vous seul, et sans le concours de l'homme, pouvez me secourir et me fortifier de telle sorte que la sérénité de mon front ne soit plus altérée, et que mon cœur se tourne vers vous seul et s'y repose.

IV. Si donc j'avais le bon esprit de rejeter toute consolation humaine, soit pour acquérir la ferveur, soit par la nécessité même qui me presse de vous chercher, ne trouvant personne qui me console :

Alors il me serait permis de tout espérer de votre grâce et de me réjouir d'une nouvelle faveur de vos consolations.

V. Grâces vous soient rendues à vous, source unique de tout bien, de ce qui m'arrive d'heureux!

Car, pour moi, je ne suis devant vous que vanité et néant, homme inconstant et faible.

De quoi donc puis-je me glorifier, ou comment aspirer à l'estime ?

Serait-ce du néant ? Alors, quoi de plus insensé ?

Assurément la vaine gloire est une peste, de toutes les vanités la plus grande, parce qu'elle nous détourne de la vraie gloire et nous dépouille de la grâce céleste.

Car tant que l'homme se complaît en lui-même, il vous déplaît, et tant qu'il aspire aux louanges humaines, il est privé des véritables vertus.

VI. Mais la vraie gloire et

la joie sainte, la voici : se glorifier en vous et non en soi, se réjouir en votre nom et non en sa propre vertu, et ne se complaire en aucune créature qu'à cause de vous.

Que votre nom soit loué et non le mien ; qu'on glorifie vos œuvres et non les miennes ; que votre saint nom soit béni et qu'il ne me revienne rien des louanges des hommes !

Ma gloire, c'est vous ; la joie de mon cœur, c'est vous.

En vous, je me glorifierai et me réjouirai tout le jour ; mais en moi jamais, si ce n'est dans mes infirmités (II Cor., xii, 5).

VII. Que les Juifs cherchent la gloire que les hommes échangent entre eux ; pour moi, je chercherai celle qui vient de Dieu seul (Jean, v, 44).

Car toute gloire humaine, tout honneur temporel, toute grandeur de ce monde, comparée à votre éternelle gloire, n'est que vanité et folie.

O ma vérité et ma miséricorde, mon Dieu, Trinité bienheureuse, à vous seule louange, honneur, puissance et gloire dans l'infini des siècles et des siècles !

I

Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui?... On peut dire que tout ce chapitre est une admirable prière où l'âme, partagée entre le sentiment de son néant et celui de l'infinie grandeur de Dieu, s'étonne d'être l'objet de ses prévenances et de ses miséricordes. Ainsi s'exclamait Élisabeth en recevant le salut de l'auguste Marie : Eh ! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne venir vers moi (Luc, i, 41)? Mais ce n'est pas assez pour l'âme de se reconnaître indigne de la visite de son Dieu ; descendant encore plus avant dans les profondeurs de sa misère, elle reconnaît qu'elle mérite d'être délaissée et d'être repoussée : *Sei-*

gneur, quel droit ai-je de me plaindre si vous me délaissez? que puis-je alléguer avec justice si vous ne faites ce que je demande? Et n'allez pas croire que cette sévère appréciation d'elle-même soit un pieux sentiment d'humilité exagérée; non, c'est un aveu arraché par la vérité elle-même. *Je ne suis rien, je ne puis rien, je n'ai rien de bon en moi...* Mais quelle douce et délicieuse confiance dans ces autres paroles, si propres à toucher le cœur de Dieu : Si je cesse d'être aidé par vous et refait intérieurement, je me sens tout tiède et lâche !

II

Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours ce que vous êtes... De la triste considération d'elle-même, l'âme s'élève à la contemplation de la beauté et de la bonté divines. Un cri d'admiration lui échappe dès qu'elle se trouve en présence de cette lumière indéfectible qui est Dieu : Vous êtes toujours bon, toujours juste, toujours saint. Puis, quand elle a épuisé le vocabulaire de la louange, se trouvant réduite au silence et se voyant dans l'impuissance de rien ajouter, elle redit en d'autres termes la même pensée : *Vous faites tout avec bonté, avec justice, avec sainteté.* Ce qui revient à dire : Parce que vous êtes parfait, toutes vos œuvres aussi sont parfaites.

III

Pour moi qui suis bien plus enclin à déchoir qu'à croître... L'infinie perfection de Dieu n'a pas besoin, comme le côté d'un tableau qu'on veut mettre en lumière, du contraste des ombres. Dieu est ce qu'il est, et le néant de la créature n'est nullement nécessaire pour faire ressortir sa grandeur. L'âme, cependant, se plaît à ces contrastes, et c'est pourquoi, des hauteurs sublimes où elle vient de se perdre, elle retombe dans les abîmes de sa bassesse. Rien de stable en moi, s'écrie-t-elle, et tandis que Dieu demeure toujours, je change chaque jour ou plutôt sept fois le jour, c'est-à-dire sans cesse. Cependant, si le Seigneur daigne me tendre une main secourable, je me sentirai soutenue et affermie et je pourrai me reposer en Celui qui ne change point.

IV

Si donc j'avais le bon esprit de rejeter les consolations humaines... Cette pensée se lie parfaitement avec celle qui précède. L'âme, pénétrée de son impuissance, a commencé par implorer le secours divin; mais, se rappelant en même temps que rien ne tarit davantage la source des consolations célestes que le désir des consolations ter-

restres, elle repousse celles-ci pour mériter celles-là.

V

Grâces vous soient rendues, ô vous, source unique de tout bien, de tout ce qui m'arrive de bon !... Après la prière qui implore, l'action de grâces qui remercie. Ici la reconnaissance doit être d'autant plus vive que le bienfait est plus grand et moins mérité. Cette dernière impression finit par occuper l'âme tout entière; de là toutes ces pieuses effusions d'une humilité profonde : *Quel sujet puis-je avoir de me glorifier? En vérité, la vaine gloire est une peste bien dangereuse...* et le reste.

VI

Mais la vraie gloire et la joie sainte, la voici : se glorifier en vous et non en soi... Rarement on pourra rencontrer de sentiment plus pur et plus élevé. Quel désintéressement dans ce vœu : *Que votre nom soit loué et non le mien!* quel oubli de soi dans ce désir : *Qu'on exalte vos œuvres et non les miennes !* L'amour seul peut s'exprimer ainsi, l'amour qui s'efface pour faire paraître l'objet aimé ; l'amour qui voudrait, s'il est possible, se perdre entièrement pour faire vivre à jamais ce qu'il préfère à tout et à soi-même.

VII

Que les Juifs cherchent la gloire que les hommes... O mon Dieu, ma vérité et ma miséricorde ! ô bienheureuse Trinité !... C'est le résumé de toute cette sublime prière. Redisons-la souvent, car elle semble être inspirée par le véritable amour, et il nous serait difficile de trouver une formule plus parfaite.

CHAPITRE XLI

Du mépris de tout honneur temporel.

SOMMAIRE :

Nous ne devons pas nous attrister si les autres sont plus élevés que nous. A quoi avons-nous droit, si ce n'est à la confusion et au mépris? Il faut donc souffrir volontiers d'être méprisé et abandonné de tous.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, n'allez pas vous attrister de voir les autres honorés et élevés, tandis que vous serez méprisé et humilié.

Élevez votre cœur vers moi au ciel, et le mépris des hommes ne vous affligera pas sur la terre.

LE DISCIPLE.

II. Seigneur, nous sommes dans l'aveuglement, et la vanité nous séduit bien vite.

Si je me considère bien moi-même, aucune créature ne m'a jamais fait d'injustice, et c'est pourquoi je n'ai au-

cun sujet de formuler de plainte contre vous.

Mais parce que je vous ai souvent et grièvement offensé, il est juste que toute créature s'arme contre moi.

A moi donc revient la honte et le mépris, mais à vous seul appartient la louange, l'honneur et la gloire.

Et si je ne me dispose à vouloir du fond du cœur être méprisé, abandonné de toutes les créatures et tout à fait compté pour rien, je ne puis être établi et affermi dans la paix intérieure, ni recevoir la lumière spirituelle, ni vous être uni parfaitement.

I

Mon fils, n'allez pas vous attrister de voir les autres honorés et élevés... Pourquoi s'affliger d'être délivré de ce qui est une illusion et de ce qui peut devenir un danger? Or les honneurs sont des illusions ; ceux qui les ont obtenus, ou ne les goûtent pas, ou s'en dégoûtent bientôt. Les honneurs sont un danger. Combien qui ont perdu leur âme par ambition et par orgueil ! Loin donc de porter envie à ceux que le monde exalte et glorifie, plaignons plutôt leur sort et remercions la Providence de nous avoir préservés d'une tentation qui aurait peut-être compromis notre salut.

II

Seigneur, nous sommes dans l'aveuglement et la vanité... Oui, l'apparence nous séduit lorsque nous désirons l'estime ou la gloire du monde ; car, lorsque nous consultons la vérité, nous sommes forcés de reconnaître qu'il ne nous est dû

que l'oubli ou le mépris : l'oubli, parce que nous n'avons vraiment rien qui mérite de fixer l'attention et, à plus forte raison, l'admiration des hommes ; le mépris, parce que toute créature devrait s'élever contre nous à cause de nos innombrables offenses envers Dieu, notre Seigneur et notre Maître.

CHAPITRE XLII

Qu'il ne faut pas fonder sa paix sur les hommes.

SOMMAIRE :

Toute amitié doit avoir Dieu pour principe et pour fin. L'homme s'approche d'autant plus de Dieu qu'il s'éloigne davantage des consolations humaines et qu'il s'abaisse plus profondément.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, si vous fondez votre paix sur quelque personne, à cause d'une certaine conformité de sentiments et de manière de vivre, vous serez dans l'instabilité et dans des liens.

Mais si vous avez recours à la vérité toujours vivante et immuable, vous ne serez pas brisé par la tristesse à l'occasion de l'éloignement ou de la mort d'un ami.

II. C'est en moi que toute amitié doit être fondée, et c'est pour moi que vous devez aimer quiconque vous paraît vertueux et vous est le plus cher en cette vie.

Sans moi l'amitié n'a ni valeur ni durée, et toute affection dont je ne suis pas le lien n'est ni véritable ni pure.

III. Vous devez être tellement mort à ces sortes d'affections pour ceux que vous aimez, que vous préfériez, autant que cela vous sera possible, n'avoir aucun commerce avec les hommes.

L'homme s'approche d'autant plus de Dieu, qu'il s'éloigne de toute consolation de la terre.

Et il s'élève d'autant plus vers Dieu, qu'il descend plus profondément en lui-même et qu'il est plus vil à ses propres yeux.

IV. Celui qui s'attribue quelque bien empêche la grâce de venir en lui, car la grâce de l'Esprit-Saint cherche toujours l'humble de cœur.

Si vous saviez vous anéantir parfaitement et vider votre cœur de tout amour terrestre, alors vous m'obligeriez à descendre en vous avec l'abondance de mes grâces.

Quand vous arrêtez vos yeux sur la créature, alors la vue du Créateur vous est enlevée.

Apprenez à vous vaincre en tout pour l'amour du Créateur, alors vous pourrez vous élever jusqu'à la connaissance divine.

Quelque petite que soit une chose, si on la désire ou si on l'aime avec excès, elle devient un obstacle au souverain bien et souille l'âme.

I

Mon fils, si vous fondez votre paix sur quelque personne... Il n'est pas ici question d'une de ces liaisons coupables qu'il faut rompre à tout prix, ni de ces liaisons dangereuses qu'on ne peut conserver qu'au risque de son salut ; il s'agit tout simplement de ces amitiés trop vives que forme une sympathie d'humeur très-prononcée, et qu'entretient une habitude de vie à deux fortifiée par le temps. Deux inconvénients sont ici signalés : l'instabilité et la servitude. L'instabilité : vous perdrez l'objet préféré et votre cœur sera déchiré ; la servitude : vous le conserverez,

mais votre âme, partagée entre Dieu et la créature, sera gênée et empêchée. Que n'avez-vous plutôt recours à *la vérité immuable et toujours vivante!* Immuable, elle vous consolera de l'absence du bien perdu ; vivante, elle vous restera quand la mort vous l'aura enlevé pour toujours.

II

C'est en moi que toute amitié doit être fondée... L'amitié qui est fondée sur Dieu est sage et prudente dans son choix, désintéressée et généreuse dans son but, réglée et digne dans ses témoignages, spirituelle et pure dans ses sentiments. Constamment en garde contre les attraits trop séduisants que présentent certains avantages extérieurs et sensibles, l'amitié dont nous parlons préfère les qualités de l'âme à la perfection des formes ; chrétienne enfin, pour tout résumer en un mot, l'amitié qui se fonde sur Dieu peut être définie l'alliance de deux personnes qui se donnent la main pour aller au ciel.

III

Vous devriez être tellement mort à ces sortes d'affections... Quelques âmes éprises d'amour pour Dieu seul sont parvenues jusqu'à ce parfait détachement des créatures. Pour vous, si cette perfec-

tion vous effraie, retranchez-vous dans cette concession faite à votre faiblesse : *autant que cela vous sera possible.*

IV

Celui qui s'attribue quelque bien empêche... On ne saurait croire combien l'occupation d'un cœur par la créature est un obstacle à la visite de Dieu. Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, mon Père aussi l'aimera et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure (Jean, xiv, 23). Mais si cette demeure est occupée, comment Dieu pourra-t-il la remplir ? Nécessité donc de faire place à cet hôte incomparable, en bannissant de notre cœur tout ce qui n'est pas lui et ne peut tenir lieu de lui, bien souverain et immuable.

CHAPITRE XLIII

Contre la vaine science du siècle.

SOMMAIRE :

Écoutez la parole de Dieu plutôt que la parole de l'homme. Il n'y a de vraie science que celle qui vient de Dieu. Dieu éclaire les esprits humbles ; il enseigne le mépris des choses terrestres et l'estime des biens éternels.

JÉSUS-CHRIST.

I. Que la beauté et la subtilité d'une parole humaine ne vous émeuvent pas, car le royaume de Dieu n'est pas dans les discours, mais dans la vertu.

Ouvrez l'oreille à mes paroles qui embrasent le cœur, éclairent l'esprit, inspirent la componction et consolent en mille manières.

Ne lisez jamais ma parole pour paraître plus savant ou plus sage.

Appliquez-vous à mortifier vos passions; car cela vous sera plus utile que la connaissance des questions les plus difficiles.

II. Après avoir lu et appris beaucoup, il faut toujours revenir à un principe unique.

C'est moi qui enseigne à l'homme la science et qui accorde aux petits enfants une intelligence que l'homme ne peut donner (Ps., XCIII, 10).

Celui à qui je parle est bientôt sage, et il fera de grands progrès dans les voies spirituelles.

Malheur à ceux qui vont demander aux hommes mille choses curieuses et qui s'inquiètent peu de savoir comment ils doivent me servir!

Viendra le jour où le Maître des maîtres, le Seigneur des anges, Jésus-Christ, apparaîtra pour entendre de chacun le récit de sa leçon, c'est-à-dire pour examiner sa conscience.

Alors, la lampe à la main, il scrutera Jérusalem (SOPH., I, 12), et il dévoilera les secrets des ténèbres (COR., IV, 5), et toutes les subtilités de la langue seront muettes.

III. C'est moi qui, en un moment, élève l'esprit humble et le fais entrer plus avant dans les profondeurs de la vérité éternelle que ne le pourrait celui qui aurait étudié dix ans dans les écoles.

Moi, j'enseigne sans bruit de paroles, sans embrouillement d'opinions, sans faste de préséance, sans choc de disputes.

C'est moi qui apprends à mépriser la terre, à dédaigner l'actualité, à n'avoir d'attrait et de goût que pour ce qui est éternel, à fuir les honneurs, à souffrir les scandales, à mettre en moi toute son espérance, à ne rien désirer hors de moi, et à m'aimer par-dessus tout d'un ardent amour.

IV. Tels, en m'aimant du fond de leur cœur, ont appris des choses divines et ont parlé d'une manière admirable.

Ils ont fait plus de progrès en renonçant à tout qu'en se livrant à de laborieuses études.

Mais je dis aux uns des choses générales, aux autres de plus particulières; à quel-

ques-uns j'apparais doucement sous le voile des signes et des figures, aux autres je révèle mes mystères dans la splendeur de ma lumière.

Le langage des livres est le même pour tous, mais tous ne s'y instruisent pas également; car c'est moi seul qui enseigne au dedans, docteur de vérité, scrutateur du cœur, œil ouvert sur les pensées, promoteur des actions, distribuant mes dons à chacun selon que je le trouve digne.

I

Mon fils, que la beauté et la subtilité d'une parole humaine... Ne craignons pas de le redire, ces lignes semblent avoir été écrites pour une foule de personnes chrétiennes et même pieuses, qui mettent beaucoup d'empressement à entourer la chaire sacrée quand elle est occupée par des orateurs de renom, et qui s'en éloignent avec indifférence et presque dédain dès que ce sont les pasteurs ordinaires qui annoncent les vérités saintes. C'est à ces sortes d'auditeurs surtout que s'adressent ces paroles : *Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu.*

II

Après avoir beaucoup lu et beaucoup appris, il faut toujours en revenir à un principe unique... On demandait à saint Thomas, surnommé l'Ange de l'école, où il avait puisé la science si profonde et si étendue qu'on admire dans ses ouvrages. Le saint, indiquant le crucifix qu'il avait sur sa

table de travail, répondit : Voilà mon livre, je n'en connais point de plus excellent.

III

C'est moi qui, en un moment, élève l'esprit humble... Que de temps, que d'efforts et surtout que de constance pour apprendre peu et mal ! Considérez les sages de l'antiquité qui n'ont point entendu le Verbe divin ; que de doutes, d'hésitations, de contradictions et d'erreurs grossières dans leur enseignement! Les plus simples questions de doctrine et de morale, que les petits enfants de nos écoles savent résoudre comme en se jouant, ils les ont ignorées ou dénaturées ; et, de nos jours, que sont les sciences de tous ces prétendus beaux-esprits qui, ne tenant aucun compte des faits accomplis et des vérités révélées, substituent leurs systèmes et leurs rêves à l'autorité de l'Évangile et à l'interprétation de l'Église ? Ignorance, ténèbres, confusion, orgueil insensé, fureur de tout renverser, impuissance de rien fonder, voilà le spectacle qu'ils présentent au monde.

IV

Tels, en m'aimant de tout leur cœur... C'est quelque chose de vraiment admirable que les lumiè-

res répandues dans les âmes simples et droites. Des esprits sans culture et sans lettres seront quelquefois élevés à des hauteurs que la science elle-même n'aurait jamais soupçonnées ; de petits enfants, purs comme des anges, ont étonné des docteurs, ravis de voir se réaliser en eux cette parole des Saints Livres : Vous avez tiré votre gloire, Seigneur, des petits et de ceux qui étaient encore à la mamelle (Ps., VIII, 3). De pauvres femmes de village, de simples servantes ont justifié cette sentence évangélique : Je vous rends grâce, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages et de ce que vous les avez révélées aux petits et aux simples !

CHAPITRE XLIV

Qu'il ne faut pas s'embarrasser dans les choses extérieures.

SOMMAIRE :

On néglige l'unique nécessaire et l'on s'inquiète de mille choses indignes de nous occuper. Nous devons nous considérer comme morts au monde et regarder le monde comme mort pour nous.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, il faut que vous restiez dans l'ignorance de bien des choses, que vous vous regardiez comme mort sur la terre et comme si le

monde tout entier vous était crucifié (Coloss., iii, 3).

Il faut aussi laisser passer bien des choses comme un sourd qui n'entend point, et songer plutôt à ce qui intéresse la paix de votre âme.

Il est plus utile de détourner les yeux de ce qui déplaît et de laisser à chacun son sentiment que de s'engager dans des contestations.

Si vous êtes d'accord avec Dieu et que son jugement vous soit toujours présent, vous supporterez aisément d'être vaincu.

LE DISCIPLE.

II. O Seigneur, où en sommes-nous venus? Aujourd'hui on pleure une perte temporelle; pour le moindre gain, on travaille, on court, et les pertes de l'âme sont mises en oubli, et à peine leur donne-t-on un tardif souvenir.

Ce qui sert peu, ou ce qui ne sert pas du tout, captive notre attention, et sur ce qui est de nécessité absolue l'on passe avec négligence; car l'homme se répand tout entier sur les objets du dehors, et s'il ne rentre promptement en lui-même, il reste volontiers enseveli dans les choses extérieures.

I

Mon fils, il faut que vous restiez dans l'ignorance de bien des choses... C'est aux religieux surtout, et généralement à toutes les personnes qui ont renoncé à la vie du siècle que cette recommandation est faite. De même donc que le vain bruit des vagues expire au pied du rivage où elles se brisent, ainsi il faut que tout ce qui vient du dehors et serait propre à troubler le silence et la paix ne franchisse pas le seuil des paisibles asiles de la piété et du recueillement. Sans aller aussi loin que le religieux dans cet amour du silence et de la retraite, les personnes pieuses qui vivent au milieu du monde feront bien de

mettre une digue à ce débordement de nouvelles qui pourraient jeter le trouble ou du moins la dissipation dans leur esprit. A l'époque où nous vivons, la lecture des feuilles publiques est devenue comme un besoin, presque une nécessité ; sans doute on ne peut pas rester étranger à tout ce qui se passe autour de soi ; gardons-nous toutefois de la fièvre des passions politiques. Hélas ! que de vœux impuissants, que de mécomptes, que de troubles, que de tristesses nous nous serions épargnés si nous avions su quelquefois fermer la porte de notre âme à tous ces vains bruits qui passent et nous agitent !

II

O Seigneur, où en sommes-nous venus ?... L'indifférence si marquée de la plupart des hommes pour tout ce qui concerne les grands intérêts de la vie à venir offre au cœur chrétien le spectacle le plus profondément triste qui se puisse imaginer. Quel nom, en effet, donner à cet oubli, à cette insensibilité, à ce dédain même que plusieurs affectent de montrer pour un état de choses qu'il leur importe si fort de connaître et de préparer ? Est-ce aveuglement, est-ce folie ? C'est plus qu'un aveuglement et une folie, c'est un crime que rien ne peut expliquer et moins encore excuser.

CHAPITRE XLV

Qu'il ne faut pas croire tout le monde, et qu'il est facile de s'échapper en paroles.

SOMMAIRE :

Ne placez point votre espérance dans les hommes, mais en Dieu, qui seul est un ami fidèle. Combien d'hommes parlent sans mesure et sans discrétion ! Ne les imitez point. L'auteur conseille une prudente réserve dans les discours et dans les jugements, et l'humilité qui fuit la louange.

LE DISCIPLE.

I. Donnez-moi votre secours, Seigneur, dans la tribulation : car le salut qu'on espère de l'homme est vain (Ps., LIX, 11).

Combien de fois ai-je cherché en vain la fidélité là où j'espérais la trouver !

Combien de fois l'ai-je trouvée là où je l'attendais le moins !

Vaine donc est l'espérance qu'on place dans les hommes ; mais le salut des justes, c'est vous, mon Dieu !

Soyez béni, Seigneur mon Dieu, dans tout ce qui nous arrive !

II. Nous sommes faibles et inconstants, il ne faut qu'un instant pour que nous soyons séduits et changés.

Quel est l'homme qui puisse se garder en toutes rencontres avec tant de soin et de circonspection qu'il ne tombe jamais dans aucune surprise ou perplexité ?

Mais celui qui se confie en vous, ô mon Dieu, et qui vous cherche dans la simplicité de son cœur, ne faiblit pas si facilement.

Et s'il tombe dans quelque tribulation, quelle qu'en soit d'ailleurs la complication, bientôt vous l'en tirez et le consolez, car vous n'abandonnerez pas celui qui espère en vous jusqu'à la fin.

III. Rare est l'ami fidèle qui assiste son ami dans toutes ses disgrâces.

Vous, Seigneur, vous êtes seul cet ami constamment fidèle; en dehors de vous, il n'en est pas de semblable.

Oh! qu'elle montrait de sagesse, cette âme qui disait : Mon cœur est affermi et fondé en Jésus-Christ (sainte Agathe)!

Si j'en étais là, la crainte des hommes n'aurait pas autant de prise sur moi, et les traits que leur bouche lancerait contre moi ne m'épouvanteraient pas.

Qui peut tout prévoir, qui peut conjurer les maux à venir?

Si, prévus, souvent ils nous blessent encore, imprévus, ne seront-ils pas accablants?

Mais pourquoi, malheureux que je suis, n'ai-je pas été davantage sur mes gardes? pourquoi ai-je été si crédule à l'égard des autres?

IV. Mais nous sommes des hommes, et rien autre chose que des hommes fragiles, bien que plusieurs nous croient et nous appellent des anges.

A qui croirai-je, Seigneur, à qui, sinon à vous? Vous êtes la vérité qui ne trompe point et qui ne peut être trompée.

Et, au contraire, tout homme est menteur (Ps., cxv, 11), faible, inconstant, fragile, surtout dans ses paroles, de sorte qu'à peine le doit-on croire d'abord, quelque accent de droiture que ses discours semblent révéler.

Que vous nous avez sagement avertis de nous défier des hommes, et que l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison (Mich., xxiv, 23), et que si quelqu'un dit : Le Christ est ici, ou il est là, il ne faut pas le croire!

Je l'ai appris à mes dépens : Dieu veuille que cette expérience me rende moins insensé et plus vigilant.

Soyez discret, me dit quelqu'un, soyez discret; gardez pour vous seul ce que je vous confie, et, tandis que je me tais et que je crois la chose secrète, lui-même ne peut garder le silence qu'il m'a demandé; mais soudain il me trahit, se trahit lui-même et s'en va.

De ces sortes de confidences et de ces hommes indiscrets délivrez-moi, Seigneur; que je ne tombe point dans leurs mains et que jamais je ne commette de fautes semblables.

Placez sur mes lèvres une parole sûre et vraie; faites que ma langue ignore l'artifice.

Ce que je ne puis souffrir en autrui, je dois mettre tous mes soins à m'en abstenir.

Oh! quel bien et quelle paix dans le silence gardé sur les autres, dans la prudence qui n'accueille pas indifféremment tout ce qui se dit et se garde de tout redire;

Dans la réserve qui ne se découvre qu'à un petit nombre, dans le soin de vous cher-

cher toujours comme le témoin de son cœur,

Sans se laisser emporter à tout vent de paroles, mais avec le désir que tout en nous et hors de nous s'accomplisse selon votre bon plaisir!

Quel sûr moyen pour conserver la grâce céleste, de fuir l'éclat, de ne point rechercher ce qui au dehors attire l'admiration des hommes, mais de poursuivre ardemment ce qui produit l'amendement de la vie et la ferveur de la piété!

A combien d'hommes a été funeste une vertu connue et louée trop tôt!

Mais à combien d'autres a été profitable une grâce conservée en silence durant cette vie fragile, qui n'est qu'une succession de tentations et de combats!

I

Donnez-moi votre secours, Seigneur, dans la tribulation, car le salut qui vient de l'homme est vain (Ps., LIX, 13). Ce chapitre s'ouvre par une prière empruntée aux pieux accents du roi-prophète. Le cœur malheureux, n'attendant plus rien de l'indifférence ou de l'impuissance des hommes, se tourne vers Dieu, en qui seul il a placé désormais toute son espérance. Il commence par reconnaître que la grâce qu'il sollicite est un don gratuit : *Donnez-moi*. Cette grâce, il la désigne spécialement par le mot de *secours*, car il est dans la tribulation : *Donnez-moi votre secours dans la tribulation*. Et, afin d'intéresser la pitié et la miséricorde du Seigneur son Dieu, il lui montre l'abandon où il se trouve réduit de la part des hommes : *Le salut qui vient de l'homme est vain*.

Les paroles qui suivent et qui ne sont qu'un développement de celles qui précèdent sont empreintes d'une plus profonde amertume. Combien de fois ai-je cherché en vain *la fidélité là où j'espérais la trouver?* Aussi, après cette douloureuse expérience, une seule conclusion se présente au cœur découragé. *Donc, vanité d'espérer dans les hommes.* Mais voilà qu'un rayon de consolation et d'espérance se lève sur ce noir abîme du découragement : *Le salut des justes est en vous, mon Dieu!* Sous l'influence de cette douce pensée, l'âme semble renaître et prononce cette parole qui n'est plus seulement une expression de résignation, mais de confiance et d'amour : *Soyez béni en tout ce qui nous arrive!*

II

Nous sommes faibles et inconstants... Compter sur les hommes, c'est une déception, nous venons de le voir; mais compter sur soi, c'est une autre erreur : l'expérience a dû depuis longtemps nous l'apprendre. *Nous sommes faibles;* quel est l'homme si prudent *qui puisse échapper à toute surprise?* de plus, *nous sommes inconstants;* quel est l'homme si attentif qui soit à l'abri du va-et-vient de ses pensées? Cela posé, la conséquence que nous devons en tirer est la même

que celle qui précède : *se confier en Dieu seul dans la simplicité de son cœur.*

III

Rare est un ami fidèle... Ici l'auteur revient à sa première considération ; il a commencé par nous avertir de ne pas nous appuyer sur les hommes ; il va maintenant nous en donner la raison : c'est que l'*ami véritable est rare.* L'ami véritable, en effet, ne doit pas être seulement constant dans la disgrâce, il faut qu'il soit constant *dans toutes nos disgrâces;* mais où trouve-t-on un tel ami ? C'est un type idéal que la terre ne saurait réaliser. Le ciel va nous l'offrir : *Vous, Seigneur, vous êtes le seul ami constamment fidèle;* en dehors de vous, il n'en est pas qui vous soit semblable. Un cri de joie annonce la découverte de ce trésor : *Mon cœur est fondé et affermi en Jésus-Christ.*

IV

Mais nous sommes des hommes et rien que des hommes fragiles... C'est toujours le procès qui s'instruit contre les faux amis de la terre. Quel portrait, grand Dieu ! Tout homme est menteur, c'est-à-dire *n'est pas ce qu'il paraît.* Mais parmi tous les reproches qui peuvent être formulés contre les amis de la terre, un des plus graves,

c'est l'indiscrétion. Quelques-uns s'en rendent coupables en allant redire aux autres ce qu'ils nous ont confié sous le sceau du secret; plusieurs, plus blâmables encore, écoutent le récit de nos malheurs plutôt par un sentiment de curiosité déplacée que par un sentiment de pitié compatissante. Après avoir feint de prendre une large part à nos peines, ils n'ont rien de plus pressé que d'aller raconter à d'autres ce que nous leur avons confié dans l'épanchement de l'intimité. Rien de plus poignant pour le cœur malheureux que cette sorte de trahison faite sans mauvais dessein, il est vrai, mais avec légèreté et indélicatesse; et c'est pourquoi, instruite à l'école de l'expérience, l'âme forme ce vœu : *De ces sortes de confidences et de ces hommes indiscrets, délivrez-nous, Seigneur.*

Toutes les réflexions qui suivent sont également à méditer et à retenir : *Oh! quel bien et quelle paix dans le silence gardé sur les autres, dans la prudence qui n'accueille pas indifféremment tout ce qui se dit, dans la réserve qui ne se découvre qu'à un petit nombre, dans le soin de vous chercher toujours comme témoin de son cœur!*

Enfin nous ne terminerons pas ce chapitre si plein d'enseignement sans mettre en relief cette parole d'or : *A combien d'hommes a été funeste une vertu connue et louée trop tôt!* Vous retirez d'une serre, où elle était à l'abri de la rigueur du froid

et de l'ardeur d'un soleil brûlant, une fleur rare mais tendre et précoce; vous l'avez tuée en la mettant au grand jour. Attendez donc qu'elle ait poussé des racines et que ses feuilles puissent lui servir d'abri. Quel écueil donc que la louange, mais surtout que la louange qui s'attaque à une vertu encore peu affermie !

CHAPITRE XLVI

De la confiance qu'il faut avoir en Dieu quand on est attaqué par des paroles piquantes.

SOMMAIRE :

Si les paroles que l'on dit contre nous nous émeuvent, c'est que nous manquons d'humilité et d'esprit de foi. Dieu nous connaît et nous juge : cela doit nous suffire.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, demeurez ferme et espérez en moi ; car que sont les paroles, sinon des paroles ? elles frappent l'air, mais elles n'endommagent pas la pierre.

Si vous êtes coupable, pensez que vous devez avoir le sincère désir de vous corriger.

Si votre conscience ne vous fait aucun reproche, songez à souffrir cette épreuve pour Dieu.

C'est bien le moins que de temps en temps vous supportiez quelques paroles, vous qui ne pouvez encore soutenir de plus rudes assauts.

Et pourquoi des traits si légers vont-ils jusqu'à votre cœur, si ce n'est parce que vous êtes encore charnel et que vous donnez à l'opinion des hommes plus d'impor-

tance qu'elle ne mérite?

Car craignant d'être méprisé, vous ne voulez pas être repris de vos fautes et vous cherchez à les couvrir sous l'ombre des excuses.

II. Mais regardez-vous avec plus d'attention et vous reconnaitrez que le monde vit encore en vous, ainsi que le vain désir de plaire aux hommes.

Car puisque vous fuyez d'être abaissé et confondu pour vos défauts, il est évident que vous n'êtes pas véritablement humble, ni véritablement mort au monde, et que le monde n'est pas crucifié pour vous.

III. Mais écoutez ma parole et vous n'aurez nul souci de toutes les paroles des hommes.

En supposant que l'on dise contre vous tout ce que peut inventer la plus noire malice, quel dommage en éprouverez-vous, si vous laissez passer ces choses sans plus vous en préoccuper que la paille que le vent balaie ? est-ce qu'elles peuvent vous enlever un seul de vos cheveux ?

Mais celui qui ne vit pas avec son âme et qui n'a pas Dieu devant les yeux s'émeut facilement d'une parole de blâme.

Celui, au contraire, qui se confie en moi et ne cherche pas à s'appuyer sur son propre jugement sera inaccessible à toute crainte humaine.

Car moi je suis le témoin et le juge de tous les secrets ; je sais le vrai de chaque chose, je sais qui fait l'injure et qui la souffre.

Cette parole, je l'ai voulue ; cet accident, je l'ai permis, afin que les pensées de bien des cœurs fussent révélées (Luc, II, 35).

Je jugerai l'innocent et le coupable ; mais d'abord, par un secret jugement, je veux éprouver l'un et l'autre.

Le témoignage des hommes trompe souvent : mon jugement est vrai, il subsistera et ne sera jamais réformé.

D'ordinaire il est caché, peu de personnes en connaissent les ressorts ; cependant il n'erre et ne peut jamais errer, bien qu'aux yeux des insensés il ne paraisse pas toujours droit.

C'est donc à moi qu'il faut recourir pour juger de toute chose et ne point écouter son propre sens.

Car le juste ne sera pas troublé, quoi qu'il lui arrive de la part de Dieu (Prov., x, 31). Une injuste accusation s'élèverait-elle même contre lui, qu'il s'en mettrait peu en peine.

Comme aussi il ne concevra pas de vaine joie si d'autres trouvent de bonnes raisons pour le justifier.

Car il considère que c'est

moi qui sonde les cœurs et les reins (Ps., VII, 10), et je ne juge pas sur l'extérieur et les apparences humaines.

Car souvent une chose est blâmable à mes yeux, qui paraît louable au jugement des hommes.

LE DISCIPLE.

IV. Seigneur, mon Dieu, juge équitable, fort et patient, qui connaissez la fragilité et la malice de l'homme, soyez ma force et toute ma confiance; car ma conscience ne me suffit pas.

Vous connaissez ce que je ne connais pas; c'est pourquoi j'ai dû m'humilier sous tous les reproches et les supporter avec douceur.

Accordez-moi aussi pardon et indulgence pour toutes les fois que je n'ai pas agi ainsi, et donnez-moi une nouvelle et plus grande grâce de patience pour souffrir.

Car votre abondante miséricorde me vaut mieux, pour obtenir le pardon, que ma justice présumée pour innocenter ce que ma conscience recèle.

Et bien que je ne me sente coupable de rien, je ne puis toutefois en tirer ma justification (I Cor., IV, 4), parce que votre miséricorde écartée, aucun homme vivant ne sera trouvé juste devant vous (Ps., CXLII, 2).

I

Mon fils, demeurez ferme et espérez en moi, car que sont les paroles?... Être repris, critiqué, blâmé et surtout calomnié, quelle épreuve! Comme l'arbrisseau que le souffle de l'orage menace de briser, l'homme que l'envie dénigre, que la malveillance poursuit, est tenté de s'attrister et même quelquefois de perdre courage. Que n'écoute-t-il cette voix? *Mon fils, demeurez ferme et espérez en moi.* Mais c'est bien difficile, direz-vous; car, malgré les résolutions les plus fermes, je me sens bientôt à bout de forces et prêt à succomber. Ame pusillanime, qu'est-ce donc qui

vous agite et vous trouble ainsi? des paroles? *mais elles frappent l'air*, et quand le vent les a emportées, que reste-t-il de tout ce vain bruit? En lisant ces lignes, ne semble-t-il pas que nous assistions à l'imposante scène du lac de Génézareth, dont les flots soulevés par la tempête se trouvèrent apaisés soudain par un mot tombé des lèvres du Sauveur? Or, c'est avec la même puissance et la même facilité, croyez-le, qu'il dissipera l'orage que vous avez vu monter et se diriger contre vous. Êtes-vous coupable? profitez du blâme mérité pour vous amender. Êtes-vous innocent? acceptez en vue de Dieu l'humiliation permise pour vous perfectionner; mais, coupable ou innocent, remerciez la divine bonté de vous avoir soumis à une épreuve si légère, quand elle aurait pu vous faire passer par de plus grandes et de plus rudes.

II

Mais regardez-vous avec plus d'attention, et vous reconnaîtrez que le monde vit encore en vous... Voilà la plaie : l'amour-propre. Nous l'avons, il est vrai, quelquefois combattu, mais nous ne l'avons pas totalement vaincu; peut-être l'avons-nous cru mort parce qu'il ne donnait plus signe de vie; hélas! voilà qu'il se réveille et qu'il se montre aussi fort et même plus vivace que ja-

mais. Comme le ver de terre qu'on écrase et dont les tronçons mutilés se rapprochent et se renouent, ainsi l'amour-propre mille fois foulé et brisé se redresse et revit. Donc, ne cessons de l'attaquer puisqu'il ne cesse de nous poursuivre.

III

Mais écoutez ma parole et vous n'aurez nul souci de toutes les paroles des hommes... Pourquoi la parole de l'homme pèse-t-elle si peu? c'est qu'elle est sujette à l'erreur et au mensonge. Pourquoi la parole de Dieu a-t-elle tant de poids? c'est qu'elle est la vérité. Que peut le mensonge qui vous accuse? Mais que n'avez-vous pas à espérer de la vérité qui vous défend? Arrêtez-vous aussi un instant sur cet autre passage qui semble ouvrir tout un horizon nouveau à l'esprit sérieux et méditatif : *C'est moi qui suis le témoin et le juge...* Quelle dignité dans ces paroles, quelle majesté dans ce rôle : *Je jugerai l'innocent et le coupable!* Mais aussi quelle sécurité pour l'homme opprimé dans cette assurance : *Je sais qui a fait l'injure et qui la souffre!*

IV

Seigneur, mon Dieu, juge équitable, fort et patient... Au commencement, l'âme était émue,

troublée, agitée au souvenir des paroles et des jugements des hommes. Dieu lui a montré que ces paroles et ces jugements ne sont qu'un peu de vent qui passe sans laisser aucune trace. Mais la parole, le jugement qui ne passent pas, c'est la parole, c'est le jugement de Dieu; or, c'est à cette parole, c'est à ce jugement qu'il faut en appeler pour se consoler de l'injustice ou de la malveillance des hommes. Nous l'avons fait; mais voici qu'un trouble nouveau, plus grand que le premier, nous saisit et nous remplit. J'en ai appelé, disons-nous, du tribunal des hommes au tribunal de Dieu; mais que n'ai-je pas à redouter de ce dernier juge? Hélas! le témoignage de ma conscience ne me suffit pas, car j'entends l'Apôtre me dire : Quoique je ne me reproche rien, je ne suis pas pour cela justifié. Que faire? Nous avons méprisé les jugements humains, craignons les jugements de Dieu et ne cessons d'espérer en ses miséricordes.

CHAPITRE XLVII

Que pour la vie éternelle il faut supporter les choses les plus pénibles.

SOMMAIRE :

Dans les afflictions, songeons à la brièveté de l'é-

preuve et à la perpétuité de la récompense. Si nous pouvions contempler le bonheur des saints, nous nous réjouirions de souffrir et de ne pas avoir l'estime des hommes.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, que les travaux que vous avez entrepris pour moi ne brisent pas votre courage, et que les afflictions n'aillent pas jusqu'à vous abattre entièrement; mais qu'en tout événement ma promesse vous fortifie et vous console.

II. J'ai de quoi répondre et je puis rendre au delà de toute règle et de toute mesure.

III. Vous ne travaillerez pas longtemps ici-bas, et vous ne serez pas toujours oppressé par les douleurs.

Ayez un peu de patience et vous verrez bientôt la fin de vos maux.

Elle viendra, cette heure où le travail et le trouble cesseront.

Tout ce qui passe avec le temps est peu de chose et ne dure guère.

IV. Faites bien ce que vous faites : travaillez fidèlement à ma vigne, et je serai moi-même votre récompense.

Écrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence. priez, souffrez généreusement les adversités. La vie éternelle est digne de tous ces combats et de plus grands encore.

La paix viendra au jour précis qui est connu du Seigneur, et ce ne sera plus le jour et la nuit de ce monde, mais une lumière perpétuelle, une clarté infinie, une paix solide, un repos inaltérable.

Vous ne direz plus alors : Qui me délivrera de ce corps de mort (Rom., vii, 24)? Vous ne vous écrierez plus : Malheur à moi parce que mon exil a été prolongé (Ps., cxix, 5)! car la mort sera précipitée dans l'abîme et le salut sera indéfectible : plus d'angoisse, joie délicieuse, une société douce et pleine de gloire.

V. Oh! si vous aviez vu dans le ciel les couronnes immortelles des saints et de quelle gloire resplendissent maintenant ces hommes que le monde méprisait et regardait comme indignes de vivre; certes, dès à présent vous vous abaisseriez jusqu'à la poussière et vous aimeriez mieux être au-dessous de tous qu'au-dessus d'un seul.

Et vous n'appelleriez plus de vos vœux les jours heureux de cette vie; mais vous vous feriez une joie de souffrir pour Dieu; et n'être compté pour rien parmi les hommes serait à vos yeux le plus grand gain.

VI. Oh ! si vous goûtiez ces choses, si elles pénétraient jusqu'au fond de votre cœur, commeut oseriez-vous proférer une plainte, une seule?

Quoi donc, pour la vie éternelle est-il rien de pénible qu'on ne doive endurer?

Ce n'est pas peu que de perdre ou de gagner le royaume de Dieu.

VII. Levez donc vos yeux au ciel ; me voilà et avec moi tous mes saints qui, en ce monde, ont soutenu le grand combat ! Maintenant ils se réjouissent, maintenant ils sont consolés, maintenant ils sont en assurance, maintenant ils se reposent, et, sans fin avec moi, dans le royaume de mon Père, ils régneront.

I

Que les travaux que vous avez entrepris pour moi ne brisent pas... Les travaux dont il est ici question ne sont point des travaux forcément imposés, mais librement entrepris; ils n'ont point pour objet l'intérêt personnel, mais le pur amour de Dieu, puisque Jésus-Christ ajoute : *entrepris pour moi.* Et cependant, parce que tout travail est pénible, quelquefois même accablant, l'âme a besoin d'être réconfortée par une parole d'espérance. Cette douce parole ne lui fait point défaut. Au fort de l'épreuve, elle entend le Maître lui crier : *Mon fils, qu'en tout événement mes promesses vous fortifient et vous consolent.* Il est dit *en tout événement,* car il est des instants si critiques dans la vie, qu'il semble qu'on ait tout contre soi, jusque Dieu même, bien que Dieu ne soit jamais plus près de nous que lorsqu'il en paraît le plus éloigné.

II

J'ai de quoi répondre... Quelle dignité! s'il était question d'un homme, on dirait : Quelle fierté dans ce mot! Mais ce n'est pas un homme, fût-il roi, qui parle ici; on sent que c'est un Dieu dont les promesses excluent toute défiance. Ah! le Seigneur semblait loin, bien loin de l'âme au jour de son abandon, mais le voilà qui reparaît et fait entendre sa voix; qu'elle se rassure donc et qu'elle espère, et même qu'elle soit certaine de ne rien perdre. Mais Jésus-Christ ajoute : *Je puis rendre au delà de toute règle et de toute mesure*. Nous croyons être généreux quand nous travaillons pour Dieu; nous ne sommes que justes, lui seul est généreux; car seul il ne donne pas seulement ce qu'il a promis, mais il dépasse toute règle et comble toute mesure dans la répartition de ses dons.

III

Vous ne travaillerez pas longtemps ici-bas... C'est vrai, Dieu est magnifique dans ses récompenses; mais quand viendront-elles? puis-je espérer en obtenir au moins quelqu'une dès ce monde? *Vous ne travaillerez pas longtemps ici-bas*. Voilà la réponse à ces deux questions. *Ici-bas* on travaille, mais le travail n'est pas long. En lisant les pa-

roles qui suivent : *Ayez un peu de patience*, puis ces autres : *Elle viendra, cette heure où le travail et le trouble cesseront*, il me semble voir un pauvre voyageur altéré qui calme les ardeurs de sa soif en recueillant quelques gouttes d'eau sur la feuille encore humide de la rosée du matin, et qui se remet en route avec l'espoir d'arriver à la fin du jour à la source féconde qui doit le désaltérer complétement.

IV

Faites bien ce que vous faites... Mais que c'est pénible, mon Dieu ! remplir courageusement tous les devoirs de la vie chrétienne ou les obligations de la vie religieuse : *écrire, lire, gémir, garder le silence, prier, souffrir*, quel sort! Écoutez, âme pusillanime; *la paix viendra au jour précis que Dieu connaît;* alors, plus de nuit, mais *lumière perpétuelle;* plus d'ombre, mais *clarté infinie;* plus d'inquiétude, mais *paix solide;* plus de fatigues, mais *repos inaltérable.*

V

Oh! si vous aviez vu dans le ciel les couronnes immortelles des saints!... Les promesses de Dieu sont déjà réalisées en faveur des bienheureux habitants de la céleste Jérusalem. Ce que nous espérons, ils le possèdent. Plusieurs, parmi les

personnes que nous avons connues sur la terre, parmi celles qui nous étaient unies par les liens du sang ou de l'amitié, sont déjà en possession de la gloire que nous attendons. Nous avons été témoins de leurs douleurs; que notre foi nous rende témoins de leur triomphe. Mais quel encouragement pour nous qu'un tel exemple!

VI

Oh! si vous goûtiez ces choses... Ce qui nous empêche de les goûter, c'est l'attrait que nous ressentons pour les faux biens de la vie présente. Tout ce qui brille aux yeux, tout ce qui flatte les sens, tout ce qui exalte l'orgueil nous attire et nous captive. Comment estimer les joies de l'éternité, lorsque les frivoles joies du temps ont sur nous tant d'empire?

VII

Levez donc vos yeux au ciel... C'est ce que disait la généreuse mère des Machabées au plus jeune de ses fils pour l'encourager au milieu des rudes combats qu'il allait soutenir : Mon enfant, je vous le demande en grâce, levez les yeux vers le ciel et considérez vos frères déjà en possession de la couronne immortelle. Ah! si vous abaissez vos regards sur la terre, vous verrez

des membres encore palpitants et ensanglantés et vous reculerez d'horreur; mais si vous les fixez au ciel, vous apercevrez la place qui vous est destinée et qui sera le prix de votre courage et de votre foi.

CHAPITRE XLVIII

Du jour de l'éternité et des misères de cette vie.

SOMMAIRE :

Brièveté et misère de cette vie. Quand viendra la fin de nos maux? Dieu seul peut consoler notre exil. Mais notre cœur, appesanti par l'amour des biens de la terre, a peine à s'élever vers le ciel; notre prière est troublée par des distractions sans nombre. Bonheur du détachement.

LE DISCIPLE.

I. O bienheureuse demeure de la cité céleste! ô jour resplendissant de l'éternité que jamais la nuit n'obscurcit, mais que toujours la suprême Vérité illumine de ses rayons! Jour d'éternelle joie, d'éternelle sécurité et qui ne connaît aucune vicissitude!

Oh! que n'a-t-il déjà lui, ce jour, et que tout ce qui est du temps n'a-t-il pris fin!

II. Il luit, à la vérité, pour les saints, de sa perpétuelle et splendide clarté, mais ce n'est que de loin et comme dans un miroir qu'il se laisse entrevoir aux exilés de la terre.

Les citoyens du ciel en connaissent les joies; mais les fils d'Ève, les bannis, gémissent sur les amertumes et les ennuis de cette vie.

Les jours dont se compose ce temps sont courts et mauvais, pleins de douleurs et d'angoisses. L'homme y est souillé d'une infinité de pé-

chés, esclave de mille passions, en proie à mille terreurs, partagé par mille soins, dissipé par la curiosité, engagé dans des vanités sans nombre, cerné par une foule d'erreurs, brisé de travaux, importuné de tentations, énervé par les délices, torturé par la misère.

Oh! quand viendra la fin de ces maux? quand serai-je délivré de la malheureuse servitude des vices?

Quand mon souvenir, Seigneur, sera-t-il rempli de vous seul? quand goûterai-je avec plénitude la félicité dans votre sein?

Quand, délié de toute entrave, serai-je dans la vraie liberté, exonéré de toute peine de l'esprit et du corps?

Quand viendra la paix solide, paix inaltérable et sûre, paix au dedans et au dehors, paix affermie de toutes parts?

Bon Jésus, quand serai-je devant vous pour vous voir? quand contemplerai-je la gloire de votre règne? Quand me serez-vous tout en toutes choses?

Oh! quand serai-je avec vous dans votre royaume, que vous avez préparé de toute éternité à ceux que vous aimez?

III. Je me suis trouvé délaissé, pauvre et banni sur une terre ennemie, où la lutte est de tous les jours, avec des infortunes extrêmes.

Consolez mon exil, calmez ma douleur, car vers vous se porte toute l'aspiration de mon âme; et tout ce que m'offre ce monde pour me consoler me pèse.

Mon désir est de jouir de vous intimement, mais je ne puis vous saisir.

Je veux m'attacher aux choses du ciel; mais celles de la terre et mes passions immortifiées compriment mon essor.

L'esprit en moi veut s'élever au-dessus de tout; mais la chair me tient malgré moi au-dessous de tout.

Ainsi, malheureux homme que je suis, j'ai la guerre au dedans de moi et je suis à charge à moi-même, l'esprit voulant toujours s'élever, et la chair toujours descendre.

IV. Oh! combien je souffre en mon âme, lorsque, méditant les choses du ciel, une foule de pensées charnelles viennent troubler ma prière! Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi (Ps., LXX, 13), et ne vous détournez pas de votre serviteur dans votre colère (Ps., XXV, 9).

Lancez vos foudres et dissipez ces visions; lancez vos flèches (Ps., CLXIII, 6), et que tous ces fantômes de l'ennemi s'évanouissent.

Rappelez à vous tous mes sens; faites que j'oublie toutes les choses de ce monde; faites que je rejette prompte-

ment et avec mépris les images du vice.

Secourez-moi, éternelle vérité, afin que je ne sois ébranlé par aucune vanité.

Arrivez, céleste suavité, et que tout ce qui est impur disparaisse devant vous.

V. Pardonnez-moi aussi et usez de miséricorde toutes les fois que dans la prière un autre objet que vous occupe ma pensée.

Car, je le confesse avec sincérité, c'est bien loin de vous qu'il m'arrive souvent de me surprendre.

Souvent je ne suis pas où est mon corps debout ou assis; mais je suis plutôt où mes pensées m'emportent.

Je suis là où est ma pensée, et ma pensée est ordinairement où est ce que j'aime.

Ce qui se présente d'abord à mon esprit, ce sont les choses qui me plaisent naturellement ou dont je m'occupe par habitude.

Aussi l'avez-vous dit clairement, ô vérité: Où est votre trésor, là est encore votre cœur (MATTH., VI, 21).

Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses du ciel.

Si j'aime le monde, je prends plaisir à ses prospérités, et je m'attriste de ses disgrâces.

Si j'aime la chair, mon imagination me représente souvent ce qui est de la chair.

Si j'aime l'esprit, je me plais à méditer les choses de l'esprit.

Quel que soit, en effet, l'objet de mes affections, mon bonheur est d'en parler, d'en entendre parler et d'en emporter avec moi le souvenir dans ma demeure.

VI. Mais heureux l'homme qui, pour l'amour de vous, Seigneur, donne congé à toutes les créatures, fait violence à la nature et, par la ferveur de l'esprit, crucifie les désirs de la chair, afin que, du fond d'une conscience sereine il vous offre une prière pure, et soit digne désormais de se mêler aux concerts des anges, libre au dedans et au dehors de tout ce qui est terrestre !

I

O bienheureuse demeure de la cité céleste! O jour resplendissant de l'éternité!... C'est le cri de l'exilé au souvenir de la patrie; c'est la plainte du voyageur attardé qui ne voit pas encore poin-

dre le terme de sa course; c'est le soupir du pauvre qui attend la fin de la journée pour recevoir le prix de son labeur. Tous les échos de la terre ont répété cette voix : *O bienheureuse demeure de la cité céleste!* Le lieu que les saints habitent est appelé *demeure*, pour mieux faire ressortir l'instabilité de notre état présent où tout est soumis au changement; car nous n'avons pas, dit l'Apôtre, ici-bas de cité permanente; celle que nous cherchons est dans l'avenir. Et quand cet avenir sera venu, alors nous verrons se lever le jour après lequel nous soupirons : *jour resplendissant* qui ne connaît point de nuit, *jour unique* où les heures ne marquent plus, parce que le temps aura cessé, jour de joie et de sérénité, jour exempt de toute crainte et de toute inquiétude. En présence d'un tel espoir, et dans le pieux transport qui l'anime, l'âme ne peut plus contenir la sainte impatience que fait naître en elle la perspective de ce bonheur. Dévorant l'espace, s'élançant par delà les années qui la séparent de l'objet de ses désirs, elle s'écrie : *Oh! que ce jour n'a-t-il déjà lui et que tout ce qui est du temps n'a-t-il déjà pris fin!*

II

Il luit, à la vérité, pour les saints dans sa perpétuelle et splendide clarté, mais ce n'est que de loin... Aux élans de la joie succède bientôt le senti-

ment de la douleur; l'âme s'était élevée trop haut et trop vite; dans l'impatience de son désir, elle avait cru pouvoir saisir la palme. Hélas! elle en est encore bien loin : c'est ce qu'il lui semble, du moins. Retombant alors sur elle-même, elle considère la triste réalité de son état; *les jours dont se compose ce temps sont courts et mauvais, pleins de douleur et d'angoisses.* Pour justifier ce sombre tableau, l'âme se fait à elle-même cette longue énumération : *L'homme y est souillé d'une infinité de péchés, esclave de mille passions, en proie à mille terreurs*, etc.

Faut-il s'étonner maintenant que, sous le poids de tant de misères, un sublime effort soit tenté pour en sortir? *Oh! quand viendra la fin de ces maux?* Mais quel élan d'amour dans cette autre parole : *Quand mon âme, Seigneur, sera-t-elle remplie de vous seul? quand goûterai-je avec plénitude la félicité dans votre sein? O bon Jésus! quand serai-je devant vous pour vous voir?... quand me serez-vous tout en toutes choses?* Ne semble-t-il pas qu'une étincelle tombée de l'autel du Dieu vivant ait embrasé le cœur et purifié les lèvres de la créature humaine qui s'exprime ainsi? Non, jamais l'homme charnel ne comprendra ni ne soupçonnera ces mystères de l'amour céleste.

III

Je me suis trouvé délaissé, pauvre et banni sur

une terre ennemie... C'est maintenant un sentiment de pitié que l'âme va essayer d'inspirer à son Bien-Aimé. Elle est *bannie;* qu'il console du moins son exil, s'il ne veut l'abréger : elle est *pauvre* et dans une *terre ennemie;* qu'il calme sa douleur, s'il ne veut combler ses désirs. Comment ne serait-il pas touché de compassion, ce Bien-Aimé, en présence d'une douleur pour laquelle toute consolation humaine, loin d'être un soulagement, est un poids? Comment pourrait-il résister à cet appel si vif et si touchant : *Mon désir est de m'unir intimement à vous, mais je ne puis vous saisir?*

IV

Oh! combien je souffre en mon âme, lorsque, méditant les choses du ciel, une foule de pensées terrestres... N'y a-t-il pas contradiction entre ces paroles et celles qui précèdent? Il n'y a qu'un instant, l'âme éprise d'amour en savourait les douceurs, et voilà maintenant qu'elle se plaint de se sentir attiédie et presque refroidie à l'endroit des choses mêmes qui faisaient *ses délices.* N'en soyons pas surpris; à quelque degré de spiritualité qu'un homme soit parvenu, il lui arrive quelquefois, comme à saint Paul, de descendre de ces hauteurs et de subir les insolences de la partie inférieure de lui-même, qu'il a bien pu réduire en servitude, mais qu'il n'a pu réduire

au néant. La chair donc se réveille et se révolte contre l'esprit. Le premier cri de l'âme est un appel à Dieu : *Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi; ne vous détournez pas de votre serviteur dans votre colère.* Le second cri est celui de l'épouvante en présence de l'ennemi. Non-seulement l'âme ne se croit pas assez forte pour le combattre seule, mais, après avoir appelé Dieu, elle veut qu'il déploie toute sa puissance pour renverser son adversaire : *Lancez vos foudres et dissipez ces vaines visions.* Puis, de plus en plus effrayée, c'est contre elle-même qu'elle demande qu'on lui prête main-forte : *Rappelez à vous tous mes sens.* Mais quels sublimes accents dans cette autre invocation : *Secourez-moi, éternelle vérité, afin que je ne sois ébranlé par aucune vanité !* Vérité et vanité : c'est entre ces deux points extrêmes que notre esprit oscille et s'agite. Toutefois, pour que la vanité disparaisse, il suffit que la vérité se montre : *Arrivez, céleste suavité, et que tout ce qui est impur disparaisse devant vous.*

V

Pardonnez-moi aussi, et usez de miséricorde, toutes les fois que dans la prière un autre objet que vous occupe ma pensée... La lutte a cessé, le combat est suspendu. Mais si l'âme n'est plus en péril pour le moment, du moins elle est toujours faible et chancelante; aussi sa prière, pour être plus

calme, n'en est pas moins pressante : *Pardonnez-moi... usez de miséricorde.* Quelle sainte et pieuse tristesse dans ces aveux : *Car, je le confesse avec sincérité, c'est bien loin de vous qu'il m'arrive souvent de me surprendre!* Tout ce qui suit est empreint de ce même sentiment de tristesse : *Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses du ciel; si j'aime le monde, je prends plaisir à ses prospérités.*

VI

Mais heureux l'homme qui pour l'amour de vous... C'est par cette invocation que se termine ce chapitre commencé dans un transport de joie et un tressaillement d'amour. Nous engageons nos lecteurs à y revenir; c'est un des plus beaux chapitres de l'*Imitation;* souvent ils y trouveront des beautés du premier ordre que nous ne pouvons indiquer ici, parce que l'espace nous manque, et que nos paroles ne seraient pas en harmonie avec ce que l'on ressent.

CHAPITRE XLIX

Du désir de la vie éternelle et quels biens sont promis à ceux qui combattent.

SOMMAIRE :

Lorsque nous ressentons le désir de l'éternelle béa-

titude, secondons cette inspiration divine; mais en même temps songeons que le moment qui nous introduira dans la liberté des enfants de Dieu n'est pas encore venu. Tableau des épreuves qui nous attendent, et, en regard, perspective des récompenses que chacune de ces épreuves nous vaudra. En vue de ces récompenses, pratiquons l'humilité et l'obéissance, et ne nous proposons que la gloire de Dieu et l'accomplissement de son adorable volonté.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, quand vous sentez le désir de l'éternelle béatitude, descendu d'en haut, se répandre dans votre cœur, et que vous aspirez à sortir de la tente de votre corps pour contempler ma lumière sans apparence de vicissitude, dilatez votre cœur et recevez dans la plénitude de votre désir cette sainte inspiration.

Épuisez-vous en actions de grâces envers la Bonté suprême qui agit avec vous avec tant de grandeur, vous visite dans sa clémence, vous excite avec ardeur, vous soulève avec force, de peur qu'entraîné par votre poids vous ne tombiez vers la terre.

Car ce n'est ni à vos pensées ni à vos efforts que vous devez ces inspirations, mais à la seule grâce qui vient d'en haut, à un regard divin qui s'est reposé sur vous, afin que, faisant de nouveaux progrès dans la vertu et l'humilité, vous vous prépariez aux combats à venir, uni à moi par tous les liens du cœur et généreusement appliqué à me servir.

II. Mon fils, souvent le feu est ardent, mais la flamme ne monte pas sans fumée.

Ainsi, chez quelques-uns, de brûlants désirs s'élèvent vers le ciel sans qu'ils soient pour cela entièrement libres des tentations et des affections charnelles.

Aussi n'est-ce pas la pure gloire de Dieu qui les anime dans ce qu'ils demandent avec instance.

Tel souvent est votre désir, à vous en croire si empressé.

Car ce qui est entaché d'intérêt propre n'est ni pur ni parfait.

Demandez, non ce qui vous est agréable et avantageux, mais ce qui est selon ma volonté et dans l'intérêt de ma gloire; car, si vous jugez sainement, vous devez préférer l'ordre de ma Providence à votre désir et à tout ce qui peut en devenir l'objet, et vous y conformer.

III. Je connais votre désir:

vos fréquents soupirs, je les ai entendus.

Déjà vous voudriez jouir de la glorieuse liberté des enfants de Dieu, déjà vous êtes ravi au souvenir de cette céleste patrie où la joie surabonde; mais cette heure n'est pas encore venue : un autre temps dure encore, temps de guerre, temps de labeur et d'épreuve.

Vous aspirez à être rempli du souverain bien, mais vous ne pouvez l'obtenir maintenant.

C'est moi qui suis ce bien : attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.

IV. Il faut que vous soyez encore éprouvé sur la terre et exercé de bien des manières.

Parfois la consolation vous sera donnée, mais l'abondance qui rassasie, vous ne l'aurez pas.

Courage donc et énergie (Jos., I, 6), aussi bien pour agir que pour souffrir ce qui contrarie la nature.

Il faut vous revêtir de l'homme nouveau et être transformé en un autre homme (Éph., IV, 24; I Rois, X, 6 et 9).

Il faut que souvent vous fassiez ce que vous ne voulez pas, et ce que vous voulez, il faut que vous l'abandonniez.

Ce qui sourit aux autres aura un plein succès; ce qui vous sourit, à vous, n'aura aucune chance de réussir.

Ce que les autres disent sera accueilli; ce que vous direz sera compté pour rien.

Les autres demanderont et ils recevront; vous demanderez et vous n'obtiendrez pas.

Les autres seront grands dans la bouche des hommes; et de vous personne ne parlera.

Aux autres, on confiera tel ou tel emploi; pour vous, on ne vous jugera propre à rien.

A cause de cela, la nature parfois s'affligera, et ce sera beaucoup si vous le supportez en silence.

C'est par ces épreuves et beaucoup d'autres semblables que le fidèle serviteur de Dieu a coutume de passer pour donner la mesure de son abnégation et de son courage à se briser en toute chose.

Il n'est peut-être rien qui montre le besoin que vous avez de mourir à vous-même comme les occasions de voir et de souffrir ce qui répugne à votre volonté, surtout lorsqu'on vous ordonne des choses qui vous paraîtront peu raisonnables ou moins utiles.

Et parce que, placé sous la dépendance, vous n'osez résister à l'autorité d'un supérieur, il vous paraît dur de marcher au doigt d'un autre et d'abandonner votre manière de voir.

V. Mais pensez, mon fils.

aux fruits de ces travaux, à leur fin prochaine, à leur récompense immense, et, loin d'en sentir la pesanteur, votre patience y trouvera une puissante consolation.

Car, pour ce léger acte de volonté que vous abandonnez aujourd'hui librement, vous aurez toujours votre volonté satisfaite dans les cieux.

Là, en effet, vous trouverez tout ce que vous voudrez, tout ce que vous pourrez désirer.

Là tous les biens s'offriront à vous, sans aucune crainte de les perdre.

Là votre volonté, toujours unie à la mienne, ne cherchera rien hors de moi ou qui lui soit propre.

Là nul ne vous résistera, nul ne se plaindra de vous, nul ne sera sur votre chemin, rien ne vous fera obstacle; mais tous les objets de vos désirs s'offriront à la fois, et, rassasiant votre cœur, rempliront toute sa capacité.

Là je rendrai pour l'injure endurée la gloire, un manteau d'honneur pour l'affliction, pour la dernière place un trône dans le royaume éternel.

Là apparaîtra le fruit de l'obéissance; le travail de la pénitence aura sa joie, et l'humble sujétion sera glorieusement couronnée.

Maintenant donc, inclinez-vous humblement sous la main de tous, et ne vous mettez pas en peine qui a dit ou ordonné cela.

Mais que votre première et principale étude soit qu'en présence d'un ordre ou d'une simple insinuation d'un supérieur, d'un inférieur ou d'un égal, vous preniez tout en bien et vous efforciez de l'accomplir avec une sincère volonté.

Que l'un cherche ceci, un autre cela; que celui-ci se glorifie d'une chose et celui-là d'une autre, et qu'il en reçoive mille et mille louanges; pour vous, ne placez votre joie ni en ceci ni en cela, mais dans le mépris de vous-même et dans ma volonté et ma gloire.

Ce qu'il vous faut par-dessus tout désirer, c'est que, soit par la vie, soit par la mort, Dieu se trouve toujours glorifié en vous (Philip., I, 20).

I

Mon fils, lorsque le désir de l'éternelle béatitude vous est donné d'en haut... Le désir du ciel est-il

donc une grâce de Dieu ? Si, d'après l'idée que nous nous en formons, et que la foi nous donne, le ciel est le séjour du parfait bonheur, comment le secours divin nous est-il nécessaire pour nous porter à souhaiter ce que nous devons naturellement appeler de tous nos vœux ? La réponse est facile. Une certaine classe de chrétiens appartenant à l'Église par le baptême ne lui appartiennent plus ou presque plus par la foi ; or, qu'est-ce que le ciel pour ces incroyants ? Une autre classe plus nombreuse est composée de chrétiens absorbés par les soins du temps, entraînés par les passions, distraits par les plaisirs, se mettant peu en peine des biens de la vie future ; or, qu'est-ce que le ciel pour ces indifférents ? D'autres se disant chrétiens, prient, espèrent et attendent ; mais leur foi est peu éclairée, leur espérance faible, leur attente peu empressée. Le ciel, disent-ils, oui, le ciel, mais le plus tard possible. Jouissons d'abord du présent, l'avenir viendra toujours assez tôt. Quelques âmes d'élite seulement, se sentant emprisonnées dans leur corps, s'écrient avec saint Paul : Je désire être déliée pour être réunie à Jésus (PHILIP., I, 23). Or ce désir est un don qui descend *du Père des lumières* (JACQ., I, 17). Heureuse donc l'âme qui l'a reçu d'en haut ! *C'est le souffle même de Dieu qui la soulève, de peur que le poids de sa mortalité ne l'incline vers la terre.*

II

Mon fils, souvent le feu brûle, mais la flamme ne s'élève pas sans fumée... Voici maintenant un reproche qui peut être adressé très-justement à certain nombre d'âmes pieuses : *Elles sont embrasées du désir des choses célestes, mais ne sont point entièrement dégagées des pensées terrestres.* Ce qui veut dire que ces âmes, au lieu de chercher Dieu d'abord, se recherchent elles-mêmes ; au lieu de se proposer la gloire de Dieu comme fin dernière et essentielle, elles se proposent leur propre félicité. Or il ne faut pas oublier que l'honneur et le service de Dieu doivent passer avant tout. La récompense qui nous est promise et que nous attendons comme prix de notre fidélité n'est pas une nécessité, mais une simple conséquence de l'observation de ce principe : l'homme a été créé pour louer, honorer et servir Dieu, et par ce moyen sauver son âme. Ainsi il n'est pas nécessaire, rigoureusement parlant, que l'homme soit un jour récompensé et heureux, mais il est de nécessité absolue que Dieu soit servi et glorifié ; la récompense est une grâce, elle n'est pas un droit, et sans la promesse divine elle aurait pu ne pas exister. Donc, Dieu avant moi, l'intérêt de Dieu avant le mien, bien que mon intérêt se trouve lié, par un effet de sa bonté, avec l'intérêt de Dieu même.

III

Je connais votre désir ; j'ai entendu vos gémissements... Par un effet de sa bonté ou de sa libéralité infinie, Dieu veut bien m'accorder ce qui ne m'est pas dû à titre de justice rigoureuse. Je puis donc, d'après ses promesses, espérer le ciel, je le dois même ; mais qu'arrive-t-il ? Quelques âmes parmi celles mêmes qui sont éprises de l'amour de Dieu et qui placent sa gloire avant tout, parce qu'il leur est permis de désirer le ciel, ne le désirent pas dans les conditions voulues. Elles le veulent *quand l'heure n'est pas encore arrivée.* A ces âmes impatientes, que répond le souverain Dispensateur des grâces ? *C'est moi qui suis le bien suprême; attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.* Rappelez-vous les vierges sages attendant, avec leur lampe allumée et munies d'une prudente provision d'huile, l'arrivée de l'époux. Quand viendra-t-il ? Prêtez l'oreille et tenez-vous prêtes, c'est tout ce que l'on demande de vous ; le reste est le secret de Dieu.

IV

Il faut que vous soyez encore éprouvé sur la terre, et exercé de bien des manières... Nous recommandons à la méditation des esprits sérieux la suite

de tous ces versets : *Il faut que vous fassiez ce que vous ne voulez pas... ce que les autres souhaitent réussira ; mille obstacles s'opposent à ce que vous souhaitez... que ces personnes... quelquefois la nature s'en affligera...* et le reste... Que chacun se rappelle, à l'heure du combat, que toutes ces épreuves lui ont été annoncées ; ainsi parlait Jésus-Christ à ses disciples, leur prédisant tout ce qu'ils auraient à souffrir pour la gloire de son nom.

V

Mais pensez, mon fils, au fruit de ces travaux... Quel puissant motif pour endurer avec patience les plus rudes épreuves, que de pouvoir se dire : Elles finiront bientôt ! Mais quel encouragement pour aller même au-devant des sacrifices que de pouvoir ajouter : Ils seront récompensés par une puissance infinie ! J'ai renoncé à ma volonté, et Dieu sait tout ce qu'il m'en a coûté. Eh bien ! un jour ma volonté se fera. J'ai trouvé des obstacles et des contrariétés ; un jour personne ne me résistera. J'ai renoncé à la gloire ; un jour je la retrouverai. Je me suis soumis à la pénitence et aux travaux ; un jour je serai dans le repos et la félicité. Oh ! comme on s'incline volontiers sous la main de tous, quand on nourrit de pareilles espérances !

CHAPITRE L

Comment dans la tribulation on doit s'abandonner entre les mains de Dieu.

SOMMAIRE :

Voici que l'heure de l'épreuve est venue, cette heure que Dieu a prévue et voulue de toute éternité. Utilité de la souffrance : nous devons bénir la main qui nous l'envoie et prier Dieu de ne point nous épargner la mesure qui convient à notre avancement. N'estimons que les biens invisibles et ne recherchons pas la vaine gloire.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, mon Dieu, Père saint, soyez béni maintenant et dans l'éternité ; car ainsi que vous l'avez voulu il a été fait, et ce que vous voulez est bon.

Que votre serviteur se réjouisse en vous, non en soi-même ni en quelque autre; car seul vous êtes véritable joie, mon espérance et ma couronne, ma félicité et ma gloire, vous, mon Seigneur.

II. Que possède votre serviteur qu'il n'ait reçu de vous, et cela sans aucun mérite de sa part ?

Tout est à vous[1] : ce que vous avez donné et ce que vous avez fait.

Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse (Ps., LXXXVII, 16), et quelquefois mon âme est triste jusqu'aux larmes; quelquefois aussi elle se sent troublée à cause des passions qui la pressent.

III. Je désire la joie de la paix, j'implore la paix de vos enfants qui, dans la lumière de vos consolations, sont nourris par vous-même.

Si vous me donnez la paix, si vous répandez en moi cette sainte joie, l'âme de votre serviteur sera remplie d'une douce mélodie et chantera vos louanges avec ferveur.

Mais si vous vous dérobez à lui comme vous avez coutume de le faire, il ne pourra plus courir dans la voie de vos commandements (Ps., CXVIII, 32). Mais plutôt, pliant les genoux, il se frappera

la poitrine, parce qu'il n'en est plus pour lui comme il en était autrefois, quand votre lampe brillait sur sa tête, et qu'à l'ombre de vos ailes il trouvait un abri contre l'assaut des tentations (Ps., XXI, 8).

IV. Père juste et toujours digne de louanges, elle est venue, l'heure où votre serviteur doit être éprouvé.

Père aimable, il est juste qu'à cette heure votre serviteur souffre quelque chose pour vous.

Père à jamais adorable, voici l'heure que de toute éternité vous avez prévue, où, pour un peu de temps, votre serviteur doit succomber extérieurement sans cesser de vivre intérieurement en vous.

Que pour un instant il soit donc conspué, humilié et réduit à rien devant les hommes ; qu'il soit brisé de souffrance et de langueur, afin de se lever de nouveau avec vous à l'aurore d'un jour nouveau et dans la splendeur de votre céleste clarté.

Père saint, vous l'avez ainsi ordonné, c'est ainsi que vous l'avez voulu et cela s'est fait comme vous l'avez commandé.

V. Car c'est la grâce que vous accordez à vos amis, de souffrir et d'être affligés en ce monde pour votre amour autant de fois et par qui que ce soit que vous le permettiez.

VI. Rien sans votre conseil, rien sans votre Providence et sans raison ne se fait sur la terre.

Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que je m'instruise de votre justice (Ps., CXVIII, 32), et que je comprime dans nom cœur tout soulèvement d'orgueil et de présomption.

Il m'est utile que la confusion couvre mon visage (Ps., LXVII, 2), afin que je vous cherche plutôt que les hommes pour mon consolateur.

Par là, j'ai encore appris à trembler devant vos impénétrables jugements qui affligent le juste avec l'impie, mais non sans équité et justice.

Je vous rends grâces de ce que vous n'avez pas épargné la meurtrissure à mes joues, mais de ce que vous m'avez, au contraire, brisé par des coups terribles, m'affligeant de douleurs et m'envoyant les angoisses au dedans et au dehors.

Il n'y a rien qui me console de tout ce qui est sous le ciel, si ce n'est vous, vous, Seigneur, mon Dieu, céleste médecin des âmes, qui frappez et guérissez, qui conduisez jusqu'aux enfers et en ramenez (I Rois, II, 6).

Je suis sous votre discipline et votre verge même m'instruira (Ps., XVII, 36).

VII. Me voici, Père bien-

aimé ; je suis entre vos mains, sous la verge de votre correction ; je m'incline.

Frappez, frappez encore, afin que je redresse selon votre volonté ce qui n'est pas droit en moi.

Faites de moi un disciple pieux et humble comme vous le savez si bien faire, afin que j'obéisse à tout signe de votre volonté.

Je m'abandonne à vous, moi et tout ce qui est à moi, et à votre correction ; mieux vaut être châtié ici que dans le siècle futur.

Vous savez toute chose et chaque chose, et rien ne vous est caché dans la conscience de l'homme.

Avant qu'elles soient, vous connaissez les choses futures et il n'est pas besoin que quelqu'un vous instruise ou vous avertisse de ce qui se passe sur la terre.

Vous savez ce qui est utile à mon avancement, et combien sert la tribulation pour me purifier de la rouille des vices.

Faites en moi ce que voudra votre bon plaisir, et ne dédaignez pas ma vie toute pécheresse, que nul ne connaît ni mieux ni plus clairement que vous seul.

VIII. Donnez-moi, Seigneur, de savoir ce que je dois savoir, d'aimer ce que je dois aimer, de louer ce qui surtout vous plaît, d'estimer ce qui est précieux à vos yeux, de mépriser ce qui est vil à vos regards.

Ne permettez pas que je juge des choses d'après les dehors que l'œil aperçoit, ni que je prononce sur ce que j'entends dire par des hommes ignorants, mais faites-moi discerner par un jugement véritable les choses visibles et spirituelles, et rechercher toujours et sur toutes choses ce qui est conforme à votre volonté.

Souvent les hommes se trompent en jugeant sur le témoignage de leurs sens ; les amateurs du siècle se trompent en n'aimant que les choses visibles.

Un homme en vaut-il mieux pour être plus grand dans l'esprit d'un homme (Isaïe, xi, 3) ?

Et lorsqu'un homme en exalte un autre, c'est un trompeur vis-à-vis un trompeur ; un homme vain vis-à-vis un homme vain ; un aveugle vis-à-vis un aveugle ; un malade vis-à-vis un malade ; et cette vaine louange est plutôt une véritable insulte.

Car ce qu'un homme est à vos yeux, Seigneur, voilà ce qu'il est, et rien de plus, dit l'humble saint François.

I

Seigneur, mon Dieu... Quel respect dans cette première parole ! mais quelle confiance et quel abandon dans celle qui suit : *Père saint !...* En présence de la puissance infinie qui ordonne, que pouvons-nous dire autre chose, sinon : *Soyez béni, mon Dieu, parce qu'il a été fait comme vous l'avez voulu !* En présence de la bonté également infinie qui dispose tout pour le bien, quoi de plus juste que d'ajouter : *Soyez béni, mon Père, parce que tout ce que vous faites est bon !* Mais ce n'est pas assez d'accepter avec résignation, pas assez même de bénir avec amour la volonté divine, il faut s'y complaire et y trouver son bonheur, parce que *le Seigneur est notre espérance, notre couronne, notre joie et notre gloire.*

II

Que possède votre serviteur qu'il n'ait reçu de vous, et encore sans l'avoir mérité ?... Devant l'absence de tout droit, la créature ne peut que faire l'aveu de son indignité. Mais en présence de cette libéralité divine *à qui tout appartient, qui a tout fait et tout donné,* il faut qu'elle éclate en louanges et en bénédictions.

III

Je désire la joie de la paix... Permis à nous de souhaiter la joie de la paix ; à Dieu seul il appartient de la donner quand il lui plaît et comme il lui plaît. Daigne-t-il nous montrer son visage, à l'instant les nuages de la tristesse se dissipent comme les ténèbres fuient devant la lumière. Juge-t-il à propos au contraire de se dérober à nos poursuites, nous retombons dans la nuit d'où nous étions sortis par l'effet de sa bonté. Mais qu'il ordonne ce qu'il voudra, toujours nous *chanterons ses louanges ;* dans la joie comme dans la tristesse, nous ne cesserons jamais d'être à lui.

IV

Père juste et toujours digne de louanges... Nous avons été pris au mot ; ainsi ce n'est pas la joie que Dieu a choisie pour nous, c'est la douleur. La voilà qui s'avance, la voilà qui s'apprête à nous envelopper et à nous étreindre : *L'heure est venue où votre serviteur doit être éprouvé.* Dans cette extrémité, que ferons-nous ? Nous louerons l'auteur de nos maux, parce qu'il est juste dans tout ce qu'il ordonne : *Père juste et toujours digne de louanges.* Nous aimerons l'auteur de nos maux, parce qu'il est bon : *Père aimable, il est bien juste*

que votre serviteur souffre maintenant quelque chose pour vous; et après avoir loué et aimé, nous nous abandonnerons sans réserve à tout ce qu'il voudra : *Père à jamais adorable, l'heure que vous avez prévue de toute éternité est venue.* Nous entrerons alors dans cette mer d'amertume où l'on se trouve *abaissé, humilié, anéanti devant les hommes,* brisé de souffrances, accablé de langueurs. Et au plus fort de la tempête nous nous écrierons avec le divin Délaissé de Gethsémani : *Père saint, vous l'avez ainsi ordonné, ainsi voulu; ce que vous avez commandé s'est accompli.*

V

Car c'est la grâce que vous accordez à ceux que vous aimez de souffrir en ce monde pour votre amour... Comprenons bien cette maxime. C'est parce que Dieu nous aime qu'il nous envoie la souffrance; c'est parce que nous aimons Dieu que nous acceptons la souffrance. Ainsi, l'amour explique tout, du côté de Dieu comme du côté de l'homme. Mais quelle perfection indiquée dans ces deux mots : *Être affligé autant de fois... et par qui que ce soit que vous permettiez !*

VI

Rien ne se fait sans votre conseil, sans votre providence et sans raison... C'est cette pensée qui

consolait une pieuse princesse au milieu de ses malheurs. Tout le monde connaît la prière de Madame Élisabeth dans sa prison : Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu? je ne le sais pas. Oh ! le terrible mot, je ne le sais pas ! Peut-être des humiliations plus sensibles, des privations plus pénibles, des séparations plus douloureuses, des traitemeuts plus inhumains ; je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez, mon Dieu, voulu, réglé et ordonné. O le consolant *je sais*, mis en regard du désolant je ne sais pas? Qu'importe donc tout ce qui arrive, si tout ce qui est arrivé se fait par la permission d'une sagesse et d'une bonté infinies? Et non-seulement nous devons nous livrer sans réserve à l'action de cette sagesse et de cette bonté, mais nous devons le louer et le bénir au milieu de nos épreuves : *il nous est utile d'avoir été couvert de confusion... Je vous rends grâce de ce que vous ne m'avez pas épargné les maux*... et le reste...

VII

Me voici, Père bien-aimé, je suis entre vos mains... Pour s'établir dans cette héroïque disposition d'esprit, il est nécessaire de se représenter notre adorable Sauveur au moment où, abandonné de ses disciples, il se trouvait seul devant son Père,

acceptant le calice amer de sa douloureuse Passion. Quel exemple ! mais aussi quelle grâce de force nous pouvons obtenir par les mérites de notre bien-aimé Rédempteur ! Foi, espérance et amour, tout est dans ce seul mot : *Disposez de moi selon votre bon plaisir*. Mais l'humilité la plus touchante se trouve dans la parole qui suit : *Ne dédaignez point ma vie toute pécheresse.*

VIII

Donnez-moi, Seigneur, de savoir ce que je dois savoir, et d'aimer ce que je dois aimer, de louer ce qui surtout vous plaît... Il a été question dans tout ce chapitre de la résignation en général, c'est-à-dire de l'abandon à Dieu en présence de n'importe quelle douleur. Ici l'auteur de l'*Imitation* semble préciser un genre d'épreuve spécial, de se mettre au-dessus des vains jugements des hommes, soit qu'ils nous louent ou qu'ils nous blâment. Pour assurer plus sûrement cette noble indépendance, l'auteur rappelle combien les hommes sont exposés à se tromper. *Un homme en vaut-il mieux, parce qu'un autre homme l'estime grand* ? Pour le sage qui raisonne, qu'est-ce que l'opinion ? Mais pour le chrétien qui n'ambitionne que l'approbation de Dieu, que vaut-elle ?

CHAPITRE LI

Qu'il faut s'attacher aux œuvres basses quand on manque de force pour celles qui sont plus élevées.

SOMMAIRE :

Au milieu des peines d'esprit et des dégoûts, il est avantageux de s'adonner à des occupations humbles et extérieures, et d'attendre patiemment le retour de la consolation.

JÉSUS-CHRIST.

1. Mon fils, vous ne pouvez pas vous maintenir toujours dans le plus fervent désir des vertus, ni vous fixer dans le plus haut degré de contemplation; mais c'est une nécessité pour vous, à cause de la corruption de votre origine, de descendre quelquefois à des choses inférieures et de porter, quoique à regret et avec ennui, le poids de cette vie corruptible.

Tant que vous porterez ce corps mortel, vous sentirez l'ennui et l'appesantissement du cœur.

Il vous faut donc, homme de chair, gémir souvent du fardeau de la chair et de ce que vous ne pouvez vous appliquer incessamment aux exercices spirituels et à la contemplation divine.

II. Alors il vous sera bon de chercher un refuge dans des occupations humbles et extérieures, et un délassement dans les bonnes œuvres; d'attendre avec une ferme confiance que je revienne et que je vous visite d'en haut, de supporter patiemment votre exil et la sécheresse du cœur, jusqu'à ce que de nouveau vous soyez visité par moi et délivré de toutes vos peines.

Car alors je vous ferai oublier vos travaux et jouir d'un repos intérieur.

Je déroulerai devant vous les prairies de l'Écriture, afin que, votre cœur étant dilaté d'amour, vous commenciez à courir dans la voie de mes commandements.

Et vous direz : Non, les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera manifestée en nous (ROM., VIII, 18).

I

Mon fils, vous ne pouvez pas vous maintenir toujours dans le plus fervent désir des vertus... Voilà l'épreuve des grandes âmes, voilà l'écueil des âmes faibles. Les grandes âmes ne luttent pas seulement avec courage contre le démon et contre elles-mêmes; comme Jacob, elles luttent encore contre Dieu, qui se laisse vaincre par leur héroïque constance. Les âmes faibles au contraire sont arrêtées par le plus petit obstacle, toujours prêtes à tout laisser dès la première diminution de ferveur sensible. Est-ce aimer Dieu que d'agir ainsi? n'est-ce pas plutôt s'aimer soi-même et préférer sa propre satisfaction au bon plaisir de Dieu? Et non-seulement il faut savoir supporter les épreuves de la vie spirituelle, mais il est nécessaire encore de savoir porter avec courage le poids de la vie humaine. Or deux mots d'un sens bien profond sont ici employés pour nous peindre la pesanteur de cette double vie : *l'ennui et l'accablement.* — *L'ennui*, à certaines heures de lassitude et d'affaissement, gagne les régions les plus élevées de l'âme, comme la sueur monte au front, et nous laisse sans énergie et sans force. *L'accablement*, c'est plus encore que l'ennui; c'est le dernier terme de l'état déplorable dont nous parlons. N'oublions pas que la sainte humanité de

notre Sauveur Jésus a voulu passer par toutes ces phases diverses de la douleur morale.

Il commença par ressentir la crainte, la tristesse, l'ennui, l'angoisse (MARC, XIV, 34). Quel luxe d'expressions pour peindre les cruelles anxiétés de l'âme de Jésus, quand une seule parole a paru souvent suffisante aux historiens sacrés pour nous représenter les douleurs de son corps !

II

Alors il vous sera bon de chercher un refuge dans d'humbles occupations extérieures... Nous connaissons la plaie, voici le remède : Ne pas se désoler, ne pas se fatiguer l'esprit, ne pas s'abandonner surtout, sous prétexte qu'on n'est capable de rien; mais s'humilier, prier, espérer et tromper l'ennui en s'adonnant à quelques œuvres extérieures qui soient une douce distraction; enfin, se reposer dans cette pensée : Je reviendrai, et je vous ferai oublier vos travaux et jouir du repos intérieur.

CHAPITRE LII

Qu'il ne faut pas s'estimer digne de consolations, mais plutôt de châtiments.

SOMMAIRE :

La vue de nos fautes doit nous inspirer des senti-

ments de contrition et nous tenir dans l'humiliation. Pouvons-nous dès lors nous croire quelque droit aux consolations divines et nous plaindre si Dieu nous afflige? La contrition est un gage du pardon et un motif d'espérance.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, je ne suis pas digne de votre consolation ni d'aucune visite spirituelle; aussi me traitez-vous avec justice quand vous me laissez pauvre et désolé.

Car si j'avais la puissance de répandre des larmes aussi abondantes que les eaux de la mer, je ne serais pas encore digne de vos consolations.

Je ne suis digne que d'une chose, être flagellé et puni, parce que je vous ai souvent et grièvement offensé, et que j'ai grandement failli en mille circonstances.

Ainsi, tout bien et sérieusement considéré, je ne mérite pas la moindre de vos consolations.

Mais vous, ô Dieu clément et bon, qui ne voulez pas que vos œuvres périssent, afin de faire éclater les richesses de votre bonté en des vases de miséricorde (Rom., ix, 23), vous daignez même, dans l'absence de tout mérite, consoler votre serviteur, et au delà de toute mesure humaine.

Car vos consolations ne sont pas comme le verbiage des hommes.

II. Qu'ai-je fait, Seigneur, pour que vous me donniez quelque part à la céleste consolation?

Je n'ai pas le souvenir d'avoir fait aucun bien; mais toujours je fus enclin au vice et lent à me corriger.

Voilà la vérité, et je ne puis le nier. Si je parlais autrement, vous vous élèveriez contre moi et personne ne serait là pour me défendre.

Qu'ai-je mérité par mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je confesse dans la vérité que je suis digne de toute confusion et de tout mépris, et qu'il ne m'appartient pas d'être rangé au nombre de vos fidèles. Et quoiqu'il m'en coûte de l'entendre, cependant je rendrai contre moi témoignage à la vérité, accusant mes péchés, afin de mériter d'obtenir plus facilement votre miséricorde.

III. Que dirai-je, coupable et tout couvert de confusion?

Je n'ai de bouche que pour dire ce seul mot : J'ai péché, Seigneur, j'ai péché; ayez pitié de moi, pardonnez-moi.

Laissez-moi un peu de temps pour exhaler ma douleur, avant que je m'en aille dans la terre des ténèbres que recouvre l'ombre de la mort (Job, x, 20).

Que demandez-vous surtout à un coupable et à un misérable pécheur, sinon qu'il soit brisé par la douleur et qu'il s'humilie pour ses péchés?

IV. De la contrition véritable et de l'humiliation du cœur naît l'espérance du pardon, la réconciliation de la conscience troublée, le recouvrement de la grâce perdue, la protection de l'homme contre la colère à venir, et, dans un saint baiser, la rencontre de Dieu et de l'âme pénitente.

Cette humble contrition des péchés vous est, Seigneur, un sacrifice agréable plus odorant mille fois devant vous que le parfum de l'encens.

C'est encore ce baume agréé dont vous avez voulu l'effusion sur vos pieds sacrés; car jamais vous n'avez méprisé le cœur contrit et humilié Ps., L, 19).

Là est le refuge contre la rage de l'ennemi; là se purifie et s'efface tout ce qui a été contracté ailleurs de vicieux et d'impur.

I

Seigneur, je ne suis pas digne de votre consolation... Dans le chapitre qui précède, Jésus-Christ nous avertit que nous ne devons pas nous attendre *à sentir toujours une égale ardeur pour la vertu.* Il en donne pour raison *le vice de notre origine,* ou l'imperfection de notre nature. Cette délicatesse du divin maître qui nous excuse quand il pourrait si bien nous accuser, nous rappelle l'excessive indulgence avec laquelle il traitait ses bourreaux. Mon Père, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (Luc, xxx, 34).

Mais si Dieu est bon pour nous, soyons sé-

vères, ou plutôt soyons simplement justes envers nous-mêmes. Avouons hautement que nous ne méritons pas *d'être consolés ni visités.* Avouons qu'il est dans l'ordre qu'on nous laisse *pauvres et désolés.* Nous recommandons ce chapitre à la méditation des âmes sérieuses et amies du vrai. Qu'elles n'oublient jamais que, pour attirer sur elles-mêmes la miséricorde divine, la meilleure, ou plutôt l'unique, l'indispensable disposition, c'est de reconnaître qu'elles en sont indignes. Car à toute excuse de la part de la créature Dieu saura bien trouver une réponse; mais à l'humble aveu du coupable Dieu ne trouvera que la formule du pardon. Que dire, en effet, à un homme qui proclame que la verge et le châtiment lui sont dus? Mais quelle profonde connaissance du cœur de Dieu dans cette douce parole : Mais vous, *ô Dieu clément et bon, qui ne voulez pas que vos ouvrages périssent!...* Ainsi, c'est avec vérité que nous nous sommes reconnus dignes des rigueurs de Dieu, et comme conséquence de cette vérité admise et proclamée, c'est avec sincérité que nous nous livrons aux coups de sa justice; et cependant voilà qu'au moment même où nous attendons l'exécution des arrêts divins auxquels nous nous sommes humblement soumis, quelque chose nous avertit au fond de l'âme que la verge et le bâton vont s'échapper des mains de Dieu, et *qu'il fera éclater*

les richesses de sa bonté en des vases de miséricorde (Rom., ix, 23.)

II

Qu'ai-je fait, Seigneur, pour que vous me donniez quelque part à la céleste consolation?... Tous ces versets et les suivants sont le développement des sentiments qui nous ont été suggérés plus haut. Rien de plus touchant que cette naïve persistance de l'âme, s'attachant à prouver à celui qui voit tout qu'elle est indigne de ses faveurs! *Je le confesse avec sincérité, je ne suis digne que d'opprobres et de mépris...* Oh! nous disions tout à l'heure que le juste avait le secret du cœur de Dieu; mais comme il a bien aussi le secret de son propre cœur! Car quiconque est descendu dans les abîmes de son cœur ne peut que s'écrier : *Qu'ai-je mérité pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?*

III

Que dirai-je, coupable et tout couvert de confusion?... Dirai-je que j'ai été ignorant, faible, surpris, séduit, entraîné?... Oh! les pitoyables excuses! Non, je ne dirai qu'un mot: *J'ai péché.* Mais n'ai-je pas à craindre, Seigneur, que ce mot n'attire sur moi votre colère, puisqu'il enlève tout doute sur ma culpabilité, et qu'à l'appui

de votre accusation j'apporte le témoignage de ma propre conscience? Ne le crains pas, ô mon âme! répète-le, ce mot : *J'ai péché;* et ajoute cet autre : *Ayez pitié;* et cet autre encore ; *Pardonnez-moi.*

IV

De la contrition véritable et de l'humiliation du cœur naît l'espérance... Quatre paroles résument cet admirable chapitre. L'*Espérance*... Qui a perdu Judas? Est-ce l'énormité de sa faute? Non, mais son excessive défiance en la miséricorde divine. Judas s'est dit : Mon crime est trop grand pour que je puisse jamais obtenir grâce devant Dieu ; et il se livre au désespoir, au lieu de pleurer comme saint Pierre avec amertume, mais avec confiance. La *réconciliation de la conscience troublée*... Le péché produit le trouble et le remords. Considérez Adam, le premier pécheur : en entendant la voix de Dieu, il craint, il fuit et se cache. Or, pourquoi cette inquiétude? C'est qu'il est coupable, et coupable orgueilleux. Au lieu de s'accuser, il s'excuse ; au lieu des 'humilier et de demander grâce, il rejette sa faute sur sa complice. Faut-il s'étonner que son défaut de contrition véritable le prive de ces deux autres avantages si précieux : *le recouvrement de la grâce* et *la protection contre la colère à venir*, heureux fruits d'une sainte et sincère pénitence?

Là est le refuge contre la rage de l'ennemi... Le démon ne peut rien contre l'âme qui avoue ses fautes et les pleure. Tous ses efforts tendent à nous éloigner de la confession et à empêcher le repentir de naître dans notre cœur. Il est vaincu dès que nous ouvrons la bouche pour nous accuser et que nous frappons notre poitrine pour implorer notre pardon. Ainsi par la contrition *se purifie et s'efface tout ce qui a été contracté ailleurs de vicieux et d'impur*.

CHAPITRE LIII

Que la grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses de la terre.

SOMMAIRE :

La recherche des consolations humaines éloigne la grâce. Par le détachement seulement on devient vraiment spirituel. Celui donc qui aspire à une haute perfection doit travailler courageusement à détruire toute attache à l'amour-propre et aux biens sensibles.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, ma grâce est d'un grand prix; elle ne souffre pas le mélange des choses étrangères ni des consolations terrestres.

Il faut donc rejeter tout ce qui est obstacle à la grâce, si vous voulez en recevoir l'infusion.

Demandez un lieu retiré, aimez à demeurer seul avec vous-même, ne recherchez l'entretien de personne; mais plutôt répandez devant Dieu de ferventes prières, afin de

conserver la componction du cœur et une conscience pure.

Que le monde entier ne soit rien dans votre estime : occupez-vous des choses de Dieu de préférence à toutes les choses extérieures.

Car vous ne pourrez vous occuper de moi et en même temps trouver votre joie dans ce qui passe.

Il faut vous éloigner de vos connaissances et de vos intimes et tenir votre âme sevrée de toute consolation du temps.

C'est ainsi que l'apôtre saint Pierre conjure les fidèles serviteurs de Jésus-Christ de se regarder ici-bas comme des étrangers et des voyageurs (Pierre, xi, 11).

II. Oh ! qu'elle sera grande la confiance du mourant que l'amour d'aucune chose ne retient en ce monde !

Mais tenir son cœur ainsi dégagé de toute chose, c'est ce que l'esprit encore malade ne comprend pas ; et l'homme animal ne connaît pas la liberté de l'homme intérieur.

Cependant, s'il veut devenir vraiment spirituel, il faut qu'il renonce aux étrangers comme à ses proches, et qu'il n'y ait personne dont il se défie plus que de lui-même.

Si vous parvenez à vous vaincre parfaitement vous-même, vous surmonterez facilement tout le reste.

La parfaite victoire, c'est de triompher de soi-même.

Car celui qui se tient tellement assujetti que les sens obéissent à la raison et que la raison m'obéisse en tout, celui-là est vraiment vainqueur de lui-même et maître du monde.

III. Si c'est à cette cime que vous voulez atteindre, il faut courageusement vous mettre à l'œuvre et mettre la cognée à la racine, pour arracher et détruire cette attache secrète et déréglée à vous-même et à tout bien sensible et particulier.

De ce vice, qui fait que l'homme s'aime lui-même d'un amour excessif et désordonné, pendent presque tous les fruits qu'il faut radicalement arracher ; le mal est-il vaincu et détruit, il se fera aussitôt une grande paix et une grande tranquilité.

Mais parce que peu d'hommes travaillent à mourir parfaitement à eux-mêmes, à s'en détacher entièrement, il arrive qu'ils restent enlacés dans leurs propres liens et qu'ils ne peuvent s'élever en esprit au-dessus d'eux-mêmes.

Celui qui désire marcher avec moi en liberté doit nécessairement donner la mort à toutes ses affections déréglées et n'adhérer à aucune créature par les liens d'un amour particulier et passionné.

I

Mon fils, ma grâce est d'un grand prix, et ne souffre pas de mélange... Bon nombre de chrétiens, oubliant cette affirmation si positive du Sauveur : Nul ne peut servir deux maîtres (MATTH., VI, 24), veulent tenter l'impossible, en conciliant l'amour du monde avec l'amour de Dieu. Or le monde, contre lequel Jésus-Christ a porté cet anathème : Malheur au monde à cause de ses scandales (MATTH., XVIII, 7), est tellement opposé aux lois et surtout à l'esprit de l'Évangile, que c'est illusion et folie que de vouloir les concilier.

Que les âmes pieuses et avancées dans la voie des conseils n'oublient pas que le plus grand obstacle aux effusions de la grâce est l'attachement aux créatures. Qu'elles comptent donc pour rien le monde entier, et qu'elles s'occupent de Dieu de préférence à tout!

II

Oh! qu'elle sera grande, la confiance du mourant... Le fruit qui n'est pas encore parvenu à sa complète maturité ne s'arrache que difficilement de l'arbre qui le porte. Est-il arrivé au point de son entier développement, il suffit de le toucher pour qu'il se détache sans effort. Ainsi en est-il du juste ou du parfait chrétien; c'est un fruit

mûr, il tombe de lui-même. Sa beauté est parfaite, son parfum délicieux ; il ne demande qu'à être servi sur la table du père de famille.

III

Si c'est à cette cime que vous voulez atteindre... Remarquons ce qui est dit dans ce verset. Il ne s'agit pas seulement de couper l'arbre, il faut mettre la cognée à la racine. L'arbre coupé renaît, l'arbre déraciné meurt. Mais quelles profondes racines que celles de l'amour désordonné de nous-mêmes ! jusqu'où ne s'étendent-elles pas? Et qu'il faut de courage et de constance pour les faire disparaître !

Mais parce que peu d'hommes travaillent à mourir... On peut dire que notre existence ici-bas n'est qu'un duel sans interruption entre deux principes qui sont en nous : le principe de vie et le principe de mort. Depuis le premier instant de notre naissance jusqu'à notre dernier jour, nous ne faisons que parer les coups de la mort, jusqu'à ce qu'enfin arrive le coup décisif que nous pouvons bien retarder jusqu'à un certain point, mais non éviter. Or, cette lutte que nous sommes forcés d'accepter dans l'ordre naturel, il faut que nous ayons le courage de la provoquer et de la soutenir dans l'ordre spirituel. Je meurs tous les jours, disait saint Paul (Cor., xv, 31) :

et nous aussi, apprenons à mourir. Mourir à nos passions, à nos convoitises, à nos désirs terrestres, à tout ce qui est obstacle en un mot à notre entier affranchissement et notre parfaite union avec Dieu. Que les deux hommes qui sont en nous, l'homme terrestre et l'homme céleste, ne cessent de se faire la guerre, jusqu'à ce qu'enfin l'homme céleste remporte cette finale victoire qui doit être le fruit de nos efforts et la récompense de notre courage.

CHAPITRE LIV

Des mouvements divers de la nature et de la grâce.

SOMMAIRE :

Les mouvements de la nature et ceux de la grâce, quelque opposés qu'ils soient, ne se discernent pas toujours clairement : beaucoup d'hommes sont trompés par l'apparence du bien. L'auteur montre à quels signes on reconnaîtra les uns et les autres; il signale les dangereux artifices de l'amour-propre. Ce chapitre renferme un enseignement des plus utiles.

JÉSUS-CHRIST.

1. Mon fils, observez avec soin les mouvements de la nature et de la grâce, car ils sont très-opposés, et presque imperceptibles; à peine peuvent-ils être discernés, si ce n'est par un homme spirituel et intérieurement éclairé.

Tous les hommes, en effet, aspirent au bien, et c'est quelque chose de bien qu'ils se proposent dans leurs paroles et dans leurs actes ; aussi

plusieurs sont-ils trompés par l'apparence du bien.

II. La nature est artificieuse ; elle attire, enlace et séduit un grand nombre, et toujours elle se propose elle-même pour fin.

La grâce, au contraire, marche avec simplicité ; elle se détourne de toute apparence de mal, elle ne tend point de piéges, elle fait toute chose purement pour Dieu, en qui elle se repose aussi comme en sa fin.

La nature répugne à mourir ; elle ne veut être ni contrainte, ni vaincue, ni assujettie, ni se soumettre volontairement.

Mais la grâce s'applique à la mortification de soi-même ; elle résiste à la sensualité, recherche la dépendance, aspire à être vaincue et ne veut pas exercer sa liberté ; elle aime à être tenue sous le joug de la discipline et ne désire dominer personne, mais vivre, demeurer, être toujours sous la main de Dieu; et, pour Dieu, elle est prête à s'abaisser humblement au-dessous de toute créature (I Pierre, xi, 13).

La nature travaille pour son propre intérêt, et calcule le gain qui peut lui revenir d'un autre.

La grâce ne s'arrête point à ce qui lui est utile et commode, mais considère plutôt ce qui peut servir à plusieurs.

La nature reçoit volontiers les respects et les honneurs.

La grâce attribue fidèlement à Dieu tout honneur et toute gloire.

La nature craint la confusion et le mépris.

La grâce, au contraire, se réjouit de souffrir l'outrage pour le nom de Jésus.

La nature aime l'oisiveté et le repos du corps.

La grâce ne peut être oisive et embrasse volontiers le travail.

La nature cherche à se procurer les choses curieuses et belles ; elle a de l'horreur pour tout ce qui est vil et grossier.

La grâce, au contraire, se plaît aux choses simples et humbles, ne dédaigne pas ce qu'il y a de plus rude, et ne rougit pas de se revêtir de haillons.

La nature regarde aux biens temporels, se réjouit d'un gain terrestre, s'attriste d'une perte, s'irrite d'une légère injure.

La grâce, au contraire, attentive aux biens éternels, ne s'attache pas à ceux du temps ; elle ne se trouble d'aucune perte, ne s'offense point des paroles les plus dures, parce qu'elle a placé son trésor et sa joie dans le ciel où rien ne périt.

La nature est avide ; elle reçoit plus volontiers qu'elle ne donne ; elle aime son bien propre et particulier.

La grâce, au contraire, s'apitoie et partage ; elle ne veut rien en propre, se contente de peu, et juge qu'il est plus heureux de donner que de recevoir (Act., xx, 35).

La nature incline vers les créatures, vers les satisfactions de la chair et les vanités; elle se répand en paroles.

La grâce, au contraire, attire à Dieu et aux vertus; elle renonce aux créatures, fuit le monde, hait les désirs de la chair, s'interdit les entretiens inutiles, et rougit de paraître en public.

La nature est bien aise d'avoir quelque consolation extérieure où se trouve la satisfaction des sens.

La grâce, au contraire, ne cherche de consolations qu'en Dieu et met sa joie dans le souverain bien au-dessus de toutes les choses visibles.

La nature agit en tout pour le gain et le propre avantage ; elle ne peut rien faire gratuitement; mais, comme compensation d'un service, elle attend quelque chose d'égal ou de meilleur : des louanges, des faveurs, et elle veut qu'on attache beaucoup de prix à ce qu'elle fait et à ce qu'elle donne.

La grâce, au contraire, ne cherche rien de temporel et ne demande que Dieu seul pour récompense ; et, de tous les biens nécessaires du temps, elle ne désire que ce qui peut lui servir à l'acquisition des biens éternels.

La nature se réjouit du grand nombre des amis et des parents ; elle se glorifie de l'élévation du rang, de la noblesse de la naissance; elle sourit aux puissants, flatte les riches, applaudit à ceux qui lui ressemblent.

La grâce aime jusqu'à ses ennemis et ne s'élève pas à cause du grand nombre de ses amis; la haute position et la noblesse du sang ne sont rien pour elle, si une vertu plus grande ne les accompagne.

Elle favorise le pauvre plus que le riche, elle sympathise plus avec l'innocent qu'avec le puissant ; elle se plaît avec l'homme véridique, et non avec le trompeur.

Elle exhorte sans cesse les bons à une sainte émulation de perfection et de ressemblance par les vertus au Fils de Dieu (I Corinth., xiii, 31).

La nature est prompte à se plaindre de ce qui lui manque ou de ce qui l'afflige.

La grâce supporte avec constance le dénûment.

La nature rapporte tout à soi ; c'est pour soi qu'elle combat et qu'elle plaide.

La grâce, au contraire, ramène tout à Dieu, de qui tout émane originairement ; elle ne s'attribue aucun bien, ne présume point d'elle-même

avec arrogance ; elle ne conteste point et ne préfère pas son opinion à celle des autres ; mais, dans tous ses sentiments et ses pensées, elle se soumet à l'éternelle sagesse et au jugement de Dieu.

La nature est avide de connaître les secrets et d'apprendre les nouvelles ; elle veut se produire au dehors et expérimenter beaucoup de choses par ses sens ; elle est jalouse d'être connue et d'agir de façon à s'attirer la louange et l'admiration.

Mais la grâce se soucie peu d'apprendre les choses nouvelles et curieuses, parce que tout cela prend son origine dans l'antique corruption ; car il n'y a rien de nouveau ni de durable sur la terre.

Elle enseigne donc à réprimer les sens, à éviter la vaine complaisance et l'ostentation, à cacher sous le voile de l'humilité ce qui est vraiment digne d'éloge et d'admiration, et à ne chercher en toute chose et en toute science d'autres fruits que l'utilité, ainsi que la louange et l'honneur de Dieu.

Elle ne veut pas qu'on parle avantageusement d'elle ni de ses œuvres ; mais elle désire que Dieu soit béni dans ses dons, lui qui dispense tout par pur amour.

Cette grâce est une lumière surnaturelle et comme un don spécial de Dieu ; c'est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel ; elle arrache l'homme à la terre pour l'élever à l'amour des biens célestes, et, de charnel, elle le fait spirituel.

III. Ainsi, plus la nature est comprimée et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance ; et chaque jour, par ses visites nouvelles, l'homme intérieur se trouve refait à l'image de Dieu.

I

Mon fils, observez avec soin les mouvements de la nature et de la grâce... Cette recommandation est d'une extrême importance. Il est vrai que, dans beaucoup de circonstances, l'erreur ou la méprise n'est pas possible; mais il en est une foule d'autres où les plus habiles sont pris. Donc, attention et vigilance, afin de discerner ce qui

est de l'esprit d'avec ce qui est de la chair et du sang.

II

La nature est artificieuse... Nous serons sobres de réflexions dans ce chapitre. Tout y est si bien exposé, si bien lié et développé, que les observations de détail pourraient paraître superflues, et ne feraient même qu'affaiblir la vigueur du texte. Suivez donc avec attention ce remarquable parallèle entre la nature et la grâce, et voyez de quel côté vous penchez.

III

Ainsi, plus la nature est comprimée et vaincue, plus la grâce se répand avec abondance... Voilà la conclusion et le résumé de ce admirable chapitre. Les principes sont posés, c'est à chacun de s'en faire l'application selon ses besoins directs et personnels. Chaque verset et presque chaque mot ouvrent tout un monde de réflexions. Il est impossible de mieux faire ressortir les oppositions qui existent entre les deux hommes qui sont en nous, l'homme de péché et l'homme régénéré par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ne fermez donc pas le livre sans avoir cherché à bien discerner ce qui s'oppose en vous à la reproduction du divin Modèle qui vous a été pré-

senté. Si vous voulez que je vous indique tout d'un seul trait, je vous dirai : *La nature n'a jamais d'autre fin qu'elle-même...* La grâce, au contraire, fait tout pour Dieu, en qui elle se repose comme en sa fin.

CHAPITRE LV

De la corruption de la nature et de l'efficacité de la grâce.

SOMMAIRE :

Inclination au mal, suite de la chute primitive; faiblesse de la raison. Combien la grâce est nécessaire! combien précieuse! combien puissante! Sans un secours divin, que sommes-nous et que pouvons-nous! Merveilleux effets que la grâce produit en nous.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi cette grâce que vous m'avez montrée si grande et si nécessaire pour le salut, à savoir que je dompte ma nature dépravée qui m'entraîne au péché et à la perdition.

Car je sens en ma chair la loi du péché qui contredit la loi de mon esprit (ROM., VIII, 23), et souvent me livre captif sous la dépendance des sens; et je ne puis résister aux passions qu'elle excite si je ne suis assisté par votre très-sainte grâce répandue comme un fleuve dans mon cœur.

La grâce, et une grande grâce, est nécessaire pour vaincre la nature inclinée au mal dès l'enfance (GENÈSE, VIII, 21).

II. Car, déchue en Adam, le premier homme, et dépravée par le péché, l'humanité entière a vu descendre jusqu'à elle la peine de cette tache, en sorte que cette nature même que vous aviez établie dans la justice et la rectitude se confond aujour-

d'hui avec le vice et l'infirmité de la nature corrompue; parce que, laissée à son propre mouvement, elle se trouve entraînée au mal et à descendre.

Car le peu de force qui lui reste est comme une sorte d'étincelle cachée sous la cendre.

C'est cette raison naturelle, enveloppée d'épaisses ténèbres, ayant encore le discernement du bien et du mal, de l'opposition du vrai et du faux, mais impuissante à exécuter tout ce qu'elle approuve et ne possédant plus la pleine lumière de la vérité ni l'état sain de ses affections.

III. De là vient, mon Dieu, que je me complais dans votre loi selon l'homme intérieur, sachant que vos prescriptions sont bonnes, justes et saintes (Rom., vii, 12, 23, 18), condamnant tout ce qui est mal, enseignant la fuite du péché.

Mais par la chair je suis asservi à la loi du péché, obéissant plutôt à la sensualité qu'à la raison (Rom., vii, 25).

Je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais la force de l'accomplir, je ne la trouve pas.

C'est ainsi que souvent je forme beaucoup de bonnes résolutions; mais, parce que la grâce fait défaut à ma faiblesse pour les soutenir, à la plus légère résistance, je me dédis et je perds courage.

De là vient encore que je connais la voie de la perfection et que je vois assez clairement ce que je dois faire.

Mais, accablé du poids de ma propre corruption, je ne m'élève pas vers ce qui est le plus parfait.

IV. Oh! qu'elle m'est grandement nécessaire, Seigneur, votre grâce, pour entreprendre le bien, le continuer et l'accomplir!

Car sans elle je ne puis rien faire; mais je puis tout en vous quand la grâce me fortifie.

O grâce vraiment céleste, sans laquelle nos œuvres n'ont aucun mérite, les dons de la nature aucun prix!

Les arts ne sont rien, les richesses rien, la beauté et la force rien, le génie et l'éloquence rien devant vous, Seigneur, sans la grâce.

Car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchants; mais la grâce, c'est-à-dire la charité, est le don propre des élus; ceux qui en sont revêtus sont dignes de la vie éternelle.

Telle est la supériorité de cette grâce que ni le don de prophétie, ni le pouvoir d'opérer des miracles, ni la plus haute contemplation ne doivent être estimés quelque chose sans elle.

Bien plus, ni la foi, ni l'espérance, ni les autres vertus

ne vous sont agréables sans la charité et la grâce.

V. O bienheureuse grâce, qui rendez riche en vertus le pauvre en esprit, et le possesseur de grands biens humble de cœur!

Venez, descendez en moi, remplissez-moi dès le matin de votre consolation, de peur que mon âme ne vienne à défaillir de lassitude et d'aridité.

Je vous en conjure, Seigneur, faites-moi trouver grâce à vos yeux; car votre grâce me suffit, tout le reste m'étant refusé de ce que la nature désire.

Si je viens à être tenté et affligé d'un grand nombre de tribulations, je ne craindrai aucun mal tant que votre grâce sera avec moi.

Votre grâce, c'est ma force · votre grâce, c'est mon conseil et mon appui.

Plus puissante que tous les ennemis, elle est plus sage que tous les sages.

VI. Elle est la maîtresse de la vérité, la règle des mœurs, la lumière du cœur, la consolation dans l'angoisse; elle cherche la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la dévotion, produit les larmes.

Que suis-je sans elle, sinon un bois sec, un rameau stérile, bon à jeter?

Que votre grâce donc, Seigneur, me prévienne et m'accompagne toujours; qu'elle me rende sans cesse attentif à la pratique des bonnes œuvres, par Jésus votre Fils. Ainsi soit-il. (Oraison du XVIe dim. après la Pentecôte.)

I

Seigneur, mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et ressemblance... Comme elle est défigurée, cette image! comme elle a disparu, cette ressemblance! Au souvenir de notre état passé et à la vue de notre état présent, nous ne pouvons que gémir et prier. Gémir : *je sens en ma chair la loi du péché qui contredit la loi de l'esprit.* Prier : *votre grâce, et une grâce très-grande, m'est nécessaire pour vaincre la nature inclinée au mal dès l'enfance.*

II

Car déchue en Adam, le premier homme, et dépravée par le péché... Il y a des sages, de prétendus savants qui nient le péché originel et ses suites. J'aimerais autant, étant assis sur les ruines de Thèbes ou d'Athènes, dire que Thèbes ou Athènes existent encore dans leur splendeur et leur majestueuse intégrité. Ces ruines sont étonnantes de grandeur, mais enfin ce sont des ruines. Or, qu'est-ce que notre raison environnée de ténèbres? qu'est-ce que notre volonté si affaiblie par les mauvais penchants de notre cœur? Si dans certaines circonstances nous savons naturellement discerner le bien du mal, le vrai du faux, dans combien d'autres, par ignorance, préjugés, précipitation ou entraînement de la passion, nous donnons au mal le nom de bien et au bien le nom de mal! Oh! qui donc pourra sonder la plaie faite par le péché? Mais qui pourra surtout la guérir? La grâce de notre Sauveur Jésus-Christ.

III

De là vient, mon Dieu, que je me complais en votre loi... Au commencement, Dieu avait gravé dans le cœur de l'homme, sorti pur et innocent de ses mains, les préceptes de la loi naturelle; le péché, en nous apportant l'ignorance et la con-

cupiscence, eut pour effet, sinon d'effacer, au moins d'obscurcir cette loi dans la conscience des hommes. Alors Dieu l'écrivit de nouveau sur le mont Sinaï et la promulgua par le ministère de Moïse son serviteur ; mais les passions humaines l'ayant encore une fois effacée, le Seigneur envoya son Fils unique, celui de qui il a été écrit : *Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* Mais, hélas ! cette lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise (JEAN, I, 4 et 5). Toutefois l'apôtre ajoute, pour notre consolation : Quant à ceux qui l'ont reçue, il leur a été donné de devenir les enfants de Dieu ; ce sont ceux qui ne sont pas nés de la chair et du sang, mais de la volonté divine.

IV

Oh! qu'elle m'est grandement nécessaire... Dans l'état de déchéance où nous sommes tombés, un secours surnaturel nous est devenu indispensable pour opérer des actes surnaturels. Sans cette grâce ou ce secours apporté par le Sauveur Jésus, il est impossible à l'homme de commencer, de continuer et d'achever le moindre bien digne de la vie éternelle. De là cette ardente prière : O grâce vraiment céleste, sans laquelle nos mérites et les dons de la nature ne sont rien ! Nos mérites ne sont rien ; car nous ne

pouvons pas, dit l'Apôtre, prononcer pieusement le nom de Jésus sans une assistance de l'Esprit-Saint. Les dons de la nature ne sont rien ; car que sont les arts, les richesses, la beauté, la force, le génie, l'éloquence, en comparaison de la grâce qui nous ouvre les portes de l'éternelle félicité?

V

O bienheureuse grâce qui rendez riche en vertus le pauvre d'esprit... La grâce nous est nécessaire, et la grâce est un don gratuit, nous venons de le voir ; mais Dieu ne l'accorde ordinairement qu'à celui qui la désire et qui la demande. Répétons donc souvent cette ardente prière : O grâce divine, venez, descendez en moi, remplissez-moi dès le matin de votre consolation. Sans vous, disait le prophète, mon âme est comme une terre sans eau (Ps., XIV, 6).

VI

Elle est la maîtresse de la vérité, la règle des mœurs... Voici quelques-uns des effets de cette précieuse grâce. Par elle, nous connaissons la vérité qui est Jésus-Christ. Par elle, notre vie a sa règle, notre cœur sa lumière et sa consolation. La grâce bannit la tristesse, fruit du découragement ou de la lassitude ; elle dissipe par l'a-

mour la crainte excessive que pourrait faire naître en nous la pensée des redoutables jugements de Dieu; elle nourrit la piété prête à s'éteindre; elle fait jaillir enfin cette précieuse source de larmes, de repentir et d'amour qu'il est si doux de répandre sur les pieds sacrés du Sauveur.

Que suis-je sans elle, sinon un bois sec?... Ce verset n'est que le commentaire de ce passage de l'évangile selon saint Jean. Écoutons les paroles qu'il a recueillies de la bouche même du Sauveur. *Je suis le tronc* de la vigne, *vous en êtes les branches. Celui qui demeure en moi* par la foi, et *en qui je demeure* par ma grâce, *porte beaucoup de fruit;* au lieu que celui qui ne demeure pas en moi, et en qui je ne demeure point, n'en porte aucun, *car vous ne pouvez rien faire sans moi;* et ainsi il vous est très-important de demeurer invariablement attachés à moi, parce que *celui qui ne demeure pas en moi sera jeté dehors comme un sarment inutile; il sèchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il y brûlera* éternellement; et, au contraire, *si vous demeurez en moi* par une foi vive, *et que mes paroles demeurent en vous* par une charité ardente, qui vous fasse produire les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, *vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé;* et de plus vous aurez l'avantage de contribuer à la gloire de Dieu (JEAN, XV, 5).

CHAPITRE LVI

Que nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ en portant la croix.

SOMMAIRE :

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie. Nous devons le suivre en l'imitant, et par conséquent porter la croix comme lui : la vie chrétienne est une croix, mais une croix qui mène au paradis.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, ce n'est qu'autant que vous aurez la force de sortir de vous-même que vous pourrez entrer en moi.

Comme ne rien désirer au dehors donne la paix intérieure, ainsi se quitter soi-même intérieurement unit à Dieu.

Je veux que vous appreniez la parfaite abnégation de vous-même dans l'acquiescement à ma volonté, sans répugnance et sans murmure.

II. Suivez-moi, je suis la voie, la vérité et la vie (JEAN, XIV, 6). Sans la voie, on ne marche pas; sans la vérité, on ne connaît pas; sans la vie, on ne vit pas. Je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vous devez croire, la vie que vous devez espérer.

Je suis la voie qu'on ne peut quitter, la vérité qui ne trompe pas, la vie qui ne finit pas.

Je suis la voie parfaitement droite, la vérité souveraine, la vie véritable, la vie heureuse, la vie incréée.

Si vous demeurez dans ma voie, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera, et vous gagnerez la vie éternelle (JEAN, VIII, 32).

III. Si vous voulez parvenir à la vie, gardez les commandements (MATTH., XIX, 17).

Si vous voulez connaître la vérité, croyez en moi.

Si vous voulez être parfait, vendez tout (MATTH., XIX, 21).

Si vous voulez être mon disciple, renoncez à vous-même (LUC, IX, 23).

Si vous voulez posséder la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.

Si vous voulez être élevé

dans les cieux, humiliez-vous sur la terre.

Si vous voulez régner avec moi, portez votre croix avec moi.

Car les seuls serviteurs de la croix trouvent la voie de la béatitude et de la vraie lumière.

LE DISCIPLE.

IV. Seigneur Jésus, puisque votre vie a été la voie étroite et méprisée du monde, donnez-moi de vous imiter et d'être méprisé du monde.

Car le disciple n'est pas plus grand que son Seigneur, ni le serviteur au-dessus de son Maître (Matth., x, 24).

Que votre serviteur se forme sur votre vie, parce que là est mon salut et la vraie sainteté.

Tout ce que je lis ou entends hors de cette vie ne me console ni ne me réjouit pleinement.

JÉSUS-CHRIST.

V. Mon fils, puisque vous savez et que vous avez lu toutes ces choses, vous serez heureux si vous les pratiquez (Jean, xiii, 17).

Celui qui connaît mes commandements et les garde m'aime véritablement, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui, et je le ferai asseoir avec moi dans le royaume de mon Père (Jean, xiii, 17; Apoc., iii, 21).

LE DISCIPLE.

VI. Seigneur Jésus, qu'il soit fait selon votre parole et votre promesse, et que je mérite ce bonheur!

J'ai reçu, oui, j'ai reçu de votre main la croix, et la porterai jusqu'à la mort telle que vous me l'avez imposée.

Il est vrai, la vie d'un bon religieux est une croix, mais cette croix conduit au ciel.

J'ai commencé; reculer n'est plus permis, et il n'y a plus à déserter.

Allons, mes frères, marchons ensemble : Jésus sera avec nous.

Pour Jésus, nous avons accepté cette croix; pour Jésus, persévérons sur cette croix.

Il sera notre soutien, parce qu'il est notre chef et notre guide.

Voilà notre roi : il marche devant nous, il combattra pour nous.

Suivons-le avec courage; que personne ne se laisse gagner par la peur : soyons prêts à mourir généreusement dans cette guerre, et ne laissons pas incriminer notre gloire en fuyant la croix.

I

Mon fils, ce n'est qu'autant que vous aurez la

force de sortir de vous-même... Si l'homme était resté juste et droit, il aurait pu entrer dans le sein de Dieu comme il était sorti de ses mains, dans l'intégrité de sa nature. La faute d'Adam et nos propres fautes ayant ruiné ce bel ordre, il faut de toute nécessité que ce qui nous vient du péché soit renversé et détruit par la grâce; de là la nécessité de se dépouiller du vieil homme pour se revêtir du nouveau (Coloss., iii, 9), ainsi que l'enseigne l'Apôtre après son maître. *Or, plus le dépouillement est entier,* plus le revêtement sera parfait.

II

Suivez-moi, je suis la voie, la vérité et la vie... Cette parole est tellement divine, que jamais nul homme mortel n'aurait osé l'usurper, ou plutôt n'aurait pu l'inventer. Quelle simplicité de langage et quelle sublimité de doctrine! Quelle autorité dans le ton et quelle suavité dans la forme! Non, ce n'est pas ainsi que parlent les hommes. Et cependant il y a des savants qui ne connaissent d'autre *voie* que leur raison, d'autre *vérité* que leurs inventions, d'autre *vie* que l'enivrement d'eux-mêmes. Pauvres hommes!

III

Si vous voulez parvenir à la vie, gardez mes com-

mandements... Voilà le premier degré : la vie chrétienne. *Si vous voulez être parfait, vendez tout.* Voilà le second degré : la vie religieuse. *Si vous voulez être mon disciple, renoncez à vous-même.* Voilà le troisième degré : la vie de la croix. Ainsi se compose l'échelle mystérieuse de Jacob, par laquelle l'homme s'élève à Dieu. Dans les versets qui suivent est indiquée la récompense promise à ces différents degrés de perfection : *Si vous voulez posséder la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.*

IV

Seigneur Jésus, puisque votre vie a été la voie étroite... Ce qui anime le courage du chrétien, ce qui enflamme l'ardeur du religieux, ce sont sans doute les paroles du Sauveur, mais surtout ses sublimes exemples. Que répondre, en effet, à cette leçon : *Le serviteur n'est pas plus grand que celui qu'il sert, ni le disciple au-dessus de son maître* (JEAN, XV, 20)? Or le Maître a travaillé, le Maître a été pauvre et méprisé, le Maître a souffert et a subi la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. Comment ne pas rougir de sa lâcheté en présence d'un tel Modèle? Aussi le disciple fidèle ne peut-il formuler d'autre vœu que celui-ci : *Que votre serviteur travaille à se former sur votre vie, parce que là est mon salut et la vraie sainteté.*

V

Mon fils, puisque vous savez et que vous avez lu toutes ces choses... C'est la parole d'encouragement donnée par le divin Maître à l'âme généreuse qui a pris la résolution de le suivre dans la voie du sacrifice et du renoncement. Grande entreprise assurément, mais aussi récompense au delà de tout ce qu'on peut espérer ou même soupçonner.

VI

Seigneur Jésus, qu'il soit fait selon votre parole... Après le dessein bien formel de la part du disciple de marcher sans s'arrêter dans la voie sacrée et douloureuse de la croix vient tout naturellement la prière qui implore la grâce de l'accomplir. Nous commençons par nous humilier : *J'ai reçu de votre main la croix.* Nous disons : *J'ai reçu,* n'ayant pas eu le courage de la prendre nous-mêmes, comme les parfaits, pour en charger nos épaules. Puis à cette parole d'humilité en succède une autre de foi et d'abandon : *Je la porterai; oui, je la porterai telle que me l'avez imposée, jusqu'à la mort;* et, pour nous ôter jusqu'à la pensée de changer de détermination, nous terminons en disant : *Reculer n'est plus permis, il n'y a plus à déserter.* Ce qui équivaut à dire : Toute possibilité de découragement nous est en-

levée; nous sommes trop avancés pour nous engager dans une autre voie. Une puissante invitation à tous nos frères, compagnons de nos travaux et associés de nos douleurs, termine ce beau chapitre qu'il faut relire plusieurs fois pour en comprendre et surtout pour en goûter le charme et la suavité.

CHAPITRE LVII

Que l'homme ne doit pas trop s'abattre quand il tombe en quelque faute.

SOMMAIRE :

S'il nous arrive de manquer de patience et de faiblir dans les afflictions, nous ne devons pas pour cela nous décourager; mais, si nous ne pouvons souffrir avec joie, souffrons au moins avec patience, et invoquons le secours de Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, la patience et l'humilité dans les traverses me sont plus agréables que beaucoup de consolations et de ferveur dans la prospérité.

Pourquoi vous attrister d'une chose légère qu'on a dite contre vous?

Serait-elle plus grave, que vous ne devriez pas en être ému.

Mais, quant à présent, laissez-la passer; cette épreuve n'est pas la première, elle n'est pas nouvelle, et elle ne sera pas la dernière si vous vivez longtemps.

Vous êtes assez courageux tant qu'il ne se présente pas d'opposition.

II. Vous donnez même de bons conseils, et vous savez trouver des paroles pour fortifier les autres; mais une tribulation soudaine vient-elle à frapper à votre porte, la résolution et la force vous font défaut.

Considérez votre extrême fragilité, que vous montre si souvent votre expérience en présence des moindres difficultés : c'est pour votre salut cependant que ces épreuves et autres semblables arrivent.

III. Bannissez du mieux que vous pourrez ce trouble de votre cœur, et, s'il vous atteint, qu'il ne vous abatte pas ni ne vous arrête longtemps.

IV. Au moins souffrez avec patience, si vous ne le pouvez avec joie.

Encore que tel propos vous soit peu agréable à entendre et soulève votre indignation, contenez-vous et ne souffrez pas qu'il sorte de votre bouche quelque parole peu mesurée, de nature à scandaliser les faibles.

Bientôt l'émotion excitée en vous s'apaisera, et la peine intérieure sera adoucie par le retour de la grâce.

Je suis toujours vivant, dit le Seigneur, prêt à vous secourir, à vous consoler plus que jamais, si vous vous appuyez sur moi et m'invoquez avec ferveur.

V. Soyez plus courageux et armez-vous de patience pour souffrir encore plus.

Tout n'est pas perdu, bien que souvent vous soyez affligé ou tenté violemment.

Vous êtes un homme et non un Dieu, vous êtes chair et non un ange.

Comment pourriez-vous vous maintenir toujours au même degré de vertu, quand cette constance a manqué à l'ange dans le ciel, au premier homme dans le paradis?

C'est moi qui relève et qui sauve les affligés, et je fais monter jusqu'à ma divinité ceux qui connaissent leur faiblesse.

LE DISCIPLE.

VI. Seigneur, bénie soit votre parole, plus douce à mon cœur que le rayon de miel ne l'est à ma bouche (Ps., XVIII, 10).

Que ferais-je au milieu de tant de tribulations et d'angoisses, si vous ne me ranimiez par vos saintes paroles?

Pourvu qu'enfin je parvienne au port du salut, que m'importe l'espèce et la mesure de mes souffrances?

Accordez-moi une bonne fin; donnez-moi de passer heureusement de ce monde à l'autre.

Souvenez-vous de moi, mon Dieu, et conduisez-moi par la voie droite dans votre royaume. Ainsi soit-il.

I

Mon fils, la patience et l'humilité dans les traverses me sont plus agréables... En décomposant l'expression latine *patientia,* nous trouvons le mot *pati,* qui veut dire souffrir. Souffrance et patience sont deux sœurs. A la vérité, il peut y avoir de la souffrance sans patience, mais il ne peut y avoir de patience sans souffrance. Et c'est pourquoi nous ne devons pas nous décourager lorsque nous avons quelque chose de pénible à endurer, puisque cette chose pénible elle-même entre comme élément essentiel dans l'exercice de la vertu. Et non-seulement la patience nous est ici recommandée, mais encore l'humilité. Or la racine du mot *humilitas* est *humus,* c'est-à-dire limon ou poussière. C'est jusque-là, en effet, qu'il faut descendre si nous voulons être humbles. N'est-ce pas de la terre que nous sortons? N'est-ce pas au sein de la poussière que nous rentrerons? Donc, patience dans la douleur, humilité dans les abaissements, c'est justice.

II

Vous donnez même de bons conseils, et vous savez trouver des paroles... Des paroles! c'est si facile à prononcer! Des conseils! c'est si facile à

donner! Que la douleur, par exemple, ait envahi l'âme de l'un de nos frères, nous ne manquons pas de beaux discours pour l'encourager; mais qu'elle se présente seulement au seuil de notre cœur, avant même qu'elle soit entrée, le conseil et la force nous abandonnent. Soyons donc un peu plus conséquents avec nous-mêmes; ce que nous disons aux autres, sachons aussi nous le dire en temps utile.

III

Bannissez du mieux que vous le pourrez ce trouble de votre cœur... A-t-il été surpris?... Quel remède que l'humilité! Une âme, aspirant aux grandes choses et capable peut-être de s'y élever, vient-elle à tomber, elle s'attriste et se décourage. Qu'elle s'abaisse plutôt, qu'elle reconnaisse sa fragilité et s'accuse devant Dieu et devant les hommes, et sa faute elle-même servira à son avancement spirituel.

IV

Au moins souffrez avec patience si vous ne le pouvez avec joie... Gagner du temps, attendre que le calme revienne, se renfermer au moins dans le silence, lorsqu'on ne peut pas encore s'établir parfaitement dans la patience, quelle

sagesse dans ce conseil! Que de fautes, que de scandales, que de malheurs évités, si l'on avait pu rester toujours maître de soi-même et garder le silence!

V

Prenez courage et armez-vous de patience pour mieux souffrir : tout n'est pas perdu, quoique souvent vous soyez affligé ou tenté... Voilà des lignes que devraient sans cesse méditer certaines personnes toujours portées à s'exagérer les choses et à prendre pour des fautes réelles ce qui n'est que l'effet de l'imagination ou simplement de la fragilité humaine. Votre âme est tourmentée et inquiète, leur dirons-nous; est-ce donc qu'il dépend toujours de vous d'être dans le calme et la paix? Appartenez-vous à la nature des anges ou à celle des hommes? Si vous n'êtes pas des anges, ne soyez donc point dans l'étonnement de ressentir les faiblesses et les misères qui sont ici-bas inhérentes à la nature de l'homme.

VI

Seigneur, bénie soit votre parole, plus douce à mon cœur que le miel... Pour ramener le calme dans une âme, une seule parole du Maître suffit. Un jour que les disciples se trouvaient réunis

dans le cénacle, les portes fermées de peur des Juifs, Jésus vint et se tint au milieu d'eux. Que la paix soit avec vous, leur dit le Sauveur : ne craignez pas, *c'est moi*. Je vous donne ma paix, non telle que le monde la donne (JEAN, XXIV, 36). Ainsi, vous est-il souvent arrivé d'entendre au fond de votre cœur cette douce salutation : Que la paix soit avec vous, goûtez surtout ce mot : *c'est moi*, et répondez à Jésus, votre aimable visiteur : Pourvu que je parvienne au port du salut, que m'importe que je souffre et combien je souffre ici-bas?

Accordez-moi une bonne fin... C'est la touchante prière qu'adressait du haut de sa croix le bon larron crucifié avec Jésus-Christ. Seigneur, lui disait-il, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume. Que répondait Jésus? Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis (LUC, XXIII, 43). Que si la prière d'un insigne malfaiteur a exercé un empire si puissant sur le cœur du divin Rédempteur, quelle puissance n'aura pas l'humble et pressante requête présentée par une âme pure et fidèle? Que ces paroles montent donc souvent de notre cœur sur nos lèvres : Souvenez-vous de moi, mon Dieu, et conduisez-moi par la voie droite dans votre royaume.

CHAPITRE LVIII

Qu'il ne faut point sonder ce qui est au-dessus de nous ni les secrets jugements de Dieu.

SOMMAIRE :

Nous ne devons ni rechercher pourquoi les voies de Dieu ne sont pas les mêmes à l'égard de tous les hommes, ni disputer sur la grandeur des saints : louons Dieu dans tous les saints et rappelons-nous combien nous sommes éloignés de la perfection à laquelle ils sont parvenus.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, gardez-vous de disputer sur des sujets trop élevés et sur les secrets jugements de Dieu : pourquoi l'un est abandonné et l'autre élevé à un état de grâce si éminent, comme aussi pourquoi l'un est si affligé et l'autre comblé de tant d'honneurs.

Ces choses passent l'intelligence humaine; et dans l'investigation des jugements divins nul raisonnement ne prévaut, nulle dispute.

Quand donc l'ennemi vous suggère de telles pensées et que des hommes curieux vous interrogent, répondez par cette parole du prophète : Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit (Ps., CXVIII, 137).

Et par celles-ci : Les jugements du Seigneur sont vrais ; ils se justifient par eux-mêmes (Ps., XVIII, 10).

Mes jugements doivent être craints, non discutés, parce qu'ils sont incompréhensibles à l'intelligence humaine.

II. Évitez aussi de vous enquérir et de disputer du mérite des saints, de chercher à savoir qui l'emporte en sainteté, lequel est le plus grand dans le royaume des cieux.

Ces sortes de questions engendrent souvent des débats et des contestations inutiles ; elles nourrissent aussi l'orgueil et la vaine gloire; de là naissent des jalousies et des dissensions, celui-ci élevant un saint et celui-là voulant

opiniâtrément lui en préférer un autre.

Vouloir connaître ces secrets et les scruter ne produit aucun fruit, mais plutôt déplaît aux saints, parce que je ne suis pas un Dieu de dissension, mais de paix (I Corint., xiv, 33), et cette paix consiste plutôt dans une sincère humilité que dans l'exaltation de soi-même.

III. Quelques-uns se sentent entraînés par une affection et un zèle plus ardents vers un autre; mais ces sentiments viennent plutôt de l'homme que de Dieu.

C'est moi qui ai fait tous les saints, moi qui leur ai donné la grâce, moi qui leur ai décerné la gloire.

Je sais, moi, les mérites de chacun; c'est moi qui les ai prévenus de mes plus douces bénédictions;

Moi encore qui, dans ma prescience, ai connu mes bien-aimés avant tous les siècles; je les ai choisis du milieu du monde, et ce ne sont pas eux qui m'ont choisi les premiers.

C'est moi qui les ai appelés par ma grâce, qui les ai attirés par ma miséricorde et les ai conduits à travers les différentes tentations.

C'est moi qui ai répandu en eux d'ineffables consolations, moi qui leur ai accordé la persévérance, moi qui ai couronné leur patience.

Je connais le premier et le dernier, et tous je les embrasse d'un incomparable amour.

IV. C'est moi qu'il faut louer dans tous mes saints, moi qu'il faut bénir au-dessus de tout et honorer en chacun de ceux que j'ai investis d'une telle gloire et prédestinés sans aucun mérite précédent de leur part.

Celui donc qui méprise le plus petit des miens n'honore pas le plus grand, parce que, le petit et le grand, c'est moi qui les ai faits.

Et celui qui rabaisse quelqu'un de mes saints me rabaisse moi-même et tous ceux qui sont dans le royaume des cieux.

Tous ne sont qu'un par le lien de la charité; tous ont un même sentiment et une même volonté, et tous sont unis par le même amour.

V. Ce n'est pas tout, et ce qui est bien plus sublime encore, ils m'aiment plus qu'eux-mêmes, plus que leurs mérites.

Car, ravis au-dessus d'eux-mêmes et tirés hors de la sphère de leur propre amour, ils passent tout entiers dans le mien, où ils se reposent avec délices.

Rien qui puisse les distraire ou les faire déchoir, parce que, remplis de l'éternelle vérité, ils brûlent de la

flamme inextinguible de la charité.

VI. Silence donc aux hommes charnels et terrestres! qu'ils cessent de discourir sur l'état des saints, eux qui ne savent aimer que leurs satisfactions particulières. Ils ôtent ou ajoutent selon leur inclination, et non comme il plaît à l'éternelle vérité.

Chez beaucoup, c'est ignorance, chez ceux surtout qui, peu éclairés, savent rarement aimer quelqu'un d'un amour entièrement spirituel.

C'est encore par une affection naturelle, par une amitié tout humaine qu'ils se sentent fortement portés vers tels ou tels saints, et ils s'imaginent qu'il en est des choses du ciel comme de celles des basses régions de la terre.

Mais la distance est infinie entre ce que pensent les hommes imparfaits et ce que découvrent les hommes éclairés par la révélation d'en haut.

VII. Gardez-vous donc, mon fils, de traiter avec curiosité ces questions qui passent votre intelligence; mais plutôt portez toute votre application et vos soins à mériter au moins la dernière place dans le royaume de Dieu.

Et quand quelqu'un saurait qui est plus saint ou plus grand dans le royaume des cieux, que lui servirait cette connaissance, s'il n'en prenait occasion de s'humilier devant moi et d'exalter la gloire de mon nom?

Celui qui pense à la grandeur de ses péchés et à l'imperfection de ses vertus, et à l'immense distance qui le sépare de la perfection des saints, est infiniment plus agréable à Dieu que celui qui dispute sur le degré plus ou moins élevé de leur mérite.

Il vaut mieux adresser aux saints de pieuses prières accompagnées de larmes, et implorer dans l'humilité de l'esprit leurs glorieux suffrages, que de scruter par de vaines recherches le secret de leur état.

VIII. Les saints sont contents et parfaitement contents, pourvu que les hommes sachent se contenter et réprimer leurs vains discours.

Ils ne se glorifient point de leurs propres mérites, car ils ne s'attribuent aucun bien et rapportent tout à moi, qui leur ai tout donné de la source intarissable de mon amour.

Tel est l'amour dont ils sont remplis pour la divinité, et telle est la joie qui déborde de leur cœur, que rien ne manque à leur gloire et que rien ne peut manquer à leur félicité.

Tous les saints sont d'autant plus humbles en eux-mêmes qu'ils sont plus élevés en gloire, d'autant plus près

de moi, d'autant plus chers à mon amour.

Voilà pourquoi vous lisez, dans les saints livres, qu'ils déposaient leurs couronnes au pied du trône de Dieu, se prosternant devant l'Agneau et adorant Celui qui vit dans les siècles des siècles (Apoc., iv, 10).

IX. Plusieurs recherchent qui est le plus grand dans le royaume de Dieu, et ils ne savent pas s'ils seront dignes d'être comptés parmi les plus petits.

C'est une grande chose que d'être même le plus petit dans le ciel où tous sont grands, parce que tous seront appelés et seront en effet les enfants de Dieu.

Le moindre d'entre eux en vaudra mille, et le pécheur de cent ans mourra (Isaie, lx, 22).

Car mes disciples, ayant demandé qui était le plus grand dans le royaume des cieux, entendirent cette réponse :

Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Or quiconque se sera fait petit comme cet enfant est le plus grand dans le royaume des cieux (Matth., xviii, 4).

Malheur à ceux qui dédaignent de s'abaisser volontairement avec les petits, car la porte du ciel est basse et ne leur permettra pas d'entrer!

Malheur pareillement aux riches qui ont ici-bas leur consolation (Luc, vi, 24-20); car, tandis que les pauvres entreront dans le royaume de Dieu, eux se tiendront dehors, poussant des cris de détresse!

Réjouissez-vous, humbles; pauvres, tressaillez de joie, parce que le royaume de Dieu est à vous, si cependant vous marchez dans la vérité.

I

Mon fils, gardez-vous de disputer sur des sujets trop élevés et sur les jugements cachés de Dieu... Parmi tous les mystères restés inaccessibles à la raison humaine, l'un des plus profonds est la conduite de la Providence, si différente à l'égard des hommes. Les inégalités si nombreuses et si tranchées que nous remarquons dans les condi-

tions sociales se retrouvent dans la distribution des biens de la grâce. L'esprit s'en attriste quelquefois et s'en préoccupe souvent. Or, à ces inquiétudes et à ces doutes, point d'autre réponse que celle-ci : Vous est juste, Seigneur, et vos jugements sont droits (TOB., III, 2). Le jour viendra où Dieu manifestera au monde sa sagesse et sa bonté. En attendant, adorons ses desseins impénétrables, et, sans nous inquiéter des autres, songeons à le remercier pour nous-mêmes qui avons été favorisés de tant de grâces.

II

Évitez aussi de vous enquérir et de disputer des mérites des saints... Cet avis, qui avait son opportunité dans des siècles de foi, ne trouve plus guère d'application à l'époque où nous vivons. Et qui donc prend parti aujourd'hui pour ou contre les saints ? Cette modération est-elle un progrès ? Disons qu'elle est plutôt un symptôme d'indifférence et d'apathie religieuse. On ne dispute plus sur le mérite des saints, parce que l'on s'occupe à peine de ce qu'ont fait les saints et qu'on songe assez peu à les glorifier, moins encore à les imiter.

III

Quelques-uns se sentent entraînés par un zèle et

une affection plus ardente pour quelques saints... Cette prédilection et cet attrait ne sont pas blâmables, pourvu qu'on ne s'écarte pas des règles et de l'esprit de l'Église. Dans l'honneur que nous rendons aux saints, songeons d'abord à Marie, la mère du Sauveur, qui, de tout temps, a été honorée d'un culte spécial, culte qui doit être assurément au-dessous de celui que nous devons à Dieu, mais qui doit s'élever aussi au-dessus de celui que nous rendons aux saints. Au moment où nous traçons ces lignes, la dévotion envers l'auguste Marie a pris une extension que nous sommes heureux de constater. Qu'un zèle ardent nous anime pour la propager encore davantage. Que de grâces n'obtiendrons-nous pas par sa protection toute-puissante !

IV

C'est moi qu'il faut louer dans tous mes saints... Ce que je suis, disait saint Paul, je ne le suis que par la grâce de Dieu. Il est vrai qu'il ajoutait : Et cette grâce n'a pas été stérile en moi (I Cor., xv, 10). Quelle qu'ait été la fidélité de l'Apôtre, la gloire doit remonter à celui qui est le principe de tout mérite et la cause de toute sainteté.

V

Ce n'est pas tout, et ce qui est bien plus sublime

encore, ils m'aiment plus qu'eux-mêmes... Car ravis au-dessus d'eux-mêmes, et tirés hors de la sphère de leur propre amour... Sur la terre, l'amour que nous nous portons à nous-mêmes l'emporte sur celui que nous ressentons pour Dieu, parce que nous ne connaissons ni Dieu ni nous-mêmes. Tout le contraire arrivera dans la vie à venir; Dieu se manifestant à nous dans toutes ses splendeurs, nous serons tellement épris et absorbés dans la contemplation de cette beauté suprême, que le moi humain, sans toutefois cesser d'être ce qu'il est, disparaîtra dans l'immensité divine comme la goutte de rosée se perd dans l'Océan où elle demeure confondue.

VI

Silence donc aux hommes charnels et terrestres... Tout ce que nous savons, c'est que les saints sont heureux, et que leur bonheur est tout à la fois un don de Dieu et une récompense pour leurs vertus. Que ces deux pensées nous suffisent pour remercier Dieu, l'auteur de tout bien, et pour nous porter à honorer les saints, ses amis particuliers et nos protecteurs dévoués.

VII

Gardez-vous donc, mon fils, de traiter avec curiosité ces questions, mais plutôt portez toute votre

application et vos soins à mériter... Voilà le véritable culte qui honore les saints : l'imitation de leurs vertus; le reste n'est souvent que curiosité, imagination, illusion ou recherche de nous-mêmes. Lisons la vie des saints pour être éclairés, édifiés et encouragés; ils sont nos modèles, et tous nous disent avec saint Paul : Soyez nos imitateurs comme nous l'avons été de Jésus-Christ (PHIL. III, 1).

VIII

Les saints sont contents, heureux et parfaitement heureux... Qu'avons-nous besoin d'en savoir plus ? *Ils ne se glorifient point de leurs propres mérites...* Voici pour commentaire de ce verset un magnifique passage de saint Jean : Je vis les vingt-quatre vieillards se prosterner devant le trône et adorer celui qui vit dans les siècles des siècles et ils jetaient leurs couronnes devant le trône et disaient : Vous êtes digne, Seigneur, notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la louange, car vous avez fait toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles sont et qu'elles ont été créées (APOC., IV, 6).

IX

Plusieurs recherchent qui est le plus grand... Quiconque se sera fait petit comme cet enfant est le

plus grand dans le royaume des cieux... Telle est la conclusion pratique de tout ce chapitre. Premièrement, respecter le secret de Dieu touchant le rang et l'élévation des saints; secondement, se former une grande idée de leur gloire, afin de s'exciter à l'imitation de leurs vertus; troisièmement, leur rendre un culte et leur adresser souvent des supplications et des prières; enfin, se rappeler surtout que celui qui se sera fait petit comme un enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux.

Réjouissez-vous, humbles; pauvres, tressaillez de joie... Cette parole est le commentaire de celles qui furent prononcées par le Sauveur dans son fameux discours sur la montagne : *Heureux les pauvres en esprit* (MATTH., V, 3). Ce dernier mot indique deux choses : le détachement chez ceux qui possèdent, la résignation chez ceux qui sont dépourvus. Un pauvre peut être un mauvais riche, s'il convoite avec passion ce qu'il ne lui est pas permis d'avoir; un riche peut être un bon pauvre, s'il est vraiment exempt de toute affection désordonnée pour les biens de ce monde. Mais parce que cette vertu de saint détachement volontaire est difficile et rare, il est dit : Malheur aux riches qui ont ici-bas leur consolation; car tandis que les pauvres entreront dans le royaume de Dieu, eux se tiendront dehors en poussant des cris de détresse !

CHAPITRE LIX

Qu'il faut mettre en Dieu son espoir et toute sa confiance.

SOMMAIRE :

Dieu seul mérite toute notre confiance, et nous ne devons pas moins le bénir dans les épreuves que dans les consolations, parce que c'est pour notre bien qu'il permet la tentation.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, la confiance que je puis avoir en cette vie, quelle est-elle, ou quelle est ma plus grande consolation au milieu de ce qui apparaît sous le ciel ?

N'est-ce pas vous, Seigneur, mon Dieu, dont la miséricorde est infinie?

Où me suis-je trouvé bien sans vous ? et quand ai-je pu être mal, vous présent ?

J'aime mieux être pauvre avec vous que riche sans vous.

Je préfère être pèlerin avec vous sur la terre, plutôt que de posséder le ciel sans vous. Là où vous êtes, là est le ciel ; et la mort et l'enfer sont où vous n'êtes pas.

Vous êtes tout mon désir à moi, et c'est pourquoi je ne puis que gémir, crier et prier devant vous.

Personne enfin en qui je puisse avoir pleine confiance dans mes besoins et qui me vienne en aide plus à propos que vous.

Vous êtes mon espérance, ma confiance, mon consolateur, et, en tout, l'ami le plus fidèle.

II. Tous cherchent leur intérêt (PHILIP., II, 4) ; vous ne voulez rien autre chose que mon salut et mon avancement, et par vous tout se trouve converti pour moi en bien.

Même quand vous m'exposez aux diverses tentations et adversités, vous organisez tout cela pour mon utilité, vous qui avez coutume d'interroger vos élus par mille épreuves.

Et, dans ces épreuves, vous ne devez pas être moins aimé et moins loué que si

vous me remplissiez de vos célestes consolations.

III. En vous donc, Seigneur, mon Dieu, je place toute mon espérance et mon refuge; en vous je dépose toutes mes tribulations et mes angoisses; car je ne trouve que faiblesse et inconstance dans tout ce que je vois hors de vous.

Car il n'est point d'amis, si nombreux qu'ils soient, pour me servir, ni de protecteurs assez puissants pour m'aider, ni de conseillers assez sages pour me donner une réponse utile, ni de livre savant qui me console, ni de retraite qui m'ouvre un sûr et doux abri, si vous n'êtes vous-même mon appui, mon aide, ma force, ma consolation, ma lumière et mon asile.

Car tout ce qui semble devoir procurer la paix et la félicité n'est rien sans vous et n'apporte réellement rien d'heureux.

IV. Ainsi donc, le terme de tous biens, l'océan de la vie, l'abîme de la science, c'est vous; et aussi, espérer uniquement en vous, c'est la suprême consolation de vos serviteurs.

V. Vers vous s'élèvent mes yeux, en vous je me confie, mon Dieu, Père des miséricordes.

Bénissez et sanctifiez mon âme par votre céleste bénédiction, afin qu'elle devienne votre demeure sainte et le siége de votre éternelle gloire, et que rien dans ce temple où vous daignez habiter ne blesse les regards de votre majesté.

Selon la grandeur de votre bonté et la multitude de vos miséricordes, regardez-moi (Ps., LXVIII, 10-17); exaucez la prière de votre pauvre serviteur exilé loin de vous, dans la région de l'ombre de la mort.

Protégez et conservez l'âme du plus petit de vos serviteurs au milieu de tous les dangers de cette vie corruptible; et que votre grâce l'accompagne et la conduise par le sentier de la paix à la patrie de l'éternelle lumière. Ainsi soit-il.

I

Seigneur, la confiance que je puis avoir en cette vie, quelle est-elle?... Si quelqu'un de nos pieux lecteurs s'est jamais trouvé en présence d'un chef-d'œuvre de peinture dû au génie et à la foi

d'un artiste chrétien, il a dû passer de longues heures dans le silence de l'extase et de l'admiration, nulle parole ne pouvant exprimer les émotions qui se succèdent dans l'âme qui sait comprendre et sentir. Dès les premiers mots, le cœur s'ouvre et se dilate. *Seigneur, la confiance que je puis avoir en cette vie... n'est-ce pas vous?...* L'âme ne dit pas : Vous êtes, Seigneur, ma confiance et ma plus grande consolation. Cette manière de parler pourrait laisser à entendre qu'à côté de Dieu il y a encore d'autres sujets, moindres sans doute, mais enfin d'autres sujets de confiance et de consolation. Non, le tour de phrase employé est bien plus vif et plus saisissant. *Seigneur, la confiance que je puis avoir en cette vie, quelle est-elle? et ma plus grande consolation au milieu de tout ce qui s'offre à mes regards sous le ciel, n'est-ce pas vous, Seigneur, mon Dieu?* Ne semble-t-il pas que l'âme ait parcouru tous les lieux, interrogé toutes les créatures, essayé toutes les positions, imaginé toutes les hypothèses, et que, toute expérience faite, elle n'ait rien trouvé qui l'apaise et la satisfasse? *Où ai-je été bien sans vous? Où ai-je pu être mal avec vous?* Mais quelle délicieuse effusion d'amour dans les expressions qui suivent : *J'aime mieux être avec vous, voyageur sur la terre, que de posséder le ciel sans vous!* Pour mieux prouver la force du lien qui l'attache à son Bien-Aimé, l'âme a recours aux suppositions

même impossibles : elle préfère, dit-elle, voyager sur la terre avec son Dieu que posséder le ciel sans lui ; mais bientôt, se reprenant elle-même et se replaçant dans la vérité, elle ajoute : Là où vous êtes, là est le ciel, et là où vous n'êtes pas sont la mort et l'enfer. Mais voilà qu'une triste réminiscence, qui n'est pas toutefois sans charme et sans attrait, va terminer cette effusion d'amour. L'âme s'est rappelé qu'elle est encore dans l'exil, et c'est pourquoi, dit-elle, je ne puis loin de vous que soupirer, gémir et prier. Quelle insistance dans ce mot répété : *Tu es spes mea*, mon espérance ! C'est vous ma consolation ; c'est *vous*, vous toujours, et rien que *vous*, ô mon Dieu !

II

Tous cherchent leur intérêt, vous ne voulez rien autre chose que mon salut... C'est l'accusation qu'on peut avec vérité et justice adresser à tous les amis de la terre. Il y a toujours un fond d'égoïsme dans les affections humaines, dans celles mêmes qui paraissent les plus pures et les plus désintéressées. Seule l'amitié de Jésus est sans mélange et sans retour personnel. Il nous aime pour nous ; c'est notre salut qu'il veut, c'est notre avancement qu'il se propose. Aussi la conclusion est celle-ci : *Je ne dois pas moins vous aimer ni vous louer dans les épreuves que si vous me remplissiez des plus douces consolations.*

III

En vous donc, Seigneur, je place toute mon espérance... Pourquoi redire encore ce qui a été dit déjà? Oh! c'est que toutes les fois qu'un sentiment domine dans l'âme, il faut qu'il se reproduise et finisse même par absorber tous les autres. Voyez avec quelle complaisance l'âme fidèle se livre à cette longue énumération de parties : *Il n'est pas d'amis, si nombreux qu'ils soient, pour me servir, ni de protecteurs assez puissants*, et le reste... Plus haut, l'âme avait exprimé équivalemment toutes ces choses, quand elle avait dit : *Je ne trouve que faiblesse et inconstance dans tout ce que je vois hors de vous.* Il faut maintenant qu'elle revienne sur ces pensées, il faut qu'après les avoir exposées sommairement elle les reprenne en détail, les quittant une à une et comme à regret, pour les résumer de nouveau dans cette conclusion, toujours la même : *Car tout ce qui semble procurer la paix et le bonheur n'est rien sans vous.*

IV

Ainsi donc le terme de tous les biens, l'océan de la vie... Lorsque nous nous trouvons en présence de quelque spectacle merveilleux et surprenant, nous avons bien vite épuisé toutes les formules de la surprise et de l'admiration. Que c'est beau !

que c'est magnifique! que c'est grand! que c'est ravissant! et puis, quand les mots nous manquent, nous nous taisons, nous contemplons, nous jouissons. Voilà encore une fois l'état de l'âme devant la suprême beauté, devant l'infinie bonté. Vous êtes le principe et le terme de tous les biens, la plénitude de la vie, la source inépuisable de toute lumière : que dire maintenant? Le langage humain n'a plus de termes, il ne reste qu'à s'abîmer dans ces profondeurs où disparaît tout ce qui est créé.

V

Vers vous s'élèvent mes yeux... Sanctifiez mon âme, bénissez-la de votre céleste bénédiction... Plus d'une fois nous avons signalé à nos lecteurs tout ce que les prières répandues çà et là dans le livre de l'*Imitation* ont de touchant, de sublime et surtout d'approprié aux besoins de l'humanité. Ce ne sont point des formules banales, ou vagues, ou exagérées, composées avec réflexion dans le secret du cabinet par un homme qui parle pour nous et souvent sans nous. Non, ces prières répondent si bien à tous les instincts de notre âme qu'il nous semble que nous serions capables d'en exprimer de semblables. C'est le cri de la nature, c'est l'inspiration de la grâce, c'est l'élan du cœur, c'est l'âme tout entière qui monte au ciel comme une flamme d'amour.

LIVRE QUATRIÈME

EXHORTATION AFFECTUEUSE A LA SAINTE COMMUNION

SOMMAIRE :

Les cinq versets qu'on va lire, et qui se trouvent placés à la tête de ce livre, sont tous, à dessein, tirés textuellement de la sainte Écriture, et forment comme le riche, l'inépuisable fond de doctrine qui sera exposé et développé dans les chapitres qui vont suivre. Il était juste, au reste, avant de faire entendre la voix de l'homme, de citer la parole de Dieu contenue dans les saints Livres ; mais parce qu'un seul mot sorti d'une bouche divine a une profondeur de sens et une étendue d'application que l'intelligence humaine ne peut mesurer ni atteindre, les divers passages des saints Livres qui sont ici rapportés ne doivent pas être lus seulement avec l'esprit de l'homme, mais étudiés avec l'esprit de Dieu et avec cette religieuse attention qui faisait dire au prophète royal : « La méditation de votre loi est l'occupation de mes jours et de mes nuits, ô mon Dieu. »

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. Venez à moi, vous tous que le poids du labeur accable, et je vous soulagerai (MATTH., XI, 20).

II. Le pain que je donnerai est ma chair, que je livrerai pour la vie du monde (JEAN, VI, 25).

Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi (I CORINTH., XI, 24).

III. Celui qui mange ma

chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui (JEAN, VI, 57).

IV. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. (IBID.)

I

Venez à moi, vous tous que le poids du labeur accable, et je vous soulagerai (MATTH., XI, 28).

Venez. Celui qui prononce cette parole, c'est vous, ô Jésus, vrai Dieu et vrai homme descendu des cieux pour vous rapprocher de moi. Oh! que j'avais besoin d'être encouragé par ce mot si plein de tendresse : *Venez*. Car, pour aller à vous, ô mon Dieu, deux conditions sont requises : être *invité*, être *aidé*. Sans l'invitation, qui oserait? N'êtes-vous pas la Majesté infinie qu'on ne peut envisager qu'avec crainte? Sans l'aide, qui pourrait? Ne suis-je pas une misère dans un sens également infini? Mais voici, Seigneur, qu'usant envers votre pauvre serviteur d'une condescendance qui confond toutes ses pensées vous laissez tomber de vos lèvres ce mot inespéré : *Venez*. C'est ainsi que vous en avez usé, ô bon Jésus, envers votre disciple lorsque, lui sur une barque et vous au milieu de la mer, il vous adressait cette prière si humble et si confiante : Si c'est vous, commandez que j'aille vous trouver en marchant sur les flots. Et moi aussi j'attendais la parole d'encouragement pour aller à vous, mon Dieu; mais

comme Pierre, et plus que Pierre, j'avais besoin du secours de votre main pour achever ma course. Or, c'est votre amour qui me convie, et c'est votre puissance qui me soutient. Soyez donc loué pour votre puissance, mais soyez à jamais béni et aimé pour votre amour.

A moi, venez *à moi*. Qui est ce *moi?* Je me rappelle qu'avant de formuler sa demande d'aller à Jésus Pierre avait eu soin de dire : Seigneur, *si c'est vous*. Louable et prudente précaution ! car si ce n'eût pas été vous, mon Dieu, quelle raison aurait eue votre disciple de montrer un tel empressement ? Mais c'était bien vous ; et je comprends dès lors les saintes impatiences de son amour. Pour moi, nul doute ne m'est permis. Je sais qui vous êtes ; et lorsque vous dites : *Venez à moi*, je me souviens que vous seul êtes riche, car votre Père a tout remis entre vos mains (JEAN, XIII, 3). Vous seul êtes puissant, car tout pouvoir vous a été donné au ciel et sur la terre (MATTH., XXVIII, 18). Vous seul êtes vraiment savant, car en vous sont tous les trésors de la sagesse et de la science (COLOSS., II, 37). Vous seul êtes vraiment bienfaisant, car c'est de vous qu'il a été dit : Il a passé en faisant le bien et guérissant toutes les infirmités (ACT., X, 38).

Mais, hélas ! s'il en est ainsi, mon Dieu, combien de fois me suis-je trompé de direction et

qu'ai-je trouvé en me tournant vers les hommes? La déception, peut-être le désespoir.

Vous tous. Tous. Il n'y a aucune exception : dès qu'on se trouve sous le poids des douleurs du corps ou des peines de l'âme, on est appelé. Ainsi, tandis que les heureux du siècle tiennent à distance les infortunés, parce que les plaintes de la misère les importunent et troublent leur repos, celui qui s'est appelé le Fils de l'homme et qui a pris sur soi toutes les épreuves auxquelles l'humanité est condamnée, loin de repousser aucun infortuné, appelle à lui tous ceux qui souffrent. Vous êtes pauvre, mon frère, *venez* à Celui qui fut pauvre et qui a révélé au monde ce mystère : Heureux les pauvres! Vous êtes dans les larmes; venez à celui qui en a versé de si abondantes et de si amères et qui a dit : Heureux ceux qui pleurent! Oh! la consolante ou plutôt la divine parole! *divine,* car un Dieu seul pouvait appeler à lui tous ceux qui souffrent, c'est-à-dire le genre humain tout entier. Mais, dans le genre humain, distinguons d'abord les plus éprouvés, ceux qui succombent sous le poids d'un travail pénible, d'un travail obscur, d'un travail incessant, d'un travail ingrat et peu rétribué : les pauvres. Distinguons ceux qui, plus à plaindre, subissent les douleurs de l'âme, douleurs silencieuses, qui suintent du cœur goutte à goutte; douleurs cuisantes, qui

s'échappent en laves brûlantes par les cris du désespoir. C'est à eux que Jésus dit : *Venez*. Mais venez tous : les pécheurs les premiers, les pécheurs même avant les malheureux et d'autant plus qu'ils sont pécheurs.

Et je..... Qui parle ainsi de lui-même? Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Voilà le seul protecteur, parce que seul il réunit deux qualités qu'on ne rencontre pas chez les protecteurs de la terre : la suprême puissance et l'infinie bonté. Les amis selon le monde ne peuvent pas ou ne veulent pas ; Jésus-Christ, le seul ami, peut et veut tout à la fois. En Jésus-Christ, la puissance égale la bonté : quel motif de confiance !

Vous soulagerai... Parole admirable qu'un Dieu seul pouvait prononcer, qu'un Dieu seul pouvait réaliser. Car, nous le demandons, quel grand de la terre aurait jamais osé tenter une pareille entreprise sans s'exposer au reproche d'impuissance ou d'imposture? Pour pouvoir dire à tous les infortunés : Venez à moi et je *vous soulagerai*, il fallait être en mesure de dire à l'aveugle : Vois; au paralytique : Marche; au sourd : Entends; au coupable : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis (Luc, v, 20).

Que les personnes favorisées des dons de la fortune et appelées ainsi à devenir la providence vivante des malheureux s'emparent de ces divines paroles et s'appliquent à les réaliser dans

la mesure qui leur a été donnée ; car si les trésors que renferme notre bourse sont trop bornés pour que nous puissions dire à ceux qui sont dans le besoin : Venez à moi, vous tous qui souffrez ; il faut du moins que les trésors de compassion contenus dans notre cœur soient en quelque sorte infinis comme la bonté du Dieu qui les inspire. C'est à nous qu'il a été dit, au sujet de l'exercice de la miséricorde : Soyez parfaits comme votre Père céleste lui-même est parfait (MATTH., V, 48). Ainsi, à défaut d'or, ayons une larme. L'or peut servir à calmer la faim ; une larme, à guérir une blessure du cœur. A défaut d'une parole toute-puissante, ayons une parole compatissante... car si nous n'avons pas le pouvoir de dire au perclus : Lève-toi et marche, nous pouvons soulever le perclus et l'aider dans son infirmité et son abandon. Mais revenons au texte.

II

Le pain que je donnerai est ma chair[1], *que je livrerai pour la vie du monde* (JEAN, VI, 52).

Le pain que je donnerai... Ce sont les paroles de la promesse. Jésus s'engage ici à donner un

1. La plupart des traducteurs ont rendu ainsi ces mots de l'Évangile : *Panis, quem ego dabo, caro mea est :* Le pain que je donnerai, *c'est* ma chair. Le texte porte *est* ma chair et non *c'est* ma chair, ce qui présente un bien autre sens et exclut toute équivoque, en indiquant que le pain a disparu pour faire place à la chair de Jésus-Christ, qui seule subsiste.

jour son propre corps en nourriture. Mais après l'engagement viendra l'exécution : Prenez et mangez, a-t-il dit à la veille de sa mort à ses apôtres, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang. Ces paroles sont celles de l'institution; rapprochées des paroles de la promesse, elles forment un tout complet et indivisible. Quand donc Jésus les prononça sur le pain et sur la coupe de vin qu'il tenait dans ses mains vénérables, il établit le sacrement et institua le sacrifice de son corps et de son sang. Et quand il ajouta, en s'adressant à ses apôtres : Faites ceci en mémoire de moi, il les consacra, eux et leurs successeurs, jusqu'à la fin des temps, ministres de son sacrement et prêtres de son sacrifice.

III

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui (JEAN, VI, 57).

Voilà l'effet de l'Eucharistie, l'union. Union de l'homme avec Dieu... Union si étroite et si intime que l'homme peut dire avec vérité : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (GALAT., II, 20). Est-il possible de rien concevoir qui soit à la fois plus avantageux et plus glorieux? En effet, le principe de notre malheur, c'est notre identité avec Adam qui, comme père du genre humain, renfermait toute

sa race en sa personne; le principe de notre régénération, c'est notre union avec Jésus-Christ qui, comme réparateur universel, se substitue au premier Adam pour nous donner une vie nouvelle. Écoutons saint Paul : De même que tous sont morts en Adam, ainsi tous sont vivifiés en Jésus-Christ (Corint., xv, 22). Dépouillons-nous donc du vieil homme et revêtons-nous du nouveau (Coloss., iii, 9). Or, quel admirable et parfait revêtement, ou plutôt quelle merveilleuse transformation de tout notre être dans l'Être divin !... abîme sans fond où nous allons nous perdre corps et âme, pour n'être plus qu'un avec Jésus, selon cette parole : Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

IV

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie (Jean, vi, 57).

Esprit... Ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ces choses, disait le Sauveur à son disciple (Matth., xvi, 17). *Vie*... En lui était la vie (Jean, i, 4). Recevons donc toutes ses paroles avec foi et amour, et qu'il ne soit pas dit de nous : Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu (Ibid.).

Nous placerons à la fin de ce chapitre une

remarque générale. Comme le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* n'est qu'un développement des maximes de l'Évangile, le lecteur rencontrera presque à chaque page des textes tirés de ce livre divin. Nous avons pris soin de les indiquer avec une scrupuleuse attention, afin qu'on les reçoive avec tout le respect et la vénération qui leur sont dus. Nous conseillons à cette occasion aux personnes pieuses cette heureuse pratique des saints, de porter toujours sur soi un exemplaire du Nouveau Testament. Saint Louis de Gonzague appelait son *Évangile* son livre des règles, et son chapelet ses trois trésors.

CHAPITRE PREMIER

Avec quel respect il faut recevoir Jésus-Christ.

SOMMAIRE :

Deux mots peuvent résumer le quatrième livre de l'*Imitation* : respect et confiance. *Respect*; il est poussé dans ces pages, sinon aussi loin que l'exige la majesté de Dieu, du moins aussi loin que le comporte l'esprit de l'homme... *Confiance*; elle se dilate et s'épanche autant que l'invite la Bonté infinie qui se prodigue... — Nous prions le lecteur de ne pas oublier cette observation générale s'il veut avoir l'intelligence de ce

livre... *Respect et confiance*, voilà donc l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de ces admirables pages... Dans le chapitre qu'on va lire, c'est le respect qui domine; ce doit être par conséquent le fruit particulier qu'il faut recueillir de cette méditation... Et c'est pourquoi tous ceux qui ont travaillé à collationner les diverses parties de cet ouvrage ont intitulé ce chapitre : *Du respect avec lequel il faut recevoir Jésus-Christ...*

VOIX DU DISCIPLE.

I. Telles sont vos paroles, ô Christ, Vérité éternelle, bien qu'elles n'aient pas été dites dans le même temps, ni écrites dans la même page.

II. Donc, puisqu'elles sont de vous et véritables, c'est avec reconnaissance et avec fidélité que je dois les recevoir toutes.

Elles sont de vous, et c'est vous qui les avez proférées : elles sont aussi à moi, puisque c'est pour mon salut que vous les avez dites.

C'est avec joie que je les recueille de votre bouche, afin qu'elles restent plus profondément gravées dans mon cœur.

III. Elles m'encouragent, ces paroles si pleines de compassion, de douceur et d'amour; mais la frayeur me saisit à la vue de mes propres péchés; et quand je veux participer à de si augustes mystères, je me sens comme repoussé par le fouet de ma conscience impure.

IV. Provoqué par la douceur de vos paroles, je demeure néanmoins accablé sous le nombre et le poids de mes crimes.

V. Vous m'ordonnez d'approcher de vous avec confiance si je veux avoir part avec vous, et de recevoir l'aliment de l'immortalité si je désire obtenir l'éternité de vie et de gloire.

VI. Venez à moi, dites-vous, vous tous que le poids du labeur accable, et je vous soulagerai.

VII. O douce et amicale parole à l'oreille d'un pécheur, que celle où vous, Seigneur, mon Dieu, vous invitez l'indigent et le pauvre à la communion de votre très-saint corps!

VIII. Mais qui suis-je, moi, Seigneur, pour avoir cette présomption d'approcher de vous?

Quoi! les cieux des cieux ne peuvent vous contenir (III, Rois, VIII, 27), et vous dites : Venez à moi, tous!

Que veut dire cette condes-

cendance si miséricordieuse, cette invitation si aimable?

Comment oserai-je aller à vous, moi qui n'ai la conscience d'aucun bien qui puisse excuser cette présomption?

Comment vous introduirai-je dans ma maison, moi qui si souvent ai contristé votre doux visage.

Le respect arrête les anges et les archanges, la crainte s'empare des saints et des justes, et vous dites : Venez à moi, tous.

IX. Si ce n'était vous qui parliez ainsi, Seigneur, qui croirait que c'est vrai?

Et si vous-même ne l'ordonniez, qui aurait l'audace d'approcher?

X. Nous voyons que Noé, homme juste, a travaillé cent ans à la construction de l'arche où il devait se sauver avec quelques personnes; et moi, comment pourrai-je en une heure me préparer à recevoir dignement le Créateur du monde?

XI. Moïse, votre grand serviteur et votre ami de prédilection, a fait une arche d'un bois incorruptible et l'a revêtue d'un or très-pur pour y déposer les tables de la loi; et moi, boue animée, j'oserai, comme si c'était la chose la plus simple, vous recevoir, vous, l'Auteur de la loi et le Dispensateur de la vie!

XII. Salomon, le plus sage des rois d'Israël, a mis sept ans à bâtir un temple magnifique à la gloire de votre nom.

Pendant huit jours de fête, il en a célébré la dédicace; il a offert mille victimes pacifiques, et, au son des trompettes et parmi des cris de joie, il a placé solennellement l'arche d'alliance dans le lieu qui lui était préparé.

XIII. David, ce roi si pieux, dansa de toutes ses forces devant l'arche de Dieu au souvenir des bienfaits accordés autrefois à ses pères; il commanda divers instruments de musique, composa des psaumes, les fit chanter avec allégresse, et, inspiré par la grâce de l'Esprit-Saint, il les exécuta lui-même sur la harpe; il apprit au peuple d'Israël à louer Dieu de tout son cœur et à le célébrer chaque jour, dans un pieux concert de bénédictions et de louanges.

XIV. Et moi, misérable et le plus pauvre des hommes, comment vous introduirai-je dans ma maison, quand je suis à peine capable d'employer dévotement une demi-heure? et plût à Dieu que je pusse employer une seule fois dignement ce temps si court!

O mon Dieu, que n'ont pas fait ces hommes pour vous plaire!

XV. Hélas! que c'est peu

ce que je fais! qu'ils sont courts, les instants que je consacre à me disposer à la communion! Rarement tout entier recueilli, plus rarement encore je me sens libre de toute distraction!

Et certes, en la salutaire présence de votre divinité, nulle pensée indigne ne devrait s'offrir à moi, nulle créature ne devrait m'occuper; car ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges qui va devenir mon hôte.

XVI. Et cependant elle est bien grande, la distance qui se trouve entre l'arche d'alliance, avec ce qu'elle renferme, et votre corps très-pur avec ses ineffables vertus; entre les sacrifices de la loi, figures du sacrifice à venir, et la véritable hostie de votre corps, complément de tous les rites anciens.

D'où vient donc que je ne me sens pas plus embrasé d'amour en votre adorable présence?

XVII. Comment se fait-il que je ne me prépare pas avec plus de sollicitude à la réception de vos saints mystères, quand les saints des anciens jours, les patriarches et les prophètes, les rois et les princes, avec tout leur peuple, ont montré un zèle si ardent pour le culte divin?

XVIII. Si telle était la ferveur qu'inspirait alors l'arche d'alliance, et si sa vue rappelait si vivement aux hommes l'obligation de leur Dieu, quel ne doit pas être pour moi et pour tout le peuple chrétien le devoir du respect et de la dévotion, en présence de ce sacrement et dans la réception du corps si précieux de Jésus-Christ!

XIX. Plusieurs courent en divers lieux pour visiter les reliques des saints, écoutent avec admiration le récit de leurs œuvres, s'extasient devant la grandeur de leurs basiliques et baisent avec respect leurs ossements sacrés, enveloppés dans la soie et dans l'or.

Et voici que vous-même êtes ici présent près de moi sur l'autel, ô mon Dieu, vous, le Saint des saints, le Créateur des hommes et le Seigneur des anges.

XX. Curiosité, attrait des choses nouvelles, voilà souvent ce qui se trouve au fond de ces pèlerinages dont le fruit d'amendement est médiocre, surtout quand ces sortes d'excursions se font sans pensée sérieuse et sans vraie contrition.

XXI. Mais ici, dans ce sacrement de l'autel, vous êtes présent, mon Dieu, Jésus-Christ fait homme, et là se recueillent en abondance les fruits du salut éternel, toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et saintement.

Et ce qui nous attire à votre autel, ce n'est ni une ombre de légèreté, ou de curiosité, ou de satisfaction des sens, mais une foi ferme, une vive espérance, une charité vraie.

XXII. O invisible Créateur du monde, ô Dieu, qu'elle est admirable, votre conduite sur nous! avec quelle suavité, quelle grâce, vous traitez vos élus, vous donnant vous-même à eux pour nourriture dans ce sacrement, que vous invitez à venir se nourrir de vous-même dans ce sacrement!

XXIII. C'est là ce qui passe toute intelligence; c'est là principalement ce qui attire les cœurs qui vous aiment et les embrase d'amour.

Car vos vrais fidèles, ceux dont toute la vie est un travail de perfectionnement, retirent ordinairement de ce très-saint sacrement une grande grâce de dévotion et l'amour de la vertu.

XXIV. O admirable et mystérieuse grâce du sacrement, connue seulement des fidèles serviteurs du Christ, mais que ne peuvent goûter les serviteurs infidèles, esclaves du péché!

XXV. Dans ce sacrement, la grâce spirituelle est donnée, les forces affaiblies de l'âme sont réparées, et la beauté première déflorée par le péché lui est restituée.

XXVI. Telle est même quelquefois la puissance de cette grâce que, par la plénitude du don de dévotion, non-seulement l'âme, mais le corps débilité lui-même, sent qu'un surcroît de forces lui est communiqué.

XXVII. Inépuisable sujet de douleur et de gémissement, disons-le, que notre tiédeur et notre négligence, cause du peu d'affection que nous ressentons pour recevoir Jésus-Christ, en qui résident toute l'espérance des élus et tout mérite!

XXVIII. Lui, en effet, est notre sanctification et notre rédemption; lui est la consolation des voyageurs aussi bien que l'éternelle félicité des saints.

XXIX. Et c'est pourquoi on ne saurait trop déplorer cette indifférence de tant d'âmes si peu touchées de ce mystère de salut, la joie du ciel et la sauvegarde du monde.

O déplorable aveuglement et dureté du cœur humain, qu'un don aussi ineffable n'a pas le pouvoir de rendre attentif, et qui arrive même à cette inadvertance par l'usage quotidien qu'il en fait!

XXX. Car si ce très-saint sacrifice ne se célébrait qu'en un lieu, et n'était consacré que par un seul prêtre dans le monde entier, avec quel empressement, pensez-vous, les hommes ne courraient-ils pas en ce lieu

et vers ce seul prêtre pour y voir célébrer les divins mystères?

Mais aujourd'hui un grand nombre ont été initiés au sacerdoce, et Jésus-Christ est offert en beaucoup de lieux, afin que la grâce et l'amour de Dieu pour l'homme éclatent d'autant plus que la sainte communion est plus répandue dans le monde.

XXXI. Grâces vous soient rendues, bon Jésus, pasteur éternel, qui daignez nous réconforter de votre corps et de votre sang précieux, pauvres exilés que nous sommes, et qui même, pour nous faire participer à ces sacrés mystères, avez laissé tomber de votre propre bouche cette touchante invitation : Venez à moi, vous tous que le poids du labeur accable, et je vous soulagerai (MATTH., XI).

I

Telles sont vos paroles, ô Christ, Vérité éternelle, bien qu'elles n'aient pas été dites dans le même temps, ni écrites dans la même page.

Telles sont vos paroles, ô Christ... C'est-à-dire, voilà ce que vous avez dit en divers temps, ce que nous lisons dans votre saint Évangile en différents endroits. Comme donc l'on réunit au foyer d'un pur cristal les rayons épars du soleil afin d'accroître en les concentrant l'activité de ses feux, ainsi nous rapprochons les unes des autres les paroles du Sauveur, pour que nos cœurs soient embrasés du feu de son amour.

Vérité... Mot admirablement placé à la tête de ce traité pour réveiller la foi au profond mystère de l'Eucharistie qui nous est révélé. Où serait en effet la place au doute, puisque le

Christ qui nous parle est la *Vérité ?* Seigneur, disait saint Pierre à l'occasion de cette même révélation, Seigneur, à qui irions-nous? N'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle? (JEAN, VI, 69.) Emparez-vous de cette réponse pleine de bon sens pour repousser les tentations, s'il s'en présente quelqu'une à votre esprit contre la foi à ce mystère.

Éternelle... Le Christ n'est pas seulement ici appelé *Vérité,* il est appelé Vérité *éternelle...* Écoutons saint Paul : Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. (HÉB., XIII, 8.) Hier désigne le temps de la loi ancienne qui était pleine de son attente... Aujourd'hui marque les jours de ma vie mortelle où il fut vu et entendu de tous. Demain peut signifier non-seulement la permanence de son esprit au sein de son Église, mais encore sa vie eucharistique au milieu de nous, vie véritable, que semble annoncer cette autre parole : Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (MATTH., XXVIII, 20).

II

Puis donc qu'elles sont de vous et véritables (ces paroles), *c'est avec reconnaissance et avec fidélité que je dois les recevoir toutes.*

Suivons bien l'enseignement logique des pensées renfermées dans ce verset. L'auteur a commencé par rapporter les paroles de Jésus-Christ : *Le pain que je donnerai est ma chair;* il constate que ces paroles sont vraiment de lui ; reste maintenant à tirer cette conséquence : c'est donc un devoir pour moi de les recevoir toutes avec reconnaissance et fidélité. Et d'abord, *reconnaissance :* voyez comme l'âme se repose avec complaisance dans ce délicieux sentiment; elles sont à moi, ces paroles, puisque c'est pour mon salut que vous les avez dites. Quelle sécurité dans ce mot : elles sont à moi! Ne semble-t-il pas que l'âme entre en possession de son bien, d'un bien qui lui appartient, d'un bien que personne ne pourra lui ravir, puisque c'est de Dieu lui-même qu'elle le tient? Et après la reconnaissance, la *fidélité* ou la *foi*. Pourquoi? parce que ces paroles sont de Jésus-Christ, et qu'étant de Jésus-Christ elles sont véritables. Que l'incrédulité, que l'hérésie n'essayent donc pas d'effacer ou de dénaturer le sens des expressions dont s'est servi Jésus-Christ, Vérité éternelle. L'âme fidèle répondrait : Elles sont de vous, ô Jésus, ces paroles, je les crois ; elles sont aussi à moi, je les garde ; non quelques-unes, mais toutes ; non celles que je comprends, mais celles qui passent la portée de mon intelligence ; elles resteront gravées au fond de mon cœur.

III

Elles m'encouragent, ces paroles si pleines de compassion, de douceur et d'amour; mais la frayeur me saisit à la vue de mes propres péchés ; et quand je veux participer à de si augustes mystères, je me sens comme repoussé par le fouet de ma conscience impure.

Elles m'encouragent... Nous savons comment ; nous avons médité une à une dans le chapitre précédent les expressions de ce touchant appel : Venez à moi, vous tous que le poids du labeur accable. Voyons maintenant dans le détail comment ces paroles encouragent. L'auteur distingue trois nuances dans les sentiments du cœur de Jésus, et qui sont indiquées dans cette sorte de gradation : *Elles sont pleines de compassion, de douceur et d'amour. Compassion :* Jésus s'adresse à tous ceux qui souffrent, qui sont écrasés. *Douceur :* il invite, il presse de venir à lui. *Amour :* il promet la délivrance ou tout au moins le soulagement de nos maux. Mais voilà qu'à l'extrémité de ce ciel si pur de délicieuse confiance un nuage s'est élevé... Le verset qui a commencé par ces mots : *Elles m'encouragent, ces paroles si pleines de compassion,* n'est pas encore achevé qu'une impression toute contraire s'est fait sentir à l'âme : impression de crainte

et de confusion causée par le souvenir du péché... Non du péché héréditaire seulement qui nous vient d'Adam, mais de ses propres péchés, *delicta propria*... Ainsi, au moment où le chrétien, doucement attiré par cette invitation si pleine de compassion, de douceur et d'amour, allait se lever pour répondre : Me voici, puisque vous m'avez appelé, il retombe anéanti au souvenir de ses fautes et se voit contraint de s'écrier : *Je me sens comme arrêté par le fouet de ma conscience impure...*

IV

Provoqué par la douceur de ces paroles, je demeure néanmoins accablé sous le nombre et le poids de mes crimes.

Que faire? A quel parti se déterminer?... D'un côté, du côté de Dieu, une bonté infinie qui appelle ou plutôt qui provoque... De l'autre, du côté de l'homme, une indignité notoire qui arrête... Si la conscience ne se trouvait entachée que de quelques fautes légères, conséquence malheureuse de la fragilité humaine, elle pourrait encore se rassurer, mais il est parlé d'inclinations mauvaises et même de péchés graves qui, bien qu'effacés et pardonnés, ont laissé dans l'âme un souvenir pénible et douloureux... Évidemment la solution à cette difficulté ne

peut venir que de Dieu; aussi est-ce de Dieu seul que l'âme l'attend, ainsi que nous allons le voir dans la parole qu'on va entendre.

V

Vous m'ordonnez de venir à vous avec confiance si je veux avoir part avec vous; il faut que je reçoive l'aliment de l'immortalité si je désire obtenir l'éternité de vie et de gloire.

Vous m'ordonnez de venir à vous... L'homme pécheur, que les paroles de Dieu, si pleines de compassion, de douceur et d'amour, avaient encouragé d'abord, s'est donc arrêté au souvenir de ses fautes; toutes les avances de la bonté divine n'ont pu lui faire franchir la barrière que le nombre et l'énormité de ses péchés ont élevée entre Dieu et lui; il s'est arrêté confus, hésitant, tremblant; il attend... Or voilà que Dieu parle, et c'est un ordre qu'il fait entendre; vous m'ordonnez de venir à vous. Ne passons pas légèrement sur ce mot : *Vous l'ordonnez*... On peut en effet ne pas se rendre à une invitation, quelque pressante qu'elle soit, par un sentiment de respect ou de crainte, surtout quand cette crainte est si bien justifiée par la connaissance de sa propre indignité... mais comment résister à un ordre positif, à un ordre exprimé en ces

termes : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (Jean, vi, 54)? Que de force donc et quelle sainte hardiesse ne trouverons-nous pas dans ce mot : *Vous l'ordonnez...* Comme saint Pierre, nous savons que nous ne pouvons avoir part avec Jésus si nous nous tenons éloignés de lui... Et c'est pourquoi nous nous présentons, non parce que nous sommes dignes, mais pour recevoir *l'aliment de l'immortalité...*

VI

Venez à moi, dites-vous, vous tous que le poids du labeur accable.

Venez à moi... Dieu a parlé, et sa parole est un ordre; toutefois il ne suffit pas au pécheur qui cède et obéit au commandement de Dieu de présenter l'ordre qu'il en a reçu comme une excuse à sa témérité ; il faut de plus qu'il trouve dans la parole divine elle-même une arme pour lutter, en quelque sorte, comme Jacob, contre Dieu, et le vaincre. *Venez à moi*, dites-vous ; cela signifie : Je ne l'ai pas imaginé, Seigneur, c'est vous qui l'avez dit. Pour moi, je n'aurais jamais osé faire un pas vers une aussi haute Majesté, si elle-même ne m'en avait pressé. J'ai de quoi

répondre dans le cas où elle accuserait ma témérité.

VII

O douce et amicale parole à l'oreille d'un pécheur, que celle où vous, Seigneur, mon Dieu, invitez l'indigent et le pauvre à la communion de votre très-saint corps!

O douce... Plus de crainte, Dieu invite; plus de retard, il presse; plus de prétexte, il ordonne. Quoi! c'est donc vrai, j'ai bien entendu, j'ai bien compris, Dieu m'appelle? oh! alors, qu'elle est douce et amicale, cette parole! Oui, douce, car au lieu de ce mot : Retirez-vous de moi, que j'avais mérité comme pécheur, on me dit : Venez. Oui, amicale; expression surprenante et inouïe!... En effet, qu'un maître adresse une parole de bienveillance à un serviteur; qu'un riche dise une parole de bonté à un pauvre; un offensé, une parole de pardon à un injuste agresseur, cela s'est vu quelquefois... mais une parole d'amitié! Ah! Dieu seul pouvait aller jusque-là... et c'est pourquoi l'âme ne peut contenir les transports de bonheur qui l'agitent... *O douce, ô amicale parole*, s'écrie-t-elle, à l'oreille d'un pécheur! Remarquons le rapprochement de ces titres : *Seigneur, mon Dieu,* de ces mots : *pauvre* et *pécheur...*

VIII

Mais qui suis-je, moi, Seigneur, pour avoir cette présomption d'approcher de vous?

Mais qui suis-je... Encore une hésitation! Quelle connaissance du cœur humain dans ces perpétuelles fluctuations, dans cet éternel retour de pensées, dans ces étranges oppositions de sentiments !... Ne semble-t-il pas qu'en traversant toutes ces alternatives de confiance et de crainte, de crainte et de confiance, l'homme pécheur ait rencontré une énigme inexplicable?... En effet, en présence de cette pensée : *Les cieux des cieux ne peuvent vous contenir*, il est bien naturel de se demander que signifie cette *condescendance si miséricordieuse*. Et aussi en présence de cette autre considération : *Le respect arrête les anges*, on comprend que celui qui n'a *la conscience d'aucun bien*, et qui si souvent *a contristé le doux visage du Sauveur*, puisse hésiter avant de se rendre à cette invitation : *Venez à moi, tous*...

IX

Si ce n'était vous qui parliez ainsi, Seigneur, qui le croirait?

Si ce n'était vous... Enfin l'homme cède, il n'a plus rien à objecter; à la vérité, il voudrait

douter encore, mais Dieu a parlé; il n'hésite plus. Si c'était une autre parole, fût-ce la parole d'un ange, il pourrait peut-être discuter; mais, devant l'ordre de Dieu, quelle autre réponse à faire que celle de Marie : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

X

Nous voyons que Noé, homme juste, a travaillé cent ans à la construction de l'arche où il devait se sauver avec quelques personnes; et moi, comment pourrai-je en une heure me préparer à recevoir dignement le Créateur du monde?

Nous voyons que Noé... Quatre grands noms, rappelant les plus célèbres personnages de l'ancienne loi, vont être ici évoqués, pour servir de points de comparaison et désigner les diverses classes de personnes qui s'approchent de Jésus-Christ avec plus ou moins de préparation. *Noé* d'abord : c'est la figure des chrétiens dont les dispositions sont communes et ordinaires. Noé est ici simplement appelé juste; son arche, faite de bois ordinaire, n'offre rien de riche ni de splendide; ainsi, rigoureusement parlant, pour qu'une communion ne soit pas mauvaise, il suffit que l'âme ne soit coupable d'aucune faute mortelle; cet état, de simple justice, est absolument requis; et l'on ne saurait assez déplorer l'aveu-

glement d'un certain nombre de personnes qui, faute de s'être éprouvées elles-mêmes, comme le dit saint Paul, s'approchent de la sainte table avec des dispositions, sinon coupables, au moins douteuses et hasardées. Ah! si l'arche de notre âme n'est pas plus ornée de vertus que l'arche de Noé ne fut ornée de richesses matérielles, il faut toutefois qu'elle soit un abri convenable au Saint des saints qui daigne y habiter.

Ici, faites un retour sur vous-même, et voyez si vous n'avez jamais franchi les degrés du sanctuaire avec une conscience embarrassée. Gémissez de votre dénûment de vertus, de votre défaut de préparation habituelle, et rappelez-vous qu'il est dit de Noé qu'il employa cent ans à la construction de son arche. *Cent ans* mis en opposition avec une *heure* de préparation. Il est dit *une heure;* et combien de chrétiens qui consacrent à peine quelques courts instant à la réception du plus auguste des sacrements!... Combien qui, sans motif, communient avant la messe qu'ils doivent entendre!

XI

Moïse, votre grand serviteur et votre ami de prédilection, a fait une arche d'un bois incorruptible et l'a revêtue d'un or très-pur pour y déposer les tables de la loi; et moi, boue animée, j'oserai,

comme si c'était la chose la plus simple, vous recevoir, vous l'Auteur de la loi et le Dispensateur de la vie!

Moïse est le second personnage cité. A son nom se trouve joint celui de *grand serviteur, d'ami de prédilection*... L'arche qu'il construit est bien supérieure à la première. Symbole véritable des vertus rares, des dispositions parfaites qui doivent animer l'âme destinée à servir de tabernacle à *l'Auteur de la loi, au Dispensateur même de la vie*... Cette arche est façonnée *d'un bois incorruptible et l'intérieur en est revêtu d'un or très-pur*. Mais quel est cet or? d'abord, une innocence parfaite, qui exclut la moindre souillure. Que votre corps soit chaste dans tous ses sens; votre esprit, chaste dans toutes ses pensées; votre cœur, chaste dans toutes ses affections. Puis, avec la pureté, une humilité profonde, une charité vraie, une foi vive, une espérance ferme, un amour ardent. Que non-seulement les tables de la loi, c'est-à-dire les préceptes, soient dressées dans votre âme; mais qu'on y voie encore la table des conseils évangéliques. Voilà l'or pur qui est requis pour une communion fervente.

XII

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, met sept ans à bâtir un temple magnifique à la gloire de votre nom.

De l'arche de Noé, de l'arche de Moïse, nous voilà arrivés au temple de Salomon. Ici l'âme qui reçoit son Dieu ne lui offre plus une demeure accidentelle, ni une demeure de transition ; le provisoire des deux premiers tabernacles est remplacé par la permanence d'un temple solide et durable ; l'âme devient la demeure fixe que le Seigneur lui-même s'est choisie : il descend dans son temple pour y rester. Plus sages encore que Salomon qui offrit des milliers de victimes pacifiques, mais étrangères, ces généreux chrétiens ont su se sacrifier eux-mêmes sur l'autel de leur propre cœur.

XIII

David, ce roi si pieux, dansa de toutes ses forces devant l'arche de Dieu au souvenir des bienfaits accordés autrefois à ses pères ; il commanda divers instruments de musique, composa des psaumes, les fit chanter avec allégresse, et, inspiré par la grâce de l'Esprit-Saint, il les exécuta lui-même sur la harpe ; il apprit au peuple d'Israël à louer Dieu de tout son cœur et à le célébrer chaque jour, dans un pieux concert de bénédictions et de louanges.

Enfin la grande figure du roi David termine cette série de tableaux, si saisissante et si variée. Après les beaux types de Noé, de Moïse et de Salomon, il fallait bien produire, dans le type

admirable de ce roi si pieux, les ravissements de joie ineffables symbolisant le bonheur que goûte l'âme fidèle intimement unie à son Dieu. Ces instruments de musique, ces psaumes divinement inspirés, ces danses exécutées au milieu de pieux concerts de bénédictions et de louanges, qu'est-ce donc, sinon l'effusion d'un cœur heureux et rempli qui s'épanche devant les sacrés tabernacles auprès desquels il se plaît à demeurer comme le passereau solitaire qui s'est choisi une demeure dans le creux du rocher?...

XIV

Et moi, malheureux et le plus pauvre des hommes, comment vous introduirai-je dans ma maison, quand je suis à peine capable d'employer dévotement une demi-heure? Et plût à Dieu que je pusse employer une seule fois dignement ce temps si court!

Et moi, malheureux et le plus pauvre des hommes... Rien de plus naturel, après les exemples qu'on vient de lire, que ce retour sérieux et triste sur soi-même. C'est donc à chacun de nous à descendre dans le fond de sa conscience pour se faire cette question : Mon cœur, comme l'arche de Noé, présente-t-il les conditions indispensables qu'exige la présence de mon Dieu? Comme dans l'arche de Moïse, y voit-on reluire l'or de quelques vertus? Comme dans le temple

de Salomon, l'autel du sacrifice y est-il dressé pour consommer l'holocauste perpétuel qui n'est autre que moi-même? A l'exemple de David, ai-je goûté la joie de la présence du Seigneur? Où sont mes cantiques d''actions de grâces et de bénédictions?...

XV

Hélas! que c'est peu, ce je fais! qu'ils sont courts, les instants que je consacre à me disposer à la communion! Rarement tout entier recueilli, plus rarement encore je me sens libre de toute distraction!

Hélas! que c'est peu... Combien de chrétiens, et nous sommes peut-être du nombre, dont l'unique préoccupation est de ne pas faire une communion indigne! Du reste, pas ou peu de recueillement; point ou peu d'efforts pour se corriger de ses défauts... Ah! quel sujet de confusion et de douleur si vous avez l'intelligence du grand mystère auquel vous participez avec cette absence de préparation nécessaire pour en recueillir les fruits!

XVI

Et cependant elle est bien grande, la distance qui se trouve entre l'arche d'alliance avec ses trésors et votre corps très-pur avec ses ineffables vertus; entre les sacrifices de la loi, figures du sacrifice à venir, et

la véritable hostie de votre corps, complément de tous les rites anciens.

Et cependant elle est bien grande... Après la communion ordinaire, qui n'est pas mauvaise, mais qui est moins bonne qu'on ne pourrait le désirer, vient, avons-nous dit, la communion fervente. L'auteur de l'*Imitation* établit la nécessité de la ferveur sur l'excellence du don qui nous est offert dans l'adorable Eucharistie. Pour en relever davantage le prix, il fait une comparaison entre les trésors renfermés dans l'arche et ceux qui sont contenus dans le tabernacle de la loi nouvelle : d'un côté, les figures ; de l'autre, la lumière : d'un côté, les ombres ; de l'autre, la réalité. Que s'il a fallu un coffre d'or pour contenir les figures, que de vertus ne faut-il pas dans l'âme pour recevoir la véritable hostie qui remplace tous les rites anciens?

XVII

Comment se fait-il que je ne me prépare pas avec des soins plus empressés à la réception de vos mystères, quand les saints des anciens jours, les patriarches et les prophètes, les rois et les princes, avec tout leur peuple, ont montré un zèle si ardent pour le culte divin?

Comment se fait-il... Nouveau sujet d'étonnement et de douleur. Qu'est-ce que notre zèle, en

comparaison du zèle des saints de l'ancienne loi, et notamment de Salomon, qui eut la gloire de bâtir un temple au Seigneur? En admettant que nos communions soient ferventes, le fruit que nous en retirons est-il durable? Nous prenons de bonnes résolutions: que deviennent elles? En revenant de la sainte table, il semble que rien ne pourra nous ébranler; et, à la première épreuve, nous nous retrouvons toujours aussi faibles et aussi misérables; quand donc, une bonne fois, serons-nous au Sauveur Jésus, qui est toujours à nous? Quand lui dirons-nous avec vérité: Je l'ai juré, je lui serai fidèle; ma conversion sera l'œuvre de sa grâce.

XVIII

Si la présence de l'arche de l'Ancien Testament inspirait alors tant de ferveur et rappelait si vivement aux hommes le soin de louer Dieu, quel ne doit pas être pour moi et pour le peuple chrétien le devoir du respect et la dévotion, en présence de ce sacrement et dans la réception du corps très-précieux de Jésus-Christ!

Si la présence de l'arche... Ce verset nous ramène à l'exemple de David, qui, à la vue de l'arche d'alliance, ne put contenir les transports de sa joie et les élans de son amour. Assez peu de personnes sont favorisées du don, quelque-

fois dangereux, de la dévotion sensible. Que si nous ne tressaillons pas de joie, comme le saint personnage dont on nous offre le modèle, d'où vient que nous sommes si froids en présence de l'arche véritable, qui contient le Saint des saints? D'où vient que nous sommes sans pensée et presque sans aucun sentiment en recevant le pain de vie descendu des cieux pour nourrir notre âme? Ah! si nous avions la foi!

XIX

Plusieurs courent en divers lieux pour visiter les reliques des saints, écoutent avec admiration le récit de leurs œuvres, s'extasient devant leur grandeur et baisent avec respect leurs ossements sacrés, enveloppés dans la soie et dans l'or.

Ici nous entrons dans un autre ordre d'idées. Des temps anciens, nous descendons au temps actuel. A l'époque où vivait l'auteur de l'*Imitation,* la dévotion des peuples pour les reliques des saints était très-répandue. Sans blâmer cette sainte pratique qui pouvait, comme il le dit très-bien, avoir ses excès et ses dangers, le pieux écrivain en prend occasion pour exalter et placer au-dessus de toutes les dévotions celle qui a pour objet l'auguste Sacrement de nos autels. — Vous aimez Marie, la Mère vénérée du Sauveur des hommes ; vous ne l'aimerez jamais assez... Mais

au-dessus de Marie, et sans aucune comparaison, aimez Jésus de qui elle tire tout son mérite et toute sa gloire... Vous honorez d'un culte spécial Joseph, le père nourricier de l'Enfant-Dieu : vous ne l'honorerez jamais assez... Mais au dessus du gardien fidèle, honorez le Trésor incomparable qui lui a été confié... Vous allez prier devant l'image de tel saint, devant l'autel de tel bienheureux... votre attrait est louable; mais allez surtout vous prosterner devant l'autel de Celui qui est le chef des saints, le modèle de tous les bienheureux... Retenez ce mot : la première, la plus excellente, la plus avantageuse de toutes les dévotions, c'est la dévotion à la sainte Eucharistie... C'est pour réveiller la foi des peuples et ranimer la ferveur des âmes pieuses que plusieurs de nos évêques ont établi, ainsi que cela se pratique à Rome, l'adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement dans les diverses paroisses de leurs diocèses. Partout la voix des premiers pasteurs a été entendue; une sainte émulation s'est manifestée dans les grandes villes comme dans les plus petits hameaux; les temples sont devenus trop petits pour contenir la foule qui se presse dans leur enceinte; mais ce qui est plus consolant, la table sainte s'est trouvée comme envahie par le grand nombre de ceux qui viennent recevoir leur Sauveur.

XX

Souvent cette avidité de tout voir n'est qu'un sentiment de curiosité humaine et un désir de connaître des choses nouvelles; un médiocre fruit d'amendement en résulte, surtout quand ces sortes d'excursions se font sans pensée sérieuse et sans contrition.

Voici les inconvénients et peut-être les écueils que la piété peut rencontrer dans les voyages entrepris pour visiter les sanctuaires de la sainte Vierge ou des saints, écueils qui ne se présentent pas dans le culte rendu à la divine Eucharistie. La curiosité, la légèreté, la diminution ou peut-être la perte du recueillement, quelquefois même des pensées mondaines remplacent des *pensées sérieuses*, et une joie immodérée se substitue à la *vraie contrition* du cœur...

XXI

Mais ici, dans ce sacrement de l'autel, vous êtes présent tout entier, mon Dieu, et homme véritable, Seigneur Jésus. Là se recueillent en abondance les fruits du salut éternel, toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et saintement.

Dans la dévotion à la sainte Eucharistie, rien de semblable n'est à craindre, car rien ne flatte les sens. Point de déplacement, et, à plus forte

raison, de voyage de long cours... Les yeux n'ont rien à voir, les oreilles rien à entendre, l'imagination rien à rêver... *La foi* couvre de ses voiles l'invisible objet qu'elle adore... *l'espérance* le montre de loin à l'impatient désir qui l'attend, tandis que *l'amour* seul le comprend et le goûte... Oh! qu'elles sont douces, les heures silencieuses qui s'écoulent dans la méditation de ce divin mystère... Retirée dans la partie la plus secrète de son cénacle, et la porte des sens soigneusement fermée au bruit et au tumulte du monde, l'âme entend la voix du Bien-Aimé qui lui dit : Ne crains pas, c'est moi... (JEAN, VI, 20.) Approche, ô mon enfant, mets ton doigt dans mes plaies, porte ta main dans l'ouverture de mon côté, ou plutôt entre tout entier en esprit par cette blessure que l'amour a formée, et réfugie-toi dans l'asile secret et inviolable de mon cœur...

XXII

O invisible Créateur du monde, ô Dieu, que c'est admirable ce que vous faites pour nous! comme vous agissez suavement et gracieusement avec vos élus, que vous invitez à venir se nourrir de vous-même dans ce sacrement!

Merveilleux rapprochement de mots qui semblent s'exclure : *invisible Créateur*. Ah! il n'était pas invisible; son action du moins ne l'était pas

quand il disait : Que la lumière soit, que la terre se couvre de plantes, que les eaux se peuplent de poissons, que les airs se remplissent d'oiseaux. Mais ici tout est caché et mystérieux... C'est la création avec ses puissances, moins ses grandeurs et ses apparentes merveilles... Obligé d'admettre la création primitive malgré ses mystères, je m'incline sans peine devant cette seconde création qui m'est rendue plus croyable après le prodige de la première ; et c'est pourquoi, plein de respect, de foi et d'amour, je m'écrie : O invisible Créateur du monde, ô Dieu, que votre conduite sur nous est admirable ! Encore si elle n'était qu'admirable... mais voici qu'elle se montre pleine de *suavité* et de *grâce*... Écoutons ce qui suit : *Vous invitez vos élus à venir se nourrir de vous dans votre auguste sacrement!*

XXIII

C'est là ce qui passe toute intelligence ; c'est là principalement ce qui attire les cœurs qui vous aiment et les embrase d'amour.

On peut dire du prodige de la première création : C'est ce qui passe toute intelligence... Un premier être tirant de rien tous les êtres qui existent, quel insondable mystère ! L'esprit se perd et s'égare en cherchant à le comprendre... Mais un corps réel prenant la place d'une autre

substance qui n'est plus, un corps réel donné en aliment, du sang offert en breuvage, voilà non-seulement ce qui passe toute intelligence, mais aussi ce qui attire les cœurs et les embrase d'amour...

XXIV

O admirable et mystérieuse grâce du sacrement, connue seulement des fidèles serviteurs du Christ, mais que ne peuvent goûter les serviteurs infidèles, esclaves du péché!

La croyance au mystère de l'Eucharistie suppose deux choses : la soumission de l'esprit, la pureté du cœur. Soumission de l'esprit : à ceux qui ne veulent écouter que les vains raisonnements de la sagesse humaine, Jésus-Christ n'a que cette parole : Ne soyez pas incrédules, mais fidèles (JEAN, XL, 47). Pureté de cœur, elle est indispensable; écoutons saint Paul : L'homme animal ne comprend rien aux choses de Dieu. (I COR., II, 14).

Voulez-vous savoir comment il se fait que pour certaines âmes les choses invisibles deviennent en quelque sorte visibles (HÉB., XI, 3)? C'est que ces âmes sont plutôt célestes que terrestres. — N'est-il pas écrit : Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu (MATTH., V, 8)? Mot profond et souverainement vrai, lorsqu'il s'agit de la foi à la sainte Eucharistie.

XXV

Dans ce sacrement, la grâce spirituelle est donnée, les forces affaiblies de l'âme sont réparées, et la beauté première, déflorée par le péché, lui est restituée.

Nous voyons exposés dans ce verset quelques-uns des principaux effets de la divine Eucharistie. D'abord, *la grâce spirituelle est donnée...* Comment pourrait-il en être autrement, puisque ce sacrement ne contient pas seulement la grâce, mais l'Auteur même de la grâce? En descendant dans une âme, Jésus-Christ semble de nouveau prononcer cette parole : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et une vie plus abondante (JEAN, X, 10). » — Secondement, *les forces affaiblies de l'âme sont réparées.* Conserver la vie à un malade ne suffit pas au médecin habile, il faut encore lui rendre sa vigueur première et son énergie. Vigueur, pour lutter contre les mauvais instincts; énergie, pour entreprendre le bien et le poursuivre. Un homme vénérable, dont toute l'existence était consacrée aux œuvres de miséricorde, sentant un jour faiblir son zèle pour les pauvres, se disait : « Je connais la cause de mon refroidissement; il y a plusieurs jours que je n'ai communié, mon feu s'éteint, il est nécessaire que j'aille le rallumer au grand foyer de l'amour. » — Troisièmement, *la beauté première perdue par le*

péché lui est restituée. La beauté déflorée dont il est question dans ce verset est une beauté toute spirituelle, comme la vie et les forces de l'âme dont nous venons de parler. Or, comme dans l'ordre physique la maladie ne compromet pas seulement la vie ; comme elle ne détruit pas seulement les forces, mais efface encore la beauté, il ne suffisait pas au Sacrement divin de nous apporter la vie et de nous rendre les forces, il fallait encore nous restituer la beauté première perdue par le péché. La tache originelle, qui s'attache comme une lèpre à toute la postérité d'Adam, étant une des conséquences de notre filiation avec cet homme déchu, il était nécessaire que l'humanité fût regreffée sur le type parfait qui est Jésus-Christ, le nouvel Adam, le restaurateur de la race humaine. C'est dans le baptême d'abord que ce miracle de transformation commence ; c'est dans l'Eucharistie qu'il s'achève et se perfectionne. Alors s'accomplit cette parole : « Ce n'est pas moi qui serai changé en toi, mais toi qui seras changé en moi (Ps. LXXVI, 11). »

XXVI

Telle est même quelquefois la puissance de cette grâce que, par la plénitude du don de dévotion, non-seulement l'âme, mais le corps débilité lui-même, sent qu'un surcroît de forces lui est communiqué.

Nous venons de signaler quelques effets spirituels de l'Eucharistie; mais la communion n'opère pas seulement sur les âmes, elle étend de plus ses prodiges jusque sur le corps lui-même. Il n'est pas rare, en effet, de voir le saint Viatique porté aux malades produire des changements qui étonnent et quelquefois déconcertent toute la science des médecins. Comme ce cadavre jeté fortuitement dans le tombeau d'Élisée revint à la vie par le seul attouchement des os du prophète, ainsi plusieurs moribonds sont en quelque sorte sortis des portes de la mort par le seul contact de leur chair avec la chair adorable du Sauveur. Qu'ils sont donc insensés et misérables, ces demi-chrétiens, ou plutôt ces chrétiens dégénérés qui, par un fatal préjugé, craignent de recevoir, lorsqu'ils sont en danger, l'Auteur même de la vie! Car, lors même que, dans les desseins secrets de sa providence, Dieu ne juge pas à propos, dans l'intérêt même du moribond, de lui prolonger l'existence, l'Eucharistie laisse dans celui qui la reçoit un germe d'immortalité qui se réveillera au grand jour de la résurrection. Il n'est pas douteux non plus que ceux qui auront contracté avec le corps adorable de Jésus-Christ une union plus fréquente et plus intime n'en retirent une ressemblance, nous allions dire une assimilation plus parfaite... Méditons encore une fois ce que dit saint Paul dans un magnifique

langage qui ouvre tout un monde de pensées et d'aperçus divins : « Il transformera notre corps, tout vil et tout abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par l'opération de cette puissance par laquelle il peut s'assujettir toutes choses, et faire tout ce qui lui plaît (Phil., iii, 21). »

XXVII

Inépuisable sujet de douleur et de gémissement, disons-le, que notre tiédeur et notre négligence, cause du peu d'affection que nous ressentons pour recevoir Jésus-Christ, en qui résident toute l'espérance des élus et tout mérite!

Ne pleurez pas sur moi, disait aux filles de Jérusalem le divin Rédempteur des hommes, mais pleurez plutôt sur vous-mêmes (Luc, xxiii, 28). Permettez-moi, ô bon Jésus, de pleurer sur moi, mais aussi sur vous. Je veux pleurer sur vous, parce que vous êtes l'amour et que l'amour n'est pas aimé. Je veux également pleurer sur moi, parce que rien ne peut justifier, ni même expliquer la dureté de mon cœur. Ah! si vous daigniez jeter en passant un de ces regards de compassion que vous avez laissé tomber sur Pierre, votre disciple infidèle, nul doute que mes yeux ne se changeassent en deux fontaines de larmes.

XXVIII

Lui, en effet, est notre sanctification et notre rédemption; Lui est la consolation des voyageurs aussi bien que l'éternelle félicité des saints.

Trois titres sont ici donnés à Jésus-Christ, présent dans son divin Sacrement : *Rédemption :* il est notre *Rédempteur*, c'est lui qui nous délivre du joug du péché... *Sanctification :* il est notre *sanctificateur*, c'est lui qui nous élève à la pratique des plus sublimes vertus... *Consolation :* il est enfin notre *consolateur*, c'est lui qui adoucit les rigueurs et les ennuis de notre exil. *Heu mihi!* Malheur à moi de ce que mon pèlerinage en ce monde a été prolongé, s'écriait le Psalmiste (Ps. CXIV, 5)! Comment une âme qui a le bonheur de communier souvent pourrait-elle se décourager et se plaindre? Le ciel, Seigneur, n'est-il pas où vous êtes, et l'enfer où vous n'êtes pas? Or, pourquoi me désoler et me plaindre quand je vous possède au fond de mon cœur?

XXIX

Et c'est pourquoi on ne saurait trop déplorer cette indifférence de tant d'âmes, si peu touchées de ce mystère de salut, la joie du ciel et la sauvegarde du monde.

Après avoir gémi sur sa propre indifférence, l'âme vraiment chrétienne trouve un nouveau et intarissable sujet de larmes en pensant à la dureté des autres hommes envers le Sauveur Jésus... Dans les rares instants de sa ferveur, alors qu'elle a reconnu, comme la Samaritaine, le Verbe divin sous les voiles du voyageur assis sur les bords du puits de Jacob, l'âme heureuse et comblée est tentée de laisser le vase qui lui sert à puiser l'eau pour aller crier à toute la terre : Venez, venez voir celui qui m'a tout dit, tout ce que j'ai fait, et m'a révélée à moi-même... Hélas! elle ne rencontre que froideur, incrédulité et dédain. Alors elle se désole et se plaint avec amertume. De là ces accents déchirants que le cœur seul peut produire, que le cœur seul peut comprendre. *Heu! heu mihi!* Malheur à moi! O misérable aveuglement et dureté du cœur humain... Le cœur du tigre s'attendrirait peut-être, le cœur humain reste froid et insensible...

XXX

Car si ce très-saint mystère ne se célébrait qu'en un seul lieu et n'était consacré que par un seul prêtre dans le monde entier, avec quel empressement, pensez-vous, les hommes ne courraient-ils pas en ce lieu et vers ce seul prêtre, pour y voir célébrer les divins mystères?

C'est une chose triste à dire, mais la facilité qui nous est donnée de participer à cet excellent mystère semble en diminuer le prix et la valeur. Quelle n'était pas la ferveur des premiers chrétiens au temps des persécutions, alors que l'auguste sacrifice de nos autels ne pouvait s'accomplir que sous les voûtes des Catacombes?... A une époque plus rapprochée de nous, quand le sacerdoce catholique était proscrit, quand l'assistance à une messe était un crime que la loi punissait de mort, on voyait des chrétiens ne pas craindre de la braver en face pour satisfaire leur piété. Aujourd'hui, les temples sont ouverts, les cloches portent partout la joyeuse annonce de nos fètes, et nous pouvons emprunter au prophète cette désolante parole : *Viæ Sion lugent.* Les voies qui conduisent à Sion sont dans le deuil, parce que personne ne vient plus à nos solennités (Jérém., i, 4).

XXXI

Grâces vous soient rendues, bon Jésus, pasteur éternel, qui daignez nous réconforter de votre corps et de votre sang précieux, pauvres exilés que nous sommes, et qui même, pour nous faire participer à ces sacrés mystères, avez laissé tomber de votre propre bouche cette touchante invitation : Venez à moi, vous tous que le poids du labeur a chargés, et je vous soulagerai (Matth., xi, 28).

Une touchante prière termine ce premier chapitre, que l'âme méditative ne se lassera pas de relire et où elle trouvera de nouveaux trésors encore inexplorés à mesure qu'elle se pénétrera davantage de l'esprit qui l'a dicté. Le Sauveur est ici appelé Pasteur éternel, parce que c'est dans l'Eucharistie surtout qu'il remplit cette fonction de paître et d'abreuver ses brebis. Ainsi, tandis que les pasteurs ordinaires n'engraissent leurs brebis que pour se nourrir de leur chair, le vrai, le seul Pasteur ne s'occupe qu'à nourrir ses brebis de sa propre substance. En présence d'une telle charité, que faire, que dire? sinon de s'approcher et de s'écrier dans le transport de l'amour et de la reconnaissance : Grâces vous soient rendues, ô bon Jésus, Pasteur éternel, qui daignez nous réconforter de votre corps et de votre sang précieux, pauvres exilés que nous sommes sur cette terre étrangère, si près de vous par votre sacrement, et souvent si éloignés par l'obstacle de nos sens et l'empire qu'exercent sur nous les choses du dehors !

CHAPITRE II

Que Dieu donne à l'homme, dans ce sacrement, des preuves de sa grande bonté et de son amour.

SOMMAIRE :

Si le chapitre qui précède peut être intitulé école

de *respect*, celui qui suit peut être nommé école de *confiance*. Tout ici, en effet, ouvre le cœur à la joie et invite l'âme à ces doux épanchements que provoque l'amour du Créateur qui condescend et l'amour de la créature qui s'abandonne. Mais comme les eaux d'un fleuve, en se jetant dans un bras de mer ou dans un lac de certaine étendue, conservent, durant un assez long espace, leur couleur et leur propriété, la confiance n'est pas ici tellement exclusive qu'on n'y découvre aussi la trace et le passage du *respect*. Ce respect finit par être absorbé pourtant par la confiance, et c'est à ce dernier sentiment qu'il faut s'arrêter pour entrer dans l'esprit qui a dicté cet admirable chapitre.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Sur votre bonté et votre grande miséricorde, Seigneur, je m'appuie et je viens, malade, à mon Sauveur; affamé et altéré, à la fontaine de vie; indigent, au Roi du ciel; esclave, à mon Seigneur; créature, à mon Créateur; désolé, à mon tendre Consolateur.

II. Mais d'où me vient cette faveur que vous descendiez jusqu'à moi? Qui suis-je pour que vous me fassiez don de vous-même?

III. Comment un pécheur osera-t-il paraître devant vous? et vous, comment daignez-vous venir à un pécheur?

IV. Vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'y a en lui aucun bien qui mérite de vous cette condescendance.

V. Je confesse donc ma bassesse, je reconnais votre bonté, je loue votre miséricorde, et je vous rends grâce pour votre immense charité.

VI. Car c'est pour vous-même que vous en usez ainsi, non pour mes mérites; c'est pour mieux faire connaître votre bonté, accroître mon amour et me donner une leçon d'humilité plus parfaite.

VII. Puis donc que cela vous plaît, et que vous avez ordonné qu'il en fût ainsi, il me plaît à moi aussi de répondre à ce que vous avez daigné faire pour moi : et puisse mon iniquité n'y pas mettre obstacle!

VIII. O très-doux et très-affable Jésus, quel souverain respect et que d'actions de grâces accompagnées d'éternelles louanges vous sont dus pour la réception de votre corps sacré, dont l'excel-

lence ne saurait être exprimée par aucune intelligence humaine que ce soit.

IX. Mais quelle pensée occupera mon âme dans cette communion, dans cet accès auprès de mon Seigneur, que je ne puis dignement révérer et que je désire pourtant recevoir avec dévotion ?

Quelle pensée meilleure et plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous et d'exalter votre infinie bonté sur moi ?

X. Je vous loue, ô mon Dieu, et vous glorifie à jamais. Je me méprise et m'abaisse devant vous dans la profondeur de ma bassesse.

XI. Je le confesse, vous êtes le Saint des saints, et moi un égout de péchés.

Voilà que vous vous inclinez vers moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux vers vous.

Voilà que vous venez à moi, vous voulez être avec moi et vous m'invitez à votre banquet.

XII. Vous voulez me donner une nourriture céleste et me faire manger le pain des anges, qui n'est autre que vous-même, pain vivant qui êtes descendu des cieux et donnez la vie au monde.

XIII. C'est de là que découle la source de l'amour, c'est là que se découvre la splendeur de votre miséricorde. Que d'actions de grâces et de louanges vous sont dues pour ces bienfaits !

XIV. O salutaire et utile invention de votre sagesse que l'institution de ce Sacrement ! qu'il est doux, qu'il est délicieux, votre banquet, puisque c'est vous-même qui vous êtes donné en nourriture !

XV. Oh ! qu'elle est admirable, votre conduite, Seigneur ! que votre puissance est grande ! combien votre vérité est ineffable !

Car vous avez dit, et tout a été fait, et ce qui a été fait est ce que vous avez voulu.

XVI. Merveilleuse chose, digne d'être l'objet de notre foi, et supérieure à toute intelligence humaine, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, soyez contenu tout entier sous la chétive apparence du pain et du vin, et mangé sans être consumé par celui qui vous reçoit !

Vous, le Maître de toute chose, qui n'avez besoin de personne, vous avez voulu, par votre sacrement, habiter en nous !

XVII. Conservez mon cœur et mon corps sans tache, afin que, dans la joie d'une conscience pure, je puisse plus souvent célébrer et recevoir pour mon salut éternel ces saints mystères, que vous avez principalement institués et établis pour votre gloire

et l'éternelle mémoire de vos bienfaits.

XVIII. Réjouis-toi, mon âme, et rends grâces à Dieu de ce don si excellent, de cette consolation ineffable qu'il t'a laissée dans cette vallée de larmes.

XIX. Car toutes les fois que tu célèbres ce mystère et reçois le corps de Jésus-Christ, tu accomplis l'œuvre de ta rédemption, et tu participes à tous les mérites du Christ.

XX. Car la charité du Christ ne diminue jamais, et jamais la grandeur de son indulgence ne s'épuise.

XXI. Aussi est-ce avec un perpétuel renouvellement d'esprit que tu dois te disposer à cette grâce et peser avec une sérieuse attention ce grand mystère de salut.

XXII. Oui, lorsque tu célèbres ou entends la messe, ce mystère doit te paraître aussi grand, aussi nouveau, aussi aimable que si ce jour-là même Jésus-Christ, descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge s'était fait homme, ou si, attaché à la croix, il souffrai et mourait pour le salut des hommes.

I

Sur votre bonté et votre grande miséricorde, Seigneur, je m'appuie et je viens : je viens, malade, à mon Sauveur; affamé et altéré, à la fontaine de vie; indigent, au Roi du ciel; esclave, à mon Seigneur; créature, à mon Créateur; désolé, à mon tendre consolateur.

Lorsque l'homme sortit des mains de son Auteur dans l'intégrité de sa nature innocente, son commerce avec Dieu était doux et facile. En se rendant à l'entretien de l'Être souverain qui daignait, d'après nos saints Livres, le visiter souvent, l'homme pouvait lui dire : Me confiant, Seigneur, en votre bonté, je viens... Mais aujourd'hui que l'homme est déchu, ce n'est plus

seulement la bonté divine qu'il invoque, c'est la miséricorde, c'est-à-dire la pitié, l'indulgence, la commisération. Et cette miséricorde que l'on peut, d'après la langue latine, faire dériver des deux mots : *miseris cor*, et que nous traduisons par cette périphrase : Cœur qui se donne aux malheureux; cette miséricorde, le pécheur a besoin de se rappeler qu'elle est grande, *magna*, ou plutôt qu'elle est infinie, comme doit être la miséricorde d'un Dieu : *tua*, *Domine*.

Le tableau qui suit ce magnifique préambule n'est pas moins touchant. D'abord, c'est le *malade qui vient à son Sauveur*, comme cette timide femme qui se disait à elle-même : Si j'ai seulement le bonheur de toucher le bord de son vêtement, je serai guérie (Luc, viii, 44). C'est l'infortuné dont l'intelligence et le cœur sont *affamés* de vérité et *altérés* d'amour, qui s'approche de *la fontaine de vie* avec cette prière : Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif (Jean, iv, 15). C'est le pauvre et l'*indigent* qui renouvellent *au Roi du ciel* cette demande : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume (Luc, xxiii, 42). C'est l'*esclave* qui fait cet humble aveu : Il est vrai, Seigneur, le pain est réservé aux enfants, mais les chiens ramassent les miettes qui tombent de la table du père de famille (Marc, vii, 27). C'est la *créature* faible et impuissante qui tombe aux

pieds de son *Créateur* avec cette exclamation de surprise et de respect : Vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu (JEAN, XX, 28). Enfin, c'est le cœur *désolé* qui salue son *tendre consolateur* en lui disant : Celui que vous aimez est malade (JEAN, II, 3), et qui reçoit cette pieuse invitation : Ne pleurez pas (LUC, XVII, 13).

Chacun des mots du texte latin que nous venons de transcrire, chacun des traits de l'Évangile que nous venons de rappeler, peut offrir à l'âme ouverte aux impressions du divin Esprit une foule de rapprochements sensibles et pleins de vérité avec ses propres besoins. C'est à chacun à s'appliquer les images que réveillent les noms de *malade*, d'*affamé*, d'*indigent*, d'*esclave*, de *créature*, de *cœur désolé*, en rapprochant toutes ces dénominations des titres si doux et si glorieux de *Sauveur*, de *fontaine de vie*, de *Roi du ciel*, de *Seigneur*, de *Créateur*, de *Consolateur*. Si nous avions à faire ici la concordance du livre de l'*Imitation* avec le saint Évangile, nous placerions, à côté du tableau que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, la scène admirable que décrit saint Matthieu en ces termes : « Cependant Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignait dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités (MATTH., IX, 35). » Il faut avouer que rien ne re-

lève autant la majesté divine, que dis-je? que rien ne prouve autant la vérité de l'action divine, que toutes ces œuvres de miséricorde. A ce cortége de miracles qui naissent sous les pas de mon Sauveur, je reconnais un Dieu.

II

Mais d'où me vient cette faveur, que vous descendiez jusqu'à moi? Qui suis-je pour que vous me fassiez don de vous-même?

Quelque grande que soit la bonté de Dieu, quelque infinie que soit sa miséricorde, c'est toujours un profond sujet d'étonnement pour l'homme qu'un Être aussi élevé que le Créateur du monde daigne descendre vers un atome placé aussi bas. Comme le fils d'Élisabeth à la voix de Marie, l'âme sent tressaillir toutes ses puissances à l'approche de son Seigneur et ne peut que s'écrier : *D'où me vient cette faveur que vous descendiez jusqu'à moi? Qui suis-je pour que vous me fassiez don de vous-même?*

L'étonnement, l'admiration, le respect, la reconnaissance, l'amour, tout est dans ce mot : *Unde hoc mihi?* D'où me vient cette grâce?

III

Comment un pécheur osera-t-il paraître devant

vous? Et vous, comment daignez-vous venir à un pécheur?

Dans la communion, c'est-à-dire dans la rencontre de l'homme avec Dieu, une partie de la distance qui sépare le Créateur de sa créature a été franchie par Dieu lui-même en vertu d'un prodige de condescendance infinie. En écoutant sa bonté, Dieu a répondu à cette demande : *Comment daignez-vous venir à un pécheur?* Vient ensuite l'autre question : *Comment un pécheur osera-t-il paraître devant vous?* C'est-à-dire : Quel homme sera assez téméraire pour faire le dernier pas qui le sépare de Dieu descendu jusqu'à lui? Voilà le problème en quelque sorte insoluble. Le verset suivant montrera comment il peut être résolu.

IV

Vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'y a en lui aucun bien qui mérite de vous cette condescendance...

L'humilité, voilà la voie. La créature ira à Dieu en s'abaissant, le pécheur en s'accusant. Mais quelle adresse dans cet aveu : Vous le savez, Seigneur, je ne cherche pas à vous tromper, *vous connaissez votre serviteur... Vous savez qu'il n'y a en lui aucun bien!* Par cet exposé si simple, si vrai de sa misère, l'homme est sûr de

toucher Dieu. On est tenté en effet d'abaisser celui qui s'élève, mais qui se ne sent disposé à relever celui qui s'abaisse? A l'exemple de Marie, sachons donc nous écrier : Il a regardé la bassesse de son serviteur; et maintenant, ô mon âme, bénis le Seigneur, car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses (Luc, I, 17).

V

Je confesse donc ma bassesse, je reconnais votre bonté, je loue votre miséricorde, et je vous rends grâce pour votre immense charité.

Le beau mérite, direz-vous peut-être, de confesser ce qu'on ne peut cacher! Cet aveu, cependant, n'est pas toujours aussi facile qu'on pourrait le présumer; car, bien que tout dans l'homme et hors de l'homme proclame son néant et sa misère, son cœur et sa bouche s'accordent souvent pour le nier. Ce n'est que par une grâce puissante du Sauveur Jésus que chacun de nous peut dire avec quelque mérite : *Je confesse ma bassesse.* Mais voyez, pour citer ici un exemple pris de haut, comment le prêtre qui célèbre a besoin de disparaître dans le sentiment de son indignité. Après avoir dit qu'il va monter à l'autel du Dieu vivant, tout à coup il se trouve tellement saisi de crainte et d'épouvante, qu'il sent la nécessité de se rassurer et de s'affermir

lui-même en s'adressant ces paroles : O mon âme, pourquoi es-tu triste et d'où vient le trouble qui t'agite (Ps., XLII, 4)? Pensez-vous que l'Église va calmer sa frayeur en lui rappelant sa préparation, ses efforts ou ses vertus? Non, non... Elle courbe son front et l'incline presque jusqu'au niveau du pavé de son sanctuaire. C'est dans cette posture humiliée, posture qu'a voulu prendre devant son Père le divin Réparateur des infirmités humaines, qu'elle lui fait confesser à la face du ciel et de la terre, qu'il a péché, beaucoup péché, grandement péché. Et ce n'est qu'après cet humble aveu qu'elle lui permet de se relever pour célébrer la grandeur de Dieu, car partout après l'abaissement de l'homme vient la glorification de Dieu : *Je reconnais votre bonté, je loue votre miséricorde*, et je vous rends grâces pour votre immense charité.

VI

C'est pour vous-même que vous en usez ainsi, et non pour mes mérites ; c'est pour mieux faire connaître votre bonté, accroître mon amour et me donner une leçon d'humilité plus parfaite.

S'imaginer que ce sont nos mérites qui attirent vers nous le Maître du ciel serait une étrange et par trop naïve illusion. Sans doute Dieu n'est pas insensible à nos efforts, mais, comme le dit le

prophète : Il n'a pas besoin de nos biens (Ps. xv, 2). Le vrai motif donc de sa prodigieuse condescendance, c'est sa gloire, c'est-à-dire, comme porte le texte, *pour mieux faire connaître sa bonté;* puis, comme motif accessoire et accidentel, bien que grand encore et important, *accroître notre amour et nous donner une leçon d'humilité plus parfaite.*

Il sera bon de méditer dans le silence du recueillement ces deux dernières pensées qui nous regardent. Quel motif d'amour que l'*amour* d'un Dieu pour nous ! Quelle leçon d'humilité que les *abaissements* d'un Dieu jusqu'à nous !

VII

Puis donc que cela vous plaît et que vous avez ordonné qu'il en fût ainsi, il me plaît à moi aussi de répondre à ce que vous avez daigné faire pour moi; et puisse mon iniquité n'y pas mettre obstacle!

Dieu se donne à l'homme pour manifester sa gloire : *C'est pour vous-même et non pour mes mérites..* Mais l'homme aussi reçoit son Dieu pour son propre avantage, motif qui n'exclut pas, bien entendu, le but divin que nous venons de rappeler. Or il pourrait paraître étrange qu'en présence d'un si grand don l'auteur de l'*Imitation,* au lieu des paroles brûlantes de reconnaissance et d'amour qui conviendraient si bien ici,

ne place sur les lèvres du fidèle et du prêtre, objets d'une si grande faveur, que des mots qui expriment la simple résignation : *Puis donc que cela vous plaît*, mots qui indiquent la soumission obligée : *Puisque vous avez ordonné qu'il en fût ainsi.* Or on ne se résigne pas à ce qui est avantageux, on l'accepte avec bonheur. Il y a dans ces paroles : *Puis donc que cela vous plaît*, un sens profond et admirable qu'il nous faut essayer de pénétrer. Nous avons vu dans les versets qui précèdent comment l'âme, sous l'impression de son néant, de sa misère, de son indignité enfin, s'efforce de détourner Dieu du dessein qu'il a formé de descendre jusqu'à elle; mais Dieu persiste, et elle ne peut plus s'opposer à sa volonté sans manquer à la déférence qu'elle lui doit ; elle cède donc, non sans crainte toutefois, car le sentiment de ce qu'elle est ne l'a point abandonnée; mais comme la fleur que l'orage a courbée un instant sur la terre se redresse bientôt, voilà que l'âme aussi se relève au rayon de la douce espérance. C'est d'abord une joie timide et modeste qui se montre ; puis c'est une joie vive et sentie qui se révèle : *Puisque cela vous plaît, il me plaît aussi de répondre à ce que vous avez daigné faire pour moi.* A ces paroles, reconnaissez l'équivalent de celles que prononça autrefois la Vierge modèle au moment où l'ange lui annonçait ses grandes destinées : Je suis la servante du Sei-

gneur, qu'il me soit fait selon votre parole (Luc, I, 35). Précédemment, Marie avait dit : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? Nous dirons, nous, comment cela se fera-t-il, puisque je suis si indigne? *Puisse du moins mon iniquité n'y pas mettre obstacle !*

VIII

O très-doux et très-affable Jésus! quel souverain respect et que d'actions de grâces accompagnées d'éternelle louange vous sont dus pour la réception de votre corps sacré, dont l'excellence ne saurait être exprimée par aucune intelligence humaine que ce soit?

La crainte, nous venons de le voir, s'est évanouie, l'âme s'est livrée à son Dieu, et n'a plus, pour ainsi dire, conscience d'elle-même ; elle est comme perdue dans l'océan divin qui l'enveloppe et la presse. Qu'on lui pardonne donc, si l'amour l'emporte sur le respect. Tout à l'heure, c'était le respect qui la retenait; c'est l'amour maintenant qui l'entraîne ; aussi les expressions les plus tendres s'échappent-elles en laves brûlantes du cœur qui ne peut plus les contenir : *O très-doux et très-affable Jésus! que d'actions de grâces accompagnées d'éternelle louange vous sont dues!...* Mais ces louanges, en quel idiome les exprimer? N'essayons pas une tâche au-dessus de nos forces ; ne

cherchons pas à égaler la sublimité du don par la sublimité de nos accents, car non-seulement le langage humain est impuissant, mais l'*intelligence même* ne saurait atteindre ce qui passe toute conception et ne saurait être rendu par aucune image.

IX

Mais quelle pensée occupera mon âme dans cette communion, dans cet accès auprès de mon Seigneur, que je ne puis dignement révérer et que je désire pourtant recevoir avec dévotion?

Faudra-t-il donc, parce que le langage humain est impuissant, rester muet *dans cette communion, dans cet accès auprès du Seigneur Dieu?* C'est, pour le premier instant du moins qui suit la réception de la sainte Eucharistie, le parti le plus convenable et le plus digne : s'abîmer dans son néant comme les séraphins qui se couvrent de leurs ailes devant la Majesté divine dont ils ne peuvent soutenir l'éclat. Aussi est-ce le conseil que nous donne le pieux auteur de l'*Imitation* lorsque, répondant à sa propre interrogation, il ajoute : *Quelle pensée meilleure et plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous et d'exalter votre infinie bonté !*

X

Je vous loue, ô mon Dieu, et vous glorifie à jamais !

Je me méprise et m'abaisse devant vous dans la profondeur de ma bassesse.

Aux personnes qui auraient de la difficulté à s'entretenir longtemps dans ces pensées de louange et de glorification de Dieu, nous conseillerons de se borner à répéter lentement et de façon à en bien pénétrer le sens ces paroles que l'Église met sur les lèvres du prêtre pendant la célébration des saints mystères : *Laudamus te, benedicimus te, glorificamus te, gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.* Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâces pour votre grande gloire.

XI

Je le confesse, vous êtes le Saint des saints, moi un égout de péchés.

C'est un art et une grande habileté chez les peintres de faire ressortir par des ombres les objets qu'ils veulent mettre en lumière. Dieu n'a pas besoin du contraste de notre misère pour en paraître plus grand et plus glorieux ; il nous sera bon cependant, afin de frapper davantage notre esprit, de faire ces rapprochements et ces comparaisons. Ne passons donc pas légèrement sur ce titre de *Sanctus sanctorum* qui appartient à Dieu, et sur cette dénomination de *sordes pecca-*

torum, égout de péchés, cloaque d'iniquités, qui convient à la créature.

XII

Vous voulez me donner une nourriture céleste et me faire manger le pain des anges, qui n'est autre que vous-même, pain vivant qui êtes descendu des cieux et donnez la vie au monde.

La comparaison de l'Enfant prodigue, bien que proposée par Jésus-Christ lui-même, est loin d'exprimer toute l'étendue de la miséricorde et surtout de la munificence divine qui apparaissent dans le don de l'Eucharistie. Qu'est-ce, en effet, que ce chevreau immolé pour faire les frais du festin, rapproché de cet Agneau divin livré comme victime pour les péchés du monde et proposé comme aliment pour donner la vie au monde? Comme la réalité surpasse ici les figures et les images! et qu'il y a lieu de s'étonner que la misérable créature qui a envié la nourriture des animaux immondes soit cependant appelée à manger *le pain des anges, le pain vivant descendu des cieux qui n'est autre que Dieu lui-même;* mais c'est le prodige de son infinie charité.

XIII

C'est de là que découle la source de l'amour, c'est là que se découvre la splendeur de votre miséricorde.

Que d'actions de grâces et de louanges vous sont dues pour ces bienfaits!

Nous donnerons, pour commentaire à ce verset, ce beau passage d'Isaïe, qui présente, avec ce que nous lisons ici, une analogie frappante : « En ce jour-là, vous chanterez ce cantique : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, votre colère étant apaisée, vous vous êtes tourné vers moi et m'avez consolé. Voici que Dieu est mon Sauveur; j'agirai avec confiance et ne craindrai point, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire, et qu'il est devenu mon salut. *Alors vous puiserez avec joie aux eaux pures des fontaines du Sauveur, et vous direz :* Chantez les louanges du Seigneur et invoquez son nom; publiez parmi les peuples que son Nom est grand et digne de louanges (ISAIE, XII, 3). »

XIV

O salutaire et utile invention de votre sagesse que l'institution de ce sacrement! Qu'il est doux, qu'il est délicieux, votre banquet, puisque c'est vous-même qui vous donnez en nourriture!

Ce n'est pas seulement l'amour de Dieu pour l'homme qui se manifeste dans l'établissement de la sainte Eucharistie, ses autres perfections n'y reluisent pas avec moins d'éclat. Il est d'a-

bord parlé de la *sagesse*, et il faut avouer qu'elle apparaît d'une manière admirable dans l'*institution de ce Sacrement.* En effet, ne pouvant vivre d'une manière sensible parmi les hommes jusqu'à la fin des siècles, Jésus-Christ a trouvé le moyen de perpétuer sa vie à travers les âges. Ne pouvant prolonger son sacrifice sanglant au delà du temps prescrit, Jésus-Christ a encore trouvé le moyen de renouveler son immolation jusqu'à la consommation du monde. Et parce qu'un déluge de crimes ne doit cesser de souiller la terre, un déluge du sang divin ne cessera pas non plus de la purifier. Voilà l'œuvre de l'infinie Sagesse.

XV

Oh! qu'elle est admirable, votre conduite, Seigneur! que votre puissance est grande! combien votre vérité est ineffable!

Après la sagesse, c'est la puissance divine maintenant qui va trouver sa manifestation *dans sa façon d'opérer* le prodige eucharistique. Nous avons appris en effet que deux mots ont créé la lumière matérielle : *Fiat lux*, que la lumière soit (Gen., i, 4) ! Nous savons pareillement que quelques mots suffisent pour faire descendre sur la terre la lumière increéée : Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang (Matth., xxvi, 26). Ce n'est donc pas sans dessein que nous voyons



appliquées à l'Eucharistie les paroles employées par Moïse au sujet de la création ; il y a analogie entre les deux miracles, et celui que nous voyons est un puissant argument pour nous faire accepter celui que nous ne voyons pas.

XVI

Merveilleuse chose, digne d'être l'objet de notre foi, et supérieure à toute intelligence humaine, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, soyez contenu tout entier sous la chétive apparence du pain et du vin, et mangé sans être consumé par celui qui vous reçoit !

Merveilleuse chose ! Ce fut sans doute le premier mot qui sortit de la bouche de l'homme quand, la voix de Dieu l'appelant du néant, il fut admis à contempler les splendeurs de la création. C'est aussi l'exclamation de surprise et d'admiration qui s'échappe des lèvres du fidèle croyant méditant le grand prodige de la sainte Eucharistie. Il y a toutefois cette différence, que si, dans la création de l'univers, l'Ouvrier divin se cache, son œuvre du moins paraît, tandis que, dans le miracle de création nouvelle qui s'opère sur l'autel, l'œuvre reste invisible aussi bien que l'Ouvrier ; car si tout ici est *merveilleux*, tout aussi est *un objet de foi et supérieur à l'intelligence humaine.*

XVII

Conservez mon cœur et mon corps sans tache, afin que, dans la joie d'une conscience pure, je puisse plus souvent célébrer et recevoir pour mon salut éternel ces saints mystères que vous avez principalement institués et établis pour votre gloire et l'éternelle mémoire de vos bienfaits.

Cette prière découle naturellement des considérations qui précèdent. Instruits par une fatale expérience, nous savons qu'il est au-dessus des forces de l'homme seul de pouvoir préserver son cœur et son corps de toute tache et de toute souillure, et c'est pourquoi nous nous adressons à Dieu afin qu'il opère avec nous ce miracle de préservation. Deux motifs sont ici mis en avant pour obtenir cette grâce. Le premier est tiré de la considération de nos propres intérêts : *afin que, dans la joie d'une conscience pure, je puisse plus souvent célébrer ou recevoir pour mon salut éternel ces saints mystères.* Le second découle d'une considération plus élevée, car il vient de Dieu même, *de sa gloire éternelle et du souvenir de ses bienfaits.*

XVIII

Réjouis-toi, mon âme, et rends grâces à Dieu de ce don si excellent, de cette consolation ineffable qu'il t'a laissée dans cette vallée de larmes.

Réjouis-toi... Trois raisons autorisent *cette joie* à laquelle l'âme se convie elle-même, trois raisons recommandent ces actions de grâces qu'elle reconnaît devoir à son souverain Bienfaiteur. 1° L'Eucharistie est un *don excellent* en lui-même. 2° L'Eucharistie est une *consolation ineffable* pour nous. 3° Enfin l'Eucharistie, don et consolation, nous est offerte dans une *vallée de larmes.* Méditez ces trois mots...

XIX

Car toutes les fois que tu célèbres ce mystère et que tu reçois le corps de Jésus-Christ, tu accomplis l'œuvre de ta rédemption et tu participes à tous les mérites du Christ.

Que veut dire ce mot : *Tu accomplis l'œuvre de ta rédemption?* Afin d'avoir l'intelligence de ce passage, rappelons-nous ce qui arriva en figure aux Hébreux pendant leur séjour au désert. Des plaies horribles, causées par la morsure de serpents venimeux, en avaient détruit un très-grand nombre et réduit le reste à l'extrémité. Que fait Moïse? Par ordre de Dieu, il élève un serpent d'airain qu'il place au milieu des enfants d'Israël. Tous les malades et tous les mourants qui jettent les yeux sur ce signe sont à l'instant guéris et sauvés. Or le même prodige s'accomplit dans nos sanctuaires en présence de l'autel où se

trouve immolé Celui que figurait le serpent et qui donne la vie au monde. Regardez-le, invoquez-le, recevez-le, et *l'œuvre de votre rédemption*, c'est-à-dire de votre salut, *s'accomplira*. Mieux encore, outre la vie qui vous sera rendue, *vous participerez à tous les mérites du Christ*. Par son union avec lui, vous pourrez répéter ce que lui-même disait en parlant de son union avec son Père : Tout ce qui est à vous est à moi, et tout ce qui est à moi est à vous (JEAN, XVII, 11). Ne passez pas légèrement sur cette dernière pensée, une des plus consolantes peut-être de la sainte Écriture.

XX

Car la charité du Christ ne diminue jamais, et jamais la grandeur de son indulgence ne s'épuise.

Où est aujourd'hui le serpent d'airain? Il a disparu. Mais celui que le serpent d'airain signifiait subsiste encore et subsistera jusqu'à la fin des siècles. Jamais la vertu qui s'échappe de lui ne *diminuera*. Jamais les infortunés qui ont placé en lui leur espoir ne seront déçus, *car la grandeur de son indulgence ne s'épuise pas*. Quel motif de confiance, mais en même temps quel sujet de reconnaissance!

XXI

Aussi est-ce avec un perpétuel renouvellement

d'esprit que tu dois te disposer à cette grâce et peser avec une sérieuse attention ce grand mystère de salut.

Renouvellement d'esprit. Cœur nouveau, esprit nouveau. Seigneur, disait le prophète, créez en moi un cœur pur et rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mon être.

Telle doit être notre prière toutes les fois que nous assistons à la célébration des mystères, ou que nous y participons.

XXII

Oui, lorsque tu célèbres ou entends la messe, ce mystère doit te paraître aussi grand, aussi nouveau, aussi aimable que si ce jour-là même Jésus-Christ, descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, s'était fait homme, ou si, attaché à la croix, il souffrait et mourait pour le salut des hommes.

Trois mots sont ici à remarquer. *Magnum;* rien de plus grand, de plus élevé, de plus sublime que ce mystère. *Novum;* ce sacrifice ancien est cependant toujours nouveau. *Jucundum;* c'est pour le fidèle une source de consolation et de joie. Mais une condition est exigée pour que ces trois effets ressortent : il faut, lorsque nous célébrons ou entendons la messe, que ce mystère soit pour nous aussi *réel*, aussi *véritable* que si ce

jour-là même Jésus-Christ *se montrait à nos yeux attaché à la croix, souffrant et mourant pour notre salut.* Est-ce ainsi que nous croyons?

CHAPITRE III

Qu'il est utile de communier souvent.

SOMMAIRE :

Ce chapitre peut se résumer par ces trois mots délicieux de l'Épouse des saints Cantiques : J'ai trouvé mon Bien-Aimé, je le possède et je ne le laisserai pas échapper. L'âme cherche d'abord, et durant cette recherche nous la voyons se livrer aux désirs les plus vifs et les plus enflammés. Après avoir cherché, elle trouve, et, durant cette possession, ce sont les élans de la joie et du bonheur. Enfin, possédant l'objet de ses poursuites, elle ne veut pas perdre son trésor; de là ces inquiétudes sur son état présent, sur ses dispositions à venir, suivies bientôt des effusions de l'extase et des transports de l'amour qui absorbent tous les autres sentiments et les remplacent.

VOIX DU DISCIPLE.

I. C'est moi, je viens à vous, Seigneur, pour retirer quelque profit de votre don et me réjouir à votre sacré banquet, que dans votre bonté vous avez préparé pour le pauvre, mon Dieu.

II. Voici qu'en vous je trouve tout ce que je puis et dois désirer; vous êtes mon salut et ma rançon, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire.

III. Réjouissez donc, aujourd'hui, le cœur de votre serviteur, car c'est vers vous, Seigneur Jésus, que j'ai élevé mon âme.

IV. Mon désir est de vous recevoir maintenant avec une respectueuse ferveur; je

souhaite de vous introduire dans ma maison pour mériter d'être béni par vous, comme Zachée, et d'être compté parmi les enfants d'Abraham.

V. Mon âme soupire après votre corps, et mon cœur brûle du désir de vous être uni.

Donnez-vous à moi, et cela me suffit; car hors de vous nulle consolation n'a de prix.

Être sans vous m'est impossible, et sans votre visite je ne puis vivre.

VI. Et c'est pourquoi il faut que je m'approche souvent de vous, et que je vous reçoive comme un préservatif pour mon salut, de peur que, privé de l'aliment céleste, je ne défaille sur la voie.

VII. C'est ainsi, ô très-miséricordieux Jésus, que, prêchant les peuples et guérissant leurs diverses infirmités, vous dites un jour : Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent sur le chemin (MATTH., XV, 32).

VIII. Usez-en donc ainsi avec moi, vous qui, pour la consolation des fidèles, vous êtes laissé vous-même dans ce sacrement.

Car vous êtes la douce réfection de l'âme, et celui qui vous mange dignement sera participant et héritier de votre éternelle gloire.

IX. Il m'est donc nécessaire, à moi si souvent sujet à la douleur et au péché, si souvent en proie à la tiédeur et au découragement, de recourir souvent à la prière, à la confession, à la réception de votre saint corps, pour me renouveler, me purifier et m'enflammer, de peur qu'une trop longue abstinence n'affaiblisse mes saintes résolutions.

X. Car les inclinations de l'homme, dès l'enfance, vont au mal (GEN., VIII, 21), et si le remède divin n'est appliqué, l'homme tombe bientôt dans de plus grand maux.

Nous retirer du mal, c'est l'effet de la sainte Communion, comme aussi de nous affermir dans le bien.

XI. Car si je suis encore si négligent et si tiède, maintenant que je communie ou que je célèbre les saints mystères, que serait-ce si je cessais de prendre ce remède, et si je ne recourais à ce puissant secours!

XII. Et, bien que je ne sois pas tous les jours apte ni assez bien disposé pour célébrer, je ferai en sorte, cependant, de recevoir ces divins mystères et de participer à cette grâce si grande en temps convenable.

XIII. Car une des principales consolations de l'âme fidèle, tant que son enveloppe mortelle la tient éloi-

gnée de vous, c'est de se souvenir souvent de son Dieu et de recevoir son Bien-Aimé dans une amoureuse ferveur.

O prodigieuse condescendance de votre amour pour nous, que vous, Seigneur, mon Dieu, créateur et vivificateur de tous les esprits, daigniez venir à une âme pauvrette, et, de la plénitude de votre divinité unie à votre humanité, apaiser sa faim!

O heureux l'esprit et bienheureuse l'âme à qui il est donné de vous recevoir pieusement, vous, son Seigneur et son Dieu, et de s'enivrer des spirituelles joies de son union avec vous!

XIV. Oh! qu'il est grand, le Seigneur qu'elle reçoit, qu'il est aimé, l'hôte qu'elle admet, qu'il est doux, le compagnon qu'elle introduit, qu'il est fidèle, l'ami qu'elle accueille, qu'il est beau, qu'il est noble l'époux qu'elle embrasse, celui qu'elle préfère à tous et que son amour place au-dessus de tous les biens désirables!

XV. Qu'ils se taisent devant vous, ô mon doux Bien-Aimé, le ciel et la terre avec toute leur splendeur! car tout ce qu'ils ont de gloire et de beauté est un bienfait de votre libéralité et ils n'atteindront jamais à l'éclat de votre nom, ô vous dont la sagesse est infinie.

I

C'est moi, je viens à vous: Seigneur, pour retirer quelque profit de votre don et me réjouir à votre sacré banquet, que dans votre bonté vous avez préparé pour le pauvre, mon Dieu.

Ce premier mot : *C'est moi, je viens...*, indique l'action qui se prépare et qui va s'accomplir. En effet, tous les préliminaires sont terminés, le moment est arrivé pour le prêtre de monter à l'autel, et pour le fidèle de s'asseoir au banquet divin. Suivant le conseil de l'Apôtre, l'homme s'est interrogé lui-même pour savoir si rien ne

l'arrête ; il a reçu de sa conscience un témoignage favorable, il se lève donc et s'avance, *ecce venio*, *voici que je viens*. Mais tout en se levant et s'avançant ainsi, il a jeté un dernier regard sur la distance qui le sépare de son Dieu, il a été saisi de cette grandeur et de sa bassesse, *ego ad te*, *moi à vous !* Moi si misérable ! vous si élevé ! vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu, *ad te*, *Domine*. Toutefois, cette impression involontaire de crainte respectueuse apaisée, la confiance peu à peu renaît. *Je viens... ut bene mihi sit ex munere tuo*. Comment rendre le charme de cette naïve locution ? Je viens... pour que bien m'arrive de la réception de votre don. Les anciens s'imaginaient qu'on ne pouvait voir Dieu sans mourir ; ne semble-t-il pas que l'âme à demi rassurée ne demande ici qu'à échapper au danger formidable d'approcher de cette Majesté terrible ? Mais, raffermie bientôt dans l'espérance, elle sollicite la *joie* que doit procurer le *banquet sacré*, car ce banquet, c'est Dieu qui *l'a préparé*, préparé *dans sa bonté*, préparé *pour le pauvre*. Trois mots à méditer.

II

Voici qu'en vous se trouve tout ce que je puis et dois désirer ; vous êtes mon salut et ma rançon, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire.

Placé ici pour la seconde fois, le mot *ecce*,

voici, en attirant l'attention, paraît indiquer une pensée cachée que l'âme va découvrir. Quel est ce secret? le voici : Je le proclame en votre présence, Seigneur; en vous est tout ce que je puis et dois désirer. *Tout ce que je puis*. Combien de choses nous désirons, qu'il nous est impossible d'atteindre! *Tout ce que je dois :* combien d'autres nous poursuivons, qu'il ne nous est pas permis de posséder! Ici le pouvoir s'accorde avec le devoir; pourquoi? Ah! c'est que Jésus est le *salut*, la *rançon*, l'*espérance*, la *force*, l'*honneur*, la *gloire* du chrétien. Quel vaste champ ouvert aux réflexions que chacun de ces mots appliqués au divin Rédempteur! Mais, d'autre part, quel retour amer dans cette pensée : Jusqu'ici j'ai voulu ce que *je ne pouvais* et ne *devais pas* désirer! Mon peuple, dit le Seigneur par son prophète, a fait deux maux : il m'a abandonné, moi qui suis la source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes qui ne peuvent retenir l'eau (Jérém., ii, 13).

III

Réjouissez donc aujourd'hui le cœur de votre serviteur, car c'est vers vous, Seigneur Jésus, que j'ai élevé mon âme.

Après avoir dit que Dieu est son salut, sa rançon, son espérance, sa force, son honneur et sa gloire, il est tout naturel que l'âme s'ouvre

comme le calice des fleurs pour recevoir la douce rosée des consolations célestes. Réjouissez donc le cœur de votre serviteur. Mais parce que cette rosée est un don gratuit et passager, elle ne le demande que pour un jour, le jour présent. *Aujourd'hui*, comme nous disons : Donnez-nous notre pain quotidien, le lendemain n'étant pas à nous, et ne sachant pas si nous verrons le lendemain.

IV

Mon désir est de vous recevoir maintenant avec une respectueuse ferveur; je souhaite de vous introduire dans ma maison pour mériter d'être béni par vous, comme Zachée, et d'être compté parmi les enfants d'Abraham.

Le Psalmiste disait : *Levavi oculos meos ad montes, unde veniet auxilium mihi* : J'ai levé mes yeux vers la montagne d'où me peut venir le secours (Ps., CXX, 1). Sous la loi nouvelle, ce n'est plus un simple secours que le chrétien désire en levant les yeux vers la sainte montagne où se trouve placé le tabernacle, c'est Dieu lui-même qu'il attend et qu'il espère. *C'est vers vous, Seigneur Jésus, que j'ai élevé mon âme, mon désir est de vous recevoir maintenant.* Zachée, dont le zèle est ici proposé pour modèle, n'espérait pas ce bonheur, lorsque, monté sur un arbre, il attendait la venue de Jésus pour le voir passer.

Mais quelle ne fut pas sa joie d'entendre cette divine parole : Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est dans votre maison que j'ai le dessein aujourd'hui de demeurer (LUC, XIX, 5)! C'est avec cette *respectueuse ferveur* que l'âme fidèle souhaite d'introduire en elle son Sauveur et son Dieu.

V

Mon âme soupire après votre corps, et mon cœur brûle du désir de vous être uni.

Toute personne qui communie, même pieusement, n'a pas le droit de s'approprier ces brûlantes paroles, si elle-même ne ressent les effets qu'elles expriment. S'il faut toujours être vrai, il est surtout indispensable de l'être avec Dieu. Pourquoi donc la bouche dirait-elle ce que le cœur n'éprouve pas? On peut avoir la conscience pure, on peut même l'avoir ornée de certaines vertus, sans être arrivé à ce degré parfait de détachement et d'amour qui permet de dire : *Donnez-vous à moi, et cela me suffit; car, hors de vous, nulle consolation n'a de valeur.* Si donc nous ne sommes pas embrasés des ardeurs de cette sublime flamme du divin amour, contentons-nous d'en admirer les effets dans les âmes privilégiées que Dieu s'est choisies; ne laissons pas toutefois de demander pour nous avec humilité quelques

étincelles de ce feu sacré, afin qu'il fasse disparaître la glace de nos cœurs.

VI

Et c'est pourquoi il faut que je m'approche souvent de vous et que je vous reçoive comme un préservatif pour mon salut, de peur que, privé de l'aliment céleste, je ne défaille sur la voie.

Nous venons de faire remarquer que l'âme élevée et favorisée du don de l'amour sensible a seule le droit de s'appliquer cette parole : *Hors de vous, nulle consolation n'a de prix.* Mais l'âme imparfaite peut se permettre de dire : *Être sans vous m'est impossible; aussi il faut que je m'approche souvent...* Ici, c'est le besoin de posséder Dieu qui est senti et proclamé, et tout indigent a le droit de parler de sa faim et de sa misère. C'est donc avec vérité et avec justice que nous parlons de la nécessité de recevoir cet aliment céleste sans lequel *nous serions exposés à défaillir sur la voie.*

VII

C'est ainsi, ô très-miséricordieux Jésus, que, prêchant les peuples et guérissant leurs diverses infirmités, vous dîtes un jour : Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent sur le chemin (Matth., xv, 32).

L'exemple de la multitude nourrie miraculeusement au désert par le Sauveur lui-même vient admirablement à l'appui de ce qui a été dit dans le verset précédent. C'est une nécessité que je m'approche souvent de vous, de peur que, privé de l'aliment céleste, je ne défaille sur la voie. Il sera bon de relire dans l'Évangile le récit de ce miracle qui présente tant d'analogie avec le prodige eucharistique.

VIII

Usez-en donc ainsi avec moi, vous qui, pour la consolation des fidèles, vous êtes laissé vous-même dans ce sacrement.

Si le divin Maître a voulu, pendant les jours de sa vie mortelle, soutenir par un pain miraculeux la multitude affamée qui l'avait suivi dans les profondeurs de la solitude où il s'était retiré, et si les deux mobiles qui l'ont déterminé à opérer ce prodige furent d'un côté la bonté de son cœur : « J'ai compassion de ce peuple; » et de l'autre les pressants besoins de cette multitude : « Je crains, en les renvoyant à jeun, qu'ils ne défaillent sur la voie; » à plus forte raison pouvons-nous lui dire avec confiance : *Usez-en donc ainsi envers moi;* car vous n'avez pas cessé d'être bon, et je n'ai pas cessé d'être misérable; or, n'est-ce pas pour cette double raison *que vous*

vous êtes laissé vous-même dans ce sacrement?

IX

Il m'est donc nécessaire, à moi si souvent sujet à la douleur et au péché, si souvent en proie à la douleur et au découragement, de recourir souvent à la prière, à la confession, à la réception de votre saint corps, pour me renouveler, me purifier et m'embraser, de peur qu'une trop longue abstinence n'affaiblisse mes saintes résolutions.

Trois maux surtout nous environnent : la douleur, le péché et le découragement; ce troisième, le découragement, est la conséquence des deux premiers. Or, contre la douleur, nous avons la *prière*. Rappelons-nous de quel secours elle fut au Sauveur pendant son agonie au jardin des Olives. Contre le péché, nous avons la *confession* qui les prévient, les efface et les expie. Enfin, contre le découragement et la tiédeur, nous pouvons avoir recours à la réception *du corps sacré du Sauveur* qui a la triple vertu de nous *renouveler,* de nous *purifier et de nous enflammer d'ardeur.*

X

Car les inclinations de l'homme vont au mal (Gen., viii, 21) *dès l'enfance, et si le remède divin*

n'est appliqué, l'homme tombe bientôt dans de plus grands maux.

Un grand orateur du siècle dernier va nous dire comment les inclinations de l'homme qui le portent au mal dès l'enfance sont rectifiées par l'effet de la bonne communion. « Alors l'homme verra ce que peut cette chair sacrée, et mille épreuves personnelles l'en convaincront. Elle le transformera en un être tout nouveau. C'est une chair virginale : elle amortira dans son cœur le feu de la concupiscence qui le brûle; elle y éteindra l'ardeur des passions qui le consument, elle purifiera ses pensées, elle réglera ses désirs, elle réprimera les révoltes de ses sens et les tiendra soumis à l'esprit. C'est une chair sainte et immolée pour la réparation du péché; elle détruira dans son âme l'empire de ce mortel ennemi qui le tyrannisait; elle le fortifiera contre la tentation, contre l'occasion, contre l'exemple, contre le respect humain, contre le monde, contre tout ce que l'enfer emploie à notre ruine spirituelle et à la perte de notre innocence; elle le remplira d'une grâce victorieuse qui le fera triompher des inclinations perverses de la nature, des mauvaises dispositions du tempérament, des retours importuns de l'habitude, des attraits corrupteurs du plaisir, des amorces de l'intérêt, de toutes les attaques où il peut être exposé,

et où il pourrait malheureusement succomber. Enfin, c'est la chair d'un Dieu ; elle le dégagera de toutes les affections terrestres pour l'élever à Dieu, pour l'attacher à Dieu, pour ne lui inspirer que des sentiments chrétiens et dignes de Dieu (Bourdaloue). »

XI

Car si je suis encore si négligent et si tiède, maintenant que je communie ou que je célèbre les saints mystères, que serait-ce si je cessais de prendre ce remède et si je ne recourais à ce puissant secours!

Celui qui tient ici ce langage, et qui apporte sa propre expérience en témoignage des vérités qui viennent d'être énoncées, mérite d'autant plus notre croyance qu'il s'accuse et s'humilie lui-même avec plus de sincérité. D'un côté, il reconnaît que la communion est *un secours puissant;* de l'autre, que, malgré ce secours, il se trouve cependant tiède et négligent; d'où il tire avec bon droit cette conséquence, qu'il serait bien plus tiède et plus négligent encore s'il cessait de recourir à ce *remède* efficace et à ce puissant *secours*. Appliquons-nous à nous-mêmes ce conseil, et gardons-nous bien de nous éloigner de la sainte table sous un prétexte frivole et contre l'avis de notre directeur. Rappelons-nous que, selon les Pères, l'Eucharistie est

un levain, ce levain de justice et de sainteté dont parle l'Apôtre, qui se répand et s'insinue dans toute la masse pour la faire lever, c'est-à-dire qu'elle se communique à toutes les puissances de l'homme intérieur pour l'animer et le vivifier d'une manière admirable et toute divine.

XII

Et bien que je ne sois pas tous les jours apte ni bien disposé pour célébrer, je ferai en sorte cependant de recevoir ces divins mystères, et de participer à cette grâce si grande en temps convenable.

L'Eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus ordinaire, et les Pères l'appellent le pain quotidien; les premiers chrétiens rompaient tous les jours ce pain avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit un Père de l'Église, célébrons-nous les mystères, si personne n'y participe. Assister à la messe sans s'approcher de la sainte communion est une action pour ainsi dire tronquée. C'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir cette manne céleste le plus souvent que nous pouvons. *Et si nous ne sommes pas aptes à*

communier tous les jours, faisons en sorte, cependant, de participer à cette grâce en temps convenable.

XIII

Car une des principales consolations de l'âme fidèle, tant que son enveloppe mortelle la tient éloignée de vous, c'est de se souvenir souvent de son Dieu et de recevoir son Bien-Aimé avec une amoureuse ferveur.

Lorsqu'un événement heureux auquel nous ne nous attendions pas nous arrive, le premier sentiment qui se fait jour n'est pas précisément celui de la joie et du bonheur ; c'est d'abord la surprise et presque l'incrédulité. Est-il possible? ai-je bien entendu? puis-je croire à mes yeux? puis-je m'en rapporter à mes oreilles? Voyons, répétez-moi cette nouvelle, répétez-moi ce que vous m'avez dit déjà, car je ne puis l'entendre assez pour satisfaire l'avidité de mon cœur. Ainsi s'exclame, en présence du divin tabernacle, l'âme qui a faim de son Dieu. Cette *prodigieuse condescendance* la trouve d'abord presque incrédule ; elle ne peut croire à tant de bonté. Obligée enfin à se rendre devant la réalité, elle ne trouve d'autres paroles que celles-ci : *O heureux l'esprit et bienheureuse l'âme à qui il est donné de vous recevoir pieusement, vous, son Seigneur et son Dieu!*

XIV

Oh! qu'il est grand, le Seigneur qu'elle reçoit! qu'il est aimé, l'hôte qu'elle admet, qu'il est doux, le compagnon qu'elle introduit, qu'il est fidèle, l'ami qu'elle accueille, qu'il est beau, qu'il est noble, l'époux qu'elle embrasse, celui qu'elle préfère à tous et que son amour place au-dessus de tous les biens désirables!

Oh! qu'il est grand, le Seigneur qu'elle reçoit! Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu (JEAN, V, 1). Qu'il *est aimé,* l'hôte qu'elle admet! Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure (JEAN, XIV, 23). Qu'il *est doux*, le compagnon qu'elle introduit! Et, se hâtant, Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie dans sa maison (LUC, XIX, 7). Qu'il *est fidèle*, l'ami qu'elle accueille ! Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous dirai mes amis (JEAN, XV, 14). Qu'il *est beau,* qu'il est noble, l'époux qu'elle embrasse ! Et voici qu'au milieu de la nuit une voix se fait entendre : c'est l'époux qui vient (MATTH., XXIII, 6). Sortez et allez au-devant de l'époux *que l'âme préfère* à tout et qu'elle met *au-dessus de tous les biens désirables.*

XV

Devant vous, ô mon doux Bien-Aimé, qu'ils se taisent, le ciel et la terre avec toute leur splendeur! car tout ce qu'ils ont de gloire et de beauté est un bienfait de votre libéralité, et ils n'atteindront jamais à l'éclat de votre nom, ô vous dont la sagesse est infinie!

Ne vous semble-t-il pas entendre le magnifique langage des Prophètes : Le Seigneur est dans son saint Temple, que la terre se taise devant lui (Habac., ii, 20)? Faites silence devant la face du Seigneur Dieu (Sophon., i, 7). Que toute chair se taise en présence du Seigneur, car il se lève du fond de son sanctuaire (Zacharie, vi, 9).

Mais le silence dont il est ici question n'est pas seulement le silence du respect, de l'admiration ou de l'impuissance à louer et à exalter une majesté qui est au-dessus de toute louange et de toute gloire. C'est surtout le silence de l'amour qui ne trouve plus de mots pour exprimer ce qu'il ressent. *Qu'ils se taisent devant vous, ô mon doux Bien-Aimé*, le ciel d'abord, parce qu'il n'a rien d'aussi grand, la terre ensuite, parce qu'elle ne renferme rien d'aussi doux ; silence à toute splendeur, à toute beauté, à toute gloire, parce que rien ne saurait *atteindre à l'éclat de*

votre nom, ô vous dont la sagesse est infinie. Nous ne saurions trop engager les âmes qui s'approchent dignement de la sainte communion à se tenir, pendant les premiers instants du moins, dans un silence absolu et parfait. Quiconque se voit en présence d'une grande joie ou d'une grande infortune, ne trouvant pas de paroles qui soient en harmonie avec ce qu'il éprouve, le mieux pour lui est de se taire. Voyez les amis de Job : ils restent sept jours entiers sans oser lui parler, tant ses maux étaient extrêmes et tant était grande leur douleur. Que la joie vous rende muets. Que pourriez-vous dire qui soit en rapport avec la faveur immense qui vous est accordée? Goûtez seulement, et voyez combien le Seigneur est doux (Ps., XXXIII, 9).

CHAPITRE IV

Que ceux qui communient dévotement en retirent de grands avantages.

SOMMAIRE :

C'est la prière qui ouvre ce chapitre : le fidèle y demande la ferveur de la dévotion contre l'assoupissement de son cœur, et le don d'une foi vive contre les vains raisonnements de la sagesse humaine ; puis, pour mieux réveiller cette foi à l'un des plus profonds mystères de notre sainte religion, il se rappelle que

c'est l'œuvre d'un Dieu et non d'un homme. La longue énumération des effets admirables du divin sacrement a pour objet d'exciter dans notre cœur les saintes ardeurs du feu sacré de l'amour. Un touchant exposé de tout ce qui nous manque et de notre profonde misère termine la belle prière que l'auteur a empruntée à la liturgie de la sainte Église romaine.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Seigneur, mon Dieu, prévenez votre serviteur de vos bénéditions les plus douces (Ps., xx, 3), afin que je mérite d'approcher dignement et dévotement de votre auguste sacrement.

II. Excitez mon cœur vers vous, et réveillez-moi de mon profond assoupissement ; visitez-moi par votre grâce salutaire, afin que je goûte en esprit votre douceur, dont la plénitude est cachée dans ce sacrement comme dans sa source.

III. Illuminez aussi mes yeux pour contempler un si grand mystère; et, pour le croire d'une foi inébranlable, fortifiez-moi.

Car c'est votre œuvre, non l'œuvre d'une puissance humaine; c'est votre institution, non une invention de l'homme.

Aussi nul homme ne peut-il par lui-même concevoir et comprendre des merveilles qui dépassent la portée des anges eux-mêmes.

Que pourrais-je donc, moi pécheur indigne, poignée de terre et de cendre, découvrir et comprendre d'un mystère si profond et si saint?

IV. Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, avec une foi pure et ferme, et sur votre commandement, je m'approche de vous, plein d'espérance et de respect, et je crois du fond de mon cœur que vous êtes présent dans ce sacrement, comme Dieu et comme homme.

V. Vous voulez donc que je vous reçoive, et que je m'unisse à vous par les liens de l'amour!

VI. C'est pourquoi j'invoque votre clémence et demande avec instance cette grâce spéciale, que tout mon être se fonde en vous, afin que, débordant d'amour, mon âme désormais ne s'ouvre plus à aucune consolation étrangère.

VII. Car c'est ici le sacrement le plus sublime et le plus auguste, où se trouve le salut de l'âme et du corps, le remède à toute langueur spirituelle; par sa vertu, les vices sont guéris, les passions réprimées, les tentations vain-

cues ou affaiblies ; par lui, la grâce est répandue avec plus d'abondance, la vertu s'accroît, la foi s'affermit, l'espérance se fortifie, la charité s'enflamme et se dilate.

VIII. Elles sont nombreuses, les grâces que vous avez prodiguées et que vous prodiguez encore tous les jours dans ce sacrement à vos bien-aimés que la ferveur amène à votre table, ô mon Dieu, le protecteur de mon âme, le réparateur de l'humaine infirmité, et le distributeur de toute consolation intime !

IX. Car vous répandez sur eux de nombreuses consolations au sein de leurs diverses tribulations ; et du fond de leur propre abaissement vous les élevez jusqu'à l'espérance de votre protection, et, par une grâce en quelque sorte toute nouvelle, vous les réjouissez et les éclairez intérieurement, de telle sorte que ceux qui, avant la communion, se sentaient troublés et sans amour, dès qu'ils sont restaurés de cette nourriture et de ce breuvage célestes, se trouvent heureusement transformés.

X. Ce qui vous détermine à dispenser ainsi vos dons à vos élus, c'est le désir qu'ils reconnaissent clairement et par expérience tout ce qu'il y a en eux d'impuissance, et tout ce qu'ils doivent à votre bonté et à votre grâce.

Car d'eux-mêmes ils sont froids, durs et sans piété ; mais par vous ils méritent de devenir fervents, zélés et pieux.

XI. Quel homme, en effet, s'approchant humblement de la source des suavités, n'en rapporte pas un peu de douceur ?

Ou qui, se tenant près d'un ardent foyer, n'en reçoit pas quelque chaleur ?

Et vous êtes une source toujours pleine et surabondante, un feu toujours ardent qui jamais ne s'éteint.

XII. Si donc il ne m'est pas permis de puiser à la plénitude même de la source et de boire jusqu'à me désaltérer, j'approcherai toutefois mes lèvres de l'ouverture du céleste canal, afin d'en recueillir au moins une toute petite goutte pour tromper ma soif et me préserver d'une entière sécheresse.

XIII. Et si je ne suis pas encore tout céleste et tout de feu comme les Chérubins et les Séraphins, je m'efforcerai cependant de m'animer à la piété et de préparer mon cœur, afin qu'en recevant avec humilité ce sacrement de vie, je ressente au moins une légère étincelle de ce feu divin.

XIV. Quant à tout ce qui me manque, ô bon Jésus, Sauveur très-saint, veuillez y suppléer vous-même par vo-

tre bonté et votre grâce, vous qui avez daigné appeler à vous tous les hommes par cette invitation : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai (MATTH., XI, 28).

XV. Pour moi, je travaille à la sueur de mon visage, mon cœur est brisé par la douleur, mes péchés m'accablent, les tentations troublent ma paix, beaucoup de passions mauvaises m'enlacent et me pressent ; et il n'est personne pour me secourir, personne pour me délivrer et me sauver, si ce n'est vous, Seigneur, mon Dieu, mon Sauveur, entre les mains de qui je me remets et tout ce qui est à moi, afin que vous me gardiez et me conduisiez à la vie éternelle.

Recevez-moi pour l'honneur et la gloire de votre nom, vous qui m'avez préparé votre corps et votre sang pour nourriture et pour breuvage.

Faites, Seigneur, mon Dieu, mon Sauveur, que ma ferveur et mon amour s'augmentent à mesure que je participerai plus souvent à votre divin mystère (ORAISON DE L'ÉGLISE).

I

Seigneur, mon Dieu, prévenez votre serviteur de vos bénédictions les plus douces.

Les premières paroles de cette prière sont empruntées à un passage du psaume vingtième. Comme toujours, c'est le sentiment du respect le plus profond qui se trouve joint à celui de l'abandon le plus entier. Celui que l'âme invoque ici n'est pas seulement son *Seigneur*, c'est son Dieu, mais un Dieu qui est à elle, c'est-à-dire dont la puissance, la sagesse et la bonté sont sans cesse occupées à la combler de ses dons. Que de douceur dans ce mot *mon Dieu!* mais quelle humble dépendance dans le nom de *servi-*

teur par lequel l'homme se désigne lui-même ! C'est à bon droit aussi que l'expression *prévenez* est ici employée; elle indique que l'initiation à tout bon mouvement vient de Dieu. Personne ne vient à moi, dit Jésus-Christ, si mon Père lui-même ne l'attire (JEAN, VI, 44). Mais quel est donc ce fruit de *douce bénédiction* si ardemment demandé? *C'est d'approcher dignement et dévotement de l'auguste sacrement.*

II

Excitez mon cœur vers vous et réveillez-moi de mon profond assoupissement; visitez-moi par votre grâce salutaire ; que je goûte en esprit votre douceur, dont la plénitude est cachée dans ce sacrement comme dans sa source.

N'est-ce pas une chose bien étrange, bien incompréhensible même, que notre cœur ait besoin d'être secoué et réveillé en présence d'un don aussi excellent? Hélas! nous vivons tellement sous l'empire de nos sens que nous ne sommes guère touchés que de ce qui les frappe. Le corps appesantit l'âme, dit le Sage (SAGESSE, IX, 15). De là cette prière qu'il sera bon de renouveler souvent : *Excitez mon cœur vers vous, et réveillez-moi de mon profond assoupissement;* mais il faut aller plus loin, et, après avoir demandé avec instance l'affranchissement des sens, il est né-

cessaire de solliciter une grâce plus précieuse, la *visite* de Dieu même, qui ne manquera pas de descendre dans un cœur vide et bien préparé : *Visitez-moi* par votre salutaire grâce.

III

Illuminez aussi mes yeux pour contempler un si grand mystère ; et, pour le croire d'une foi inébranlable, fortifiez-moi.

Au lieu d'accepter sur le témoignage d'une autorité infaillible ce qui lui est simplement proposé à croire, l'incroyant commence avant tout par discuter comme si Dieu n'avait pas parlé, ou comme si, ayant parlé, il ne méritait pas d'être cru sur parole. Or, en présence de tous les passages de l'Évangile qui établissent si clairement le fait eucharistique, en présence des écrits de saint Paul, instruit à l'école même de Jésus-Christ, en présence de l'enseignement des Pères, de l'accord unanime de la tradition qui s'est perpétuée sans interruption depuis la Cène jusqu'à nous, comment dire que Dieu n'a pas parlé? Raisonnerons-nous dans la seconde hypothèse? Dirons-nous que Dieu ayant parlé, nous avons cependant le droit de juger sa parole, de la modifier, de la tronquer, de lui faire violence pour la plier à nos propres idées? Mais c'est une impiété, plus qu'une impiété, c'est une

énormité qui soulève et révolte tout homme droit et honnête, tout homme que n'aveuglent pas l'orgueil de l'esprit ni les passions du cœur.

IV

Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, avec une foi pure et ferme, et sur votre commandement, je m'approche de vous plein d'espérance et de respect, et je crois du fond de mon cœur que vous êtes présent dans ce sacrement, comme Dieu et comme homme.

Quel charme dans ce mot *simplicité de cœur!* Par la simplicité de l'esprit, l'homme accepte sans hésiter les profonds mystères de Dieu ; par la simplicité du cœur, il fait plus, il les accueille avec joie et avec bonheur. En effet, c'est une vérité passée à l'état d'axiome : « On croit facilement ce qu'on aime. » Voyez ce qui se passe dans le monde : que d'illusions, grand Dieu! ne se fait-on pas tous les jours au sujet de mille chimères qu'on rêve et qu'on espère! D'où vient donc que nous avons tant de peine à admettre ce que nous devrions avoir tant de joie à imaginer? D'où vient que c'est au sujet de la divine Eucharistie que nous méritons ce reproche adressé autrefois aux disciples par le Sauveur lui-même : O cœurs insensés et lents à croire, jusques à quand vous souffrirai-je (Luc, xxiv, 25)? Ah! quand la vérité de la présence de Notre-

Seigneur ne reposerait pas sur des témoignages aussi infaillibles qu'ils le sont, à défaut de la réalité, nous devrions saisir avec transport la seule possibilité, ou du moins la simple probabilité d'un mystère si consolant, et voilà que Jésus-Christ s'affirme être toujours vivant au milieu de nous, et nous en sommes à nous demander où est aujourd'hui cette foi *pure et ferme*, cette *espérance* vive et ce *respect profond qui croit du fond du cœur que Jésus est présent dans son sacrement, comme Dieu et comme homme!*

V

Vous voulez donc que je vous reçoive et que je m'unisse à vous par les liens de l'amour!

Après avoir formé l'acte de foi plus encore avec son cœur qu'avec son esprit, il semble que l'homme ne devrait plus éprouver d'hésitation à s'approcher de son Dieu. Que signifie donc cette parole qui indique une sorte de résistance : *Vous voulez donc que je vous reçoive?* Ah! c'est qu'après avoir désiré, sollicité cette grâce, au dernier moment, au moment décisif, l'âme s'épouvante, une fois encore, en présence d'une majesté si haute. La mer, dit le Prophète, l'a vu et a fui : *Mare vidit, et fugit*; le fleuve aussi, au bruit de sa parole, a retourné en arrière : *Jordanis conversus est retrorsum.* Or, quand la terre tremble et se

trouble, *a facie Domini mota est terra,* comment un pauvre pécheur pourrait-il subsister devant sa face? Cependant, ramenée par le commandement divin, l'âme cède enfin, mais elle ne prend pas sur elle la responsabilité de son acte : *Vous voulez donc que je vous reçoive!* Comme si elle disait : C'est votre affaire, mon Dieu, bien plus que la mienne; je vous ai représenté ma bassesse et mon indignité, vous persistez à vouloir *que je m'unisse à vous par les liens de l'amour;* je ne veux pas combattre ce dessein qui, après tout, doit être le vœu le plus ardent de mon cœur : je viens, puisque vous m'avez appelée.

VI

C'est pourquoi j'invoque votre clémence et demande avec instance cette grâce spéciale, que tout mon être se fonde en vous, afin que, débordant d'amour, mon âme désormais ne s'ouvre plus à aucune consolation étrangère.

Que de précautions! comme l'âme prend, si l'on peut dire, ses sûretés, et tient à se mettre à l'abri du reproche de témérité! Après donc avoir dit : *Je viens, parce que vous m'avez appelée,* elle ajoute aussitôt : *J'invoque votre clémence.* Elle ira même plus loin, elle osera *demander avec instance cette grâce spéciale, que tout son être s'écoule en son Dieu.* Dieu est ici devant sa pauvre créature

comme un océan sans fond et sans rivage; or, c'est dans cet océan infini que, faible goutte d'eau, elle demande à disparaître et à se perdre : *Que toutmon être s'écoule en vous!* Et toutefois, ce n'est pas assez encore que d'être entrée dans l'immensité de Dieu; l'inconstance humaine, hélas! est si grande, que peut-être elle pourrait, au jour de l'épreuve, être tentée d'en sortir; or il faut qu'elle soit tellement remplie de Dieu, qu'elle déborde *d'amour* et ainsi ne puisse plus désormais *s'ouvrir à aucune consolation étrangère.*

VII

Car c'est ici le sacrement le plus sublime et le plus auguste, où se trouve le salut de l'âme et du corps, le remède àtoute langueur spirituelle; par sa vertu, les vices sont guéris, les passions réprimées, les tentations vaincues ou affaiblies; par lui, la grâce est répandue avec plus d'abondance, la vertu s'accroît, la foi s'affermit, l'espérance se fortifie, la charité s'enflamme et se dilate.

La liaison de ce verset avec celui qui précède est facile à saisir. Que venons-nous demander? Nous avons sollicité deux grâces : *Que tout notre être s'écoule en Dieu.* Mais comment notre être pourra-t-il s'écouler en Dieu, si ce n'est dans la communion de ce sacrement justement appelé *le plus sublime et le plus auguste?* Dans les autres sa-

crements, en effet, tels que le baptême, la pénitence, je suis plongé dans un fleuve de grâces; ici, je me perds dans un abîme de grâces, car je me trouve confondu avec Dieu même.

Nous avons demandé en second lieu que, *remplie et débordant de Dieu, notre âme ne puisse plus désormais s'ouvrir à aucune consolation étrangère.* Or, pourquoi irions-nous chercher bien loin ce que nous trouvons ici tout près et avec tant d'abondance : le salut de *l'âme et du corps, le remède à toute langueur spirituelle*, et le reste?

VIII

Elles sont nombreuses, les grâces que vous avez prodiguées et que vous prodiguez encore tous les jours dans ce sacrement à vos bien-aimés que la ferveur amène à votre table, ô mon Dieu, le protecteur de mon âme, le réparateur de l'humaine infirmité et le distributeur de toute consolation intime!

L'auteur de l'*Imitation* vient de signaler quelques-unes de ces grâces précieuses, mais Dieu les prodigue tellement dans ce sacrement d'amour qu'il serait impossible de les énumérer toutes. Cependant trois titres touchants donnés à l'Hôte divin qui daigne descendre jusqu'à nous peuvent nous servir de signes révélateurs de toutes ces grâces diverses. Jésus-Christ est appelé d'abord *susceptor animæ*, celui qui reçoit, en

d'autres termes, qui sauve et recueille notre âme. Rappelons-nous ici l'histoire si émouvante du bon Samaritain. En descendant de Jérusalem à Jéricho, il aperçoit un homme dépouillé et sanglant, gisant à demi mort sur le bord de la route. Il s'approche de lui, verse de l'huile et du vin dans ses plaies, les bande avec soin et le conduit sur son propre cheval à l'hôtellerie où il dépense pour lui deux deniers. Ne peut-on pas dire que ce charitable voyageur a été le *susceptor animæ* du pauvre blessé? Oui, c'est lui qui a retenu sur ses lèvres mourantes le dernier souffle qui allait s'en échapper ; il l'a rendu à la vie. C'est ainsi que le Sauveur Jésus, par le bienfait de son incarnation, bienfait que perpétue l'Eucharistie, a sauvé de la mort éternelle la postérité d'Adam et, de plus, lui a laissé le gage de la résurrection future et de l'immortaltié après les épreuves de cette triste vie; il est donc vraiment *susceptor animæ*.

En second lieu, Jésus-Christ est désigné ici sous le nom de *reparator humanæ infirmitatis*, le *réparateur de l'humaine infirmité*.

Il ne suffisait pas, en effet, de nous rendre la vie, il fallait encore nous redonner les signes de la vie, c'est-à-dire rétablir et restituer nos forces. Comme c'est bien là l'effet de ce pain divin qu'on nous présente comme la nourriture, de ce vin enivrant qu'on nous offre comme le breuvage de notre âme!

Épuisé de faim et de fatigue, Jonathas se sentait mourir, lorsque, prenant avec l'extrémité de sa baguette un peu de miel, il s'écria : J'ai senti mes yeux s'illuminer et se rouvrir à la vie ! Venez, pauvre voyageur que le besoin presse; venez, courageux soldats que la fatigue brise, voici le *réparateur de l'humaine infirmité.* Écoutez le Sauveur : Si je renvoie ces multitudes à jeun, elles défailliront sur la voie, car voici trois jours qu'elles me suivent, et elles n'ont point de quoi manger (Marc, viii, 3). Jésus-Christ n'a pas voulu nous laisser à jeun dans le désert aride de cette vie; il a multiplié en notre faveur le pain vivant descendu des cieux, dont les cinq pains miraculeux de l'Évangile n'étaient que l'ombre et la figure. *Vrai réparateur de l'humaine infirmité,* il offre à tous l'aliment substantiel qui entretient la vie. Donnez donc au jeune homme qui lutte contre les attaques incessantes d'une passion fougueuse le pain du protestantisme; présentez à la jeune fille qui, dans le désir de s'élever à une perfection plus haute, a quitté sa position, sa famille, sa patrie, pour se vouer au soin des malades, présentez-lui la coupe qui se vide à la cène de la prétendue Réforme, et vous les entendrez dire, mais avec plus de vérité et de justice que les Hébreux : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo* (Num., xxi, 25) ; notre cœur se soulève à la vue de cette chétive nourriture. Non, non,

la fleur de la sainte virginité demande un autre breuvage. Voici le vin qui fait germer les vierges (Zach., ix, 27). Voici le pain qui fait qu'on monte pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne d'Horeb (III Rois, xix, 8).

Enfin le dernier titre donné ici à Jésus-Christ est celui de *dator totius consolationis internæ;* le distributeur de toute consolation intime. *Dator*, distributeur. Les hommes promettent. Dieu seul *donne*. *Totius*, de toute consolation. Que de souffrances contre lesquelles les amis les plus dévoués ne peuvent rien! Nulle douleur qui ne cède à la consolation divine. *Internæ*, consolation intime. Les consolations humaines sont des palliatifs, elles couvrent les plaies et ne les guérissent pas; les consolations de Dieu descendent jusque dans les profondeurs du cœur, elles sont intimes et vraies.

IX

Car vous répandez sur eux de grandes consolations au sein de leurs diverses tribulations; et, du fond de leur propre abaissement, vous les élevez jusqu'à l'espérance de votre protection, et, par une grâce en quelque sorte toute nouvelle, vous les réjouissez et les éclairez intérieurement, de telle sorte que ceux qui, avant la communion, se sentaient troublés et sans amour, dès qu'ils sont restaurés de cette nourriture

et de ce breuvage céleste, se trouvent heureusement transformés.

Dans le verset que nous venons de méditer, il a été parlé en général des consolations que Dieu donne dans le sacrement de son amour; elles vont être ici indiquées d'une manière plus précise et plus particulière. En effet, les épreuves contre lesquelles nous avons à lutter sont de deux sortes : les extérieures et les intérieures.

Les épreuves extérieures nous viennent des choses ou des hommes; ce sont les soins, les soucis, les embarras, les difficultés, les oppositions, les contradictions, les luttes, les injustices, les violences même que nous rencontrons dans nos projets et nos entreprises les plus louables. L'homme qui, dans toutes ces traverses, s'approche du Dieu fort, peut dire comme saint Paul : Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations (II Cor., vii, 4).

Quant aux épreuves intérieures, elles ont pour auteurs Dieu, le démon ou notre propre esprit. Or, le remède pour nous *relever de notre propre abaissement*, c'est-à-dire de nos défaillances, de nos découragements ou de nos délaissements, c'est encore de nous approcher du banquet eucharistique; c'est là que Dieu *nous élève jusqu'à l'espérance de sa protection* en nous encourageant et nous fortifiant. Et ces secours puissants, par lesquels nous nous sentons *réjouis* et éclairés,

vont même jusqu'à nous renouveler et nous *transformer.*

X

Ce qui vous détermine à dispenser ainsi vos dons à vos élus, c'est afin qu'ils reconnaissent clairement et par expérience tout ce qu'il y a en eux d'impuissance, et tout ce qu'ils doivent à votre bonté et à votre grâce.

En considérant cette conduite si admirable de Dieu envers ses élus, il y a lieu sans doute de s'étonner : mais le motif de cette immense, de cette incompréhensible bonté se découvre bientôt d'une manière claire et patente. Dieu veut nous montrer deux choses : d'abord notre impuissance, et cela par notre propre *expérience; car de nous-mêmes nous sommes froids, durs, sans piété;* en second lieu, ce que nous devons *à sa bonté et à sa grâce.* Voilà la raison des épreuves et aussi la raison des consolations.

XI

Quel homme, en effet, s'approchant humblement de la source des suavités, n'en rapporte pas un peu de douceur?

C'était, il n'y a qu'un instant, un sujet d'étonnement que Dieu *daignât dispenser ses dons à ses élus* avec tant de libéralité.

Voici maintenant un bien autre motif de surprise. C'est qu'un homme puisse *s'approcher de la source des suavités sans en rapporter un peu de douceur;* ou, pour employer une autre image, *qu'un homme puisse se tenir près d'un ardent foyer sans en recevoir quelque chaleur.* Or Jésus, la source pleine et abondante, est aussi *le feu ardent qui jamais ne s'éteint.* Mais qui donc alors expliquera mon indifférence à puiser à la source, et mon empressement à courir après les eaux bourbeuses des folles joies du monde? Qui donc expliquera ma froideur pour les choses du ciel, quand j'ai ici le foyer ardent et consumant du divin amour?

XII

Si donc il ne m'est pas permis de puiser à la plénitude même de la source et de boire jusqu'à me désaltérer, j'approcherai toutefois mes lèvres de l'ouverture du céleste canal, afin d'en recueillir au moins une toute petite goutte pour tromper ma soif et me préserver d'une entière sécheresse.

Les âmes ferventes, les âmes parfaites, vont puiser à la source avec abondance; les cœurs généreux, les nobles caractères vont s'enflammer au foyer, afin d'accroître l'activité de leur amour. Pour moi, *s'il ne m'est pas permis de puiser à la plénitude de la source,* je m'approcherai *de l'ouverture céleste.* Si je ne puis boire jusqu'à *me*

désaltérer, je recueillerai une petite goutte pour tromper ma soif. Qui ne se rappelle en lisant ces lignes la touchante prière de la Chananéenne : Il est vrai, Seigneur, le pain des enfants ne doit pas être jeté aux chiens, mais les chiens ramassent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres (MATTH., XV, 27)? Que d'humilité dans cette prière, que de foi et d'espérance, quelle connaissance profonde du cœur de Dieu! Écoutez la réponse du Sauveur : En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël (MATTH., VIII, 10).

XIII

Et si je ne suis pas encore tout céleste et tout de feu, comme les chérubins et les séraphins, je m'efforcerai cependant de m'animer à la piété et de préparer mon cœur, afin qu'en recevant avec humilité ce sacrement de vie je ressente au moins une légère étincelle de ce feu divin.

Que parlons-nous d'âmes ferventes, d'âmes parfaites! que parlons-nous de cœurs généreux, de nobles caractères! laissons, laissons la terre et montons vers les cieux. C'est aux chérubins, c'est aux séraphins qu'il nous faut maintenant emprunter les ardeurs. Vœu téméraire, vœu prématuré du moins, *car je ne puis être encore tout céleste ni tout de feu.* Que faire donc? *M'animer*

à la piété. Car, quand le feu ne brûle pas de lui-même, il faut souffler avec effort et patience. Que faire encore ? *Préparer mon cœur*, afin que, si je ne suis pas consumé, *je ressente au moins une légère étincelle de ce feu sacré.*

XIV

Quant à tout ce qui me manque, ô bon Jésus, ô Sauveur très-saint, veuillez y suppléer vous-même par votre bonté et votre grâce, vous qui avez daigné appeler à vous tous les hommes par cette invitation : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai (MATTH., IX, 28).

J'ai suivi ce conseil, je me suis animé à la piété, j'ai préparé mon cœur avec soin, et *tant de choses me manquent !* Ainsi s'exprime l'âme tout à la fois timorée et confiante qui abaisse sur elle-même le regard qu'elle avait d'abord porté sur son Dieu. Écoutons la leçon que les enfants de ténèbres donnent aux enfants de la lumière (LUC, XVI, 8).

Lorsque les hommes du siècle veulent assurer le succès d'une affaire importante sur laquelle ils ont sérieusement réfléchi, après avoir indiqué leurs vues, exposé leur plan, raconté en détail tous les moyens qu'ils comptent employer, ils terminent leurs recommandations par ces mots : Au surplus, je m'abandonne à vous ; je me repose

avec confiance sur vous, vous êtes là pour suppléer à ce que j'aurais pu oublier... Oh! la belle, l'admirable conclusion! et c'est aussi celle qu'adopte l'âme chrétienne qui n'ose se fier à elle-même : *Quant à tout ce qui me manque, ô bon Jésus, Sauveur très-saint, veuillez y suppléer vous-même...* Et d'où lui vient cette confiance? C'est que vous êtes bon : *par votre bonté.* C'est que vous êtes libéral et généreux : *par votre grâce.* C'est que je ne viens pas de moi-même, car c'est vous qui avez daigné appeler tous les hommes par cette invitation : *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai.*

XV

Pour moi, je travaille à la sueur de mon visage, mon cœur est brisé par la douleur, mes péchés m'accablent, les tentations troublent ma paix, beaucoup de passions mauvaises m'enlacent et me pressent; et il n'est personne pour me délivrer et me sauver, si ce n'est vous, Seigneur, mon Dieu, mon Sauveur, entre les mains de qui je me remets et tout ce qui est à moi, afin que vous me gardiez et me conduisiez à la vie éternelle.

Les derniers mots que nous venons de transcrire peuvent ainsi se traduire : J'ai droit à me présenter, puisque je travaille et souffre, et que vous avez dit, Seigneur : « Venez à moi, vous

tous qui travaillez et qui souffrez. » Faut-il les énumérer, ces souffrances ? Le tableau en serait bien sombre... *Mon cœur est brisé par la douleur, mes péchés m'accablent, les tentations troublent ma paix*, et le reste. Certes, s'il suffit de souffrir pour exciter la compassion du Sauveur Jésus, il faut avouer que les motifs ne manquent pas ici à sa commisération. Mais ce que l'âme ajoute est propre surtout à lui ouvrir le cœur de son Dieu. En effet, s'il est dur de souffrir, il est plus dur encore de ne trouver personne qui soulage ou qui console. Triste expérience que chacun de nous a pu faire, et qui se renouvelle tous les jours. Que faire dans ces extrémités ? *Recourir au Seigneur Dieu, remettre entre ses mains tout ce qui nous concerne, afin qu'il nous garde et nous conduise à la vie éternelle*... Tel est le conseil de la sagesse et de la foi que nous suggèrent ces lignes empreintes d'une douce tristesse.

Ne quittons pas ce verset sans nous arrêter un instant sur ces mots : *Pour moi, je travaille à la sueur de mon visage*... Ce fut, nous le savons, la première punition infligée à l'homme coupable : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front (GEN., III, 19). Mais cette dure sentence ne doit pas s'entendre seulement du pénible labeur auquel l'homme est condamné pour se procurer le pain matériel nécessaire à la vie de son corps. Il y a un autre travail au prix duquel

s'obtient un autre pain indispensable à la vie de son âme. Or, qu'on ne l'oublie pas, le pain eucharistique n'est pas le pain des paresseux et des oisifs; le pain eucharistique est le pain de l'effort et du mérite... Au calice qui étanchait ma soif, je mêlais les larmes de ma douleur, disait le prophète-roi (Ps., ci, 10). Vous ne pouvez participer à la coupe du Seigneur si vous n'y mêlez vos pleurs; des pleurs pour du sang, c'est bien la moindre chose. A l'œuvre donc, pour arracher du champ de votre cœur les épines des mauvais penchants qui croissent d'eux-mêmes. A l'œuvre, pour extirper les funestes habitudes qui étouffent le bon grain... Au chrétien qui désire se nourrir du pain céleste s'adressent ces paroles de l'Apôtre, dites, il est vrai, dans un autre sens : Que celui qui ne travaille pas ne mange pas (II Thess., iii, 10).

CHAPITRE V

De l'excellence du sacrement de l'autel et du sacerdoce.

SOMMAIRE :

Ces pages regardent les prêtres et leur sont spécialement consacrées. Elles exaltent la dignité du sacerdoce, en font connaître les charges et indiquent les vertus qui doivent en être l'ornement. Les simples

fidèles pourront toutefois retirer de cette lecture deux fruits précieux : le premier sera une leçon de respect pour tout ce qui touche en général, de près ou de loin, le divin sacrement de l'autel ; le second, une leçon de vénération spécialement pour tous les ministres de Jésus-Christ, quels qu'ils soient, à raison du caractère sacré dont ils sont revêtus, du pouvoir étendu qui leur a été conférés, de la dignité sublime à laquelle ils ont été élevés.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. Quand vous auriez la pureté des anges et la sainteté de Jean-Baptiste, vous ne seriez pas encore digne de recevoir et de toucher ce sacrement.

II. Car cela n'est pas dû aux mérites des hommes, qu'un homme consacre et touche le sacrement du Christ et prenne comme une nourriture le pain des anges.

III. Sublime mystère, éminente dignité des prêtres, auxquels est donné ce qui n'a pas été accordé aux anges !

Seuls, en effet, les prêtres légitimement ordonnés dans l'Église ont le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

IV. Le prêtre, à la vérité, est le ministre de Dieu, il use de la parole de Dieu selon l'ordre et l'enseignement qu'il en reçoit; mais Dieu est ici lui-même le principal acteur et l'opérateur invisible à qui tout est soumis comme il veut, et à qui tout obéit dès qu'il commande.

Vous devez donc vous en rapporter bien plus à la toute-puissance de Dieu dans cet auguste sacrement qu'à votre propre sens ou à aucun signe visible.

Et c'est pourquoi c'est avec crainte et respect que vous devez vous en approcher.

V. Observez-vous vous-même, et considérez de qui vous avez été fait le ministre par l'imposition des mains de l'évêque.

Vous voilà prêtre et consacré pour célébrer les saints mystères ; appliquez-vous maintenant à offrir à Dieu ce sacrifice en temps convenable, avec foi et piété, et montrez-vous irréprochable.

VI. Vous n'avez pas allégé votre fardeau; vous êtes, au contraire, plus étroitement lié au joug des règles et obligé à une sainteté plus parfaite.

Le prêtre doit être orné de toutes les vertus et offrir aux autres le modèle d'une vie sainte.

VII. Sa conversation ne doit pas traîner dans les voies communes et ordinaires des hommes, mais son commerce doit être avec les anges dans le ciel ou avec les hommes parfaits sur la terre.

VIII. Le prêtre revêtu des habits sacrés tient la place de Jésus-Christ, afin d'offrir à Dieu pour lui-même et pour tout le peuple d'instantes et humbles prières.

IX. Il porte devant et derrière lui le signe de la croix du Seigneur, afin de se rappeler sans cesse la passion du Christ.

X. Devant lui, il porte la croix sur sa chasuble pour avoir constamment sous les yeux les traces de Jésus-Christ et s'étudier à les suivre avec ferveur.

XI. Derrière lui, il est marqué encore du signe de la croix, afin de souffrir avec douceur pour Dieu toutes les contrariétés qui lui viennent des hommes.

XII. Il porte la croix devant lui, afin de pleurer ses propres péchés; il porte la croix derrière lui, afin de pleurer aussi par compassion les péchés des autres, qu'il sache qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur, et qu'il ne cesse de prier et d'offrir la victime sainte jusqu'à ce qu'il ait mérité d'obtenir grâce et miséricorde.

XIII. Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, réjouit les anges, édifie l'Église, aide les vivants, procure le repos aux morts et se rend lui-même participant de tous les biens.

I

Quand vous auriez la pureté des anges et la sainteté de Jean-Baptiste, vous ne seriez pas encore digne de recevoir et de toucher ce sacrement.

Le mot de pureté n'indique pas seulement ici la belle, la délicate mais spéciale vertu qui élève l'homme au-dessus des sens et le place en quelque sorte au rang des esprits célestes. Sans exclure cette première interprétation, la pureté, prise dans une acception plus étendue, désigne l'état

de l'âme que ne souille aucune faute, que ne ternit aucune tache, de quelque nature qu'elle soit.

Des anges, l'auteur descend à Jean-Baptiste. L'ange est pur par nature, Jean-Baptiste le fut par privilége, Jésus-Christ lui-même le sanctifia lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère. Or ce fut Jean-Baptiste qui, ainsi sanctifié, exalté, glorifié par Jésus-Christ lui-même, s'écria en voyant venir à lui l'agneau de Dieu : Je ne suis pas digne de tomber à ses pieds pour délier les cordons de sa chaussure. Et nous, que dirons-nous, quel jugement porterons-nous de nous-mêmes? Nous ne sommes pas purs par nature, nous ne sommes pas saints par privilége; le sommes-nous par vertu? Aurions-nous toutefois la nature spirituelle de l'ange, le privilége de Jean-Baptiste et la vertu des saints, nous ne serions pas dignes encore de *recevoir*, si nous sommes simples chrétiens, et de toucher, si nous sommes prêtres, cet auguste sacrement.

II

Car cela n'est pas dû aux mérites des hommes, qu'un homme consacre et touche le sacrement du Christ et prenne comme une nourriture le pain des anges.

Jésus-Christ disait à ses Apôtres : Ce n'est

pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis (JEAN, XV, 16). Saint Paul nous apprend que le divin Sauveur ne s'est pas fait prêtre de lui-même, mais qu'il l'est devenu par la volonté expresse et le choix de son Père. Oh! comme il est facile de comprendre, après de tels exemples, ces mots que nous ne saurions trop méditer : *Qu'il n'est pas dû aux mérites des hommes qu'un homme consacre et touche le sacrement du Christ!*

III

Sublime mystère, éminente dignité des prêtres, auxquels est donné ce qui n'a pas été accordé aux anges.

Seuls, en effet, les prêtres légitimement ordonnés dans l'Église ont le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

Sublime mystère! pourquoi *sublime?* C'est que dans l'Eucharistie la personne adorable de Jésus-Christ s'y trouve réellement. Pourquoi *mystère?* C'est que dans l'Eucharistie cette personne adorable s'y tient cachée. C'est donc un *mystère,* c'est-à-dire un secret impénétrable aux sens et inaccessible à la raison ; mais c'est de plus un mystère *sublime*, c'est-à-dire que rien ne peut lui être comparé, parce que si les autres sacrements confèrent la grâce, celui-ci renferme l'auteur même de la grâce. Maintenant voici la con-

séquence de ces prémisses : le mystère de l'Eucharistie est sublime, donc la dignité du prêtre qui touche ce mystère est *éminente.* Afin d'en avoir une idée juste, considérons Jésus-Christ, le prêtre par excellence, en qui se trouve la plénitude du sacerdoce. Nous avons un pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux (Héb., vii, 26). Ainsi s'exprime saint Paul. Or, c'est ce pontife qu'il vous faut vénérer dans les prêtres qui sont ses représentants sur la terre.

IV

Le prêtre, à la vérité, est le ministre de Dieu, il use de la parole de Dieu selon l'ordre et l'enseignement qu'il en reçoit; mais Dieu est ici lui-même le principal acteur et l'opérateur invisible à qui tout est soumis comme il veut, et à qui tout obéit dès qu'il commande.

Vous devez donc vous en rapporter bien plus à la toute-puissance de Dieu, dans cet auguste sacrement, qu'à votre propre sens ou à aucun signe visible.

Et c'est pourquoi c'est avec crainte et respect que vous devez vous en approcher.

Mais n'est-il pas à craindre que ce qui vient d'être dit touchant la dignité et le pouvoir du prêtre ne paraisse exagéré ou peut-être même invraisemblable? C'est pour répondre à cette

difficulté qu'après avoir élevé si haut le sacerdoce de la loi nouvelle l'auteur place à côté ce correctif ou cette simple observation : *Le prêtre, à la vérité, est le ministre de Dieu, mais Dieu est ici lui-même le principal acteur.* Vous vous étonnez qu'un homme mortel puisse opérer de tels prodiges ; rassurez-vous, l'homme ne fait que prêter à Dieu sa bouche et ses mains ; il prononce, et Dieu ratifie ; il agit, mais Dieu accomplit. Cela posé et admis, deux conséquences pratiques vont être tirées. Première conséquence : Dieu est ici *principal acteur et opérateur ;* vous devez donc dans ce sacrement *vous en rapporter bien plus à sa toute-puissance qu'à votre propre sens.* Seconde conséquence : le prêtre est acteur et opérateur secondaire ; c'est donc avec crainte et respect qu'il doit prêter son concours à celui dont il n'est que l'instrument.

V

Observez-vous vous-même et considérez de qui vous avez été fait ministre par l'imposition des mains de l'évêque. Vous voilà prêtre et consacré pour célébrer les saints mystères ; appliquez-vous maintenant à offrir à Dieu ce sacrifice en temps convenable avec foi et piété, et que votre vie se montre irréprochable.

C'est au prêtre, lorsqu'il descend les degrés du sanctuaire où il vient de recevoir l'onction sainte

que s'adresse cette parole : *Voyez qui vous êtes...* et cette autre : *Vous voilà prêtre et consacré...* Veut-il savoir ce qu'il est? Rien autre chose qu'un homme et un pécheur. Ce qu'il est devenu? Un autre Jésus-Christ. Quelle misère donc et en même temps quelle grandeur! Comprenne qui pourra cette alliance de mots : homme, pécheur et prêtre; comprenne qui pourra ce rapprochement d'élément humain et d'élément divin dans la même personne, un autre Jésus-Christ, le prêtre!

Vous voilà prêtre!!! A l'extérieur, rien n'est changé, mais à l'intérieur quelle transformation s'est opérée! Il y a eu dans l'Église des milliers de vierges qui, après avoir attendu l'arrivée de l'époux, la lampe allumée, le suivent maintenant partout où il va et chantent un cantique que personne ne sait (MATTH., XXV, 3). Vous êtes, vous, prêtre, plus élevé que ces vierges, car vous avez reçu le pouvoir de faire descendre dans vos mains Celui qu'une vierge enfanta. Il y a eu dans l'Église des milliers de saints solitaires, d'hommes contemplatifs, dont l'âme a plutôt habité le ciel que la terre; vous êtes, vous, prêtre, plus élevé que ces hommes de silence et de prière, car c'est par vous que repose dans la solitude du tabernacle Celui qui sans cesse intercède pour nous (COL., III, 19). Il y a eu dans l'Église des milliers de martyrs, d'hommes géné-

ceux qui ont rendu témoignage à la vérité par le sacrifice de leur vie. Vous êtes, vous, prêtre, plus élevé que ces courageux athlètes, car c'est par votre ministère que la grande hostie de propitiation est immolée tous les jours pour le salut du monde. Qui êtes-vous donc? Vous êtes prêtre. *Vous voilà prêtre et consacré pour célébrer les saints mystères!* Conséquence pratique et rigoureuse : *Appliquez-vous maintenant à offrir à Dieu ce sacrifice en temps convenable avec foi et piété, et que votre vie se montre irréprochable.*

VI

Vous n'avez pas allégé votre fardeau, vous êtes au contraire plus étroitement lié au joug des règles et obligé à une sainteté plus parfaite.

Le prêtre doit être orné de toutes les vertus et doit offrir aux autres le modèle d'une vie sainte.

Avant de recevoir des mains de l'évêque le caractère indélébile qui l'établit prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (Ps., CIX, 4), l'ordinand avait déjà contracté dans son baptême l'obligation de mener une vie sainte et irréprochable. Vous étiez autrefois les ténèbres mêmes, disait saint Paul aux fidèles de l'Église d'Éphèse, mais maintenant vous êtes lumière par la foi que vous avez en Notre-Seigneur. Marchez donc comme des enfants de lumière; or le fruit de la

lumière consiste en toute sorte de bonté, de justice et de vérité (Éph., v, 8). Si ce langage convient au chrétien, quel sera celui qui devra être adressé au prêtre? Au prêtre, autant élevé au-dessus du simple fidèle par son caractère divin que le ciel est élevé au-dessus de la terre! Une aussi grande dignité ne demande-t-elle pas une sublime sainteté? Ne soyons donc pas surpris d'entendre l'auteur de l'*Imitation* donner au ministre des autels ce grave avertissement : *Le prêtre doit être orné de toutes les vertus.* Ce n'est pas assez : car le fidèle peut, lui aussi, posséder ces vertus; il faut que le prêtre soit pour les autres *le modèle d'une vie sainte.* Ce que saint Paul exprimait par ces mots : Soyez, vous, simples fidèles, mes imitateurs comme moi, apôtre et prêtre, je le suis de Jésus-Christ (I Cor., ii, 1).

VII

Sa conversation ne doit pas se traîner dans les voies communes et ordinaires des hommes, mais son commerce doit être avec les anges dans le ciel ou avec les hommes parfaits sur la terre.

Après avoir dit ce que le prêtre doit être, il est bon de rappeler, pour faire honte à ceux qui viendraient à oublier, si c'est possible, cette étroite obligation de vie sainte et parfaite; il est bon, disons-nous, de rappeler ce que le prêtre

ne doit pas être. On ne suppose pas ici que l'homme consacré à Dieu s'oublie au point de marcher dans la voie des pécheurs; on lui fait un reproche de se traîner dans les voies *communes* et *ordinaires* d'une vie simplement honnête et morale; il faut que l'homme *du ciel vive dans le ciel*, ou, s'il se trouve quelquefois sur la terre, que ce soit avec les parfaits et les saints.

VIII

Le prêtre revêtu des habits sacrés tient la place de Jésus-Christ, afin d'offrir à Dieu pour lui-même et pour tout le peuple d'instantes et humbles prières.

Il tient si bien la place de Jésus-Christ que, lorsqu'il prend dans ses mains l'hostie immaculée, il ne dit pas : Ceci est le corps de Jésus-Christ, ceci est le sang de Jésus-Christ; il dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang. C'est-à-dire que le prêtre est tellement un avec la personne même du Sauveur, que ce n'est plus lui qui parle, ce n'est plus lui qui opère, mais Jésus-Christ qui parle et opère par son entremise. Que l'homme donc disparaisse aux yeux du fidèle qui assiste à la célébration des saints mystères; que l'homme s'efface dans le prêtre lui-même qui livre ses lèvres et ses mains à l'action de Jésus-Christ.

IX

Il porte devant et derrière lui le signe de la croix du Seigneur, afin de se rappeler sans cesse la passion du Christ.

Si l'homme était un pur esprit, il n'aurait pas besoin de ces images et de ces symboles; mais l'homme est une intelligence servie par des organes; il est donc nécessaire qu'il soit excité et réveillé par des objets sensibles. Est-ce que, dans la vie civile, le magistrat n'a pas un costume dont il doit être revêtu pendant l'exercice de ses fonctions? Est-ce que, dans la vie militaire, le soldat n'a pas un uniforme qui le distingue et qui le relève? Qu'ils sont donc mal avisés, ces prétendus réformateurs qui ont supprimé nos belles cérémonies et toute manifestation extérieure, sous prétexte que Dieu est esprit et qu'il veut être servi en esprit et en vérité (JEAN, IV, 24)! Agir ainsi, ce n'est pas connaître la nature humaine; c'est la priver d'un secours qui lui est utile et souvent nécessaire ; c'est refuser à Dieu l'hommage d'une partie de notre être auquel il a droit comme créateur des choses visibles et invisibles.

X

Devant lui, il porte la croix sur sa chasuble, pour

avoir constamment sous les yeux les traces de Jésus-Christ et s'étudier à le suivre avec ferveur.

Voici comment s'exprime saint Pierre dans sa première épître : Votre vocation, c'est-à-dire la voie à laquelle vous êtes appelés, est celle-ci : le Christ a souffert pour vous, se laissant lui-même comme exemple, afin que vous marchiez sur ses traces (PIERRE, II, 21). Voilà ce que dit le vêtement du prêtre envisagé sous sa première face.

XI

Derrière lui, il est marqué encore du signe de la croix, afin de souffrir avec douceur pour Dieu toutes les contrariétés qui lui viennent des hommes.

La suite du passage de saint Pierre cité plus haut va nous donner l'explication de cet autre verset : « Celui qui n'a pas fait de péché et dans la bouche duquel le mensonge ne s'est jamais trouvé; qui, lorsqu'il était maudit, n'a pas maudit; qui, lorsqu'il a souffert, n'a poussé aucune plainte, mais s'est livré au juge qui l'a condamné injustement. » Quelle leçon pour nous de *souffrir avec douceur les contrariétés* qui nous viennent des hommes!

XII

Il porte la croix devant lui, afin de pleurer ses

propres péchés; il porte la croix derrière lui, afin de pleurer aussi par compassion les péchés des autres, et, sachant qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur, de ne point cesser de prier et d'offrir la victime sainte jusqu'à ce qu'il ait mérité d'obtenir grâce et miséricorde.

Quand Jésus-Christ portait la croix dont l'image est reproduite sur le vêtement extérieur du prêtre, il avait devant lui, non ses propres péchés, puisqu'il était le Saint par excellence, mais il avait devant et derrière lui le lourd, l'écrasant fardeau de tous les péchés du monde. Le prêtre étant lui-même pécheur porte devant lui ses propres péchés, et derrière lui les péchés du peuple. Cette différence si glorieuse pour Jésus-Christ, le souverain prêtre, a été ainsi exaltée par le grand Apôtre dans son épître aux Hébreux : Il était nécessaire que nous eussions un pontife qui ne fût point obligé, comme les autres, d'offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres offenses, et ensuite pour celles du peuple, l'ayant fait une fois en s'offrant lui-même (Héb., vii, 26).

Mais en donnant ici au prêtre le conseil d'avoir devant les yeux ses propres péchés, n'est-il pas à craindre qu'effrayé à cette vue il n'abandonne l'autel dont son indignité l'éloigne? Cette conséquence serait extrême. Que le prêtre dise à la vérité comme David : Mon péché est tou-

jours devant moi (Ps., L, 4). Mais qu'il ajoute avec ce saint pénitent : Vous m'avez déjà purifié, purifiez-moi encore davantage, et créez en moi un cœur pur (Ps., L, 5).

Ne quittons pas ces lignes sans faire ressortir la valeur de ce mot qui s'applique personnellement au prêtre : *Qu'il sache qu'il est établi médiateur entre Dieu et les pécheurs.* Quel rôle que celui de *médiateur!* que de grandeur dans cet office! Nous ne pouvons aller au Père que par le Fils, mais le fidèle ne peut aller au Fils que par le prêtre.

XIII

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, réjouit les anges, édifie l'Église, aide les vivants, procure le repos aux morts, et se rend lui-même participant de tous les biens.

La gloire à l'Église triomphante, la protection à l'Église militante, le secours à l'Église souffrante, tout est là. Ces paroles devraient être écrites en lettres d'or dans les lieux où s'assemblent les prêtres et les fidèles. Les prêtres apprendraient combien il importe de ne pas s'éloigner sans raison légitime de la célébration des saints mystères; les fidèles se rappelleraient que, de toutes les pratiques de piété, la plus excellente, la plus sainte, la plus utile, la plus méri-

toire, c'est d'assister au saint sacrifice de la messe, la continuation du sacrifice de la croix.

CHAPITRE VI

Prière avant la communion.

SOMMAIRE :

L'âme se trouve en présence de deux abîmes : abîme de grandeur, Dieu ; abîme de néant, elle ; et à la suite de ces deux abîmes un double péril : péril de s'éloigner, en se considérant trop elle-même ; péril de s'approcher, en ne considérant pas assez Dieu. Dans ces extrémités, elle fait comme l'enfant à la vue d'un objet qui l'effraye : il se réfugie entre les bras de sa mère et s'y cache ; ainsi l'âme. Trois mots résument cet exposé : prière, confiance et protection.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Lorsque de la contemplation de votre majesté, Seigneur, je descends à celle de ma propre abjection, la frayeur me saisit, et je me sens comme égaré dans mes propres pensées.

II. Car si je ne viens à vous, je fuis la vie, et si j'ose m'approcher indignement, j'encours votre colère.

III. Que ferai-je donc, ô mon Dieu, mon protecteur, mon conseil, dans mes perplexités ?

Enseignez-moi la voie droite, inspirez-moi quelque court exercice pour une communion sainte.

IV. Car il importe de savoir comment, c'est-à-dire avec quelle ferveur, quel respect je dois préparer mon cœur à recevoir pour mon salut votre sacrement, ou à célébrer ce sacrifice si grand et si divin.

I

Lorsque, de la contemplation de votre majesté, Seigneur, je descends à celle de ma propre abjection, la frayeur me saisit, et je me sens comme égaré dans mes propres pensées.

Les anciens avaient une si haute idée de la majesté de Dieu, qu'ils s'imaginaient ne pouvoir plus vivre dès l'instant où ils avaient entrevu sa gloire.

Qui ne se rappelle avoir lu au livre des Juges que Manué, père de Samson, favorisé d'une vision céleste, se prosterna avec son épouse la face contre terre et s'écria : Préparons-nous à mourir, car nous avons vu la face de Dieu, et nous ne pouvons espérer d'échapper à la mort (Jug., xii, 20)? Qu'est-ce qu'un homme mortel pour écouter la voix du Dieu vivant et pour y survivre? se demandaient les Israélites au pied du mont Sinaï. Mais la loi d'amour a remplacé la loi de crainte, et nous ne partageons pas ces appréhensions dans ce qu'elles ont d'excessif.

Disons-le cependant, lorsque l'esprit de l'homme *vient à comparer la grandeur de Dieu avec sa propre abjection*, il faut nécessairement *que la frayeur le saisisse*. De là ces expressions si vraies : *Valde contremisco :* Je me mets à trembler. Faut-il bannir absolument cette impression? Non, si

elle n'exclut pas la confiance et l'amour. N'est-il pas écrit que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse (Ps., c, 10)? Arrêtez-vous à ce sentiment, et rentrez dans votre poussière en présence du grand Dieu qui daigne vous favoriser de sa visite.

II

Car si je ne viens à vous, je fuis la vie, et si j'ose m'approcher indignement, j'encours votre colère.

Jésus-Christ a dit formellement dans son Évangile : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous (Jean, vi, 54). Or trois sortes de personnes se tiennent éloignées de la table sacrée où se distribue cette nourriture céleste.

Les impies et les incrédules : les uns blasphèment, les autres nient; nous n'avons pas à nous en occuper ici. Les indifférents et les demi-chrétiens. Les premiers, ne vivant que pour la terre, bannissent de leur souvenir la pensée du ciel. Les seconds, voulant unir les choses du ciel avec celles de la terre, remettent le soin de leur salut au terme de leur carrière; nous n'avons rien non plus à dire de ces hommes. Reste une troisième classe que la pensée de ce verset semble désigner. Ce sont les esprits droits et sincères, les

cœurs naturellement vertueux et honnêtes, les caractères sérieux et honorables qui, cédant à un respect que nous appelons excessif, disent comme saint Pierre à Jésus-Christ : Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur (Luc, v, 8). Sous prétexte que leur vie passée n'a pas été assez pure devant Dieu, et que leurs dispositions présentes ne sont pas assez parfaites, ces hommes remettent de jour en jour et ne s'aperçoivent pas qu'en évitant ce premier danger : *Si j'ose m'approcher indignement, j'encours votre colère*, ils tombent par leur abstention dans cet autre : *Si je ne m'approche de vous, je fuis la vie.* Pauvre branche détachée du tronc, comment donc aurez-vous la séve vivifiante, si vous demeurez ainsi brisée ou séparée? Ignorez-vous qu'il est écrit : De même que le cep de vigne qui ne demeure pas fixé au tronc sèche et périt, ainsi, sans moi, vous ne pouvez produire aucun fruit digne de la vie éternelle (Jean, xv, 4)?

III

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, mon protecteur, mon conseil, dans mes perplexités?

Enseignez-moi la voie droite, inspirez-moi quelque court exercice pour une communion sainte.

Au lieu de se tourner vers Dieu et de lui dire avec une respectueuse confiance : Que ferai-je

donc, ô mon Dieu? les hommes dont nous venons de parler laissent écouler les mois et les années, nourrissant peut-être de beaux projets qui ne s'exécuteront jamais. Les forces vous manquent, leur dirons-nous, voici *un protecteur;* les lumières vous font défaut, voici *un conseil au jour de vos perplexités.* Sans lumière, vous ne pouvez voir la route ; eh bien, dites-lui : *Seigneur, enseignez-moi la voie droite.* Sans forces, vous ne pouvez y marcher ; ajoutez avec simplicité : *Inspirez-moi quelque court exercice pour une communion sainte.*

IV

Car il m'importe de savoir comment, c'est-à-dire avec quelle ferveur, quel respect je dois préparer mon cœur à recevoir pour mon salut votre sacrement, ou à célébrer ce sacrifice si grand et si divin.

C'est l'objet de la prière, c'est le fruit que nous attendons de la bonté de Dieu, justement appelé notre *protecteur* et notre *conseil.* Que le prêtre qui doit célébrer ce *sacrifice* si grand, que le fidèle qui doit y assister, répètent donc souvent cette touchante invocation, afin de s'approcher du divin sacrement avec respect et avec ferveur !

CHAPITRE VII

De l'examen de conscience et du propos de s'amender.

SOMMAIRE :

Après avoir établi en principe l'utilité de l'examen de conscience, et surtout la nécessité, pour celui qui communie, de s'exciter au regret de ses péchés, l'auteur de l'*Imitation*, dans un tableau saisissant de vérité, fait la triste nomenclature, non-seulement de toutes les fautes que l'on peut avoir à se reprocher, mais de toutes les tendances mauvaises qui se produisent dans notre malheureuse nature. Cette distinction entre les fautes vraiment commises et les fautes purement possibles est d'une très-grande importance : car si un certain nombre de personnes vertueuses parviennent à éviter une foule de péchés légers ou simples imperfections, il n'est pas de saint qui ne porte en soi-même le germe de tous les vices. C'est donc un sujet continuel pour tous de s'exciter à la vigilance et à une humble défiance de soi : vigilance pour écarter les fautes, humble défiance pour mériter de n'y pas tomber. Nous recommandons spécialement aux âmes qui ont à cœur leur avancement dans la vertu la lecture assidue et attentive de ce chapitre. Il en est peu qui soient d'une plus grande utilité pratique.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. Sur toutes choses, c'est avec une parfaite humilité de cœur et un profond respect, avec une foi pleine et une intention pure d'honorer Dieu que le prêtre doit célébrer les saints mystères, toucher et recevoir le corps de Jésus-Christ.

II. Examinez sérieusement votre conscience et, dans la mesure de vos forces, rendez-lui, par une vraie contri-

tion, par une humble confession, la pureté et la lumière, en sorte que vous n'ayez ou n'aperceviez rien de grave qui vous inquiète et vous soit obstacle pour vous approcher de moi.

III. Ayez un grand déplaisir de tous vos péchés en général, et pour les fautes que vous commettez chaque jour, faites-en le sujet spécial de votre douleur et de vos gémissements.

IV. Et, si le temps le permet, confessez à Dieu, dans le secret de votre cœur, toutes les misères où vous entraînent vos passions.

V. Gémissez et souffrez d'être encore si charnel et si mondain, si immortifié dans vos passions, si plein des mouvements de la concupiscence;

Si négligent à la garde de vos sens extérieurs, si souvent le jouet de mille vaines imaginations;

Si fort enclin à vous répandre au dehors, si négligent à rentrer en vous-même;

Si léger pour vous livrer au rire et à la dissipation, si dur aux larmes et à la componction;

Si prompt pour le relâchement et la mollesse; si lent pour l'austérité et la ferveur;

Si curieux d'entendre des nouvelles et de voir de belles choses, si lâche à embrasser ce qui est humble et abject;

Si avide pour avoir beaucoup, si avare pour donner, si tenace pour retenir;

Si inconsidéré dans vos paroles, si impuissant à vous taire;

Si peu réglé dans votre conduite, si dépourvu d'ordre dans vos actions;

Si intempérant dans le manger, si lourd à la parole de Dieu;

Si empressé à goûter le repos, si paresseux au travail;

Si éveillé pour des récits frivoles, si appesanti pour les veilles saintes;

Si pressé d'en voir la fin, si peu attentif en écoutant;

Si négligent dans la récitation de l'office divin, si tiède en célébrant, si aride en communiant;

Si soudainement distrait, si rarement en pleine possession de vous-même;

Si tôt ému de colère, si disposé à blesser les autres;

Si enclin à juger, si sévère à reprendre;

Si joyeux dans la prospérité, si abattu dans les revers;

Si fécond en bonnes résolutions, si stérile en bons effets.

VI. Après avoir confessé et déploré ces défauts, ainsi que tous les autres, dans un sentiment de douleur et de

souverain déplaisir de votre propre faiblesse, formez une ferme résolution d'amender incessamment votre vie et d'avancer dans la vertu.

VII. Puis, avec une pleine résignation et une détermination entière, offrez-vous vous-même à la gloire de mon nom, sur l'autel de votre cœur, comme un perpétuel holocauste, m'abandonnant avec foi votre corps et votre âme;

VIII. Afin qu'en cet état vous méritiez d'approcher de Dieu pour lui offrir le sacrifice et recevoir avec fruit le sacrement de mon corps.

IX. Car il n'y a pas d'oblation plus digne ni de satisfaction plus grande pour effacer les péchés que de s'offrir soi-même à Dieu purement et sans réserve, en lui présentant à la messe et dans la communion, le corps de Jésus-Christ.

Si l'homme fait ce qui est en lui, s'il est touché d'un repentir sincère toutes les fois qu'il s'approche de moi pour demander grâce et miséricorde, j'en jure par moi-même, dit le Seigneur, qui ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive (ÉZECH., XXXIII, 2), je ne me souviendrai plus de ses péchés, et ils lui seront tous pardonnés.

I

Sur toutes choses, c'est avec une parfaite humilité de cœur et un profond respect, avec une foi pleine et une intention pure d'honorer Dieu, que le prêtre doit célébrer les saints mystères, toucher et recevoir le corps de Jésus-Christ.

Ces deux premiers mots : *Sur toutes choses,* éveillent l'attention et peuvent aider à fixer votre esprit sur l'important sujet qui va être traité et développé dans la suite de ce chapitre. Que l'âme donc fasse silence, que toutes ses puissances s'ouvrent, afin de recevoir la rosée qui va pour ainsi dire tomber des cieux.

Sur toutes choses : de quoi s'agit-il ? que demande-t-on avant tout ? *Une parfaite humilité de cœur*, c'est-à-dire une humilité qui ne soit pas seulement extérieure ou apparente, mais qui ressemble à celle qu'enseignait le Sauveur quand il disait : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (MATTH., XI, 22.). Et après l'humilité, disposition qui suppose et renferme cette autre : *le respect le plus profond*, que recommande-t-on ? *la foi ;* non une foi faible ou douteuse, une foi raisonneuse ou hésitante, mais une foi parfaite, une foi qui dise avec assurance : Seigneur, à qui irons-nous : n'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle (JEAN, VI, 69) ? Enfin, comme complément de l'humilité et de la foi, l'*intention* pure ; or cette pureté d'intention, exigée du prêtre qui célèbre comme du fidèle qui communie, a sa définition dans ce mot du texte : *honorer* Dieu. Dieu seul en vue, les créatures en oubli, les motifs naturels exclus, la fin surnaturelle voulue et recherchée toujours et partout, voilà le sens de ce verset.

II

Examinez sérieusement votre conscience et, dans la mesure de vos forces, rendez-lui, par une vraie contrition, par une humble confession, la pureté et la lumière, en sorte que vous n'ayez ou n'aperceviez

rien de grave, rien qui vous inquiète et vous soit obstacle pour vous approcher de moi.

Fidèles à la recommandation qui vient d'être faite, le chrétien, le prêtre se sont donc exercés à la pratique de ces trois vertus recommandées *sur toutes choses :* l'*humilité* parfaite, la *foi* pleine et l'*intention* pure. Leur sera-t-il permis de se présenter immédiatement à l'autel ? Une main invisible les arrête, une voix sévère leur crie : *Examinez sérieusement votre conscience ;* ce qui revient à ce mot de saint Paul : Que l'homme s'éprouve lui-même (I Cor., xi, 28). Mais pourquoi s'examiner ? Le chrétien qui a l'*humilité*, la *foi*, l'*intention* pure, n'est-il pas supposé avoir par là même la conscience nette de tout péché grave ? Assurément, et la supposition d'une faute mortelle, d'une faute qui mette une barrière infranchissable entre Dieu et l'homme, n'entre que passagèrement dans l'esprit du pieux auteur qui trace ces règles. Examinez votre conscience, nous dit-il, en sorte que vous *n'ayez ou n'aperceviez non-seulement rien de grave, mais rien qui vous inquiète et vous soit obstacle.* Mais parce que ces derniers mots pourraient jeter le trouble et même semer l'alarme dans les consciences timorées, il dit : Examinez sérieusement votre conscience, et, dans *la mesure de vos forces*, rendez-la pure. Le mot *sérieusement* est ici placé comme avertissement aux âmes

légères, aux esprits inconsidérés qui ne voient des choses que la superficie. Les mots : *dans la mesure de vos forces*, sont un encouragement et une sorte d'assurance pour les consciences méticuleuses qui sont travaillées par les scrupules. Que ces dernières soient bien persuadées que, quels que soient le soin et l'étendue de leurs recherches, jamais elles n'arriveront à tout découvrir et à se connaître parfaitement. Toujours une foule de misères et d'imperfections échapperont à leur investigation la plus attentive. Ce qu'on demande, c'est la bonne foi, s'examiner avec un soin raisonnable et selon la mesure de ses forces. Donc, point de scrupule ; obéissance entière au directeur de la conscience. Le remède à la triste maladie qui trouble les consciences peu éclairées est dans ce mot : Obéissance aveugle et complète.

III

Ayez un grand déplaisir de tous vos péchés en général, et pour les fautes que vous commettez chaque jour, faites-en le sujet spécial de votre douleur et de vos gémissements.

Le *déplaisir*, c'est-à-dire la contrition dont il est ici question, a deux objets. Elle comprend d'abord en général tous les péchés de la vie ; l'expérience nous enseigne que bien peu de per-

sonnes peuvent se rendre le consolant témoignage d'avoir conservé dans une intégrité parfaite l'innocence de leur baptême. Cependant les péchés anciens déjà accusés et depuis longtemps pardonnés ne doivent pas être entièrement oubliés. L'Esprit saint nous dit par la bouche du Sage qu'il ne faut pas s'endormir dans une sécurité parfaite au sujet des offenses que Dieu nous a remises (ÉCCLÉS., V, 5). Ce conseil est d'une grande utilité pour nous entretenir dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes à l'occasion du passé, et surtout, sans pour cela diminuer notre confiance en Dieu, pour stimuler notre ardeur dans le cas où elle viendrait à se ralentir. Mais parce qu'il pourrait y avoir de l'inconvénient à faire revivre dans notre esprit certaines images dangereuses, il faut se contenter d'une vue d'ensemble qui embrasse tous nos péchés, et ne descendre dans le détail que pour les choses dont le souvenir serait sans péril. — De là ce mot, *en général.* Ici se place la seconde observation : *Gémissez surtout particulièrement des fautes que vous commettez chaque jour*. Après le coup d'œil rétrospectif sur les années écoulées, que notre déplaisir ou notre contrition s'étende donc sur cette foule de misères auxquelles nous sommes sujets tous les jours. — Il nous est recommandé d'insister sur ce point particulier : *gémissez surtout,*

magis in speciali doleas, parce que ces fautes légères sont plus près de nous, et qu'étant sortis, grâce à Dieu, de la voie large qui conduit à la mort, il nous faut maintenant nous efforcer d'avancer de plus en plus dans la voie étroite qui mène à la perfection.

IV

Et, si le temps le permet, confessez à Dieu, dans le secret de votre cœur, toutes les misères où vous entraînent vos passions.

La pratique de plusieurs saints, honorés d'un culte public dans l'Église, était de se confesser tous les jours avant de communier ou de monter au saint autel, s'ils étaient revêtus du sacerdoce. Dans les communautés religieuses, où la règle établit que la confession se fera tous les huit jours, il serait difficile et même impossible d'imiter ces saints personnages. Nous sommes même très-éloigné de le conseiller généralement aux personnes de piété qui, vivant dans le monde, sont libres de leurs actes. Mais à la confession quotidienne et sacramentelle, qui ne doit être autorisée que comme exception très-rare, on peut facilement substituer une sorte de confession spirituelle dont la pratique sera très-utile et sans inconvénient. Au lieu donc d'aller vous jeter aux pieds de votre confesseur toutes les fois que vous

devez faire la sainte communion, tombez aux pieds de Jésus-Christ; là, en sa présence, récitez pieusement votre *Confiteor*, et puis *confessez à Dieu dans le secret de votre cœur toutes les misères où vous entraînent vos passions.* Imaginez-vous ensuite que du fond de son tabernacle Jésus-Christ vous absout et vous dit : Allez en paix; toutes vos faiblesses et vos manquements vous sont remis (MATTH., IX, 2).

V

Gémissez et souffrez d'être encore si charnel et si mondain, si peu mortifié dans vos passions, si plein des mouvements de la concupiscence.

Avant de reproduire ici en détail la longue et triste énumération des défauts que le pieux auteur de l'*Imitation* a jugé convenable d'exposer à son lecteur, il ne sera pas inutile de faire remarquer que cet examen est le travail personnel du pénitent, et que, par conséquent, c'est à lui de confronter cette page avec ce qui est écrit dans sa propre conscience. Que, prévenant donc le jour terrible où sera produit le livre de notre vie entière, *liber scriptus proferetur, in quo totum continetur*, chacun de nous interroge son cœur sous l'œil de Dieu et à la splendeur de sa vérité. Hélas! quel triste tableau ! Et ce tableau, ne l'oublions pas, est le nôtre. Nous n'aimons

pas qu'on nous expose nos défauts ; nous sommes sur ce point d'une susceptibilité qui déconcerte et décourage quelquefois ceux qui ont mission de nous avertir et de nous reprendre ; voici une révélation de nous-mêmes par une voix que nous ne pouvons récuser. Forçons nos yeux, quelque répugnance que nous éprouvions, à fixer ce miroir qui nous reproduit dans toute notre difformité : *Si charnel, si mondain, si léger, si prompt, si inconsidéré, si peu réglé, si, si, si, si...* et, pour comble, *si fécond en bonnes résolutions, si stérile en bons effets.* Et n'allons pas alléguer, comme justification complète et comme une sorte de compensation secrète à notre amour-propre blessé, que nous avons, par nos efforts et avec la grâce de Dieu, surmonté la plupart de ces défauts. L'herbe arrachée repousse ; nous avons purgé la terre de notre cœur, il est vrai, des ronces et des épines qui l'infectaient, mais nous n'avons pas pour cela détruit la racine qui les porte... Le vice ne paraît plus, je l'accorde, le penchant vit toujours ; oh ! quel sujet d'humiliation, mais aussi quel stimulant contre la négligence et la paresse !

Gémissez d'être encore si charnel. Saint Paul, dans un langage aussi concis que saisissant, nous représente le triste état de l'homme déchu en Adam. La chair, nous dit-il, combat contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : car ce sont

deux ennemis irréconciliables. Ces luttes se trouvent dans la vie de chaque homme sans exception, seulement le saint combat avec courage, le mondain cède avec lâcheté. Mais le saint lui-même épargne trop quelquefois, comme Saül, les ennemis qu'il doit exterminer. Immortifié dans ses passions, s'il ne compose pas avec elles, il ne les repousse que mollement. Qu'arrive-t-il alors ? Il arrive qu'il se sent avec effroi à son réveil *plein des mouvements de la concupiscence ;* il avait cru la chair domptée, et il reposait en sécurité ; l'expérience lui apprend qu'il ne faut jamais quitter les armes et que la victoire n'appartient qu'à la vigilance et à la prière.

Gémissez d'être encore si négligent à la garde de vos sens extérieurs. Voilà la cause de tout le mal indiqué plus haut : les sens extérieurs n'étant pas gardés, c'est-à-dire l'œil ayant la liberté, sinon de tout voir, au moins de trop voir, l'oreille pareillement ayant la liberté de trop entendre, alors l'esprit s'est trouvé rempli de mille imaginations qu'il eût été facile d'écarter et qu'il est difficile maintenant de chasser. Voulez-vous n'être jamais surpris ? Mettez vite le pied sur cette étincelle de mauvaise pensée qui va enflammer vos sens, fermez l'issue à cette goutte d'eau de conversation dangereuse qui peut faire tom ber votre vertu. Et que de tentations on éviterait si l'on était toujours sur ses gardes !

Gémissez d'être si fort enclin à vous répandre au dehors, si négligent à rentrer en vous-même. Pourquoi cette difficulté à rentrer en soi-même ? C'est qu'on n'aime pas à se connaître. Et pourquoi n'aime-t-on pas à se connaître ? C'est qu'on se fait peur à soi-même et qu'on redoute de faire le moindre effort pour se réformer. On se répand au dehors pour se distraire du triste spectacle qu'on verrait au dedans. C'est ce qui explique pourquoi il est si peu d'âmes qui demeurent chez elles. L'intelligence est sortie, elle s'occupe de nouvelles et de futilités ; la mémoire est sortie, elle se remplit de mille souvenirs inutiles ou dangereux. Toutes les facultés sont sorties, l'âme est absente, rien en elle pour répondre à la voix de Dieu qui appelle, ou à la voix de la conscience qui réclame.

Gémissez d'être si léger pour vous livrer au rire et à la dissipation, si dur aux larmes et à la componction.

Le sourire qui effleure les lèvres est l'indice de la paix qui règne dans une âme toujours en pleine possession d'elle-même. C'est aussi l'expression de la charité, de l'aménité, qui fait qu'on accueille le prochain et qu'on cherche à lui être agréable. Le rire bruyant et prolongé dénote quelque chose de peu réglé et de peu convenable. Rire facilement et à tout propos, c'est se montrer superficiel et peu sérieux. Si

nous n'avons pas le don des larmes, dont quelques personnes pieuses sont favorisées, gardons-nous du moins d'éloigner par notre dissipation le bienfait de la paix que doit apporter en nous la présence de Jésus-Christ.

Gémissez d'être si prompt pour le relâchement et a mollesse, si lent pour l'austérité et la ferveur.

Le relâchement dans la ferveur, qui n'a passé par cette épreuve ? Au commencement de la conversion, à l'issue d'une retraite, aux premiers jours du noviciat, on ne marchait pas, on volait ; il n'était pas nécessaire alors de se servir de l'aiguillon, il fallait plutôt employer le frein. Oh ! comme tout est changé maintenant ! Plus d'élan ; on se ralentit, on s'arrête, on recule quelquefois. Est-ce donc qu'il y avait plus d'enthousiasme que de véritable courage dans ces commencements si beaux ? D'où vient cette lassitude avant d'avoir atteint le terme ? Ame paresseuse, voilà que vous abdiquez, tandis que la chair s'insurge et devient insolente ! Oh ! reprenez le sceptre, et sachez que le progrès dans la vertu n'est pas un effet de l'imagination, mais un effort de votre volonté.

Gémissez d'être si curieux d'entendre des nouvelles et de voir de belles choses, si lâche à embrasser ce qui est humble et abject.

Curieux. Si ce que vous désirez apprendre blesse la réputation du prochain, vous vous expo-

sez à manquer à la charité. Si ce sont tout simplement des choses indifférentes et qui vous soient étrangères, à quoi bon y attacher tant d'importance et perdre la tranquillité de votre esprit ou du moins le recueillement intérieur? Voilà pour la curiosité. Vous voulez voir de belles choses : laissez cette vanité aux âmes vaines. Hélas ! il est des personnes qui se disent pieuses et qui, dans l'église, aux pieds de Jésus-Christ, dans son sanctuaire même, s'occupent de tout ce qui se passe autour d'elles, et n'ont des yeux que pour voir les modes nouvelles. Quel sujet de confusion pour un esprit sérieux et surtout pour un esprit chrétien !

Gémissez d'être si avide pour avoir beaucoup, si avare pour donner, si tenace pour retenir.

Qu'elles sont rares, même dans le christianisme, les personnes vraiment détachées et généreuses, généreuses parce qu'elles sont détachées ! Mais quel remède apporter à cette insatiable avidité du cœur humain ? Point d'autre que l'exemple d'un Dieu qui donne tout et qui, par-dessus tout, se donne lui-même. L'Eucharistie est la grande école du dépouillement volontaire. Comment refuser son argent au Dieu qui a donné son repos, sa vie, et qui nous donne à perpétuité sa chair et son sang dans son divin sacrement !

Gémissez d'être si inconsidéré dans vos paroles, si

impuissant à vous taire, si peu réglé dans votre conduite, si dépourvu d'ordre dans vos actions.

Ce verset doit être médité attentivement par les âmes pieuses qui ont le privilége de communier souvent. Le monde, exagéré, injuste même, fait souvent un reproche aux personnes dévotes d'aimer à parler beaucoup, et de perdre ainsi un temps précieux, ce qui introduit une sorte de désordre dans la succession des actions de la journée. Que n'imitons-nous le silence du Dieu de l'Eucharistie ? Si nous voulons parler, parlons à Jésus-Christ, l'ami vrai, qui seul peut nous instruire, nous consoler, nous encourager, et recevoir nos confidences sans jamais trahir nos secrets. Que de fois nous avons eu à nous repentir de nous être ouverts à nos prétendus amis! Donc, discrétion, réserve, silence, et nous éviterons bien des fautes et aussi bien des ennuis.

Gémissez d'être si intempérant dans le manger, si sourd à la parole de Dieu.

La mortification est-elle encore connue dans le siècle de sensualisme où nous vivons? Connue, oui, par un certain nombre de personnes qui entendent les sermons ou lisent des livres de piété. Mais si la mortification est connue, est-elle pratiquée? Où sont ceux qui observent, nous ne disons pas les jeûnes, mais les abstinences de l'Église? Songe-t-on du moins à se retrancher quelque chose de ce qui n'est pas nécessaire à la

vie? Quelle sensualité, quelle recherche dans la nourriture! que de temps passé à table! Peut-on dire que nous vivons de la parole de Dieu, selon cette sentence du Sauveur : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu?

Gémissez d'être si empressé à goûter le repos, si paresseux au travail.

Le *repos* du corps d'abord : tout travail un peu rude ou prolongé rebute et décourage; tout ce qui fatigue ou incommode, le froid, le chaud, la pluie, les intempéries des saisons nous trouvent impatients et insoumis. Nous aimons aussi le *repos* de l'esprit, c'est-à-dire que nous refusons de faire le moindre effort pour méditer et prier, pour combattre les distractions qui se présentent ou les écarts d'imagination qui se succèdent. Si la paresse nous domine, la mollesse nous énerve et nous rend impuissants à rien entreprendre de ce que demandent l'effort et l'énergie de la volonté. N'en citons qu'un exemple : sommes-nous exacts à nous lever quand l'heure fixée est arrivée? ne prolongeons-nous pas notre repos au delà du besoin et de la nécessité?

Gémissez d'être si éveillé pour des récits frivoles, si appesanti pour les veilles saintes, si pressé d'en voir la fin, si peu attentif en écoutant.

Que faut-il entendre par récits frivoles? Tout ce qu'il nous est inutile de savoir, et que de

choses il est bon d'ignorer! Or nous aimons à recueillir toutes sortes de nouvelles et à les communiquer aux autres, mais non, souvent, telles que nous les avons apprises; nous les augmentons, nous les exagérons et quelquefois nous les dénaturons par tout ce qu'il nous plaît d'y ajouter. Mais autant nous mettons de feu à entendre et à répéter ce que nous avons appris, autant nous mettons d'indifférence et de froideur à nous entretenir avec Dieu dans la prière ou la méditation des choses saintes.

Gémissez d'être si négligent dans la récitation de l'office divin, si tiède en célébrant, si aride en communiant, si soudainement distrait, si rarement en pleine possession de vous-même.

Ce détail regarde surtout les prêtres et les religieuses : pour ces deux classes de personnes, l'obligation du bréviaire ou de ce qui en tient lieu est un devoir de conscience. Dans ce devoir, la partie matérielle ou la prononciation des mots n'est que l'accessoire, l'essentiel est l'union de l'âme avec Dieu par l'intention de le louer : les personnes qui vivent dans le monde feront bien d'examiner comment elles prient et si elles ne méritent pas ce reproche : *Si tièdes en communiant.*

Gémissez d'être si tôt ému de colère, si disposé à blesser les autres.

La colère est un des sept péchés capitaux. Si

nous n'allons pas jusqu'à ces excès, n'avons-nous pas à nous reprocher bien des impatiences, bien des aversions, bien des antipathies, bien des paroles aigres ou du moins peu charitables? Comment recevons-nous les reproches ou les simples avis qui nous sont donnés? Quelle susceptibilité pour ce qui blesse tant soit peu notre amour-propre! que de précautions, de ménagements, de biais, ne faut-il pas prendre pour nous avertir! Et encore arrive-t-on toujours à ne pas exciter notre mauvaise humeur, à ne pas provoquer nos plaintes et nos murmures? Et nous prétendons pourtant être les disciples du Dieu qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur!

Gémissez d'être si enclin à juger, si sévère à reprendre.

Naturellement, nous croyons plutôt le mal que le bien chez les autres. Rien n'égale la promptitude et quelquefois l'injustice de nos jugements. Sévères pour autrui, nous poussons l'indulgence pour nous-mêmes jusqu'à la faiblesse; ayant deux poids et deux mesures, nous sommes souvent hors de la vérité et presque toujours hors de la charité.

Gémissez d'être si joyeux dans la prospérité, s abattu dans les revers.

Savoir modérer ses joies et contenir ses tristesses est un art difficile. Quoi de plus admirable

que ce mot de Tobie dans le malheur : Si nous avons reçu de Dieu les biens, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? et cette autre parole du Sage : Parce que vous étiez fort, il était nécessaire que la tentation vous éprouvât. Le bonheur est un vin généreux qui enivre ; peu de personnes en peuvent supporter la force : l'adversité est un breuvage dont l'amertume monte du cœur aux lèvres qui ne savent pas se garder de la plainte et du murmure. Conserver la paix de l'âme dans les diverses positions de la vie est une preuve de grande sagesse et d'une entière possession de soi-même.

Gémissez d'être si fécond en bonnes résolutions, si stérile en bons effets.

C'est le dernier trait de ce tableau si triste et si humiliant. Je ne fais pas le bien que je veux, disait saint Paul, et souvent je fais le mal que je ne veux pas. O désolante contradiction du cœur humain! Vouloir beaucoup et pouvoir si peu, embrasser tant de choses et n'en achever aucune! C'est en présence de cette défaillance qu'il est bon de se redire ce mot réconfortant : Je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout en celui qui me fortifie ; ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu : prions et agissons ; n'agissons pas sans prier, car nous ne pouvons rien sans Dieu ; ne prions pas sans agir, car Dieu ne fera rien sans nous. Nos résolutions seront

fécondes si nous unissons ces deux choses, la prière et l'action.

VI

Après avoir confessé et déploré ces défauts, ainsi que tous les autres, dans un sentiment de douleur et de souverain déplaisir de votre propre faiblesse, formez une ferme résolution d'amender incessamment votre vie et d'avancer dans la vertu.

Confesser..., déplorer ses défauts..., se proposer d'amender sa vie... que de choses en trois mots! Le monde est plein de mauvais chrétiens qui se tiennent éloignés du sacrement de Pénitence, et parmi ceux qui portent le nom de chrétiens, il est des hérétiques qui non-seulement se tiennent éloignés, mais qui n'admettent pas même le précepte de la confession. Que ces dissidents et ces indifférents veuillent bien nous dire s'ils ont eu jamais la pensée de confesser devant Dieu et de convenir, au moins devant eux-mêmes, de leurs défauts. Quand leur arrive-t-il de les déplorer? Quand prennent-ils la résolution de s'amender? La confession sert donc à quelque chose, puisque celui qui la pratique est obligé de se connaître pour se faire connaître et de former un bon propos pour se corriger. Cela dit, en passant, à l'adresse de ceux qui ne sont pas du bercail de l'Église, mais qui pourront y rentrer un jour,

notons aux pieux catholiques cette importante leçon : *Formez la résolution d'avancer dans la vertu*. Purifier sa vie, c'est déjà bien, mais vous devez faire quelque chose de plus : vous devez vous proposer de la perfectionner.

VII

Puis, avec une pleine résignation et une détermination entière, offrez-vous vous-même à la gloire de mon Nom, sur l'autel de votre cœur, comme un perpétuel holocauste, m'abandonnant avec foi votre corps et votre âme.

Quelle liaison trouverons-nous entre ces mots, *offrez-vous avec résignation*, qui commencent ce verset, et tout ce qui vient d'être exposé dans ceux qui précèdent? Une grande, si nous prenons la peine de réfléchir. Qu'est-ce qui a été dit en effet dans toutes les lignes que nous venons de parcourir? Il a été dit à l'homme : Voici le livre de votre vie, ouvrez et lisez : *Si charnel, si mondain, si peu attentif à la garde des sens, si enclin à se répandre, si léger, si prompt, si curieux, si avide, si inconsidéré, si peu réglé*, et le reste. Devant cet acte d'accusation, le pécheur reste interdit et atterré ; il confesse que c'est bien lui qui est si exactement dépeint, il s'humilie et se repent : est-ce tout? Non, à l'exemple du Sauveur paraissant devant son Père chargé de toutes les ini-

quités du monde et disant : J'accepte le calice que vous me présentez, qu'il soit fait, non comme je veux, mais selon que vous voulez (MATTH., XXVI, 39); il faut que l'homme, dans le désir de satisfaire à la justice divine, *s'offre lui-même* avec une pleine *résignation et une détermination entière à la gloire du nom de Dieu.* Et où s'offrira-t-il? *Sur l'autel de son propre cœur.* Et en quelle qualité? *Comme un perpétuel holocauste;* et avec quelle disposition? *Abandonnant sans réserve son corps et son âme.* Que de choses dans ces trois mots!

VIII

Afin qu'en cet état vous méritiez d'approcher de Dieu pour lui offrir le sacrifice et recevoir avec fruit le sacrement de mon corps.

S'offrir soi-même, s'offrir sans réserve, s'offrir en holocauste, et de plus en *holocauste perpétuel*... c'est dur. Oui; mais c'est la condition indispensable pour *s'approcher de Jésus-Christ,* qui, lui aussi, s'est offert sur la croix en holocauste sanglant, et qui continue de s'offrir sur l'autel en holocauste perpétuel.

IX

Car il n'y a pas d'oblation plus digne, ni de satis-

faction plus grande pour effacer les péchés, que de s'offrir soi-même à Dieu purement et sans réserve, en lui présentant, à la messe et dans la communion, le corps de Jésus-Christ.

C'est dur, venons-nous de dire, et la condition exigée pour que notre union avec Dieu soit consommée, en nous faisant voir la nécessité du sacrifice, ne le rend pas pour cela plus léger. Eh bien, considérez-en les avantages et les fruits. *Il n'y a pas d'oblation plus digne, ni de satisfaction plus grande pour effacer les péchés, que de s'offrir soi-même à Dieu...* Comment hésiter après ces magnifiques paroles : *Il n'y a pas d'oblation plus digne?* Voyez ce que vous donnez et ce que vous recevez, et dites s'il y a une comparaison possible entre l'exiguïté de votre offrande et la grandeur de la récompense.

X

Si l'homme fait ce qui est en lui, s'il est touché d'un repentir sincère toutes les fois qu'il s'approche de moi pour demander grâce et miséricorde, j'en jure par moi-même, dit le Seigneur, qui ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive (ÉZÉCH., XXXIII, 2), *je ne me souviendrai plus de ses péchés, et ils lui seront tous pardonnés.*

Le langage qui vient d'être tenu, dans le verset qui précède celui-ci, s'adresse aux parfaits, ou du moins aux âmes grandes et généreuses qui tendent à le devenir, et c'est pourquoi on leur a parlé d'oblation sans réserve, d'holocauste perpétuel. Voici un mot maintenant pour les âmes dont le vol ne s'élève pas si haut : *Si l'homme fait ce qui est en lui.* Comme elle est bonne, cette parole, et que d'encouragement elle renferme! Qui donc peut se refuser à faire ce qui est en soi? Mais, allez-vous dire, je ne suis pas seulement dépourvu d'un grand courage, je suis, j'ai été un grand pécheur; écoutez alors : *S'il est touché d'un repentir sincère toutes les fois qu'il s'approche de moi.* Ainsi, le repentir, là est le salut; il n'est pas question de vertu héroïque; on ne vous demande pas du sang, on n'exige que des larmes. Et n'allez pas croire que cette parole échappée des lèvres de Dieu dans un sentiment de compassion et de miséricorde puisse être un jour rétractée ou restreinte : *J'en jure par moi-même, dit le Seigneur, qui ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, je ne me souviendrai plus de ses péchés.* Ici, fermons le livre, Dieu s'est prononcé. Qu'est-ce que l'homme pourrait dire après une telle parole?

CHAPITRE VIII

De l'oblation de Jésus-Christ sur la croix et de l'offrande de soi-même.

SOMMAIRE :

C'est Jésus-Christ qui va parler, c'est sa voix si pleine d'autorité qui va se faire entendre au prêtre sacrificateur d'abord, et ensuite au simple chrétien, témoin du plus auguste sacrifice qui ait jamais été offert sur la terre. Trois choses donc vont être enseignées par le Sauveur du haut de sa croix, devenue une sorte de tribune ou de chaire sacrée élevée à la face du monde entier : 1° la nécessité du sacrifice ; 2° les qualités du sacrifice, et enfin 3° le fruit ou la récompense du sacrifice. Tout ce qu'on va lire peut se réduire à ces trois chefs.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Comme je me suis offert moi-même volontairement à Dieu, mon Père, pour vos péchés, les bras étendus sur la croix, nu, et n'ayant rien en moi qui ne fût la matière du sacrifice de votre réconciliation avec Dieu :

Ainsi vous devez, tous les jours, à la messe, vous offrir volontairement vous-même à moi comme une hostie pure et sainte, avec toutes les puissances et les affections les plus intimes de votre cœur.

II. Qu'est-ce que je vous demande par-dessus tout, sinon que vous vous étudiiez à vous abandonner à moi sans réserve ?

III. Tout ce que vous me donnez sans vous ne m'est rien, car je cherche, non vos dons, mais vous.

IV. De même qu'il ne vous suffirait pas de posséder tous les biens sans moi, ainsi rien ne peut me plaire de tout ce que vous me donnerez sans l'offrande de vous-même.

Offrez-vous à moi, donnez-vous tout entier pour Dieu, et votre oblation me sera agréable.

V. Voyez : je me suis offert tout entier à mon Père pour vous; je vous ai aussi donné tout mon corps et mon sang pour nourriture, afin que je fusse tout à vous, et que vous fussiez à moi pour toujours.

VI. Si au contraire vous restez en vous-même, et si de plein gré vous ne vous abandonnez pas à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, et l'union entre nous ne saurait être parfaite.

VII. Ainsi, ce qui doit précéder toutes vos œuvres, c'est cette oblation volontaire de tout vous-même entre les mains de Dieu, si vous voulez obtenir la liberté et la grâce.

VIII. Car, s'il est si peu d'hommes qui deviennent intérieurement éclairés et libres, c'est qu'on ne sait pas se renoncer entièrement soi-même.

Elle est immuable, la sentence que j'ai prononcée : Quiconque ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple (Luc, xiv, 33) ; si donc vous voulez être mon disciple, offrez-vous à moi avec toutes vos affections.

I

Comme je me suis offert moi-même volontairement à Dieu, mon Père, pour vos péchés, les bras étendus sur la croix, nu, et n'ayant rien en moi qui ne fût la matière du sacrifice de votre réconciliation avec Dieu :

Ainsi vous devez, tous les jours, à la messe, vous offrir volontairement à moi comme une hostie pure et sainte, avec toutes les puissances et les affections les plus intimes de votre cœur.

Comme je me suis offert. Ce premier membre de phrase désigne le modèle qui va vous être présenté : l'oblation de Jésus-Christ. *Ainsi vous devez vous offrir.* Cette seconde parole, complé-

ment nécessaire de la première, indique la copie que tout chrétien doit faire du parfait modèle placé sous ses yeux, à savoir, l'oblation de lui-même. Tout est donc dans le rapprochement de ces deux mots : *comme je me suis offert* et *ainsi vous devez vous offrir*. C'est la nécessité du sacrifice établie. Il a fallu que le Christ souffrît, il faut que le chrétien se résigne à souffrir. Il le faut : point de gloire pour Jésus-Christ, point de récompense pour le chrétien sans cette condition. Étudions maintenant les caractères de l'immolation de Jésus, afin de bien comprendre les conditions qui doivent accompagner la nôtre. Premièrement, Jésus-Christ s'est offert *lui-même :* Afin que le monde sache que j'aime mon Père, levons-nous et marchons (Jean, xvii, 24), dernières paroles prononcées au Cénacle après la Cène, au moment où le Sauveur se rendait au jardin de Gethsémani. En second lieu, Jésus-Christ s'est offert non-seulement lui-même, mais volontairement. Le texte latin porte le mot *sponte*, volontiers, qui veut dire plus que volontairement, ainsi que l'indique cette parole du Sauveur : Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et comme il me tarde de le recevoir! (Luc, xii, 50)! Troisièmement, Jésus-Christ s'est offert *à Dieu, son Père : à Dieu,* se soumettant à la rigueur de sa justice; à *son Père,* se confiant en même temps à sa miséricorde. Quatrième-

ment, Jésus-Christ s'est offert *pour nos péchés*. Laissons parler le Prophète : Il a été couvert de blessures à cause de nos iniquités, il a été comme broyé à cause de nos crimes (ISAIE, LIII, 5). Cinquièmement enfin, Jésus-Christ s'est offert. de telle sorte qu'il n'y a eu *rien en lui qui n'ait été la matière de notre réconciliation avec Dieu*. Parce que nous avons péché par le mauvais usage de nos membres, Jésus-Christ a souffert dans tous ses membres. Parce que nous avons péché en abusant de toutes les facultés de notre âme, Jésus-Christ a souffert dans toutes les facultés de son âme. Maintenant, relisons le verset et rapportons les paroles : *Comme je me suis offert, ainsi vous devez, tous les jours, à la messe, vous offrir*... C'est ainsi que nous aurons l'idée juste et complète des qualités de notre immolation.

II

Qu'est-ce que je vous demande par-dessus tout, sinon que vous vous étudiiez à vous abandonner à moi sans réserve ?

Nous avons parlé ailleurs du serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert. Il suffisait alors aux Israélites mourants de le regarder pour être guéris. Ce n'est pas assez maintenant de jeter un regard de douleur et d'amour sur la divine

Victime dont le serpent des Hébreux n'était que la figure. Ce qui est exigé (qu'on ne l'oublie pas), c'est une part active, une association réelle avec le sacrifice de Jésus-Christ. J'achève, dit saint Paul, ce qui manque à la Passion de notre divin Rédempteur (Coloss., i, 24). Voici la croix : Jésus-Christ en est descendu pour que vous y montiez. Ne dites plus comme Isaac : Je vois le glaive, le bois, le feu, je cherche la victime (Gen., xxii, 6) ; la victime, c'est vous. Qu'elle soit pure et sainte, mais que cette victime soit vous-même.

III

Tout ce que vous me donnez sans vous n'est rien, car je cherche, non vos dons, mais vous.

Vous avez abandonné pour Dieu vos biens, je le suppose, votre nom, votre position, votre famille, votre patrie. On peut dire de ces sacrifices ce que Jésus-Christ a dit des sacrifices de l'ancienne Loi : Les holocaustes et les hosties pacifiques ne vous ont pas été agréables, ô mon Père; alors j'ai dit : Me voici, je viens. Me voici... quelle parole! Je viens... quelle immolation! Écoutez ce qui termine : Je viens pour faire votre volonté et la loi en est écrite dans mon cœur (Hébreux, x, 6).

IV

De même qu'il ne vous suffirait pas de posséder tous les biens sans moi, ainsi rien ne peut me plaire de tout ce que vous me donnerez sans l'offrande de vous-même.

Offrez-vous à moi, donnez-vous tout entier pour Dieu, et votre oblation me sera agréable.

Placez sur la tête d'un homme une couronne, toutes les couronnes de la terre ; versez entre ses mains un trésor, tous les trésors de l'univers ; accumulez autour de lui les délices, toutes les délices que l'imagination peut rêver : si cet homme est sans Dieu, il n'a rien, bien qu'il possède tout. Sans Dieu, le ciel ne serait plus le ciel : car le ciel, c'est Dieu, c'est-à-dire l'infini, et notre cœur veut l'infini, il ne peut être satisfait à moins... L'expérience n'a-t-elle pas été faite? Salomon, au sein de la gloire et des richesses, ne s'est-il pas écrié : Vanité, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir seul (Ecclé, i, 2)! Mais si la possession du monde entier sans Dieu n'est rien pour l'homme, tout ce que l'homme peut offrir sans l'oblation de lui-même n'est rien pour Dieu. De là cette conséquence pratique : *Offrez-vous à moi, donnez-vous tout entier pour Dieu, et votre oblation me sera agréable.*

V

Voyez : je me suis offert tout entier à mon Père pour vous ; je vous ai aussi donné tout mon corps et mon sang pour nourriture, afin que je fusse tout à vous, et que vous fussiez à moi pour toujours...

Pour nous porter à faire généreusement à Dieu le sacrifice de notre propre personne, le seul qui lui soit parfaitement agréable, Jésus-Christ a commencé par nous représenter l'offrande qu'il a faite de lui-même sur l'autel sanglant de la croix : *Voyez, je me suis offert tout entier à mon Père pour vous.* Il va maintenant nous proposer un motif nouveau : *Rappelez-vous que je vous ai aussi donné tout mon corps et mon sang pour nourriture.* Comme s'il disait : Si le sacrifice que j'ai fait de tout moi-même sur le Calvaire ne suffit pas pour vous porter à vous immoler vous-même, pensez au sacrifice que je ne cesse de renouveler tous les jours en votre faveur sur l'autel : n'est-il pas juste que vous soyez tout à moi, quand j'ai voulu être tout à vous?

VI

Si, au contraire, vous restez en vous-même et que,

de plein gré, vous ne vous abandonniez pas à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, et l'union entre nous ne saurait être parfaite...

Après avoir énuméré les grands motifs et les précieux avantages de l'abandon que l'homme doit faire de tout son être à Dieu, Jésus-Christ nous signale les grands dommages que nous sommes exposés à subir, si nous ne consentons à nous montrer généreux.

D'abord notre oblation n'étant *pas entière* sera peu ou point agréable à Dieu; en second lieu, l'union que nous devons contracter avec lui ne sera ni étroite ni complétement heureuse; or il ne faut point oublier que cette union est le but de notre perfection sur la terre et le terme de notre bonheur dans le ciel.

VII

Ainsi ce qui doit précéder toutes vos œuvres, c'est cette oblation volontaire de tout vous-même entre les mains de Dieu, si vous voulez obtenir la liberté et la grâce.

La première parole que les prophètes placent sur les lèvres du divin Messie à son entrée dans le monde est celle-ci : O mon Père, il a été écrit de moi au commencement du livre que je dois faire votre volonté (Hébr., x, 6). Toute la vie

de Jésus-Christ n'a été qu'un abandon de tout lui-même à Dieu son Père. Du reste, cette disposition est si parfaite qu'elle nous est recommandée ici avant toute chose. *Ce qui doit précéder toutes vos œuvres, c'est cette oblation volontaire de tout vous-même,* non entre les mains des hommes, mais *entre les mains de Dieu,* de Dieu qui ne peut pas abuser de votre confiance, de Dieu qui est assez riche pour récompenser votre vertu. Or, n'oubliez pas que cette première récompense sera sur la terre la *liberté* et la *grâce.* La liberté, car si vous appartenez franchement et uniquement à Dieu, vous serez affranchi de toute servitude ; la grâce : qu'est-ce que Dieu pourra refuser à celui qui se donne lui-même?

VIII

Car s'il est peu d'hommes intérieurement éclairés et libres, c'est qu'on ne sait pas se renoncer entièrement soi-même. Elle est immuable, la sentence que j'ai prononcée : Quiconque ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple (LUC, XIX, 33) ; *si donc vous voulez être mon disciple, offrez-vous à moi avec toutes vos affections.*

Si nous n'avons pas la *liberté* et la *grâce* dont il a été parlé dans le verset qui précède, c'est que nous ne savons pas nous renoncer entière-

ment nous-mêmes. Cet acte de courage est le partage du petit nombre; peu sont éclairés, peu sont libres, et ce n'est pas seulement la raison qui enseigne la nécessité de ce renoncement, c'est la parole de Dieu qui nous le révèle. *Quiconque ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple.* C'est en présence de la croix où Jésus meurt, *les bras étendus, nu, et n'ayant en lui rien qui ne soit la matière du sacrifice;* c'est en présence de l'autel où, après s'être *offert tout entier à son Père,* Jésus nous *livre son corps et son sang en nourriture*, que cette grande leçon du dépouillement de soi-même nous est donnée : comprenons-la, goûtons-la, mais surtout pratiquons-la. N'oublions pas ce mot : *La sentence que j'ai prononcée est immuable.* Oui, *immuable;* peut-être avons-nous cru pouvoir arriver à l'union avec Dieu par une autre voie que celle du renoncement à nous-mêmes; que la sentence de Jésus-Christ nous désabuse de cette erreur. Avant de se revêtir du nouvel homme, il faut se dépouiller de l'ancien, dit saint Paul; donc mettons-nous à l'œuvre, et que le travail une fois commencé ne cesse que lorsque nous aurons atteint le but de nos efforts.

CHAPITRE IX

Que nous devons nous offrir à Dieu, avec tout ce que nous avons, et prier pour tous.

SOMMAIRE :

Tout ce chapitre est une prière où l'homme s'abandonne à Dieu sans réserve ; il présente ses péchés afin qu'ils soient consumés par le feu du divin amour ; ses bonnes œuvres, afin qu'elles soient réformées et sanctifiées. Il parle enfin de ses nécessités, des nécessités de ses frères, pour que Dieu daigne les protéger tous, les bénir et les sauver tous. C'est une excellente préparation à la célébration des saints mystères ou à la communion, qu'on lira avec fruit et avec consolation.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Seigneur, tout est à vous, tout ce qui est au ciel et sur la terre.

II. Mon désir est de vous faire l'oblation volontaire de moi-même et de vous appartenir pour toujours.

III. Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous aujourd'hui pour être à jamais votre serviteur, dans la dépendance et l'immolation de moi-même à votre éternelle gloire.

IV. Recevez-moi avec cette sainte oblation de votre précieux corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des anges, témoins invisibles, afin qu'elle soit pour mon salut et pour celui de tout le peuple.

V. Seigneur, je vous offre toutes les iniquités et toutes les offenses que j'ai commises devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai pu pécher jusqu'à cette heure ; je les place sur votre autel de propitiation, afin que vous les brûliez aussi et les consumiez toutes par le feu de votre amour, que vous fassiez disparaître toutes les taches de mes péchés, que vous purifiez ma conscience de toute souillure, et me rendiez votre grâce perdue par mes fautes étendant sur toutes l'indul-

gence d'un entier pardon et me recevant par miséricorde au baiser de paix.

Que puis-je faire pour l'expiation de mes péchés, sinon de les confesser humblement, de les pleurer amèrement et d'implorer incessamment votre pardon?

Je vous en supplie, écoutez-moi favorablement, maintenant que je suis devant vous, mon Dieu.

Tous mes péchés me sont un sujet de vive douleur; ma volonté bien arrêtée est de ne les plus commettre jamais; j'en gémis et ne cesserai d'en gémir tant qu'il me restera un souffle de vie, prêt à faire pénitence et à satisfaire autant que je le pourrai.

Remettez-moi, mon Dieu, remettez-moi mes péchés pour la gloire de votre saint nom; sauvez mon âme, que vous avez rachetée de votre précieux sang.

Dès ce moment, je m'abandonne à votre miséricorde, je me remets entre vos mains.

Traitez-moi selon votre bonté, et non selon ma malice et mon iniquité.

VI. Je vous offre aussi tout le bien qui est en moi, si faible et si imparfait qu'il soit, afin que vous daigniez le réformer, le sanctifier, l'avoir pour agréable, digne de vous être présenté, tendant toujours au plus parfait, afin que vous me conduisiez à une bonne fin, moi lâche et inutile avorton.

VII. Je vous offre pareillement tous les pieux désirs de vos serviteurs, les nécessités de mes parents, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de ceux qui me sont chers, et de tous ceux qui m'ont fait, qui ont fait à d'autres quelque bien pour l'amour de vous;

VIII. De ceux qui ont demandé ou désiré que j'offrisse des prières ou le saint sacrifice pour eux et pour tous les leurs, soit qu'ils vivent encore dans la chair ou qu'ils n'appartiennent plus au temps;

IX. Afin que tous sentent venir à eux le secours de votre grâce, le bienfait de votre consolation, l'appui de votre protection dans les périls, la délivrance de leurs peines, et qu'affranchis de tous leurs maux ils se répandent en de joyeuses et solennelles actions de grâces.

X. Je vous offre aussi mes prières et des hosties de propitiation, pour ceux spécialement qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont contristé ou blâmé, qui m'ont causé quelque préjudice ou quelque peine;

Pour tous ceux aussi que j'ai moi-même contristés, troublés, peinés ou scandalisés, par paroles ou œuvres,

avec connaissance ou par ignorance, afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés et nos mutuelles offenses.

XI. Otez, Seigneur, ôtez de nos cœurs tout soupçon, toute irascibilité, toute colère et tout esprit de contestation, et tout ce qui peut porter atteinte à la charité et altérer l'amour fraternel.

XII. Pitié, pitié, Seigneur, pour tous ceux qui implorent votre miséricorde! Donnez votre grâce à notre indigence, et rendez-nous tels que nous soyons dignes d'en jouir ici-bas, et de tendre à la vie éternelle.

I

Seigneur, tout est à vous, tout ce qui est au ciel et sur la terre.

L'appel que nous a fait la divine Victime a été entendu, et nous savons quel est cet appel; nous l'avons médité dans le chapitre précédent. Jésus-Christ, les bras étendus sur la croix, dans un acte de dépouillement absolu, a dit à l'homme, en se proposant lui-même comme type et comme modèle : De même que je me suis offert volontiers à Dieu, mon Père, ainsi vous devez, tous les jours, à la messe, vous offrir volontairement vous-même. C'est à cette pressante invitation que l'âme répond maintenant : *Seigneur, tout est à vous;* vous demandez que je vous abandonne tout et que je m'abandonne moi-même : mais comment le ferai-je, puisque tout vous appartient? Celui qui n'a rien peut-il donc donner ce qu'il ne possède pas, et celui qui a tout peut-il recevoir en

don ce qui lui appartient déjà? La difficulté n'est pas insoluble toutefois. Disons qu'à la vérité Dieu est le maître de nos biens, mais que nous en sommes les économes; que tout ce que nous avons vient de lui, mais qu'il veut à son tour le tenir de nous, car nous n'avons reçu que pour offrir, et le mérite de notre oblation est bien moins dans la chose même que dans l'intention et la volonté.

II

Mon désir est de vous faire l'oblation volontaire de moi-même et de vous appartenir pour toujours.

Mon désir... Celui qui parle ici est sincère, mais que de personnes animées des meilleures intentions s'arrêtent au désir sans jamais aller jusqu'à l'acte! Combien qui disent : Seigneur, j'ai le désir de vous faire l'oblation de moi-même, mais pas de suite; j'ai le désir de vous appartenir, mais pas pour toujours et du moins complètement; je me reprendrai à la première occasion, je me reprendrai en détail après m'être donné tout entier! Telle n'est pas, nous le répétons, la pensée de l'âme qui parle ici; chez elle, le désir n'est autre chose que la volonté formelle et arrêtée d'être à Dieu pour toujours. Que si elle n'emploie pas cette dernière locution plus accentuée

et plus vive, *je veux,* ce n'est pas qu'elle manque de courage et d'énergie, mais c'est parce que, se défiant d'elle-même, elle préfère adopter une tournure plus humble et plus modeste. De plus, une sorte de prière semble renfermée dans cette expression si simple, *je désire :* il y a là comme un aveu implicite de sa faiblesse et du besoin qu'elle a de Dieu, sans lequel sa résolution ne sera jamais un acte accompli.

Nous ajouterons encore une dernière raison au choix de cette expression, *je désire*, sur cette autre, *je veux*. La volonté humaine est essentiellement restreinte et bornée, elle ne peut dépasser les limites de ce qui lui est possible; le désir, au contraire, est en quelque sorte infini comme Dieu lui-même, il ne connaît pas de bornes. Quand donc l'âme manifeste l'intention de faire à Dieu l'oblation d'elle-même, elle parle par sa volonté qui lui permet de disposer de ce qui est à elle, et c'est pourquoi elle peut dire, *je veux*. Mais quand il s'agit d'offrir ce qui ne lui appartient pas, elle ne peut formuler qu'un désir, comme si elle disait : Je n'ai point les ardeurs des séraphins qui sont *au ciel*, je n'ai pas les saintes dispositions de toutes les âmes parfaites qui vivent sur *la terre;* mais, par la puissance de mon désir, je vais cueillir toutes ces fleurs de vertus, j'en composerai des parfums de suavité que je répandrai sur votre autel, ô mon

Dieu, à qui tout appartient au ciel comme sur la terre.

III

Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, je m'offre à vous aujourd'hui pour être à jamais votre serviteur, dans la dépendance et l'immolation de moi-même à votre éternelle gloire.

L'âme s'est offerte, voici que la donation s'accomplit et que l'acte en est dressé d'une manière irrévocable ; mais que porte-t-il, ce contrat passé entre Dieu et l'âme? Lisons sa teneur, étudions sa formule : *Je m'offre à vous aujourd'hui pour être à jamais votre serviteur, dans la dépendance et l'immolation de moi-même à votre éternelle gloire. — Je m'offre :* c'est la réponse à ce mot de Jésus-Christ que nous avons médité dans le chapitre précédent : *Comme je me suis offert volontiers à Dieu mon Père.* Le chrétien se dit : Jésus-Christ s'est offert lui-même, *je m'offre moi-même*, car je m'offre comme lui. *Aujourd'hui...* pourquoi aujourd'hui? Sa conversion date peut-être d'un an, de dix ans? C'est que, jusqu'ici, je ne me suis jamais offert complétement et sans réserve ; or, aujourd'hui, mon sacrifice est réel et sérieux. *Pour être à jamais...* voilà la durée de l'engagement; il ne s'agit pas d'un jour, il s'agit de

toujours. Pour être *votre serviteur...* ceci est le fond même du contrat; obéir comme l'esclave qui, ne s'appartenant pas, passe à l'usage du maître qui l'emploie. Dans la *dépendance...* c'est plus encore que l'obéissance extérieure, c'est l'aliénation de soi, l'abandon de sa propre et intime volonté, consentie toutefois librement. Et *l'immolation de moi-même*, c'est le terme du sacrifice ; *à votre éternelle gloire*, c'est la fin sublime de cette oblation généreuse faite à Jésus par son serviteur fidèle; il y a tout un monde de pensées dans ce seul verset.

Il semble bien qu'après un pareil don, qui la comprend elle-même tout entière, l'âme soit en droit de dire, sinon avec orgueil, au moins avec une certaine satisfaction et comme saint Pierre : Seigneur, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre; qu'en sera-t-il de nous (MATTH., XIX, 17)? Oh! qu'il s'en faut bien que ce sentiment de secrète complaisance soit légitime ou simplement excusable! Pour en être mieux convaincus, revenons sur ce premier mot du verset qui n'a pas eu encore son explication : *Seigneur, dans la simplicité de mon cœur*. Oui vraiment, il faut être simple et naïf pour dire à Dieu dont nous sommes déjà la propriété : *Je m'offre à vous*, ou comme l'Apôtre : Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre. On raconte qu'une pauvre femme, toute brisée par le poids des ans

et des infirmités, s'étant approchée un jour du grand Fénelon, au moment où il s'apprêtait à monter à l'autel, lui remit douze sous en grosse monnaie de cuivre, le priant d'offrir pour elle le saint sacrifice de la messe; le pieux archevêque n'eut garde de refuser cette offrande non moins méritoire que le denier de la veuve louée par Jésus-Christ lui-même; mais lorsqu'il fut descendu de l'autel, il fit appeler la pauvre vieille et lui remit en aumône une somme considérable. Voilà bien ce que nous faisons et ce que Dieu fait, ce que nous lui donnons et ce qu'il nous rend. Oh! comme ce mot, *dans la simplicité de mon cœur*, exprime bien la modestie qui doit se trouver dans notre cœur en présence de la médicité de notre offrande!

IV

Recevez-moi avec cette sainte oblation de votre précieux corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des anges, témoins invisibles, afin qu'elle soit pour mon salut et pour celui de tout le peuple.

Les réflexions que nous venons de présenter à l'occasion de ce mot, *la simplicité de mon cœur*, avaient pour but de bannir de notre âme tout sentiment de vaine gloire à l'occasion de l'offrande que nous faisons de nous-mêmes. Voici

maintenant une parole qui aura pour effet, non-seulement de nous rendre l'orgueil impossible, mais de nous humilier profondément. Nous croyons que l'obéissance, la dépendance, l'immolation de tout nous-même est quelque chose de grand et de précieux. Eh bien, ce don de tout nous-même est si peu de chose, mais si peu de chose en soi, à cause de notre indignité, que notre offrande n'a aucune chance d'être agréée, si elle n'est couverte par la *sainte oblation du précieux corps* de Jésus-Christ. Ce n'est que caché sous cette grande et mystérieuse enveloppe que j'ose me présenter à Dieu le Père, *en présence des anges*, *témoins invisibles* de ce qui se passe sur l'autel.

V

Seigneur, je vous offre toutes les iniquités et toutes les offenses que j'ai commises devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai pu pécher jusqu'à cette heure; je les place sur votre autel de propitiation, afin que vous les brûliez aussi et les consumiez toutes par le feu de votre amour, que vous fassiez disparaître toutes les taches de mes péchés, que vous purifiiez ma conscience de toute souillure, et me rendiez votre grâce perdue par mes fautes, étendant sur toutes l'indulgence d'un entier pardon et me recevant par miséricorde au baiser de paix.

Comme créatures, nous parlions, il y a un instant, de nous humilier profondément à cause de notre néant; comme pécheurs, nous devrions descendre jusque dans les profondeurs des enfers. Mais non, nous ferons mieux : les feux de l'enfer vengent Dieu et punissent les coupables; le sang de Jésus-Christ apaise Dieu et purifie les pénitents. Oh! la bonne, la salutaire pensée! Je prendrai donc *toutes mes iniquités*, toutes les *offenses* que j'ai commises depuis le jour où j'ai pu pécher jusqu'à cette heure, et je les placerai sur *l'autel de propitiation*. Mais parce que le sang de Jésus-Christ, quelle qu'en soit la vertu, ne peut ni ne doit me purifier de mes fautes si moi-même je ne les déplore, je ferai quatre choses suggérées dans les versets qui suivent : je *confesserai* humblement mes iniquités, je les *pleurerai* amèrement, j'*implorerai* incessamment l'indulgence de mon Dieu, et je m'*abandonnerai* à sa miséricorde, me remettant entièrement moi-même entre ses mains; puis je terminerai par cette belle prière : Traitez-moi selon votre bonté, et non selon ma malice et mon iniquité.

VI

Je vous offre aussi tout le bien qui est en moi, si faible et si imparfait qu'il soit, afin que vous dai-

gniez le réformer, le sanctifier, l'avoir pour agréable, digne de vous être présenté et tendant toujours au plus parfait, afin que vous me conduisiez à une bonne fin, moi lâche et inutile avorton.

N'allons pas toutefois, après tout ce qui vient d'être dit sur notre néant et notre indignité, craindre, dans un sentiment de fausse humilité, d'offrir à Dieu le peu de bien qui est en nous ; la reconnaissance nous oblige à reconnaître que si nous avons quelque chose de bon, nous le tenons de la libéralité divine. Rappelons-nous cette belle pensée d'une ancienne liturgie qui se trouvait exprimée dans la préface de la Toussaint : En couronnant nos mérites, Seigneur, vous couronnez vos propres dons. Mais, après l'expression de notre gratitude pour les grâces reçues, prions le Seigneur de *réformer* ce qui pourrait se glisser d'imparfait dans nos œuvres, de *sanctifier* ce qui pourrait se trouver de trop humain dans nos intentions, *d'avoir enfin pour agréable* ce qui n'est digne de lui être présenté qu'en union avec les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

VII

Je vous offre pareillement tous les pieux désirs des âmes saintes, les nécessités de mes parents, de mes

amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, qui m'ont fait, qui ont fait à d'autres quelque bien pour l'amour de vous.

Reconnaissant notre insuffisance personnelle, nous allons emprunter aux *âmes saintes* le trésor de *leurs pieux désirs* et de leurs bonnes œuvres, afin de suppléer à notre pauvreté, ce que nous faisons par ces paroles : *Je vous offre tous les pieux désirs des âmes saintes.* Puis nous exposons au Dieu des miséricordes *les nécessités de nos parents, de nos amis, de nos frères, de nos sœurs, de tous ceux en un mot qui nous sont chers.* Il y a quelque chose de bien touchant dans ces recommandations de la charité s'étendant à *tous ceux qui nous ont fait quelque bien pour l'amour de Dieu.* Le fidèle, en participant à la divine Eucharistie, entre en communion de sentiments avec le divin Sauveur, qui recommanda sur la croix sa sainte Mère à son bien-aimé disciple, son bien-aimé disciple à sa sainte Mère, et ses bourreaux à la miséricorde de son Père. A son exemple, n'oublions, n'excluons personne de notre prière ; que notre charité se dilate et s'étende, qu'elle couvre également amis et ennemis, en souvenir de la grande bonté qui nous a faits amis d'ennemis que nous étions par le péché (Rom., v, 10).

VIII

De tous ceux qui ont demandé ou désiré que j'offrisse des prières ou le saint sacrifice pour eux et pour tous les leurs, soit qu'ils vivent encore dans la chair ou qu'ils n'appartiennent plus au temps.

Cette formule peut être adoptée par les prêtres qui montent à l'autel pour offrir le saint sacrifice aux intentions qui leur ont été recommandées; elle peut servir aussi aux personnes religieuses qui font la communion pour des fins particulières indiquées par les supérieurs. Nous engageons particulièrement les bons pauvres, et en général toutes les âmes affligées de quelque manière que ce soit, qui ont été soulagées ou consolées par le dévouement de la charité chrétienne, à s'acquitter de la dette de reconnaissance en appelant les *bienfaits* de Dieu, l'*appui* de sa protection, la *délivrance* des peines et l'affranchissement de tous les maux sur tous ceux qui leur ont fait quelque bien ou rendu quelque service, *soit qu'ils vivent encore sur la terre ou n'appartiennent plus au temps.*

Avec la foi catholique, c'est-à-dire universelle, le cœur se dilate, notre prière embrasse non-seulement toutes les parties du monde où combat l'Église pour lui assurer la victoire, non-

seulement les hauteurs du ciel où elle triomphe pour célébrer sa gloire, mais encore les lieux inférieurs où elle souffre pour lui obtenir le soulagement ou la délivrance. Admirable doctrine que celle de notre foi touchant le purgatoire ! Elle repose aussi bien sur le bon sens que sur la parole révélée de Jésus-Christ. Qu'ils sont aveugles et déraisonnables, nos frères dissidents qui, refusant d'admettre un lieu d'expiation après cette vie, sont contraints d'ouvrir les portes du ciel à ceux qui sortent de ce monde non encore purifiés, ou de laisser tomber dans l'éternel abîme des âmes dignes de compassion et d'amour !

Mais quelle consolation pour nous de penser que la mort, qui a pu pour un instant desserrer les nœuds terrestres qui nous unissent à nos proches, n'a pas pour cela brisé les liens intimes qui unissent nos âmes à leurs âmes ; heureux d'avoir un moyen efficace de leur témoigner notre tendresse et notre gratitude au delà du tombeau, nous sommes sûrs d'abréger ou d'adoucir la souffrance de leurs expiations par nos communions, nos prières et nos bonnes œuvres.

IX

Afin que tous sentent venir à eux le secours de

votre grâce, le bienfait de votre consolation, l'appui de votre protection dans les périls, la délivrance de leurs peines, et qu'affranchis de leurs maux ils se répandent en de joyeuses et solennelles actions de grâces.

Il est parlé dans ce verset de secours, de consolation, de protection, de délivrance, d'affranchissement. Or plusieurs de ces vœux s'appliquent aux infortunés que la souffrance éprouve en ce monde, quelques autres regardent ceux que le feu de l'expiation purifie dans l'autre. Ainsi nous demandons le secours pour ceux qui combattent, la consolation pour ceux qui pleurent, la protection pour ceux qui sont opprimés, la délivrance pour ceux qui sont esclaves de leurs passions. Quant à l'affranchissement, ce mot regarde spécialement ceux qui sont dans l'autre vie détenus pour leurs dettes. Notre charité embrasse donc tous les malheureux quels qu'ils soient, parce que le sang de Jésus-Christ étant d'un prix infini, nous pouvons en espérer une vertu qui guérira tous les maux.

X

Je vous offre aussi mes prières et des hosties de propitiation, pour ceux spécialement qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont contristé ou blâmé, qui

m'ont causé quelque préjudice ou quelque peine ; pour tous ceux encore que j'ai moi-même contristés, troublés, peinés et scandalisés, par paroles ou œuvres, avec connaissance ou par ignorance, afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés et nos mutuelles offenses.

Parmi les paroles prononcées par Jésus-Christ du haut de sa croix, il en est une plus divine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les autres : Mon Père, s'écriait la sainte Victime, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Depuis que cette parole a retenti sur le Calvaire, tous les échos de la terre l'ont répétée : car il n'est pas un seul coin de la terre où l'autel ne soit dressé aujourd'hui. Le pardon des offenses, voilà donc la grande voix qui remplit le monde de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, partout où il y a une croix plantée, un autel dressé ; or, quand Jésus-Christ accorde le pardon, comment aurions-nous le courage de le refuser? Quand Jésus-Christ excuse, comment pourrions-nous accuser? Quand Jésus-Christ supplie, comment pourrions-nous rester muets? Non, non ; il nous faut briser la croix si nous refusons le pardon, il nous faut renverser l'autel si nous ne voulons nous réconcilier avec nos ennemis. Répétons-la donc, cette belle parole : Je vous offre *mes prières*

et l'hostie de propitiation pour ceux *spécialement qui m'ont offensé en quelque chose ;* pour ceux qui ont fait plus que m'offenser légèrement, mais qui m'ont *contristé* profondément, qui m'ont *blâmé* publiquement ; pour ceux qui des paroles ont passé aux actes en me causant quelque *peine et préjudice*. Mais je n'ai garde non plus d'oublier ceux que moi-même j'ai contristés, troublés, peinés ou scandalisés, et en agissant ainsi, mon Dieu, j'espère obtenir grâce et miséricorde pour mes innombrables péchés, selon cette parole : Pardonnez, et on vous pardonnera ; remettez aux autres les offenses commises contre vous, et on vous remettra celles commises contre Dieu (MARC, XI, 25).

XI

Otez, Seigneur, ôtez de nos cœurs tout soupçon, toute irascibilité, toute colère, tout esprit de contestation et tout ce qui porte atteinte à la charité et altère l'amour fraternel.

C'est à Dieu que nous demandons main-forte contre nous-mêmes pour remporter une aussi difficile victoire que le pardon des offenses et l'amour des ennemis ; nous commençons par le prier d'ôter de nos cœurs le soupçon, premier obstacle à la paix de notre âme et à la charité

envers nos frères. Après le soupçon, l'irascibilité; après l'irascibilité, la colère, défauts déplorables qui ont leur source dans l'esprit de contestation, esprit malheureux qui devient le fléau de toute société ou maison religieuse. Nous demandons non-seulement que l'orage des disputes ne s'élève pas en nous, mais que le plus léger nuage soit dissipé, car il suffit d'un point noir dans les cieux pour amener la tempête.

XII

Pitié, pitié, Seigneur, pour tous ceux qui implorent votre miséricorde! Donnez votre grâce à notre indigence, et rendez-nous tels que nous soyons dignes d'en jouir ici-bas, et de tendre à la vie éternelle.

A l'autel, le prêtre prononce jusqu'à neuf fois cette prière : Seigneur, ayez pitié; Christ, ayez pitié. Redisons-la donc sans cesse : *Miserere, miserere*, pitié, mon Dieu, pitié! car nous avons tous besoin de votre compassion et de votre indulgence; or, comment pourriez-vous la refuser à ceux qui vous *implorent?* Comment ne donneriez-vous pas votre grâce à ceux qui sont si *indigents* et si dépourvus? Faites plus, Seigneur; *rendez-nous tels que nous soyons dignes d'en jouir ici-bas et de tendre à la vie éternelle.* On peut appliquer à ces dernières paroles ce que saint Paul

dit de la piété : elle est utile à tout, elle renferme les biens de la vie présente et elle a les promesses de la vie à venir (TIMOTH., IV, 8).

CHAPITRE X

Qu'il ne faut pas se dispenser légèrement de la sainte communion.

SOMMAIRE :

Les avis les plus sages, les conseils les plus pratiques, les exhortations les plus pressantes, les encouragements les plus puissants se trouvent réunis dans ce chapitre, l'un des plus utiles du quatrième livre de l'*Imitation.* L'auteur s'adresse d'abord aux âmes timides, aux esprits méticuleux, que de vains scrupules, que des inquiétudes mal fondées tiennent éloignés de la participation aux saints mystères. Il leur découvre les piéges de l'ennemi et leur fournit des armes victorieuses pour le combattre. Mais, parce qu'il est des caractères mous et sans énergie, des chrétiens relâchés et même des religieux peu fervents, qui, craignant de se faire violence, saisissent tous les prétextes de s'abstenir de la sainte Communion, le pieux auteur, après avoir réfuté leurs mauvaises raisons, montre les inconvénients et les dangers de leur état, et leur indique le remède qu'ils doivent apporter pour en éloigner les périls.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. C'est fréquemment qu'il vous faut recourir à la source de la grâce et de la divine miséricorde, à la source de la bonté et de toute pureté, afin que vous puissiez être guéri de vos passions et de

vos vices, et mériter de devenir plus fort et plus vigilant contre toutes les tentations et les artifices du démon.

II. L'ennemi, connaissant le fruit et le souverain remède que renferme la sainte communion, s'efforce de toute manière et en toute occasion d'en détourner et d'en éloigner autant qu'il peut les âmes fidèles et pieuses.

III. C'est en effet au moment où elles pensent à se disposer à la sainte communion qu'elles subissent les plus fâcheuses suggestions de Satan.

Car ce même esprit de malice, dont il est fait mention au livre de Job, se glisse parmi les enfants de Dieu, pour continuer de les troubler par sa perversité, les jetant dans l'excès de la crainte et de l'irrésolution, afin que, leur amour étant affaibli et leur foi diminuée par ses attaques, ils finissent par abandonner entièrement la communion, ou ne s'en approcher qu'avec tiédeur.

IV. Mais il ne faut pas se mettre en peine de ses ruses et de ses illusions, quelque honteuses et horribles qu'elles soient; mais tous ces fantômes doivent lui être jetés à la face.

A ce misérable, le mépris et le dédain; et, en dépit des attaques et des troubles qu'il suscite, il faut ne pas abandonner la sainte communion.

V. Souvent aussi l'obstacle vient du désir exagéré de la dévotion, et de je ne sais quelles appréhensions touchant la confession.

VI. Déterminez-vous d'après le conseil de personnes sages, et laissez de côté toute anxiété et tout scrupule, car ils sont un obstacle à la grâce de Dieu et détruisent la ferveur de l'âme.

VII. Pour quelque trouble léger ou quelque contrariété, ne laissez pas la sainte communion : mais allez au plus tôt vous confesser, et pardonnez de bon cœur toutes les offenses que les autres vous ont causées.

Que si vous-même avez offensé quelqu'un, demandez-lui humblement pardon, et Dieu aussi vous accordera volontiers votre pardon.

VIII. A quoi bon différer longtemps votre confession, ou remettre la sainte communion?

Purifiez-vous au plus tôt, rejetez promptement le poison, hâtez-vous de recourir au remède, et vous vous sentirez bien mieux que si vous différiez davantage.

IX. Si aujourd'hui vous laissez la communion pour un prétexte, demain peut-être un motif plus grave se

présentera : et ainsi vous pourriez en être longtemps détourné et devenir toujours moins disposé.

Dès que vous le pourrez, secouez cette pesanteur et cette inertie : car vous ne gagneriez rien à prolonger cet état d'anxiété et de pénible alternative, restant éloigné des saints mystères par des obstacles sans cesse renaissants.

Rien n'est plus nuisible, au contraire, que de différer la communion, parce que ce délai a pour effet ordinaire de produire un préjudiciable assoupissement.

X. O douleur ! on voit des hommes tièdes et lâches saisir avec empressement tous les prétextes de remettre leur confession, heureux de différer ainsi leur communion, et d'échapper par là au devoir d'une plus grande vigilance sur eux-mêmes.

Hélas ! qu'il est languissant, l'amour, qu'elle est faible, la piété de ceux qui, si facilement, ajournent la communion !

XI. Que celui-là est heureux et agréé de Dieu, qui vit de telle sorte, et conserve sa conscience dans une telle pureté, qu'il serait prêt et porté à communier tous les jours, si cela lui était permis et qu'il pût le faire sans singularité !

XII. Si quelqu'un s'abstient quelquefois par humilité, ou pour une raison légitime, son respect est louable.

XIII. Mais si, au contraire, la tiédeur s'est glissée dans son âme, il doit s'exciter lui-même et faire ce qui est en lui : et le Seigneur, à cause de la droiture de sa volonté qu'il considère principalement, se rendra à son désir.

XIV. Et dans le cas où de légitimes raisons le retiendraient, qu'il conserve au moins la volonté et le pieux désir de communier, et ainsi il ne sera pas privé de l'effet du sacrement.

Car tout homme pieux peut chaque jour et à toute heure communier spirituellement avec fruit et sans que rien ne s'y oppose.

Et cependant il doit en certains jours et au temps marqué recevoir sacramentellement le corps de son Rédempteur avec un tendre respect et se proposer l'honneur et la gloire de Dieu, bien plus encore que sa propre consolation.

XV. Du reste, il communie spirituellement, et il se nourrit invisiblement de Jésus-Christ toutes les fois qu'il repasse avec ferveur dans son esprit le mystère de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ et qu'il s'enflamme de son amour.

XVI. Celui qui n'apporte d'autre préparation à la com-

munion que l'occurrence d'une fête ou l'empire de la coutume sera souvent peu disposé.

Heureux celui qui s'offre à Dieu en holocauste toutes les fois qu'il célèbre ou communie !

XVII. Ne soyez ni trop long ni trop court en célébrant; mais conservez la juste mesure adoptée par ceux avec qui vous vivez.

Car vous ne devez pas être aux autres une cause de peine ou d'ennui, mais suivre l'ordre commun établi par vos pères et consulter plutôt l'utilité des autres que l'attrait particulier de votre dévotion.

I

C'est fréquemment qu'il vous faut recourir à la source de la grâce et de la divine miséricorde, à la source de la bonté et de toute pureté, afin que vous puissiez être guéri de vos passions et de vos vices, et mériter de devenir plus fort et plus vigilant contre toutes les tentations et les artifices du démon.

Fréquemment. Ce mot, mis en lumière et placé le premier à la tête de ce chapitre, n'a pas seulement l'avantage de le résumer tout entier, il frappe encore l'esprit du lecteur et le dispose à bien recevoir les importantes leçons qui vont lui être données. On nous recommande de communier souvent, mais, hélas! combien de chrétiens pour qui la première communion est aussi la dernière; combien qui laissent écouler la plus grande partie de leur vie sans se mettre en peine d'approcher de leur Dieu! D'autres se contentent

de le faire de loin en loin, à l'époque de Pâques seulement; — il en est aussi qui n'y songent qu'au moment de la mort, et quelques-uns même ne s'y décident que lorsque tout espoir de revenir à la santé est perdu. Triste et déplorable conduite! Car enfin la réception de la divine Eucharistie n'est pas seulement pour l'homme un moyen de perfection, c'est une condition de vie; elle n'est pas seulement une faveur et un privilége, mais un secours, mais un remède : de là le choix de cette expression, *recurrendum, c'est fréquemment qu'il faut recourir*, recourir non au ruisseau qui s'épuise, mais *à la source* même qui jamais ne tarit; source inépuisable, c'est-à-dire infinie, dont la vertu *est de guérir nos passions et nos vices, et de nous rendre plus forts et plus vigilants contre les tentations du démon.*

II

L'ennemi, connaissant le fruit et le souverain remède que renferme la sainte communion, s'efforce de toute manière et en toute occasion d'en détourner et d'en éloigner autant qu'il peut les âmes fidèles et pieuses.

L'ennemi : il vient d'être nommé, c'est le démon, redoutable adversaire car nous n'avons pas, dit saint Paul, à combattre contre la chair et

le sang, mais contre les puissances des ténèbres (ÉPHÉS., VI, 12). Or cet ennemi est plein de fureur et de puissance. Simon-Pierre, disait le Sauveur à son disciple, voici que Satan a demandé à te cribler comme l'on crible le froment (LUC, XXII, 31). Cet ennemi, dirons-nous, est de plus un esprit subtil que l'expérience des siècles a éclairé : *Il connaît le fruit et le souverain remède que renferme la sainte communion;* c'est pourquoi, rempli de haine contre Dieu et de jalousie à l'égard de l'homme, *il s'efforce :* ce mot indique son travail, *de toute manière :* sa ruse, *en toute occasion :* sa persévérance, d'en *détourner* à jamais, ou du moins d'en *éloigner* aussi longtemps que possible : voilà son but, *les âmes fidèles et pieuses :* ce sont les victimes qu'il choisit et qu'il préfère.

III

C'est en effet au moment où elles pensent à se disposer à la sainte communion qu'elles subissent les plus fâcheuses suggestions de Satan.

Car ce même esprit de malice, dont il est fait mention au livre de Job, se glisse parmi les enfants de Dieu, pour continuer de les troubler par sa perversité, les jetant dans l'excès de la crainte et de l'irrésolution, afin que, leur amour étant affaibli et leur foi diminuée par ses attaques, ils finissent par aban-

donner entièrement la communion, ou ne s'en approcher qu'avec tiédeur.

Plusieurs personnes s'affligent et s'étonnent que le moment de leur préparation à la sainte communion soit précisément celui des tentations les plus importunes. Qu'elles cessent de s'étonner, puisque l'auteur de leur trouble est *Satan*, leur ennemi déclaré ; qu'elles cessent aussi de s'affliger outre mesure, puisque, loin de consentir aux suggestions de cet esprit de ténèbres, elles ne font que les *subir*. L'histoire de Job qui est ici rappelée est bien propre à rassurer les âmes timides contre les attaques du démon. Que de violence et d'embûches, en effet, l'antique serpent n'a-t-il pas essayées contre ce fidèle serviteur de Dieu ! Et à quoi ont abouti tous les excès de sa *perversité?* La foi de Job n'a pas été ébranlée ni sa confiance diminuée.

IV

Mais il ne faut pas se mettre en peine de ses ruses et de ses illusions, quelque honteuses et horribles qu'elles soient ; mais tous ces fantômes doivent lui être jetés à la face.

A ce misérable, le mépris et le dédain, et, en dépit des attaques et des troubles qu'il suscite, il faut ne pas abandonner la sainte communion.

Plusieurs usent leurs forces à repousser directement les attaques de l'ennemi; le conseil qui nous est ici donné est bien plus sage et plus efficace : *Non est quidquam curandum*, ne pas s'occuper le moins du monde des tentatives de Satan, ne pas daigner y prêter attention, passer son chemin avec indifférence; et pourquoi tant de sécurité? C'est que ce sont des *ruses*, et nous les connaissons; des *illusions*, et nous n'en sommes pas dupes; *de purs fantômes*, et nous ne les craignons pas. A la vérité, ces illusions sont *honteuses*, ces fantômes sont *terribles*, mais nous les tournons contre le tentateur lui-même, et l'infamie de ses suggestions retombe sur lui et le couvre tout entier.

V

Souvent aussi l'obstacle vient du désir exagéré de la dévotion, et de je ne sais quelles appréhensions touchant la confession.

Déterminez-vous d'après le conseil de personnes sages, et laissez de côté toute anxiété et tout scrupule, car ils sont un obstacle à la grâce de Dieu et détruisent la ferveur de l'âme.

Est-ce un mal de désirer ressentir quelque dévotion sensible dans la communion? Non assurément; mais si ce désir a le caractère qu'on lui

prête ici, s'il est *exagéré*, alors il devient un obstacle et quelquefois un écueil. Voici les excellentes réflexions que présente Bourdaloue dans son sermon *Sur le désir et le dégoût de la communion :*

« Épreuves du côté de Dieu.

« C'est ainsi que Dieu, de temps en temps,
« traite même les âmes fidèles : afin de leur
« donner lieu de se faire mieux connaître à lui
« et de lui prouver leur fidélité, il leur ôte cer-
« tains sentiments d'une dévotion tendre et cer-
« tains goûts qu'elles trouvaient à la commu-
« nion : il veut qu'elles ne viennent à lui que
« pour lui ; et parce qu'il serait à craindre que
« l'abondance des consolations divines ne les ac-
« coutumât à se chercher elles-mêmes autant que
« Dieu dans la fréquentation des saints mystères,
« il les laisse dans un état d'aridité et de séche-
« resse où il semble que tout le feu de son amour
« soit amorti, et où elles ont besoin de toute la
« force chrétienne pour ne pas se troubler et ne
« pas succomber. Or, dans cette disposition, une
« âme doit en effet se tenir aussi tranquille
« qu'elle le peut être : contente de tout ce qui
« plaît à Dieu, toujours également assidue et
« constante à s'approcher de Dieu, toujours at-
« tentive sur elle-même et dans une continuelle
« vigilance pour ne manquer à rien de tous ses
« devoirs et de toutes ses pratiques envers Dieu,

« et se persuadant bien que, si Dieu l'épure de la « sorte, ce n'est que pour la rendre plus digne « de ses faveurs et pour la mieux disposer à re- « cevoir ses plus intimes communications. »

VI

Déterminez-vous d'après le conseil de personnes sages, et laissez de côté toute anxiété et tout scrupule, car ils sont un obstacle à la grâce de Dieu et détruisent la ferveur de l'âme.

Pour les personnes scrupuleuses, indécises ou éprouvées, ce conseil est de la plus grande importance; confiez-vous, leur dirons-nous avec l'orateur déjà cité, « à un ministre de Dieu, « à un homme de Dieu, dont la conduite soit « exempte de tout reproche et à couvert de tout « soupçon ; consultez-le, écoutez-le, afin que ses « avis solides et sages vous servent de préser- « vatif contre les égarements et les illusions que « vous aurez à craindre, si vous ne prenez pour « guide que vous-mêmes et que vos vues parti- « culières. Instruit par vous-mêmes de vos dis- « positions, il vous réglera prudemment et uti- « lement l'ordre, le nombre, le temps de vos com- « munions, comme un père partage le pain à ses « enfants, selon la mesure qu'il sait leur conve- « nir ; et la nouvelle habitude que vous vous fe-

« rez, suivant ses avis, de converser avec Dieu, « d'approcher de Dieu, de recevoir en vous votre « Dieu, vous rendra le goût que vous aviez « perdu et rallumera le feu de votre première « ferveur. »

VII

Pour quelque trouble léger ou quelque contrariété, ne laissez pas la sainte communion; mais allez au plus tôt vous confesser, et pardonnez de bon cœur toutes les offenses que les autres vous ont causées. Que si vous-même avez offensé quelqu'un, demandez-lui humblement pardon, et Dieu aussi vous accordera volontiers votre pardon.

Deux choses sont à remarquer ici. Premièrement, *ne pas laisser la sainte communion pour quelque trouble;* or ce trouble peut être occasionné par le souvenir d'une faute légère, commise avec une certaine inadvertance, ou par un oubli dans la confession, ou par n'importe quelle inquiétude de conscience dont on a peine à se défaire. Le remède indiqué, c'est *d'aller au plus tôt se confesser,* si la chose en vaut la peine et qu'on le puisse facilement. La seconde remarque, c'est qu'il ne faut pas laisser la sainte communion pour *quelques contrariétés* qui, d'après le contexte, pourraient venir de

certains manquements à la charité dont nous serions les victimes ou les auteurs; le remède prescrit est de pardonner de bon cœur si nous avons été blessés par nos frères, et de leur demander humblement pardon si c'est nous qui les avons blessés. Cet acte de charité ou de réparation accompli, rapprochez-vous de Dieu qui, à son tour, *nous accordera volontiers la remise de nos offenses.* Que si vous ressentez de l'aigreur et refusez de pardonner, abstenez-vous : la communion, c'est l'union avec Dieu ; ce doit être aussi l'union avec vos frères, puisque vous participez au même pain.

VIII

A quoi bon différer davantage votre confession ou remettre la sainte communion? Purifiez-vous au plus tôt, rejetez promptement le poison, hâtez-vous de recourir au remède, et vous vous sentirez bien mieux que si vous différiez davantage.

Remettre la sainte communion à cause du *trouble* de conscience qu'on éprouve, c'est prolonger un état pénible et difficile; s'en éloigner à cause de la *peine* de cœur qu'on en ressent, c'est entretenir le mal et l'augmenter. Votre conscience est-elle troublée ou inquiétée, purifiez-la au plus tôt; votre cœur est-il aigri ou

peiné, rejetez promptement le poison de la rancune ou de l'aigreur, et, le poison une fois écarté, *hâtez-vous de recourir au remède de la sainte communion.*

IX

Si aujourd'hui vous laissez la communion pour un prétexte, demain peut-être un motif plus grave se présentera, et ainsi vous pourriez en être longtemps détourné et devenir toujours moins disposé.

Dès que vous le pourrez, secouez cette pesanteur et cette inertie ; car vous ne gagnerez rien à prolonger cet état d'anxiété et de pénible alternative, restant éloigné des saints mystères par des obstacles sans cesse renaissants.

Rien n'est plus nuisible, au contraire, que de différer la communion, parce que ce délai a pour effet ordinaire de produire un préjudiciable assoupissement.

Voici les inconvénients de fermer l'oreille à la voix de la raison pour suivre son imagination. En voyant par cette dernière, tout grossit et prend des proportions exagérées. Hier, il vous semblait que vous aviez un motif sérieux de vous tenir à l'écart, aujourd'hui vous en découvrez dix et demain cent. Que faire donc? Sans perdre de temps, *le plus tôt que vous pourrez,*

commencez par *secouer cette pesanteur*, car, au fond, c'est la paresse qui vous retient. Sortez de cette *inertie*, car c'est le courage et la résolution qui vous manquent. Considérez que, s'il y a des maux que le temps guérit, il en est d'autres qu'il aggrave; or il ne vous est pas bon de perpétuer cet état d'anxiété et d'alternative ; l'éloignement des saints mystères pourrait même vous conduire à un *préjudiciable assoupissement*, avant-coureur de la maladie ou de la mort.

X

O douleur! on voit des hommes tièdes ou lâches saisir avec empressement tous les prétextes de remettre leur confession, heureux de différer ainsi leur communion et d'échapper par là au devoir d'une plus grande vigilance sur eux-mêmes.

Hélas! qu'il est languissant, l'amour, qu'elle est faible, la piété de ceux qui si facilement ajournent la communion!

Laissons encore une fois la parole à l'orateur déjà cité : « Du moment qu'une âme, bien loin « de se sentir attirée à la table du Seigneur, « se trouve dans une disposition toute con- « traire, je dis dans une disposition où d'elle- « même elle s'est réduite, du moment que la « communion est une peine pour elle, une fa-

« tigue, un sujet de combat, il est immanquable « qu'elle évitera de communier le plus qu'elle « pourra, qu'elle aura toujours des prétextes « pour s'en abstenir, qu'elle remettra toujours « d'un temps à un autre temps, et que ce sera « beaucoup si elle n'en vient pas à se contenter « de la communion que l'Église ordonne une « fois chaque année; je veux croire qu'elle n'ira « pas tout d'un coup à cette extrémité : on garde « d'abord certaines mesures; on retient quelques « communions, et on en retranche d'autres; « mais enfin, à force d'en omettre et d'en re- « trancher, on s'accoutume peu à peu à ne « communier presque plus; on perd sur cela « tout sentiment; on est déchargé d'un fardeau « qui tous les jours devenait plus pesant ou le « paraissait; on est content de son état et on « s'en accommode. »

XI

Que celui-là est heureux et agréé de Dieu, qui vit de telle sorte et conserve sa conscience dans une telle pureté, qu'il serait prêt et porté à communier tous les jours, si cela lui était permis, et qu'il pût le faire sans singularité!

Quelle préparation à la sainte communion qu'une *vie,* nous ne disons pas seulement un

état, mais une vie toute de pureté et d'innocence! Heureux celui qui, à quelque moment que ce soit, pourrait, comme Marie, sœur de Lazare, se lever au bruit de cette parole : Le Maître est là qui vous demande (JEAN, XXI, 17). Remarquons que la sainteté de vie ou l'exemption du péché ne suffit pas absolument; deux autres conditions sont ici exigées pour la communion quotidienne : l'autorisation du directeur, *s'il lui était permis*, parce qu'on n'est pas bon juge dans sa propre cause, et, dans les maisons religieuses particulièrement, l'assurance qu'on pourra satisfaire sa dévotion sans se faire remarquer, en évitant la *singularité*.

XII

Si quelqu'un s'abstient quelquefois par humilité ou pour une raison légitime, son respect est louable.

Quelquefois : ce mot n'est pas mis ici sans dessein; car, si l'abstention ainsi motivée peut être bonne, il ne faut pas qu'elle se renouvelle trop souvent, autrement les inconvénients qui ont été signalés plus haut se produiront infailliblement.

XIII

Mais si, au contraire, la tiédeur s'est glissée dans

son âme, il doit s'exciter lui-même à faire ce qui est en lui, et le Seigneur, à cause de la droiture de sa volonté, qu'il considère principalement, se rendra à son désir.

Cette observation a déjà été présentée ; nous ne risquons rien cependant de la reproduire encore, car il n'est pas toujours aisé de bien discerner si l'éloignement dans lequel on se tient par rapport à la communion est inspiré par l'humilité, ou s'il est suggéré par la tiédeur. Ce qu'il y aurait à faire, dans ce dernier cas, serait de s'exciter soi-même à la ferveur pour sortir de cette atonie spirituelle; faire d'une part ce qui dépend de nous, et se confier de l'autre à la miséricorde divine, qui *se rendra* bien certainement à notre désir à cause de la droiture de notre volonté.

XIV

Et dans le cas où de légitimes raisons le retiendraient, qu'il conserve au moins la volonté et le pieux désir de communier, et ainsi il ne sera pas privé de l'effet du sacrement.

Car tout homme pieux peut, chaque jour et à toute heure, communier spirituellement avec fruit et sans que rien ne s'y oppose.

Et cependant il doit, en certains jours et au temps

marqué, recevoir sacramentellement le corps de son Rédempteur avec un tendre respect et se proposer l'honneur et la gloire de Dieu, bien plus encore que sa propre consolation...

Ces trois versets, que nous rapprochons et réduisons en un seul, contiennent une des pratiques les plus faciles et les plus fructueuses : la communion spirituelle. Il n'est pas toujours possible, en effet, de recevoir le corps de Jésus-Christ sacramentellement tous les jours ou tous les huit jours, mais ce qui est possible, c'est de s'unir à lui spirituellement, c'est-à-dire en désir, et cela tous les jours et même à toutes les heures du jour, si nous le voulons.

Conçoit-on, dit Bourdaloue, tout ce qu'une pareille pratique renferme d'avantages précieux et de consolations célestes? « Il est vrai, Sei« gneur, peut se dire une âme qu'un obstacle « involontaire retient loin de l'autel, il est vrai, « et je le reconnais devant vous, je ne suis que « faiblesse et que misères, mais, dans la connais« sance de mes faiblesses et de mes misères, « que dois-je souhaiter plus ardemment que de « trouver en vous mon soutien et le remède à « mes maux? Plus donc je sentirai mes besoins, « plus j'aspirerai vers Celui qui peut y subvenir ; « et le cerf pressé de la soif ne court pas aux « fontaines d'eau vive avec plus d'ardeur que je « soupire sans cesse après l'heureux moment où

« je pourrai recevoir mon Dieu et le placer dans « mon sein. C'est le Dieu fort, et sans lui mon « âme languit dans une triste défaillance dont il « n'y a que lui qui la puisse relever ; c'est le « Dieu vivant et le principe de la vie, et sans « lui mon âme demeure dans un état de mort « d'où il n'y a que lui qui la puisse retirer. Dès « que je me vois éloigné de ce Dieu d'amour, il « me semble que mon cœur s'élève contre moi « et qu'il me demande où est son Dieu. Où sont « ces heureux moments où tu goûtais à sa table « les douceurs de cette viande divine qu'il te « présentait ? Et dès que je crois pouvoir encore « être admis à cette table sacrée, et qu'on m'an-« nonce que j'y puis aller tout de nouveau, c'est « pour moi la plus agréable parole, et je la reçois « comme un homme affamé qu'on appelle à un « repas délicieux : *In voce exultationis et confes-« sionis, sonus epulantis* (Ps., XLI). »

XV

Du reste, il communie spirituellement, et il se nourrit invisiblement de Jésus-Christ, toutes les fois qu'il repasse avec ferveur dans son esprit le mystère de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ et qu'il s'enflamme de son amour.

Nous pouvons, d'après les paroles qu'on vient

de lire, distinguer deux sortes de communions spirituelles. La première, qui est la plus parfaite, consiste à exciter dans son cœur un vif désir de s'approcher de Jésus-Christ, et dans l'impossibilité où l'on se trouve pour le moment de se nourrir réellement de son corps et de son sang divin, de les recevoir au moins en esprit avec les mêmes dispositions qu'on apporterait si l'on s'approchait vraiment de la table sacrée. La seconde communion spirituelle se prend dans un sens plus large et plus étendu. On communie et on se nourrit invisiblement de Jésus-Christ, dit notre pieux auteur, toutes les fois qu'on repasse dans son esprit quelqu'un des mystères de sa vie ou de sa passion Ainsi faisait Marie : elle conservait dans son cœur et repassait sans cesse dans son esprit ce qu'elle voyait ou entendait de son divin Fils (Luc, II, 19).

XVI

Celui qui n'apporte d'autre préparation à la communion que l'occurrence d'une fête ou l'empire de la coutume sera souvent peu disposé.

Deux écueils sont à craindre au sujet de la pratique de la sainte communion : un excès de sévérité et un excès de facilité. Comme cette question est délicate et d'une extrême impor-

tance, nous ne dirons rien de nous-même; nous allons faire entendre, une fois encore, une voix qui a dans l'Église une grande autorité. Écoutons ce que dit Bourdaloue de l'excès de sévérité. « Voici, s'écrie ce grand théologien, « voici l'abus de notre siècle : qu'il me soit per- « mis de m'en expliquer aujourd'hui et de le « déplorer en votre présence; au lieu de nourrir « dans les âmes ce désir de la communion, au « lieu de le rallumer continuellement parmi les « fidèles et de le redoubler, on le ralentit, on le « refroidit et l'on vient peu à peu à l'amortir « tout à fait et à l'anéantir : comment? En ne « représentant jamais la communion au peuple « chrétien que sous des idées et des images « effrayantes; en ne lui retraçant dans l'esprit « et ne lui remettant devant les yeux que l'ex- « cellence du sacrement, que l'indignité de « l'homme, que le danger d'une mauvaise com- « munion et les suites malheureuses qu'elle « traîne après soi; en exagérant les dispositions « requises pour communier dignement, et les « proposant dans un degré de perfection où il « est d'une difficulté extrême et presque im- « possible d'atteindre. Cependant, qu'arrive-t-il « de là? C'est que la plupart, si je puis rappor- « ter ici cet exemple, raisonnent à l'égard de la « communion comme les disciples de Jésus- « Christ raisonnèrent à l'égard de l'état du

« mariage, lorsque ce divin Maître leur en mar-
« qua les engagements. S'il en est de la sorte,
« lui dirent-ils, il vaut donc mieux demeurer
« libre et ne se point lier à de telles conditions
« (MATTH., XIX). Voilà justement ce qu'on dit :
« Puisqu'il y a tant à craindre en communiant,
« il est donc plus à propos de s'abstenir de la
« communion et de n'en point faire un usage si
« fréquent ; puisque la communion demande des
« dispositions si relevées et si parfaites, le plus
« sûr pour moi, n'est-ce pas de rendre mes com-
« munions plus rares, et d'attendre le temps que
« je m'y croirai assez préparé ? On le dit et on le
« fait : cette crainte de la communion en dé-
« truit le désir ; d'un jour à un autre, il di-
« minue : on le perd enfin ; et, n'ayant plus ce
« désir, on n'a plus l'aiguillon le plus puissant
« pour nous exciter à la pénitence et à la réfor-
« mation de nos mœurs, pour nous tenir dans
« une vigilance perpétuelle sur nous-mêmes,
« pour nous tirer de nos lâchetés et de nos tié-
« deurs... »

Nous avons signalé le premier écueil, l'extrême sévérité ; mais parce que l'on peut induire dans le faux les esprits incomplets, ne disant qu'une partie de la vérité, montrons l'autre danger, l'excessive facilité. « Pour un
« fréquent usage de la sainte communion, ce
« n'est pas assez d'une vie exempte de certains

« vices grossiers, et du reste remplie de mille « imperfections, lâche, tiède, négligente; la « communion *fréquente* suppose la ferveur de la « piété, la fidélité aux moindres devoirs, la pra- « tique des vertus. Si donc mon désir, sans se « borner à quelques communions éloignées les « unes des autres, m'inspire la résolution de les « réitérer aussi souvent que je le pourrai et « que mon état le permettra, quelles sont les « saintes conséquences que j'en tire? Voulant « communier souvent et voulant communier « utilement, je conclus que je dois sanctifier ma « vie et la conformer au nombre de mes com- « munions, c'est-à-dire je conclus que je dois « vivre dans la retraite et la séparation du « monde autant que je le pourrai et que mon « état me le permettra, parce que la fréquente « communion ne peut s'accorder avec une vie « *mondaine* et *dissipée;* que je dois renouveler « sans cesse l'ardeur de ma dévotion et m'aban- « donner sans relâche à tous les exercices du « christianisme, parce que la fréquente com- « munion ne peut convenir avec une vie *pares-* « *seuse* et *inutile;* que je dois, autant que pos- « sible, veiller à la garde de mon cœur, en ré- « gler tous les mouvements, en modérer toutes « les passions, en déraciner les plus légères « habitudes, en bannir tout ce qui n'est pas « selon le gré de Dieu et selon la perfection de

« la loi, ou du moins le *vouloir ainsi* et y *tra-* « *vailler*. » (Que le lecteur fasse attention à ces deux mots, le *vouloir* et y *travailler ;* autrement, il pourrait trouver quelque contradiction entre les principes ici énoncés et ceux qui ont été établis plus haut. Mais continuons : « Le vouloir « et y travailler, parce que la fréquente com- « munion est incompatible avec des imperfec- « tions où l'on s'entretient *volontairement* et dont « on ne prend ni ne veut prendre *nul soin* de se « défaire; que je dois être humble, charitable, « patient, mortifié, assidu à la prière et à toutes « les œuvres pieuses, ou, du moins, que je dois « m'appliquer à le devenir, parce que la *fré-* « *quente* communion est le prix de tout cela, de « même aussi que tout cela est communément « *le fruit* de la fréquente communion. Voilà ce « que je conclus et à quoi le désir de la commu- « nion me détermine... »

La tendance de notre époque nous paraît généralement éloignée de celle qui dominait au temps où prêchait Bourdaloue, alors que le jansénisme exerçait sa fatale influence. Nous ne péchons point par sévérité aujourd'hui. La fréquente communion est autorisée et pratiquée dans l'Église à la grande gloire de Dieu et à l'avantage spirituel des fidèles. De pieux et récents ouvrages, d'excellents opuscules recommandent fortement cette utile pratique et la

mettent en honneur. Certes, nous n'avons garde de les contredire ; à l'homme qui lutte, à l'homme même qui tombe, mais qui, tombé, reprend la volonté de se relever, la communion est un préservatif ou un remède. La seule observation que nous nous permettons d'émettre timidement, c'est qu'il est peut-être à craindre que certaines personnes peu éclairées et peu courageuses n'abusent d'une sainte doctrine qu'elles ne comprennent pas ou qu'elles entendent mal. Nous trouvons encore dans Bourdaloue un tableau qui semble vivant et contemporain, tant il est vrai que le cœur humain est toujours le même, parce que, dit le Sage, il n'y a rien de nouveau sous le soleil : « Ne vous per-
« suadez pas que j'approuve toutes les commu-
« nions fréquentes ; je serais bien peu instruit,
« si j'ignorais les abus qui s'y glissent tous les
« jours ; et j'aurais été bien peu attentif à ce
« qui se passe sans cesse sous nos yeux, si tant
« d'épreuves ne m'avaient pas appris la diffé-
« rence qu'il faut faire des âmes ferventes et
« des âmes tièdes, des âmes courageuses et des
« âmes lâches, des âmes fidèles, exactes, appli-
« quées, et des âmes négligentes, oisives, sans
« soin, sans vigilance, sans attention, des âmes
« détachées d'elles-mêmes, mortifiées, re-
« cueillies, et des âmes sensuelles jusque dans
« leur prétendue régularité, volages, dissipées,

« toutes mondaines. De permettre également
« aux unes et aux autres l'approche des sacre-
« ments, de ne mettre nulle distinction entre
« celles qu'on voit sous un beau masque de dé-
« votion, orgueilleuses et hautaines, sensibles
« et délicates, astucieuses et intéressées, en-
« tières dans leurs volontés, aigres dans leurs
« paroles, vives dans leurs ressentiments, pré-
« cipitées dans leur conduite, et celles au
« contraire qu'on voit assidues à leurs devoirs
« et zélées pour leur avancement et leur sancti-
« fication, en qui l'on trouve de la docilité, de
« l'humilité, de la patience, de la douceur, de la
« charité, et dont on remarque d'un temps à
« autre les changements et les progrès : encore
« une fois, de les confondre ensemble, de leur
« donner le même accès à la table du Sauveur,
« de les y admettre avec la même facilité, de ne
« discerner ni conditions, ni caractères, ni con-
« duite, c'est ce que nous devons condamner, et
« à Dieu ne plaise que je tombe jamais dans une
« telle prévarication... »

Résumons tout en deux mots. D'après ce qu'enseigne l'expérience de notre temps, une certaine classe de personnes peu instruites et très-imparfaites font consister en grande partie leur dévotion à communier souvent: pour elles, tout est dans la communion. Elles oublient un mot : tout est dans la communion à laquelle on

se prépare. Dès qu'il y a effort, nous permettrions la communion même avec des chutes. Dès que l'effort est absent, nous aurions peine à l'autoriser, du moins fréquemment, même avec une certaine régularité de vie... N'oublions pas cette parole que nous avons déjà citée : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, le pain eucharistique, aussi bien que le pain matériel. *Heureux donc celui qui s'offre à Dieu en holocauste chaque fois qu'il célèbre ou communie !*

XVII

Ne soyez pas trop long ni trop court en célébrant ; mais conservez la juste mesure adoptée par ceux avec qui vous vivez.

Car vous ne devez pas être aux autres une cause de peine ou d'ennui, mais suivre l'ordre commun établi par vos pères et consulter plutôt l'utilité des autres que l'attrait particulier de votre dévotion.

Ce dernier conseil s'adresse aux prêtres et leur rappelle que, pour ce qui regarde la brièveté ou la longueur des offices divins, ils doivent consulter plutôt l'intérêt des peuples que l'attrait particulier de leur dévotion. Ne rien précipiter, à cause de la majesté du Dieu dont ils sont les ministres ; ne rien prolonger

au delà des limites de la règle et de l'usage reçus, à cause des fidèles dont ils doivent étudier les besoins. Rien de plus sage et de plus pratique que cet avis, dont l'expérience démontré l'utilité et l'importance.

CHAPITRE XI

Que le corps de Jésus-Christ et l'Écriture sainte sont très-nécessaires à l'âme fidèle.

SOMMAIRE :

La première partie de ce chapitre est une douce effusion de l'âme, un saint transport d'amour à la vue de l'inestimable faveur dont elle est l'objet de la part de son Dieu. S'animant peu à peu et s'élevant par degrés, comme l'aiglon, s'il est permis d'employer ici cette image de nos saints Livres, que l'aigle mère provoque à venir prendre possession de l'empire des airs, l'âme, laissant bien loin les régions terrestres, poursuit son vol jusque vers les hauteurs inaccessibles qu'habite le Verbe divin dans les éternelles splendeurs de sa gloire. Captivée par les beautés nouvelles qu'elle contemple, elle ne peut plus laisser tomber ses regards sur la terre où rien désormais ne saurait la fixer. Mais, hélas ! les fugitives visions du Thabor ne sont pas les clartés du jour éternel; il faut quitter la cime des cieux et demeurer quelque temps parmi les tristes habitants de Cédar, dans la vallée de larmes. Les Livres saints seront du moins sa consolation et son espérance. En attendant

qu'elle puisse boire le vin nouveau qui lui a été promis dans le royaume de son Père, elle prendra avec reconnaissance le fruit divin de la vigne qui se distribue à la table du Sauveur; en attendant qu'elle soit comme investie des rayons qui s'échappent de la face de Dieu, elle saisira la lampe des saintes Écritures pour éclairer sa voie et guider ses pas. Mais la reconnaissance de l'âme n'attendra pas pour se produire qu'elle soit en possession des grands biens qu'elle espère dans l'avenir; la part que Dieu lui a faite ici-bas est déjà si grande et si inespérée qu'elle se répandra en actions de grâces, de louange et de bénédiction.

VOIX DU DISCIPLE.

I. O mon très-doux Seigneur Jésus, de quelles délices s'enivre l'âme fidèle admise à votre banquet, où l'on ne lui présente d'autre aliment que vous-même, son unique Bien-Aimé, le plus désirable de tous les désirés de son cœur!

II. Sans doute il me serait doux de répandre en votre présence des larmes d'amour, et, avec la pieuse Madeleine, d'arroser vos pieds de mes pleurs.

Mais où est cette dévotion? où est cette abondante effusion de saintes larmes?

III. Certes, en votre présence et en présence de vos saints anges, tout mon cœur devrait être embrasé et des larmes de joie couler de mes yeux.

Car je vous ai, dans ce sacrement, véritablement présent, bien que caché sous des apparences étrangères.

IV. Vous contempler dans votre essentielle et divine clarté serait impossible à mes yeux, et le monde entier s'évanouirait devant la splendeur de votre gloire et de votre majesté.

C'est donc pour ménager ma faiblesse que vous vous cachez sous les voiles du sacrement.

V. Je possède vraiment et j'adore celui que les anges adorent dans le ciel; mais je ne le vois encore que par la foi, tandis qu'ils le voient tel qu'il est, sans voile.

Il faut que je me contente de la lumière de la vraie foi et que je marche à sa clarté jusqu'à ce que l'aurore du jour éternel se lève et que les ombres des figures déclinent.

VI. Et lorsque ce qui est parfait sera venu (I Cor., xiii, 10), alors l'usage du sa-

crement cessera, parce que les bienheureux dans la gloire céleste n'auront plus besoin de ce remède.

VII. Car ils se réjouissent sans fin dans la présence de Dieu, contemplant sa gloire face à face, et, transformés de lumière en lumière dans les océans de la divinité, ils goûtent le Verbe de Dieu fait chair tel qu'il a été au commencement et tel qu'il sera dans toute l'éternité.

VIII. Dans la perspective de ces merveilles, tout m'est ennui, même ce qu'on appelle les consolations de la piété; car, tant que je ne verrai pas de mes yeux mon Seigneur dans sa gloire, je compte pour rien tout ce que je vois ou entends dans ce monde.

IX. Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que nul objet ne peut m'offrir de soulagement, nulle créature de repos, si ce n'est vous, mon Dieu, que je désire contempler éternellement.

X. Mais cela ne se peut tant que je serai dans cette chair mortelle.

Et c'est pourquoi il faut que je me résigne à une grande patience et que je me soumette à vous, moi et mes désirs.

XI. Car vos saints, Seigneur, ceux même qui partagent maintenant votre félicité dans les cieux, ont aussi, pendant leur vie, attendu avec foi et grande patience l'avénement de votre gloire. Ce qu'ils ont cru, je le crois; ce qu'ils ont espéré, je l'espère; où ils sont arrivés, j'arriverai un jour par votre grâce : j'en ai la confiance.

En attendant, je marcherai dans la foi, fortifié par les exemples des saints.

XII. J'ai aussi les Livres saints pour la consolation et le miroir de ma vie, et, ce qui vaut mieux encore, votre très-saint corps pour remède souverain et pour refuge.

XIII. Car je sens que deux choses me sont ici-bas extrêmement nécessaires, et que sans elles je ne pourrais supporter cette misérable vie.

Renfermé dans la prison de ce corps, je reconnais que j'ai besoin de deux choses : la nourriture et la lumière.

XIV. C'est pourquoi vous m'avez donné dans ma faiblesse votre chair sacrée pour être la nourriture de mon âme et de mon corps, et votre parole comme une lampe pour éclairer mes pas (Ps., CXVIII, 105).

Sans ces deux choses, je ne pourrais vraiment vivre; car la parole de Dieu est la lumière de mon âme et votre sacrement le pain de vie.

XV. On peut dire aussi que ce sont deux tables dressées à droite et à gauche dans le trésor de la sainte Église.

L'une est la table de l'autel

sacré sur laquelle est un pain sacré, c'est-à-dire le précieux corps de Jésus-Christ; l'autre est la table de la loi divine, qui contient la sainte doctrine, enseigne la vraie foi et mène sûrement au delà du voile où se trouve le Saint des saints.

XVI. Grâces vous soient rendues, Seigneur Jésus, lumière de l'éternelle lumière, pour cette table de la doctrine sainte que vous nous avez préparée par le ministère de vos serviteurs les prophètes et les apôtres, et les autres docteurs.

XVII. Grâces vous soient rendues, Créateur et Rédempteur des hommes, qui, pour manifester votre amour au monde entier, avez préparé ce grand banquet où vous nous offrez pour nourriture, non l'agneau figuratif, mais votre très-saint corps et votre précieux sang, banquet sacré où tous vos fidèles s'enivrent avec joie au calice du salut qui contient toutes les délices du paradis, et que partagent avec nous les anges, mais avec plus de suavité et de bonheur.

XVIII. Oh ! qu'il est grand et glorieux, le ministère des prêtres, auxquels il a été donné de consacrer le Dieu de majesté par des paroles saintes, de le bénir de leurs lèvres, de le tenir dans leurs mains, de le recevoir dans leur bouche et de le distribuer aux fidèles !

XIX. Oh ! qu'elles doivent être pures, ces mains, combien pure cette bouche, combien immaculé le cœur du prêtre où descend si souvent l'Auteur de la pureté !

De la bouche du prêtre, rien ne doit sortir que de saint, rien que d'honnête et d'utile, lui qui reçoit si fréquemment le sacrement de Jésus-Christ.

Qu'ils soient simples et chastes, les yeux qui contemplent habituellement le corps de Jésus-Christ ! Qu'elles soient pures et élevées vers le ciel, les mains qui touchent si souvent le Créateur du ciel et de la terre !

C'est aux prêtres surtout qu'il est dit dans la loi : Soyez saints, parce que je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu (Lév., xix, 2).

XX. Que votre grâce nous vienne en aide, Dieu tout-puissant, pour que, chargés du ministère sacerdotal, nous puissions vous servir dignement et avec ferveur dans toute la pureté d'une bonne conscience.

XXI. Que si nous ne pouvons nous maintenir dans une aussi parfaite innocence de vie que nous le devrions, accordez-nous du moins la grâce de pleurer sincèrement les fautes que nous avons commises, et, dans un esprit

d'humilité et de bonne volonté, de nous dévouer désormais avec plus de zèle à votre service.

I

O très-doux Seigneur Jésus, de quelles délices s'enivre l'âme fidèle admise à votre banquet, où l'on ne lui présente d'autre aliment que vous-même, son unique Bien-Aimé, le plus désirable de tous les désirés de son cœur!

Qui donc a donné à l'âme cette incompréhensible hardiesse, nous allions dire cette étrange témérité, d'appeler son bien-aimé celui qui est son Créateur et son Dieu? L'amour. C'est parce qu'elle aime qu'elle se sent autorisée à usurper ce langage. N'allons pas croire toutefois que cet amour, tout vif qu'il s'annonce, soit dépourvu de respect. A la vérité, l'âme se permet de désigner son Dieu sous le titre de *très-doux*, mais à cette qualification, présomptueuse peut-être, est ajouté, comme correctif, le titre de *Seigneur : O très-doux Seigneur!* Le nom de *Jésus*, qui vient après, explique d'ailleurs et au besoin justifie tout ce qui précède : car ce Seigneur si grand, qu'on n'aborde qu'avec crainte, est en même temps un Sauveur aimable qu'on invoque avec confiance. Aussi sous cette admirable alliance de mots se cache une délicieuse alliance

de sentiments. Puisse-t-elle devenir notre prière de tous les jours, des jours surtout où nous avons le bonheur de nous approcher de la Table sainte!

Qu'elle est grande, la douceur qu'éprouve l'âme pieuse admise à votre banquet! Dans le latin, le mot *dulcissime* se trouve rapproché du mot *dulcedo*, expressions charmantes qui sonnent aussi délicieusement à l'oreille du cœur qu'à l'oreille du corps! *Dulcissime :* c'est la qualification attribuée au nom de Jésus; *dulcedo :* c'est l'effet produit par la vertu de Jésus, car celui qui est très-doux ne peut donner que *la douceur*. Mais à qui cette douceur est-elle réservée? A l'*âme*, évidemment; *de quelles délices s'enivre l'âme...* Il ne s'agit ici, on le comprend, que de jouissances spirituelles, de jouissances opposées à celles des sens. C'est donc à *l'âme* que ces joies sont destinées, non à l'âme prise en général, à l'âme savante par exemple, mais à l'âme *pieuse, devotæ animæ*. Et où se goûte-t-elle, cette douceur? Est-ce dans la prière, dans la pratique de l'obéissance, de l'humilité, de la patience? Oui, sans doute, mais c'est surtout dans la participation au banquet eucharistique, *tecum epulantis*. Pour bien comprendre la gracieuse image que renferme cette expression latine, que nous avons traduite par ces mots : *l'âme admise à votre banquet*, il faut se rappeler le souper des disciples d'Emmaüs,

alors que Jésus, assis au milieu d'eux, leur rompait lui-même de ses mains divines le pain qui n'était autre, pense-t-on, que son propre corps. Le reste du verset peut être appelé le délire, l'ivresse de l'amour. L'âme, en effet, vient de prendre place à la table du Sauveur ; cette table, elle a été dressée par un Dieu, un Dieu s'est donné lui-même en nourriture sur cette table : or ce n'est plus ici, on le conçoit, un rassasiement ordinaire, ce n'est plus ici un simple apaisement de faim et de soif de la justice, c'est un enivrement qui jette dans l'extase et le transport ; écoutez plutôt : *Où on ne lui présente d'autre aliment que vous-même, son unique Bien-Aimé, le plus désirable de tous les désirés de son cœur!* N'est-il pas vrai que, comme Pierre sur le Thabor, l'âme n'a plus conscience d'elle-même? Évidemment, les expressions lui manquent, les mots ne rendent plus ce qu'elle conçoit et ce qu'elle sent. Et qu'on ne vienne pas dire que ces sentiments sont imaginaires ; plusieurs les ont sentis et tous peuvent les soupçonner. Qu'on me donne, dit saint Augustin, un cœur qui aime, et il comprendra ce que je dis.

II

Sans doute il me serait doux de répandre en votre

présence des larmes d'amour, et, avec la pieuse Madeleine, d'arroser vos pieds de mes pleurs.

Mais où est cette dévotion? Où est cette abondante effusion de saintes larmes?

Ce qui a été dit plus haut, des douceurs que goûte l'âme convive de la table du Seigneur, n'a d'application que pour celles qui sont vraiment célestes; quant aux âmes qui conservent encore en elles un alliage d'élément terrestre, elles en sont réduites à formuler ce vœu : *il me serait doux...* Vous aimez encore la gloire, leur dirons-nous, et tout ce qui vous relève aux yeux des hommes; vous recherchez les biens de ce monde, vous conservez au dedans de vous une affection humaine : tout cela, je le veux, dans la mesure de l'honnête et du permis. C'est pourquoi vous pourrez peut-être vous trouver nourrie et rassasiée au banquet divin, mais pour être enivrée il faut que vous renonciez de cœur à l'amour de la gloire, des biens du monde, aux affections trop sensibles; car si Celui qui est le plus *désirable* de tous les trésors n'est pas en même temps le plus *désiré*, vous ne goûterez qu'imparfaitement les délices de son festin; aussi est-il permis de demander aujourd'hui : *Où est cette dévotion? Où est cette abondante effusion de saintes larmes* en présence du Bien-Aimé?

III

Certes, en votre présence et en présence de vos saints anges, tout mon cœur devrait être embrasé, et des larmes de joie devraient couler de mes yeux. Car je vous ai, dans ce sacrement, véritablement présent, bien que caché sous des apparences étrangères.

Hélas! ce qui devrait être n'est pas. Mon cœur *devrait être* embrasé comme une fournaise de flammes, mes yeux *devraient* répandre des pleurs comme deux fontaines intarissables, et *je suis* froid et sec! Et cependant, mon Dieu, *je vous ai véritablement présent* dans ce sacrement; comment donc se fait-il que la cause ne produise pas son effet? que la conséquence ne sorte pas du principe?

IV

Vous contempler dans votre essentielle et divine clarté serait impossible à mes yeux, et le monde entier s'évanouirait devant la splendeur de votre gloire et de votre majesté.

C'est donc pour ménager ma faiblesse que vous vous cachez sous les voiles du sacrement.

L'indifférence des chrétiens pourrait-elle trou-

ver son explication dans ces paroles : C'est que *vous êtes caché sous des apparences étrangères?* Mais combien cette excuse serait mauvaise et inadmissible, car si vous êtes caché ainsi, ô mon Dieu, *c'est que vous contempler dans votre essentielle et divine clarté serait impossible à nos yeux.* Loin donc de me plaindre du plan adopté par votre providence, je dois admirer votre sagesse et bénir votre bonté, parce que *c'est pour ménager ma faiblesse que vous dérobez votre grandeur sous les voiles du sacrement...* grandeur tellement ineffable, *que le monde entier s'évanouirait* devant la splendeur de votre gloire et de votre majesté.

V

Je possède vraiment et j'adore Celui que les anges adorent dans le ciel ; mais je ne le vois encore que par la foi, tandis qu'ils le voient tel qu'il est, sans voile.

Il faut que je me contente de la lumière de la vraie foi et que je marche à sa clarté jusqu'à ce que l'aurore du jour se lève et que les ombres des figures déclinent...

Quel bonheur dans cette certitude que donne la croyance catholique : *Je possède vraiment!* Quelle consolation dans cette espérance qu'entretient la promesse divine : *Je ne le vois encore que par la foi;* mais, comme les élus, je le contemplerai un jour

face à face! Quelle douce résignation dans ce sentiment si pieux : *Il faut que je me contente de la lumière de la vraie foi!* Et enfin quelle force de persévérance dans cet attente si sûre : *Jusqu'à ce que l'aurore du jour éternel se lève!*

VI

Et lorsque ce qui est parfait sera venu (I Cor., xiii, 10), *alors l'usage du sacrement cessera, parce que les bienheureux dans la gloire céleste n'auront plus besoin de ce remède.*

Nous lisons dans le saint Évangile qu'au moment où, du haut de sa croix, Jésus prononça ce grand mot qui fit trembler la terre : Tout est consommé! le voile du temple se déchira soudainement depuis le haut jusqu'en bas ; ainsi arrivera-t-il à la consommation des siècles : *l'usage du sacrement cessera*, les voiles eucharistiques qui nous dérobent la présence du Saint des saints seront déchirés. En attendant cet heureux jour, aimons à redire du moins avec le Prophète : Seigneur, je serai rassasié lorsque votre gloire m'aura apparu.

VII

Car ils se réjouissent sans fin dans la présence de Dieu, contemplant sa gloire face à face, et, transformés de lumière en lumière dans les océans de la Divinité, ils goûtent le Verbe de Dieu fait chair tel qu'il a été au commencement et tel qu'il sera dans toute l'éternité.

La différence qui se trouve entre l'état des élus sur la terre et celui des saints entrés en possession du bonheur céleste est ici bien marquée. Sur la terre, les élus se réjouissent, mais leur joie est restreinte ; au ciel, la joie des saints est complète : ils se réjouissent *sans fin;* sur la terre, les élus sont, il est vrai, en présence de Dieu ; au ciel, les saints ne sont pas seulement en sa présence, mais ils contemplent *sa gloire face à face;* sur la terre, les élus sont *transformés* de vertu en vertu ; au ciel, les saints sont *transformés de lumière en lumière.* Sur la terre, c'est une goutte de bonheur qui coule dans le sein des élus ; au ciel, c'est dans les *océans de la Divinité* que les saints sont plongés. Sur la terre, les élus adorent le Verbe tel que l'amour le réduit sous les apparences eucharistiques ; au ciel, les saints adorent le *Verbe fait chair*, tel qu'il a été dès le commencement, et tel qu'il sera dans toute l'éternité. Comme on le voit, la communion n'est

pas le ciel, mais le ciel se devine dans la communion.

VIII

Au souvenir de ces merveilles, tout m'est ennui, même ce qu'on appelle les consolations de la piété; car tant que je ne verrai pas de mes yeux mon Seigneur dans sa gloire, je compte pour rien tout ce que je vois ou entends dans ce monde.

Au souvenir de ces merveilles... Pourquoi cette expression *au souvenir*, puisque nous n'avons jamais eu l'expérience de ces choses? Ne serait-il pas mieux de dire : dans la perspective de ces merveilles, ce qui indiquerait l'idée, l'espérance d'un bien que nous attendons, mais dont nous n'avons pas la connaissance?

Nous pensons que le mot *souvenir* est parfaitement placé ici, parce que les admirables descriptions que nous ont laissées les écrivains sacrés de la félicité future nous ont en quelque sorte initiés aux béatitudes célestes. Est-ce que saint Paul ne nous fait pas assister à l'admirable *transformation* des élus dont il est ici parlé, quand il nous dit que Dieu rétablira notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre *conforme* à son corps glorieux par l'opération de cette puissance en vertu de laquelle il peut s'assujettir toute chose (PHIL., III, 21)? Et dans un autre

endroit, renchérissant encore sur cette image déjà si sublime, après nous avoir montré les élus absorbés en quelque sorte dans la personne glorifiée du Fils, il nous fait voir ce même Fils de Dieu fait chair absorbé lui-même dans le Père, afin que Dieu, nous dit-il, possédé dans la gloire par les saints, soit tout en tous, et qu'il soit lui seul à tous leur seul bonheur (I CORINTH., XV, 27). — Ah ! il est dit que l'Israélite. au souvenir de Sion, suspendait en pleurant sa lyre et ses instruments de musique aux saules qui bordent les rives du fleuve de Babylone ! Comme il est facile de comprendre qu'en présence de ces splendeurs de la Divinité l'ennui s'empare de l'âme exilée loin de l'objet de ses désirs! Comme il est facile de comprendre cette sainte impatience que rien ne peut calmer : *Tant que je ne verrai pas de mes yeux mon Seigneur dans sa gloire, je compte pour rien tout ce que je vois et entends dans ce monde, même les consolations de la pitié!*

IX

Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que nul objet ne peut m'offrir de soulagement, nulle créature de repos, si ce n'est vous, mon Dieu, que je désire contempler éternellement.

Mais peut-être que la vérité de ces accents sortis d'un cœur embrasé trouvera ici-bas des contradicteurs et des incrédules. Qu'importe à l'âme qu'on la croie ou qu'on ne la croie pas ; si la terre refuse de l'entendre, elle se tournera vers le ciel et dira : *Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que nul objet ne peut m'offrir de soulagement.* Dieu est vérité, c'est comme vérité qu'elle l'interpelle sur la sincérité de ses sentiments : V*ous m'êtes témoin, mon Dieu ;* et quels sont ces sentiments ? C'est qu'elle ne peut trouver de repos qu'en Dieu, parce que, comme l'a dit saint Augustin, après une longue expérience, elle reconnaît qu'elle est faite pour Dieu et qu'elle sera toujours dans l'agitation et le trouble jusqu'à ce qu'elle se repose en lui.

X

Mais cela ne se peut tant que je serai dans cette chair mortelle.

Et c'est pourquoi il faut que je me résigne à une grande patience, et que je me soumette à vous, moi et mes désirs.

Triste aveu, surtout après les réflexions qui précèdent ! Le fidèle, en effet, vient de dire que rien sur cette terre ne peut lui donner de soulagement et que nulle créature en ce monde ne

peut lui offrir de repos, si ce n'est Dieu. La conséquence, c'est qu'il doit se tourner vers Dieu, mais avec l'espérance au moins de le trouver. Vain espoir ! Dieu se dérobe ici-bas à sa créature exilée sur la terre ! le ciel ne lui est pas encore ouvert. Que faire? Oh! la vraie, la remarquable parole : *il faut.* Je n'ai pas à choisir, *il faut.* Et que faut-il? *Que je me résigne.* Oui, car la résignation, c'est le bonheur de la terre. Tout est là : donc que *je me résigne, il le faut.* Mais il n'est pas aisé de se résigner toujours et en tout; c'est vrai, aussi nous recommande-t-on *la patience.* Et jusqu'où ira-t-elle, cette *patience?* Jusqu'à l'abandon *de soi.* Est-ce tout? Non ; jusqu'à l'abandon même de ses *désirs.* Mais c'est impossible, mais c'est au-dessus des forces humaines : c'est encore vrai, si vous séparez tout ce qui précède de ce petit mot qui adoucit tout, qui facilite tout : *que je me soumette à vous.* A *vous*, mon Dieu, qui êtes sage et bon, toujours sage et toujours bon.

XI

Car vos saints, Seigneur, ceux même qui partagent maintenant votre félicité dans les cieux, ont aussi, pendant leur vie, attendu avec foi et grande patience l'avénement de votre gloire.

Ce qu'ils ont cru, je le crois ; ce qu'ils ont espéré,

je l'espère; où ils sont arrivés, j'arriverai un jour par votre grâce, j'en ai la confiance.

En attendant, je marcherai dans la foi, fortifié par les exemples des saints.

Après avoir médité ce mot si profond et si consolant : *que je me soumette à vous,* mon Dieu, auriez-vous encore besoin d'un autre motif de résignation ? Eh bien ! alors jetez les yeux sur les saints. Vous ne marchez pas seul dans la voie des épreuves et des douleurs. Écoutez le prophète : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua;* et, en allant, ils répandaient en pleurant la semence des vertus dans le sillon péniblement tracé du sacrifice; mais, au retour, ils apparaissaient portant des gerbes d'abondantes moissons (Ps., CXLVI, 7). *Venientes venient cum exultatione portantes manipulos suos.*

XII

J'ai aussi les Livres saints pour la consolation et le miroir de ma vie, et, ce qui vaut mieux encore, votre très-saint corps pour remède souverain et pour refuge.

Lorsque, cédant à une impérieuse nécessité, deux amis accoutumés à vivre ensemble sont obligés de se séparer, une ressource leur reste :

ne pouvant plus s'entretenir de vive voix, ils correspondent par écrit. Ne semble-t-il pas que les saints Livres aient été ménagés par la Providence divine pour continuer les doux rapports qui doivent exister entre le Père céleste et ses enfants? Dans les instants donc où la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, bien que réelle et toujours vivante, nous est moins douce et moins sensible, chacun de nous peut dire : *J'ai aussi les Livres saints pour la consolation et le miroir de ma vie*, ce qui ne doit pas nous empêcher d'ajouter : *Et, ce qui vaut mieux encore, c'est votre très-saint corps pour remède souverain et pour refuge.*

XIII

Car je sens que deux choses me sont ici-bas extrêmement nécessaires, et que sans elles je ne pourrais supporter cette misérable vie.

Renfermé dans la prison de ce corps, je reconnais que j'ai besoin de deux choses : la nourriture et la lumière.

Lieu de privation et de ténèbres, voilà l'idée qu'on se forme en général d'une prison. Or, notre corps est vraiment une prison, *renfermé dans la prison de ce corps.* Le texte ajoute, non pas : J'ai entendu dire, ou : J'ai appris par d'au-

tres, mais : *Je reconnais* par ma propre expérience que j'ai besoin de deux choses qu'on ne trouve pas dans ces lieux de désolation ; j'ai besoin de nourriture et de lumière. Or, ce besoin, il est si impétueux que, s'il n'était pas satisfait, *je ne pourrais supporter cette misérable vie.*

XIV

C'est pourquoi vous m'avez donné dans ma faiblesse votre chair sacrée pour être la nourriture de mon âme et de mon corps, et votre parole comme une lampe pour éclairer mes pas (Ps., CXVIII, 105).

Sans ces deux choses, je ne pourrais vraiment vivre, car la parole de Dieu est la lumière de mon âme, et votre sacrement le pain de vie.

Dieu, parce qu'il est bon, souverainement bon, m'a donc donné dans ma faiblesse sa chair sacrée pour être *la nourriture de mon âme, et sa parole comme une lampe pour éclairer mes pas*. Ainsi rien ne nous manque dans ce lieu d'attente et de pèlerinage. Les secours y sont proportionnés aux besoins, Dieu a pourvu à toutes les exigences de ma *failbesse;* mais quel sujet de reconnaissance !

XV

On peut dire aussi que ce sont deux tables dressées

à droite et à gauche dans le trésor de la sainte Église. L'une est la table de l'autel sacré, sur laquelle est un pain sacré, c'est-à-dire le précieux corps de Jésus-Christ; l'autre est la table de la loi divine, qui contient la sainte doctrine, enseigne la vraie foi et mène sûrement au delà du voile où se trouve le Saint des saints.

Plusieurs Pères de l'Église ont comparé la sainte Écriture au corps adorable de Jésus-Christ lui-même, et demandent pour l'une comme pour l'autre le même respect et la même reconnaissance. Car si le Fils de Dieu est proprement appelé le Verbe ou la parole intérieure du Père, la sainte Écriture est aussi appelée, bien que d'une manière différente, le Verbe ou la parole extérieure de Dieu. De même donc que Dieu le Père, selon saint Jean, n'a rien fait dans ce monde visible sans son Verbe éternel, ainsi il ne fait rien dans le monde des âmes sans son autre verbe, ou sa parole manifestée dans les saintes Écritures. Allons donc nous asseoir à cette table sur laquelle *est un pain sacré*, c'est-à-dire où se trouve *le précieux corps de Jésus-Christ;* allons aussi à cette autre *table de la loi divine qui contient la sainte doctrine renfermée dans les saintes Lettres.*

XVI

Grâces vous soient rendues, Seigneur Jésus, lumière

de l'éternelle lumière, pour cette table de la doctrine sainte que vous nous avez préparée par le ministère de vos serviteurs les prophètes et les apôtres, et les autres docteurs.

Si Dieu s'est montré généreux envers l'homme, l'homme se montrera reconnaissant envers Dieu. Le premier bienfait qu'il reconnaîtra devoir au Sauveur Jésus, lumière de l'éternelle lumière, sera d'avoir dressé devant lui la table de *la sainte doctrine.* Mais ne l'oublions pas, cet aliment, qui n'est autre que la vérité révélée dans la sainte Écriture, bien qu'il vienne de Dieu directement, *a été préparé par le ministère de ses serviteurs :* les *prophètes* dans l'ancienne loi, les *apôtres* dans la nouvelle, et après eux, formant la chaîne de la tradition, les saints docteurs de l'Église. Donc tout pain de doctrine qui ne nous est pas transmis par l'intermédiaire de Pierre et de ses successeurs doit nous paraître suspect comme pouvant contenir un levain de malice qu'il nous faut repousser.

XVII

Grâces vous soient rendues, Créateur et Rédempteur des hommes, qui, pour manifester votre amour au monde entier, avez préparé ce grand banquet où vous nous offrez pour nourriture, non l'agneau figuratif,

mais votre très-saint corps et votre précieux sang; banquet sacré où tous vos fidèles s'enivrent avec joie au calice du salut, qui contient toutes les délices du paradis et que partagent avec nous les anges, mais avec plus de suavité et de bonheur.

Qu'il est triste, le sort de nos frères séparés ! Non-seulement, pour eux, le pain de la céleste doctrine n'est pas pur et sans azyme, mais le pain par excellence, sous les apparences duquel se cachent pour nous le corps et le sang de Jésus-Christ, n'est à leurs yeux qu'un pain matériel et grossier, simple souvenir, figure stérile, symbole vide, image sans réalité et sans vertu d'un don divin. Oh! que le catholique rende à Dieu de doubles actions de grâces pour lui avoir laissé le véritable pain de vie, et surtout pour lui avoir donné la foi à ce consolant mystère, *lequel contient toutes les délices du paradis, et que partagent avec nous les anges, mais avec plus de suavité et de bonheur.*

XVIII

Oh! qu'il est grand et glorieux, le ministère des prêtres, auxquels il a été donné de consacrer le Dieu de majesté par des paroles saintes, de le bénir de leurs lèvres, de le tenir dans leurs mains, de le recevoir dans leur bouche et de le distribuer aux fidèles!

Cette exclamation de surprise, ce transport d'admiration arrive bien naturellement après l'exposition des bienfaits divins qui précède. On vient de nous parler d'une table où nous est offert en nourriture non *l'agneau figuratif, mais le corps et le sang de l'Agneau* véritable, immolé pour le salut du monde. Or, parce que ce don précieux est de la part de Dieu un mystère de puissance et d'amour, l'homme qui en est l'objet ne peut contenir les sentiments de sa joie et de son bonheur. Comme il arrive à un ami qui reçoit de son ami un riche et magnifique présent, il l'examine à plusieurs reprises, il le contemple avec admiration et se plaît à faire ressortir et à mettre en lumière toutes les beautés qu'il y découvre ; ainsi le chrétien que la bonté divine a élevé à la dignité du sacerdoce ne se lasse pas de considérer les glorieux priviléges qui lui ont été accordés; il prend plaisir à les énumérer tous, à les compter les uns après les autres; *consacrer le Dieu de majesté, le tenir, le recevoir, le distribuer :* chacun de ces mots est une chaîne de louange, de bénédiction, de reconnaissance, de joie et d'amour inépuisable.

XIX

Oh! qu'elles doivent être pures, ces mains, com-

bien pure cette bouche, combien immaculé le cœur du prêtre où descend si souvent l'Auteur de la pureté !

De la bouche du prêtre, rien ne doit sortir que de saint, rien que d'honnête et d'utile, lui qui reçoit si fréquemment le corps de Jésus-Christ.

Qu'ils soient simples et chastes, les yeux qui contemplent habiuellement le corps de Jésus-Christ! Qu'elles soient pures et élevées vers le ciel, les mains qui touchent si souvent le Créateur du ciel et de la terre !

C'est aux prêtres surtout qu'il est dit dans la loi : Soyez saints parce que je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu.

Comme tout se lie et s'enchaîne dans les pensées que nous venons de reproduire ! Pourquoi les mains du prêtre doivent-elles être pures ? C'est qu'elles touchent, tiennent et distribuent le Dieu de toute pureté. Pourquoi de notre bouche ne doit-il rien sortir que de saint ? C'est que notre bouche consacre et reçoit le Saint des saints. Pourquoi nos yeux doivent-ils être simples et chastes ? C'est qu'ils contemplent la chair virginale de Jésus-Christ. Quelle corrélation rigoureuse entre les obligations et les priviléges ! quelle déduction logique des principes aux conséquences ! Mais s'il a été dit aux prêtres surtout : *Soyez saints parce que je suis saint,* le fidèle qui a l'honneur de participer aux redoutables

mystères de l'autel doit aussi s'appliquer ces mêmes paroles et les avoir toujours présentes à l'esprit quand il vient se présenter à la table sacrée.

XX

Que votre grâce nous vienne en aide, Dieu tout-puissant, pour que, chargés du ministère sacerdotal, nous puissons vous servir dignement et avec ferveur dans toute la pureté d'une bonne conscience.

C'est la réponse de la pauvre créature au commandement du tout-puissant Créateur. Vous voulez, Seigneur, que ma bouche soit pure, que mes mains soient innocentes, que mes yeux soient chastes, mais vous me demandez l'impossible, car tout cela est au-dessus de mes forces naturelles. Commencez donc par me donner ce que vous ordonnez, et ordonnez ensuite ce que vous voulez. Belle parole de saint Augustin qui revient à celle-ci : *Que votre grâce nous vienne en aide, Dieu tout-puissant, afin que nous puissions* vous servir dignement et avec ferveur dans la pureté d'une bonne conscience !

XXI

Que si nous ne pouvons vivre dans une aussi parfaite innocence de vie que nous le devrions, accordez-

nous du moins la grâce de pleurer sincèrement les fautes que nous avons commises, et de prendre l'humble et ferme résolution de nous dévouer désormais avec plus de zèle à votre service.

La part est faite à la faiblesse de la nature, à l'inconstance du cœur, à la mobilité de la volonté humaine. Hélas! il faut bien l'avouer, même avec l'aide de Dieu, nous n'atteindrons jamais l'innocence de vie parfaite que demande la réception du plus auguste des sacrements. Que ferons-nous alors? Nous pleurerons les fautes que la fragilité humaine nous fait commettre, et nous prendrons la ferme résolution de *nous dévouer avec plus de zèle au service de Dieu.*

CHAPITRE XII

Que celui qui veut communier doit s'y préparer avec grand soin.

SOMMAIRE :

Trois avis importants nous sont ici donnés. Jésus-Christ nous invite d'abord à purifier avec soin notre cœur avant de nous approcher de son autel. Ce travail achevé ou commencé, nous devons nous mettre en garde contre un sentiment de vaine complaisance qui nous porte à croire que nous sommes dignes d'une si haute faveur. Enfin, la grâce du sacrement reçue, il faut nous

efforcer de la conserver en nous par un saint recueillement en union avec Dieu et loin des objets créés et sensibles.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. Je suis l'ami de la pureté et le principe de toute sainteté.

Je cherche un cœur pur; là est le lieu de mon repos.

II. Préparez-moi un grand cénacle bien orné, et je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples.

III. Si vous voulez que je vienne à vous et que je demeure en vous, purifiez-vous du vieux levain (I Cor., v, 7), et nettoyez la maison de votre cœur.

Bannissez-en tout le siècle et tout le tumulte des vices; demeurez sur le faîte comme le passereau solitaire, et repassez dans l'amertume de votre âme tous les égarements de votre vie.

IV. Car tout cœur épris d'amour prépare à celui qu'il aime et dont il est aimé le lieu le meilleur et le plus beau, et c'est à ce signe qu'on connaît l'affection qu'il porte à l'hôte qu'il reçoit.

V. Sachez cependant que le mérite de vos œuvres ne saurait suffire à cette préparation, quand vous y consacreriez une année entière sans avoir d'autre pensée dans l'esprit.

VI. Mais c'est par un pur effet de mon amour et de ma grâce qu'il vous est permis d'approcher de ma table, comme le mendiant invité au banquet d'un riche n'a d'autre ressource pour reconnaître ce bienfait que de se confondre en actes d'humilité et d'actions de grâces.

VII. Faites ce qui est en vous et faites-le avec zèle; recevez, non par coutume, non par nécessité, mais avec crainte, avec respect et amour le corps de votre bien-aimé, du Seigneur votre Dieu qui daigne venir en vous.

VIII. C'est moi qui vous ai appelé, moi qui ai voulu qu'il en fût ainsi; je suppléerai à ce qui vous manque : venez et recevez-moi.

IX. Quand je vous accorde le don de la dévotion, rendez-en grâce à votre Dieu; ce n'est pas parce que vous en êtes digne, c'est parce que j'ai eu compassion de vous.

Si ce don vous fait défaut et que vous vous sentiez, au contraire, tout aride, persévérez dans la prière, gémissez, frappez à la porte; ne vous lassez pas jusqu'à ce que vous méritiez de recevoir quelque miette ou quelque goutte des eaux salutaires de la grâce.

X. Vous avez besoin de

moi; je n'ai, moi, nul besoin de vous.

XI. Vous ne venez pas à moi pour me sanctifier, c'est moi qui viens à vous pour vous rendre saint et meilleur.

Vous venez à moi afin d'être sanctifié par moi et de vous unir à moi, afin de recevoir une nouvelle grâce et de vous enflammer d'un nouveau zèle pour la réforme de votre vie.

Ne négligez pas une pareille grâce, mais préparez votre cœur avec tout le soin possible, et introduisez chez vous votre Bien-Aimé.

XII. Mais il ne suffit pas de vous exciter à la ferveur avant la communion, il faut, de plus, vous appliquer à vous y conserver après la réception du sacrement, et la vigilance qui le doit suivre n'est pas moins nécessaire que la préparation qui le précède; car cette dernière vigilance est elle-même la meilleure préparation pour obtenir une grâce plus grande.

XIII. Ce qui fait perdre, en effet, tout le fruit de cette sainte disposition, c'est le prompt et vif épanchement de l'âme aux consolations extérieures.

Fuyez les longs entretiens, faites-vous une solitude et jouissez-y de votre Dieu; car vous possédez celui que le monde entier ne peut vous ravir.

XIV. Je suis Celui à qui vous devez vous donner tout entier, de sorte que, libre de toute inquiétude, vous ne viviez plus désormais en vous, mais en moi.

I

Je suis l'ami de la pureté et le principe de toute sainteté.

Je cherche un cœur pur; là est le lieu de mon repos.

Si le pieux écrivain dont nous commentons les pensées n'avait mis sur les lèvres de Jésus-Christ que ces seules paroles : *Je suis l'ami de la pureté*, l'unique parti qu'il nous resterait à prendre serait de couvrir notre visage de nos mains et

de nous tenir éloignés d'un Dieu si saint. Mais Celui qui s'appelle ici l'ami de la pureté est aussi *le principe de toute sainteté.* Or, ce que notre origine ne nous donne pas, notre mère nous ayant conçu dans l'iniquité (Ps., L) ; ce que notre vie ne nous assure pas, notre péché étant toujours devant nos yeux (Ibid.), nous pouvons l'attendre et l'espérer de celui qui peut créer en nous un cœur pur et renouveler notre esprit dans les profondeurs les plus intimes de notre être, parce que le principe de toute sainteté est en lui. Oh! la puissante, la féconde parole : *Je suis le principe de toute sainteté!* Nous lisons au livre de la Genèse que Dieu créateur ayant prononcé au commencement des temps ce mot célèbre : Que la terre se couvre d'arbres et de plantes qui produisent en leur saison des fleurs et des fruits, il arriva comme il avait commandé. Ne semble-t-il pas que cette parole : *Je suis l'ami de la pureté, le principe de toute sainteté,* ait la même vertu, la même puissance? Oui, ces deux mots ont fait éclore dans le champ de l'Église les lis éclatants de la plus belle des vertus. Et c'est pourquoi, Seigneur, ne dites plus : *Je cherche un cœur pur;* depuis que vous avez reposé sur le sein d'une Mère Vierge, ce n'est plus un cœur pur seulement, ce sont des milliers de cœurs qui aspirent à l'honneur d'être *le lieu de votre repos,* de votre permanente demeure.

II

Préparez-moi un grand cénacle bien orné, et je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples.

C'est une autre image qui succède à la première, mais qui exprime la même pensée. Nous y voyons deux importantes leçons. *Préparez-moi un grand cénacle bien orné,* cela veut dire dans le sens spirituel : Que votre corps qui est déjà un temple consacré par le baptême, que votre âme qui va devenir plus spécialement le lieu de mon habitation par la sainte communion, soient purifiés de tout vice et ornés de toutes les vertus. *Préparez-moi un grand cénacle bien orné,* cela veut dire dans un sens plus large et plus étendu : Prenez soin aussi de mes temples matériels, enrichissez mes sanctuaires et décorez mes autels. Jésus-Christ, en effet, a voulu que le Cénacle, c'est-à-dire l'appartement où il avait dessein de célébrer et d'instituer la nouvelle Pâque, fût un lieu non-seulement décent, mais spacieux et orné. Comment expliquer que celui qui a voulu naître dans une étable, vivre dans la pauvreté et mourir dans le dépouillement le plus absolu, ait exigé cependant la grandeur et presque la somptuosité dans le dernier acte de sa vie? N'en soyons point surpris : Jésus-Christ a voulu nous

donner par là une importante leçon. Que ceux donc qui, par une philanthropie mal entendue, seraient tentés de blâmer comme une profusion inutile les sommes employées à l'embellissement des sanctuaires, se rappellent que le Sauveur a loué l'action de la pieuse femme qui a répandu des parfums précieux sur ses pieds sacrés.

III

Si vous voulez que je vienne à vous et que je demeure en vous, purifiez-vous du vieux levain (I Cor., v, 7), *et nettoyez la maison de votre cœur.*

Bannissez-en tout le siècle et tout le tumulte des vices; demeurez sur le faîte comme le passereau solitaire, et repassez dans l'amertume de votre âme tous les égarements de votre vie.

Ce n'est pas seulement l'attache au péché qui est un obstacle à la visite de Dieu; l'amour du monde, le bruit seul du siècle et le tumulte des passions mal contenues qui s'agitent à la porte de notre cœur en rendent l'accès difficile à cet Hôte divin. Est-ce que la première chose que fit Jésus avant de franchir le seuil de la maison de Jaïre, pour ressusciter sa fille, ne fut pas d'écarter la troupe turbulente qui faisait grand bruit autour de son enceinte? Pour vous, au lieu

d'être le *passereau solitaire* dont l'exemple vous est ici proposé, vos ailes appesanties ne rasent-elles pas la terre ? Élevez donc votre vol et tenez-vous sur la partie la plus élevée de vous-même ; c'est là que vous repasserez dans l'amertume de votre âme les égarements de votre vie.

IV

Car tout cœur épris d'amour prépare à celui qu'il aime et dont il est aimé le lieu le meilleur et le plus beau, et c'est à ce signe qu'on connaît l'affection qu'il porte à l'hôte qu'il reçoit.

Revenons à la parole de Jésus-Christ : *Préparez-moi un grand cénacle bien orné.* Pourquoi *grand?* C'est que la majesté de l'hôte que nous devons recevoir exige cette magnificence. Pourquoi *orné?* C'est que tout cœur épris d'amour prépare à celui qu'il aime le lieu le meilleur et le plus beau. Ainsi, en résumé : Que votre cénacle soit *grand,* car c'est un Dieu qui veut y descendre ; — que votre cénacle soit *orné,* car c'est un ami qui vous demande l'hospitalité, et vous devez l'accueillir de votre mieux.

V

Sachez cependant que le mérite de vos œuvres ne

saurait suffire à cette préparation, quand vous y consacreriez une année entière sans avoir d'autre pensée dans l'esprit.

La plus grande preuve de notre misère, c'est qu'il soit besoin de nous la rappeler sans cesse. Il n'est rien de plus odieux en ce monde, dit le Sage, qu'un pauvre superbe (Eccli., xxv, 4). Ce portrait est le nôtre. Et remarquons que non-seulement nous sommes dénués de tout mérite, mais que nous le sommes encore de toute puissance pour en acquérir. Dans l'ordre social, un pauvre du moins peut s'élever à la fortune ; le temps, le travail, la patience, le génie font tous les jours des prodiges. Dans l'ordre religieux, quand nous *consacrerions* à nous préparer *une année entière* et même toute notre vie, n'ayant aucune *autre pensée dans notre esprit*, sans l'aide de Dieu, nous ne pouvons rien.

VI

C'est par un pur effet de mon amour et de ma grâce qu'il vous est permis d'approcher de ma table, comme le mendiant invité au banquet d'un riche n'a d'autre ressource pour reconnaître ce bienfait que de se confondre en actes d'humilité et d'actions de grâces.

Si nous n'avons de nous-mêmes aucun mérite,

comment donc se fait-il que Dieu vienne en nous et s'y complaise? La réponse est simple et facile : *C'est par un pur effet de son amour.* Mais alors quelle sera notre attitude, notre contenance extérieure, quels seront nos pensées, nos sentiments intimes quand il nous sera permis d'approcher de sa table? Supposez qu'un mendiant reçoive une pareille invitation de la part d'un riche, d'un homme élevé en dignité et en puissance, quelle sera la ressource de ce pauvre? Se faire plus petit encore, s'excuser, se confondre en actions de grâces, en se voyant l'objet d'une telle faveur. Pour nous, il nous sera bon, si nous voulons entrer dans ces humbles sentiments de gratitude, de relire dans l'Évangile l'histoire de Zachée. Il ne pensait guère, lorsqu'il était monté sur un arbre, en attendant le passage de Jésus-Christ, à l'honneur insigne que l'Homme-Dieu lui préparait. Quelle joie quand il entendit cette parole : Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut que je demeure aujourd'hui dans votre maison ! Imaginez-vous que c'est à vous-même que ces mots sont adressés. Quel bonheur et quel honneur! comme vous devez tomber aux pieds de votre Dieu, plein de reconnaissance pour un bienfait si peu mérité et si généreusement offert!

VII

Faites ce qui est en vous, et faites-le avec zèle ; recevez, non par coutume, non par nécessité, mais avec crainte, avec respect et amour, le corps de votre Bien-Aimé, du Seigneur votre Dieu, qui daigne venir à vous.

Jésus-Christ fit à deux hommes nommés dans son Évangile l'insigne honneur de vouloir descendre chez eux. Il dit au centurion qui le conjurait de sauver son serviteur malade : J'irai et le guérirai. Cet officier, plein de reconnaissance pour une aussi grande condescendance, mais effrayé en même temps d'un tel honneur, se contente de répondre : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri (MATTH., VIII, 8). Jésus n'insiste pas; il accorde le miracle demandé et loue la foi de cet homme. Un autre, celui dont nous venons de rappeler la touchante histoire, ne fit point de difficulté, il ne dit pas : Ne venez pas, je ne suis pas digne ; mais, plein de joie et avec empressement, il descendit de l'arbre où il se tenait, et, précédant le divin Maître, il lui ouvrit sa demeure et l'y reçut avec bonheur. Qui fut le mieux inspiré de ces deux hommes? Je ne sau-

rais le dire, parce que Jésus-Christ a exalté la disposition du centurion en s'écriant : En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël ! Mais si je suis embarrassé pour dire qui fut le mieux inspiré, je n'hésite pas à dire qui fut le plus heureux : c'est évidemment Zachée.

VIII

C'est moi qui vous ai appelé, moi qui ai voulu qu'il en fût ainsi ; je suppléerai à ce qui vous manque ; venez et recevez-moi.

J'hésite d'autant moins à me prononcer pour Zachée que ce dernier, bien certainement, a uni au sentiment de bonheur qu'il éprouvait de recevoir Jésus-Christ les sentiments de foi et d'humilité que nous admirons dans le centurion. Seigneur, a pu dire cet heureux publicain, c'est vrai, je ne suis pas digne que vous veniez chez moi, mais enfin *c'est vous qui m'avez appelé.* Je n'ai pas osé le désirer, mais c'est vous qui avez *voulu ;* je sens que tout me *manque,* mais il vous est possible de *suppléer* à mon indigence. Jamais je n'aurais eu la présomption de vous ouvrir ma maison, mais puis-je vous en fermer l'entrée quand vous me dites : *Venez et me recevez ?*

IX

Quand je vous accorde le don de la dévotion, rendez-en grâces à votre Dieu; ce n'est pas parce que vous en êtes digne, c'est parce que j'ai eu compassion de vous.

Si ce don vous fait défaut et que vous vous sentiez, au contraire, tout aride, persévérez dans la prière, gémissez, frappez à la porte, ne vous lassez pas, jusqu'à ce que vous méritiez de recevoir quelque miette ou quelque goutte des eaux salutaires de la grâce.

Je ne puis me détacher de l'histoire de Zachée. Quand Jésus-Christ descendit chez cet homme, c'était avec la pensée de donner et de recevoir. Que donna-t-il? Il va lui-même nous le dire : Le salut est entré aujourd'hui dans votre maison. Que reçut-il? Zachée va nous l'apprendre : Seigneur, voici que je distribue la moitié de mes biens aux pauvres. Ainsi Jésus vient dans votre âme pour donner et pour recevoir. Parmi ces présents, distinguons le don de la *dévotion*. N'oublions pas toutefois les deux avis contenus dans l'un et l'autre de ces versets. Premièrement, quand Dieu daigne nous accorder le don de la piété sensible, remercions-le de cette grâce et songeons que nous n'en sommes

pas dignes. Secondement, si ce don nous fait défaut, humilions-nous et ne perdons pas courage. Au lieu d'abandonner nos saints exercices, *persévérons dans la prière.* Au lieu de nous défier de Dieu et de cesser d'espérer en lui, frappons à la porte jusqu'à ce qu'il nous ouvre.

Nous recommandons aux âmes éprouvées de ne pas perdre de vue ces recommandations si sages et si salutaires. Qu'elles se rappellent l'exemple de sainte Thérèse qui, négligée de Dieu en apparence et privée pendant de longues années de toute consolation sensible, dut à sa persévérance au milieu des plus rudes épreuves d'être favorisée des plus vives lumières et des plus douces communications avec le ciel.

X

Vous avez besoin de moi; je n'ai, moi, nul besoin de vous.

Quelle nécessité de rappeler ici cette vérité? Est-ce donc qu'il est au monde un homme, un seul, qui la conteste? Non, sans aucun doute, mais ce que chacun sait en théorie, il faut que chacun l'apprenne par sa propre expérience. Or les sécheresses, les aridités, les abandons momentanés de Dieu ont l'immense avantage de nous montrer ce que nous sommes sans lui : igno-

rance, faiblesse, impuissance absolue, voilà notre fond. Dieu daigne-t-il nous visiter de nouveau, aussitôt tout se relève, tout s'illumine, tout renaît en nous, comme les fleurs sortant des ténèbres de la nuit s'ouvrent au premier rayon du soleil. De là cette comparaison du prophète : Sans vous, mon Dieu, mon âme est comme une terre sans eau (Ps., CXLII, 6).

XI

Vous ne venez pas à moi pour me sanctifier, c'est moi qui viens à vous pour vous rendre meilleur et plus saint.

Vous venez à moi pour être sanctifié par moi et vous unir à moi, pour recevoir une nouvelle grâce et vous enflammer d'un nouveau zèle pour la réforme de votre vie.

Ne négligez pas une pareille grâce, mais préparez votre cœur avec tout le soin possible et introduisez chez vous votre Bien-Aimé.

Cette même pensée se trouve exprimée, mais avec plus d'énergie, dans ce passage des saints Livres : Ce n'est pas moi, dit le Seigneur à chacun de nous, ce n'est pas moi qui serai changé en toi, mais c'est toi qui seras changé en moi. Quand donc nous avons l'honneur de nous appro-

cher de la table sacrée, nous venons faire un échange de notre personne contre la personne de Jésus-Christ; il nous prend tels que nous sommes et il se donne tel qu'il est. Mais il ne nous prend que pour nous changer, pour nous transformer en lui. Ce qu'il veut nous inoculer, ce sont ses pensées, ses sentiments, ses desseins, ses intentions, ses mérites, et pour tout résumer en un mot, sa vie, la vie d'un Dieu, vie de perfection sur la terre et de gloire dans les cieux. La conclusion à tirer est celle-ci : *Ne négligez pas une pareille grâce*, mais préparez votre cœur avec tout le soin possible et introduisez chez vous votre Bien-Aimé.

XII

Mais il ne suffit pas de vous exciter à la ferveur avant la communion, il faut de plus vous appliquer à vous y conserver après la réception du sacrement, et la vigilance qui le doit suivre n'est pas moins nécessaire que la préparation qui le précède; car cette pieuse vigilance est elle-même la meilleure préparation pour obtenir une grâce plus grande.

Il n'est pas rare de rencontrer des personnes même pieuses qui font beaucoup d'efforts pour se préparer à recevoir dignement le corps sacré de Jésus-Christ, et qui, l'ayant une fois reçu, ne

se mettent pas assez en peine de conserver le fruit de sa présence au fond de leur cœur. Les moindres fautes commises avant la communion, celles qui ont été oubliées dans la confession, les jettent dans le trouble et l'inquiétude; mais les infidélités survenues après cette sainte action les laissent tranquilles et indifférentes. Nous dirons à ces âmes : Si c'est pour vous un devoir sacré de ne rien négliger pour que votre préparation soit aussi parfaite que possible, c'est un devoir non moins indispensable de travailler à ce que votre action de grâces soit vraiment digne et convenable. Quoi! rien n'égale votre vigilance quand il s'agit de recevoir votre Dieu, et rien peut-être n'est comparable à votre négligence dès l'instant où vous l'avez reçu. Mais la communion serait-elle donc un fardeau dont vous venez de vous débarrasser? Comprenez enfin que vous êtes tenu à une plus grande ferveur, puisque vous avez reçu plus de grâces. Comprenez que l'ingratitude ou tout au moins le manque de reconnaissance est tout ce qu'il y a de plus sensible au cœur de votre Dieu. Oui, préparez-vous avec soin, car votre vie entière n'y suffirait pas, quand vous ne devriez communier qu'une fois, mais n'oubliez pas de rendre grâces, car l'éternité ne sera pas assez longue pour que vous puissiez vous acquitter dignement du devoir de la reconnaissance après un bienfait qui

passe toutes les pensées et toutes les conceptions de l'homme.

XIII

Ce qui fait perdre, en effet, tout le fruit de cette sainte disposition, c'est le prompt et vif épanchement de l'âme aux consolations extérieures.

Fuyez les longs entretiens, faites-vous une solitude et jouissez-y de votre Dieu, car, si vous le possédez lui-même, le monde entier ne peut vous le ravir.

Nous venons de nous adresser aux âmes chrétiennes, pieuses même, qui, ne manquant point de préparation, manquent de vigilance après la réception de ce divin sacrement. L'avis que nous lisons ici regarde les âmes plus parfaites dont la préparation et l'action de grâces ne laissent rien à désirer, mais qui sont exposées à perdre une partie des dons de Dieu par un trop vif *épanchement aux consolations extérieures.* Vous venez de recevoir la visite de votre Dieu, vous avez entendu sa douce voix qui vous disait en prenant possession de vous-même : C'est moi, ne craignez rien, je vous donne ma paix (JEAN, XIV, 27). De grâce, tenez soigneusement fermées la porte et les fenêtres de vos sens, de peur de l'ennemi, c'est-à-dire la dissipation ou l'empressement des affaires. Les affaires, vous avez toute la journée pour vous en

occuper; ne pouvez-vous veiller une heure avec Jésus (MATTH., XXVI, 38), pour causer avec lui de vos misères, lui exposer vos besoins, lui rendre grâces et lui témoigner votre amour? Ce serait une impolitesse impardonnable, dans le monde, de se lever le premier quand bien même la personne qui vous visite vous causerait du déplaisir ou de l'ennui; comment donc se fait-il que ce soit vous toujours qui rompiez l'entretien quand le Dieu du ciel daigne descendre jusqu'à vous? Levez-vous enfin si le devoir vous appelle, mais que votre pensée reste où doit rester votre cœur. Méditez ce mot : *Fuyez les longs entretiens, faites-vous une solitude et jouissez de votre Dieu.* Comprenez-vous cette parole : jouissez de votre Dieu ? non du Dieu des anges, non du Dieu de l'univers, mais du Dieu qui est à vous, qui est *votre Dieu.* Si bien à vous, que *vous le possédez lui-même*, car c'est son corps, c'est son sang, c'est son âme, c'est sa divinité que vous possédez, et quelle possession! Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, possession telle que le monde entier ne peut *vous le ravir.* Gardez-le comme un trésor, comme votre bien unique et parfait.

XIV

Je suis Celui à qui vous devez vous donner tout en

tier, de sorte que, libre de toute inquiétude, vous viviez non en vous, mais en moi.

C'est la loi de réciprocité. Jésus-Christ donne, afin que vous vous donniez, non en partie, mais *tout entier.* Et quel sera l'avantage de ce don de tout vous-même? La liberté : liberté, c'est-à-dire affranchissement de tout ce qui est créé, et puis vie divine, vie non en soi, mais en Dieu... L'esprit se perd dans ces pensées ; c'est le ciel sur la terre.

CHAPITRE XIII

Que l'âme pieuse doit désirer de tout son cœur s'unir à Jésus-Christ dans son sacrement

SOMMAIRE :

Ce que l'air est à l'oiseau, ce que l'eau est au poisson, Dieu l'est à l'âme, son élément et sa vie ; mais parce que Dieu est l'élément de l'âme, il est nécessaire qu'elle demeure en lui ; parce que Dieu est la vie de l'âme, il est nécessaire qu'elle vive de lui. Or, être en Dieu, vivre de Dieu, c'est l'union, union admirable que l'Apôtre exprimait en ces termes : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être (Act., vii, 28.). Mais cette union commencée au premier jour de la création et continuée dans l'Incarnation par le rapprochement du Verbe

avec l'humanité, se perfectionne par la fusion de notre personne avec la personne de Jésus-Christ dans son sacrement, et s'achève enfin dans la grande communion du ciel où les élus ne feront qu'un avec Dieu, perdus qu'ils seront dans l'immensité de son être. C'est après cette parfaite union que l'âme soupire ici; aussi ce chapitre pourrait-il être intitulé : *Un Cri de désir*. L'âme sur laquelle Dieu aura laissé tomber un rayon de sa lumière et une étincelle de son feu divin se trouvera transportée en quelque sorte au ciel des cieux, comme saint Paul, et y entendra des choses que le langage humain ne peut exprimer.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, de vous ouvrir mon cœur sans réserve et de jouir de vous comme mon âme le désire; en sorte que personne désormais ne me méprise, qu'aucune créature ne m'intéresse ou ne s'occupe de moi, mais que vous seul me parliez et moi à vous, comme un bien-aimé a coutume de parler à son bien-aimé, comme un ami s'asseoit à la table de son ami?

II. Ma prière, mon désir, c'est d'être tout entier uni à vous, de détacher mon cœur de l'amour des choses créées et d'apprendre de plus en plus, par la sainte communion et la fréquente célébration des saints mystères, à goûter les choses du ciel et de l'éternité.

III. Oh! Seigneur Dieu, quand donc sera consommée mon union avec vous, mon absorption en vous jusqu'à l'entier oubli de moi-même?

Vous en moi et moi en vous! faites que nous demeurions ainsi toujours unis.

IV. Vraiment, vous êtes mon Bien-Aimé, choisi entre mille (Cant., v, 10), en qui mon âme se complaît et désire habiter tous les jours de sa vie.

V. Vraiment, vous êtes l'Auteur de ma paix, en vous est la paix souveraine et le vrai repos; hors de vous, il n'y a que travail, douleur et misère infinie.

VI. Vraiment, vous êtes un Dieu caché (Is., xlv, 15), et votre esprit n'est pas avec l'impie; mais votre entretien est avec les humbles et les simples.

Oh! que votre esprit est doux, Seigneur, qui, pour montrer votre tendresse à vos enfants, daignez les

nourrir d'un pain délicieux descendu du ciel. (Office du Saint-Sacrement).

VII. Vraiment, aucun peuple, si grand qu'il soit, n'a des dieux qui se communiquent à lui, comme vous, notre Dieu, vous vous rendez présent (Deut., iv, 17) à tous vos fidèles, vous donnant vous-même à eux chaque jour en nourriture et en délices, afin de les consoler et d'élever leur cœur vers le ciel.

Où est, en effet, une autre nation qui soit aussi grande que le peuple chrétien?

Où une créature sous le ciel qui soit autant favorisée que l'âme pieuse en qui Dieu daigne entrer pour la repaître de sa chair glorieuse?

O grâce ineffable! ô admirable condescendance! ô amour immense qui se dépense spécialement pour l'homme!

VIII. Mais que rendrai-je au Seigneur pour cette grâce, pour cet excès d'amour?

Je ne puis rien donner à mon Dieu qui lui soit plus agréable que de lui consacrer mon cœur sans réserve et de m'unir intimement à lui.

IX. Alors mes entrailles tressailleront de joie, lorsque mon âme sera parfaitement unie à Dieu.

Alors il me dira : Si vous voulez être à moi, je veux être à vous, et je lui répondrai : Daignez, Seigneur, demeurez avec moi; je souhaite de tout mon cœur être avec vous.

Tout mon désir est que mon cœur vous soit uni.

I

Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, de vous ouvrir mon cœur sans réserve et de jouir de vous comme mon âme le désire; en sorte que personne désormais ne me méprise, qu'aucune créature ne m'intéresse ou ne s'occupe de moi, mais que vous seul me parliez, et moi à vous, comme un bien-aimé a coutume de parler à son bien-aimé, comme un ami s'asseoit à la table de son ami?

La première parole de cette prière fait déjà

entendre qu'il s'agit d'obtenir quelque chose de rare et de précieux, quelque chose de vivement apprécié et désiré, quelque chose enfin qu'il faut demander au ciel plutôt qu'à la terre : *Qui me donnera, Seigneur?* Mais quelle est donc cette faveur, objet de si vives instances? Le voici : *Qui me donnera de vous trouver seul, de vous ouvrir mon cœur sans réserve?* Il y a dans ces deux lignes toute une révélation du cœur humain ; en effet, on peut dire en général que, toutes les fois que nous sommes sous le poids d'une vive impression de joie ou de tristesse, nous n'aimons pas à nous épancher en présence de plusieurs de nos amis. Ces amis nous fussent-ils tous également chers, tous également dévoués, nous voulons, dans ces communications de pensées et ces échanges de sentiments; plus d'intimité et de mystère. Sans doute ce que nous disons à l'un, nous le dirons aux autres, mais nous le dirons en son temps et en son lieu, nous le dirons dans l'effusion d'un aparté délicieux où se conserve tout le parfum des suaves émanations d'une âme qui se verse dans une autre âme. Or, c'est de ce sentiment délicat que naît ce vœu : *Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul, de vous ouvrir mon cœur sans réserve?* Le texte ajoute : *Et de jouir de vous comme mon âme le désire.* Hélas! jusqu'ici, mon Dieu, je n'ai pu vous rencontrer dans ces heureuses conditions,

soupçonnées ou rêvées ; jamais la soif dont j'ai été dévoré n'a été satisfaite, jamais je n'ai goûté le charme de votre possession, ni aussi longtemps, ni aussi complétement que le réclamaient les besoins de mon cœur. Oh! qu'il vienne le jour où *aucune créature ne m'intéressera*, parce que vous seul me captiverez tout entier ; qu'il vienne ce jour *où personne ne s'occupera de moi*, parce que je serai perdu et absorbé en vous. Jour vraiment heureux, *où vous seul avec moi, et moi seul avec vous*, nous échangerons ces doux entretiens qu'un ami a coutume de tenir avec son ami, assis tous deux à une même table.

II

Ma prière, mon désir, c'est d'être tout entier uni à vous, de détacher mon cœur de l'amour des choses créées, et d'apprendre de plus en plus, par la sainte communion et la fréquente célébration des saints mystères, à goûter les choses du ciel et de l'éternité.

Quelle vivacité dans ces expressions, quelle instance dans ce vœu deux fois renouvelé, *hoc oro, hoc desidero, ma prière, mon désir!* Et quel est-il, ce désir? L'âme vient de le dire, mais peut-elle le redire assez? *C'est d'être tout entière unie à son Dieu.* Ne vous semble-t-il pas voir ici

et entendre la pieuse, la dévouée Marie-Madeleine se rendant au tombeau de Jésus et y déposant ses parfums. Hélas ! ce tombeau est vide, ce qu'elle cherche n'y est plus ; tout à coup, voilà qu'à travers ses larmes elle aperçoit celui qu'elle prend pour un jardinier, et qui est Jésus lui-même : Oh ! si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-le, et je le prendrai, moi, et je fuirai avec mon trésor. Et où fuiras-tu ainsi, chère âme ? aurait-on pu lui demander. Je fuirai jusqu'aux extrémités du monde, loin, bien loin des créatures et de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Faut-il s'étonner de ces accents ? Ne savons-nous pas que la passion terrestre elle-même, lorsqu'elle est arrivée au paroxysme de l'exaltation et du délire, rêve aussi des solitudes et des déserts ? Rêves insensés, projets criminels sans doute, mais qui expliquent du moins les saintes défaillances de l'âme, alors qu'ayant trouvé le vrai bien elle le comprend et le goûte. Ah ! si de pauvres créatures, impuissantes et dénuées, ont pu ressentir l'une pour l'autre de tels transports, que dirons-nous des joies de l'âme sainte ? Je ne les ai jamais éprouvées, répondez-vous. Eh bien ! venez, placez-vous en face de l'autel, là, en présence du tabernacle où réside Jésus, dites ce mot seulement : Mon Dieu est ici devant moi, il y est pour moi, il y est tout à moi. Dites cette seule parole, et vous comprendrez ce mot : *Hoc*

oro, hoc desidero; ma prière, mon désir, c'est d'être tout entier uni à vous.

III

Oh! Seigneur mon Dieu, quand donc sera consommée mon union avec vous, mon absorption en vous jusqu'à l'entier oubli de moi-même?

Vous en moi et moi en vous! faites que nous demeurions ainsi toujours unis.

Le propre de tout désir est de rendre présent en esprit ce qui est encore éloigné; si le désir est ardent et enflammé, il dévore l'espace et souffre avec peine les moindres retards. L'âme qui est censée parler ici n'a pas vu Dieu, il est vrai, mais elle le soupçonne et le devine; pour elle la création tout entière est comme un miroir qui reflète la suprême beauté du Maître de l'univers; elle a compris quelque chose aussi de son infinie bonté en se repliant sur elle-même et en considérant les biens dont par lui elle a été comblée. Or cette révélation anticipée des perfections divines, jointe à l'instinct irrésistible qui la pousse vers son auteur comme sa fin dernière et unique, a fini par allumer en elle cette flamme d'amour: *Ma prière, mon désir,* c'est d'être tout entière unie à vous. Mais comme elle est loin encore de son Dieu, et que son vol vers le

ciel est lourd et pesant au milieu du limon de cette terre où elle se débat, c'est alors que, triste et désolée, elle pousse ce soupir, faible expression de son impatience et de ses vœux : *Oh! Seigneur Dieu, quand sera consommée mon union avec vous? Union*, c'est peu pour elle, c'est *l'absorption* qu'elle veut. Non l'absorption sans doute qui ferait disparaître son être, ce serait l'erreur du panthéisme ; mais cette absorption dont parle saint Paul lorsqu'il dit que tout sera assujetti au Fils et le Fils au Père (selon son humanité), afin que Dieu soit tout en toutes choses. Telle est la prière de l'âme. Il faut qu'elle entre dans cette atmosphère divine qui l'enveloppe et la pénètre en même temps : *Vous en moi, et moi en vous.* Et cela pour toujours, sans crainte et sans défaillance possible. Voilà quel est l'objet de sa prière et de son désir.

IV

Vraiment, vous êtes mon Bien-Aimé, choisi entre mille (CANT., V. 10), *en qui mon âme se complaît et désire habiter tous les jours de sa vie.*

Vraiment... N'y a-t-il pas dans cette affirmation une grande présomption de la part de l'âme, et aussi un manque de respect par rapport à Dieu? Est-elle donc si sûre d'elle-même, celle qui proclame si haut que son Dieu *est vraiment*

son Bien-Aimé? Puis, est-elle donc si sûre de Dieu, celle qui ose espérer qu'il ratifiera le choix de son amour? Oui, répondrons-nous, l'âme est sûre d'elle-même, car celui qu'elle nomme son Bien-Aimé, *elle l'a choisi entre mille*, et nul ne peut lui être comparé en beauté et en bonté. Oui encore, elle est sûre de Dieu, car n'est-ce pas ce même Dieu qui a dit : Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure (Jean, xiv, 23)?

V

Vraiment, vous êtes l'auteur de ma paix, en vous est la paix et le vrai repos; hors de vous, il n'y a que travail, douleur et misère infinie.

Vraiment. C'est la seconde affirmation, mais au lieu d'une simple parole, c'est notre propre expérience qui est ici apportée en témoignage. Dieu est proclamé le grand, l'unique, le véritable pacificateur de notre cœur. Pauvre cœur! il a espéré si longtemps, cherché si longtemps, pour ne rencontrer encore que *travail, douleur et misère infinie;* mais voilà qu'il a trouvé enfin le bien si vivement convoité, et ceci n'est pas un rêve, ni une vaine illusion, c'est vrai, *vere.* Oh! comme il accueille ce pacificateur suprême

comme il se jette dans le sein de cette paix profonde! comme il goûte avec délices ce repos désiré!

VI

Vraiment, vous êtes un Dieu caché (Is., XLV, 15), *et votre esprit n'est pas avec l'impie, mais votre entretien est avec les humbles et les simples.*

Oh! que votre esprit est doux, Seigneur, qui, pour montrer votre tendresse à vos enfants, daignez les nourrir d'un pain délicieux descendu des cieux (OFFICE DU SAINT-SACREMENT).

Vraiment. C'est la troisième affirmation, qui confirme et complète les deux autres. Dans la première, l'âme fait savoir au monde que le Sauveur Jésus est vraiment son Bien-Aimé, choisi entre mille. Dans la seconde, elle donne la raison de ce choix ; c'est que ce divin Sauveur est son repos et sa paix souveraine. Dans la troisième, elle répond aux difficultés et aux doutes qui pourraient lui être proposés. Première difficulté : ce Dieu est *un Dieu caché;* mais sa foi le découvre. Deuxième difficulté : l'entretien de ce Dieu est avec *les humbles et les simples;* elle s'est faite humble et simple. Vous ne croyez pas : faites-en l'expérience, et avec elle vous vous écrierez : *Oh! que votre esprit est doux,*

Seigneur, qui, pour montrer votre tendresse à vos enfants, daignez les nourrir d'un pain descendu des cieux!

VII

Vraiment, aucun peuple, si grand qu'il soit, n'a des dieux qui se communiquent à lui comme vous, notre Dieu; vous vous rendez présent (DEUT., IV, 17) *à tous vos fidèles, vous donnant vous-même à eux chaque jour en nourriture et en délices, afin de les consoler et d'élever leur cœur vers le ciel.*

Où est, en effet, une autre nation qui soit aussi grande que le peuple chrétien?

Où une créature sous le ciel qui soit autant favorisée que l'âme pieuse en qui Dieu daigne entrer pour la repaître de sa chair glorieuse?

O grâce ineffable! ô admirable condescendance! ô amour immense qui se dépense spécialement pour l'homme!

Donnons pour commentaire à ce verset un remarquable passage extrait d'un sermon du P. Lacordaire : « La religion tout entière est renfermée dans une idée unique, dans l'idée de la présence de Dieu au milieu des hommes. Emmanuel, Dieu avec nous, voilà toute la religion. Dieu hors de nous, Dieu loin de nous, Dieu sans nous, et l'homme sans Dieu, voilà

toute l'incrédulité, tout l'athéisme, et, de quelque nom qu'on veuille décorer cette doctrine, l'absence de Dieu, c'est à la fois l'irréligion et l'immoralité. Si Dieu n'est pas avec nous, si Dieu n'est en nous, s'il n'y a pas présence réelle de Dieu au sein de l'humanité, le monde n'est qu'un vain spectacle. Mais la présence réelle a des degrés, et comme elle est le grand but, le grand tout, Dieu s'y est pris lentement et à loisir pour nous la donner dans sa perfection et son intégrité. Mais qu'est-ce que la présence réelle constituant toute la religion? La présence réelle, c'est le commerce de personne à personne entre Dieu et l'homme; il ne suffit pas, pour que la présence de Dieu soit opérée parmi nous, qu'il ait fait des œuvres, si magnifiques soient-elles; le monde est une grande œuvre, mais ce n'est pas la personnalité divine, et c'est pourquoi quiconque ne veut communiquer avec Dieu que par l'intermédiaire de ses œuvres ne le connaîtra et ne l'aimera jamais. Se mettre devant un tableau, chef-d'œuvre d'un artiste, c'est voir la gloire de son génie; mais ce n'est pas avoir avec lui une communication réelle, un entretien de personne à personne. Ainsi donc la présence réelle de Dieu dans l'humanité, c'est le commerce de personne à personne entre lui et le genre humain. Or, je le disais, il y a des degrés dans cette présence

réelle, et, pour l'entendre, nous n'avons qu'à rechercher comment, pour nous-mêmes, l'entretien de personne à personne peut avoir lieu, et quelle est la magnifique série de choses qui nous amène la pleine, la parfaite possession d'une intelligence libre et semblable à nous. Quand nous voulons communiquer réellement et personnellement avec quelqu'un de nos semblables, ce que nous souhaitons, ce que nous faisons avant tout, c'est qu'il nous parle ; car, dès qu'il nous parle, il y a commerce de personne à personne ; la parole, c'est l'âme ; la parole, c'est la pensée qui jaillit de l'âme ; la parole, c'est en quelque sorte plus que l'âme, car c'est le résumé de l'âme tout entière, de ce qu'elle a été et de ce qu'elle est.

« Mais est-ce de la parole seulement que sortira l'entretien ou le commerce de personne à personne entre Dieu et nous? Non. Quand un être nous a parlé, nous souhaitons invinciblement quelque chose de plus encore, c'est de voir cet être qui nous parle, c'est de saisir la parole à sa naissance sur ses lèvres, c'est de voir le rayon de son regard, c'est en un mot d'être face à face avec lui. Mais est-ce tout encore? Entendre et voir, est-ce là toute la présence réelle, toute la communication de personne à personne? Non. Il nous reste un troisième sens qui a besoin d'être satisfait pour que nous puissions dire qu'il y a une pré-

sence réelle entre un être et nous : c'est le toucher, le tact. Il ne suffisait pas à l'humanité d'avoir entendu Dieu, il ne lui suffisait pas de l'avoir vu, il fallait qu'elle le touchât, il fallait qu'elle mît sa main sur Dieu même, il fallait que Dieu y consentît, il fallait que Dieu nous prît la main. C'est parmi nous, à moins d'être familiers, une injure à faire à quelqu'un de le toucher. Le respect s'exprime en mettant une barrière entre l'être qui nous est présent et nous. Cet être, il veut bien nous parler, il consent à ce que nous le regardions de nos yeux, mais il ne veut pas que nous le touchions. Cette règle du respect, Dieu n'en a pas tenu compte pour lui parmi nous dans ses rapports avec nos personnes. Rien, dans l'Évangile, n'est plus grand, plus célèbre que les condescendances successives laissées par Jésus-Christ à l'humanité de toucher sa personne sacrée. Les connaissez-vous? Vous avez lu l'Évangile, vous croyez l'avoir lu ; savez-vous l'histoire des rapports intimes et personnels de l'homme avec Dieu, qui ont consommé le mystère de la présence réelle? Vous n'en savez rien ; je vais vous le dire. Il est d'abord raconté qu'à peine Notre-Seigneur, le Verbe, Fils de Dieu, la personne divine réellement présente en terre, après avoir été attendu et prophétisé quarante siècles, il est raconté qu'il s'était fait si petit, si familier, que la foule se pressait au-

tour de lui, cherchant à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui qui guérissait tout le monde. Infortunés! ils allaient toucher l'Homme-Dieu parce qu'ils étaient infirmes de corps, parce qu'ils avaient remarqué qu'une vertu salutaire sortait de lui. Or tout ce que rapporte l'Évangile de cet empressement des peuples à se presser autour du divin Rédempteur peut se résumer dans l'histoire de cette femme qui, étant derrière lui, et malade depuis douze ans, se disait : Si seulement je peux toucher le bord, la frange de son vêtement, je serai guérie. Ainsi comme l'homme avait vu, entendu, touché Dieu, tout était consommé dans le mystère de la présence réelle. Et l'apôtre saint Jean, embrassant en trois mots toute cette histoire du développement de la présence réelle, dit : Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nos mains ont touché du Verbe de la vie, c'est ce que nous annonçons. Ainsi il n'y a plus rien : les trois grands sens auxquels se rapportent tous les autres ont épuisé le mystère; ils ont entendu Dieu, vu Dieu, touché Dieu, il n'y a plus rien à faire : Dieu peut remonter au ciel, pourvu qu'il perpétue parmi nous par l'Eucharistie le mystère de la présence réelle qui s'est accomplie d'abord dans son Incarnation. »

VIII

Mais que rendrai-je au Seigneur pour cette grâce, pour cet excès d'amour?

Je ne puis rien donner à mon Dieu qui lui soit plus agréable que de lui consacrer mon cœur sans réserve et de m'unir intimement à lui.

Voici ce que vous ferez. Autrefois, c'est-à-dire avant la venue du Fils de Dieu sur la terre, l'homme l'a désiré et attendu; maintenant, c'est lui qui vous désire et vous attend. Autrefois, c'est-à-dire quand les peuples s'empressaient autour de lui, il s'est montré à l'humanité; maintenant il veut que l'hnmanité se montre à lui et vienne lui exposer ses besoins et lui rendre ses devoirs, par l'amour immense qu'il nous témoigne en résidant dans son sacré tabernacle.

IX

Alors mes entrailles tressailliront de joie, lorsque mon âme sera parfaitement unie à Dieu.

Alors il me dira : Si vous voulez être à moi, je veux être à vous; et je lui répondrai : Daignez, Sei-

gneur, demeurer avec moi; je souhaite de tout mon cœur être avec vous.

Tout mon désir est que mon cœur vous soit uni.

Nous avons déjà parlé de Jean-Baptiste qui tressaillit de joie dans le sein de sa mère, dès qu'il se trouva en présence de son divin Rédempteur. Ces saints transports sont connus de l'âme fervente qui s'approche de son Dieu. Car, s'il est vrai que ce Dieu trouve ses délices, comme il le dit lui-même, à se voir au milieu des enfants des hommes, quelles ne sont pas les délices de l'âme fervente de se trouver si étroitement unie à son Dieu?

CHAPITRE XIV

Du désir ardent de quelques âmes fidèles pour le corps de Jésus-Christ.

SOMMAIRE :

Trois propositions sont établies dans ce chapitre : 1° Rien de plus désirable que la sainte Eucharistie, parce qu'elle renferme l'abondance des consolations célestes. 2° Rien de plus désiré par les âmes ferventes qui savent apprécier ce don si excellent dû à la libéralité divine. 3° Rien souvent de moins désiré par les âmes tièdes et négligentes, peu accoutumées à faire le discernement du corps sacré du Sauveur Sans être descendus à ce degré de froideur et d'indifférence, plu-

sieurs ont cependant à gémir et à s'humilier devant Dieu de leur peu de ferveur : que l'exemple des parfaits les excite et les réveille de leur sommeil ! C'est à Dieu qu'il faut demander le don de foi et d'amour qui nous rend dignes d'approcher de lui et de le recevoir dans son saint sacrement.

VOIX DU DISCIPLE.

I. Oh ! qu'elle est grande, mon Dieu, l'abondance des douceurs que vous avez réservées à ceux qui vous craignent (Ps., xxx, 23) ! Quand je me rappelle, Seigneur, avec quelle ferveur, avec quel transport d'amour certaines âmes pieuses s'approchent de votre sacrement, alors je me confonds souvent en moi-même et je rougis de me présenter à votre autel et à la table de la communion si tiède et si froid ;

II. D'y demeurer si aride et si vide de sentiment, de n'y être pas tout consumé d'amour devant vous, mon Dieu, et de ne pas éprouver cet attrait puissant et affectueux qu'éprouvent quelques-uns de vos serviteurs, qui, épris d'un ardent désir et d'un amour sensible de la communion, ne pouvaient contenir leurs larmes ;

III. Mais ouvraient en même temps la bouche de leur cœur et celle de leur corps, aspirant ardemment à vous, leur Dieu, fontaine d'eau vive, et ne pouvant apaiser ou rassasier leur faim qu'en recevant votre corps avec des transports de joie et une sainte avidité.

IV. Oh ! combien leur foi ardente et vraie est une preuve vivante de votre présence sacrée !

Car ceux-là reconnaissent vraiment leur Seigneur à la fraction du pain (Luc, xxiv, 35), dont le cœur est tout brûlant tandis que Jésus marche avec eux.

V. Bien loin de moi souvent sont cette piété si tendre, cet amour si vif et si ardent.

VI. Soyez-moi propice, bon Jésus, ma douceur et ma miséricorde, et accordez à votre pauvre mendiant de ressentir au moins de temps en temps, dans la sainte communion, quelques effets de cet amour qui embrase le cœur, afin que ma foi se fortifie, que mon espérance en votre bonté s'accroisse et que ma charité, une fois allumée à cette vive flamme et soutenue par cette manne céleste, ne défaille jamais.

Mais votre miséricorde est assez puissante pour m'accorder encore cette grâce si

désirée et m'inspirer l'esprit de ferveur, quand le jour de me visiter, marqué par votre bon plaisir, sera venu.

VII. Car bien que je ne brûle pas de cette ardeur qui consume certaines âmes, cependant, votre grâce me venant en aide, j'ai le désir de ressentir la flamme de ses désirs : ma prière, mon vœu est d'entrer en partage de sentiments avec tous ceux que dévore votre amour, et d'être admis dans leur sainte société.

I

Oh! qu'elle est grande, mon Dieu, l'abondance des douceurs que vous avez réservées à ceux qui vous craignent (Ps., XXX, 24) ! *Quand je me rappelle, Seigneur, avec quelle ferveur, avec quel transport d'amour certaines âmes s'approchent de votre sacrement, alors je me confonds souvent en moi-même et je rougis de me présenter à votre autel et à la table sacrée de la communion si tiède et si froid.*

Qui parle ainsi et d'où vient cette exclamation que tous les échos de la terre ont répétée? La voix qui proclame ici les merveilles de la miséricorde divine est celle du Psalmiste, la même qui s'est écriée en un autre endroit : Le Seigneur est mon partage, le Seigneur lui-même est la portion de mon héritage : oh! que le calice dont je me suis enivré est beau et brillant (Ps., XV, 5) ! Hé quoi ! ce prophète de l'ancienne loi a-t-il donc approché ses lèvres de la coupe eucharistique? A-t-il un jour emporté Dieu dans

son sein comme un trésor qu'on a trouvé et qu'on garde avec amour? Non; David, éclairé de l'esprit prophétique, a pu soupçonner les admirables inventions de la charité d'un Dieu, il ne les a pas connues. Et, toutefois, avec quels transports il chante sur sa harpe les magnificences divines! Mais si ceux *qui ont vécu* sous la loi de crainte ont su trouver de tels accents, que diront ceux qui vivent sous la loi d'amour? Que dira l'âme devant laquelle a été dressée la table splendide où se rompt un pain céleste, où se distribue un vin généreux qui contient toutes les délices des élus?

II

D'y demeurer aride et si vide de sentiment, de n'y être pas tout consumé d'amour devant vous, mon Dieu, et de ne pas éprouver cet attrait puissant et affectueux qu'éprouvaient quelques-uns de vos serviteurs, qui, épris d'un ardent désir et d'un amour sensible de la communion, ne pouvaient contenir leurs larmes.

Dans un jour de première communion, un saint prêtre, tenant dans ses mains le corps sacré du Sauveur, le même qu'avait porté autrefois dans ses bras le juste Siméon, s'apprêtait à

le distribuer à une nombreuse assemblée d'enfants admis pour la première fois au banquet divin. Dans le groupe des jeunes gens se distinguait un enfant qu'à la pureté de son front on aurait pu prendre pour un ange, et, parmi les anges, pour un séraphin, au feu céleste qui colorait ses joues. Au moment où le ministre des saints autels allait déposer, sur ses lèvres tremblantes de respect et d'amour, le pain mystérieux, deux grosses larmes s'échappant de ses paupières coulèrent le long de son visage, et l'une d'elles vint à tomber sur la patène d'or que tenait le diacre, selon l'usage, pour parer aux accidents. Qu'allait-elle devenir, cette précieuse larme, témoignage de foi et de bonheur? C'était la question que s'adressait à lui-même le lévite témoin de cette scène touchante. Son anxiété ne fut pas longue. Remonté à l'autel, le respectable vieillard prend la patène, l'incline, sans rien savoir, sur le calice, et la douce larme, en s'épanchant, va se mêler au sang divin resté au fond de la coupe sacrée. Heureux enfant! Sainte et bienheureuse larme!

Plus heureuse encore fut Marie au sein même de sa douleur, quand le corps inanimé de son Fils, détaché avec des précautions infinies de l'arbre de la croix, fut déposé tout sanglant sur ses genoux maternels. Oh! qu'elles furent abondantes, les larmes qui s'échappèrent des yeux de

la Mère des douleurs, des yeux du disciple bien-aimé et de ceux de Madeleine, si vivement éplorée de la mort de Jésus! Baume précieux, plus précieux que tous les aromates préparés, avec quelle profusion ne coulèrent-elles pas sur toutes les plaies béantes du divin Supplicié!

III

Mais ils ouvraient en même temps la bouche de leur cœur et celle de leur corps, aspirant ardemment à vous, leur Dieu, fontaine d'eau vive, et ne pouvant apaiser ou rassasier leur faim qu'en recevant votre corps avec des transports de joie et une sainte avidité...

La bouche de leur corps... Quelques saints ont reçu, affirme-t-on, l'insigne privilége de vivre des semaines et des mois entiers de la sainte Eucharistie, par un miracle de la toute-puissance divine, les aliments matériels n'étant plus nécessaires au palais qu'avait consacré un aliment céleste. Sans prétendre à une pareille faveur, sachons au moins sevrer nos lèvres de ces mets tant enviés que recherche la sensualité ou la gourmandise. Une bouche qui s'est ouverte pour recevoir la chair et le sang de son Dieu pourrait-elle se montrer avide de ces

viandes communes, de ces breuvages périlleux qu'étalent les buffets des riches du monde? Oh! quelle leçon de sobriété et de respectueuse réserve ne donne pas la simple vue de la table sainte à qui sait comprendre et discerner! Quant à cette parole : Les saints *ouvraient aussi la bouche de leur cœur*, elle nous rappelle la réponse du Sauveur à la femme de Samarie : Celui qui boira de l'eau que je donnerai n'aura jamais soif. Il voulait parler de l'eau de sa doctrine.

IV

Oh! combien leur foi ardente et vraie est une preuve vivante de votre présence sacrée!

Car ceux-là reconnaissent vraiment leur Seigneur à la fraction du pain (Luc, xxiv, 35), *dont le cœur est tout brûlant tandis que Jésus marche avec eux...*

Il suffit de voir certaines personnes s'approcher de la table eucharistique pour acquérir une nouvelle preuve de la présence réelle de Jésus-Christ dans son sacrement. De même que les meurtriers d'Étienne, premier martyr, virent à un certain moment sa face illuminée et empreinte d'une beauté céleste, semblable à celle d'un ange, ainsi sommes-nous quelquefois frappés de l'au-

réole de gloire et de sainteté qui environne les serviteurs de Dieu, surtout lorsqu'ils descendent les degrés du sanctuaire. Le chétif morceau de pain que distribue l'hérésie n'a pas la vertu d'opérer une pareille transformation. Il faut avoir conversé avec Dieu face à face, comme Moïse, pour rapporter de cet entretien le reflet des rayons qui l'environnent. Ces réflexions nous sont communiquées par la lecture d'un très-beau passage de la Vie du saint curé d'Ars, et que nous voulons transcrire ici, malgré son étendue, pour l'édification de nos lecteurs :

« On a défini le beau la splendeur du vrai, disons qu'il est aussi la splendeur du bon ; or le bon, à coup sûr et avant tout, c'est le saint : le saint, ajouterons-nous, qui est entré en communication directe et personnelle par la communion avec celui qui s'appelle le Dieu de toute sainteté. Ceci nous explique comment une physionomie souvent simple et vulgaire dans ses détails, mais illuminée par la flamme divine de la sainteté et de la présence réelle de Jésus-Christ, peut produire sur l'esprit de ceux qui en sont les témoins cette impression profonde qui fait trouver à tous, dans la figure d'un saint chez qui Dieu habite, quelque chose de surhumainement beau... L'homme ne vit pas seulement de pain, dit Notre-Seigneur ; en complétant la pensée du Maître, saint Paul ajoute : Le juste vit de la foi. Cette

vie surnaturelle élève évidemment ce qu'il y a de naturel dans notre être à une hauteur à laquelle on ne peut assigner aucune limite. Or cette élévation de ce qu'il y a de naturel en nous en est un perfectionnement, d'où il résulte que si les œuvres accomplies sous l'influence de cette forme divine, qui grandit en nous en proportion de notre fidélité, peuvent aller dans l'ordre surnaturel jusqu'à transporter les montagnes, elles peuvent aussi établir l'organisation humaine dans des conditions sensibles, très-opposées à celles où se montrent ceux qui, se dégradant de plus en plus, s'abandonnent à toutes les tendances corruptrices de la nature déchue. Aussi, reconnaissons-le : il semble que, dans les vues mêmes de la Providence, le saint doive avoir par son contact avec Dieu un aspect et une physionomie qui le distinguent et le caractérisent. L'âme, transformée par le Christ, transforme aussi son enveloppe mortelle... Comment en serait-il autrement? Comment un commerce si intime avec Dieu n'imprimerait-il pas un cachet essentiel à la personnalité humaine? »

V

Bien loin de moi souvent sont cette piété si tendre, cet amour si vif et si ardent.

Ce sentiment d'humilité, cet aveu de déplaisance de soi, est bon et salutaire. Il ne faut pourtant pas qu'il soit porté trop loin : car alors il pourrait conduire à la tristesse excessive et au découragement les personnes nouvellement engagées dans les voies de la piété, et, au sein des maisons religieuses, les jeunes novices sont assez exposées à tomber dans cet écueil. En considérant la perfection vers laquelle la règle les appelle et les exemples de vertu qu'elles lisent dans les livres, ou qui s'accomplissent sous leurs yeux, elles font des retours amers sur elles-mêmes, et elles établissent des points de comparaison à leur désavantage. Il y a souvent dans ces sortes de revues beaucoup d'imagination, quelquefois d'impatience, et presque toujours d'amour-propre. On veut être parfait tout d'un coup, sans songer que les arbres et toutes les plantes commencent par jeter des racines dans la terre avant d'offrir au soleil leurs fruits. Je vous ai appelés, disait Jésus-Christ à ses disciples, afin que vous alliez et que vous portiez des fruits dans la patience...

VI

Soyez-moi propice, bon Jésus, vous si doux et si miséricordieux, et accordez à votre pauvre mendiant

de ressentir au moins de temps en temps, dans la sainte communion, quelques effets de cet amour qui embrase le cœur, afin que ma foi se fortifie, que mon espérance en votre bonté s'accroisse, et que ma charité, une fois allumée à cette vive flamme et soutenue par cette manne céleste, ne défaille jamais. — Mais votre miséricorde est assez puissante pour m'accorder encore cette grâce si désirée et m'inspirer l'esprit de ferveur, quand le jour de me visiter, marqué par votre bon plaisir, sera venu.

Voilà une prière qui obtiendra des résultats bien autrement merveilleux que tous les dépits de l'amour-propre. Oui, tournez-vous vers Dieu, implorez son secours, intéressez-le à votre cause en lui donnant tous les noms qui peuvent exciter sa pitié et réveiller votre confiance : *Bon Jésus, si doux et si miséricordieux.* Demandez peu pour avoir plus : *accordez-moi de ressentir de temps en temps quelques effets de cet amour qui embrase le cœur;* faites-vous humble et petit : *accordez à votre mendiant.* Faites valoir l'intérêt de sa gloire plus encore que l'intérêt de votre cause : *afin que ma foi se fortifie, que mon espérance en votre bonté s'accroisse.* Soyez soumis enfin et dépendant en tout de son adorable volonté, exaltant la *puissance de sa miséricorde*, et attendant que le jour marqué pour sa visite soit venu.

VII

Car, bien que je ne brûle pas de cette ardeur qui consume certaines âmes, cependant, votre grâce me venant en aide, j'ai le désir de ressentir la flamme de ses désirs; ma prière, mon vœu est d'entrer en partage de sentiments avec tous ceux que dévore votre amour, et d'être admis dans leur sainte société.

Tous les sentiments les plus délicats, les plus propres par conséquent à toucher le cœur de Dieu, se trouvent exprimés dans ces dernières lignes. L'humilité : *bien que je ne brûle pas de cette ardeur*... La confiance : *cependant, votre grâce me venant en aide.* L'intention pure et vive : *j'ai le désir de ressentir la flamme.* Enfin l'amour ardent et désintéressé : *mon vœu est d'entrer en partage avec tous ceux que dévore votre amour.* — Comment une pareille prière ne serait-elle pas exaucée?

CHAPITRE XV

Que la grâce de la dévotion s'acquiert par l'humilité et l'abnégation de soi.

SOMMAIRE :

C'est l'esprit de sagesse, c'est l'expérience dans les voies de Dieu qui a dicté ce chapitre, dont une lecture

attentive peut préserver de bien des illusions les âmes présomptueuses ou simplement trop ardentes, et aussi épargner bien des troubles aux âmes inquiètes ou pusillanimes. A mesure donc que l'on parcourt ces conseils si salutaires, le jour se fait peu à peu dans l'esprit, l'âme sent qu'elle s'établit dans la vérité. Point de vaine complaisance si elle se trouve favorisée des dons de Dieu, point de tristesse ni d'abattement si elle en est privée ; son attention unique est de ne mettre aucun obstacle à la grâce. Que cette grâce vienne ou qu'elle tarde, qu'elle lui soit versée en abondance ou seulement avec mesure, c'est l'affaire de Dieu, dont la volonté est sa règle et la gloire l'unique objet de ses désirs.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. Il vous faut rechercher la grâce de la ferveur avec persistance, la demander avec ardeur, l'attendre avec patience et confiance, la recevoir avec gratitude, la conserver avec humilité, vous associer à son action avec soin, et vous en remettre à Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne, pour ce qui regarde le temps et la manière de vous visiter.

II. Vous devez surtout vous humilier, lorsque vous ne sentez en vous que peu ou point de ferveur, mais sans vous laisser trop abattre ni vous affliger avec excès.

III. Souvent Dieu donne dans un court moment tout ce qu'il a refusé pendant longtemps.

Il donne quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

IV. Si la grâce était toujours accordée sans délai et arrivait à souhait, ellé ne serait pas à la faiblesse humaine un don toujours facile à porter.

V. Ainsi, c'est dans le sentiment d'une douce confiance et d'une humble patience qu'il faut attendre la grâce de la dévotion ; n'imputez cependant qu'à vous-même et à vos péchés son absence ou son retrait mystérieux.

VI. Un rien quelquefois fait obstacle à la grâce ou à son sentiment, si cependant on peut appeler un rien et non pas une grande chose ce qui s'oppose à un si grand bien.

Mais que ce rien ou cette grande chose soient écartés et surmontés complétement, vous aurez ce que vous avez demandé.

VII. Car aussitôt que vous vous serez donné à Dieu de tout votre cœur, et que, cessant de courir d'un objet à l'autre, selon votre caprice, vous vous serez placé entièrement entre ses mains, vous vous trouverez établi dans son union et dans sa paix, parce que rien alors ne vous satisfera et ne vous plaira autant que le bon plaisir de la volonté divine.

VIII. Quiconque élèvera donc dans la simplicité de son cœur son intention vers Dieu, et bannira de son âme tout sentiment désordonné d'amour ou d'aversion pour les créatures, deviendra très-apte à l'infusion de la grâce et digne du don de dévotion.

Car Dieu répand sa bénédiction où il trouve des vases vides.

IX. Et plus l'homme renonce parfaitement aux choses d'ici-bas et meurt à soi-même par le mépris qu'il se porte, plus aussi la grâce lui arrive promptement, plus elle lui est donnée abondamment, et plus elle élève son cœur désormais affranchi.

X. Alors il verra et il sera inondé de biens et ravi d'admiration, et son cœur se dilatera (Isaïe, xx, 5), parce que la main du Seigneur sera avec lui et que lui-même se sera remis tout entier dans la main du Seigneur et pour toujours. Ainsi sera béni l'homme (Ps., cxxvii, 4) qui cherche Dieu de tout son cœur, et qui n'a pas reçu son âme en vain (Ps., xxi, 4).

XI. Cet homme, en recevant la sainte Eucharistie, mérite la grâce d'une plus grande union avec Dieu, car il ne considère ni sa dévotion ni sa propre consolation, mais, au-dessus de toute dévotion et consolation, l'honneur et la gloire de Dieu.

I

Il vous faut rechercher la grâce de la dévotion avec persistance, la demander avec ardeur, l'attendre avec patience et confiance, la recevoir avec gratitude, la conserver avec humilité, vous associer à son action avec soin, et vous en remettre à Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne, pour le temps et la manière de vous visiter.

Autant de mots, autant de leçons de la plus haute importance que nous ne pouvons toutefois exposer qu'avec brièveté. Nous devons d'abord *rechercher* la grâce de la ferveur. Notons qu'il ne s'agit pas ici de la ferveur sensible, mais de la ferveur véritable, fruit de l'amour généreux, c'est-à-dire de l'effort et du sacrifice. Mais pourquoi *rechercher* la grâce? Pour quatre raisons : elle nous est nécessaire, elle est en dehors de nous, elle vient de Dieu, elle est la récompense de notre travail. Mais comment la chercher? 1° *Avec persistance*. Frappez et on vous ouvrira, est-il écrit (Luc, xi, 9). Ne frappez pas une fois seulement, frappez toujours, rendez-vous importun, Dieu veut qu'on lui fasse violence. 2° Il faut *demander cette grâce avec ardeur*. Jusqu'ici, disait le Sauveur à ses disciples, vous n'avez rien demandé; demandez et vous recevrez (Matth., vii, 7). 3° Il faut *l'attendre avec patience et confiance*. D'abord *patience*, parce que Dieu est le maître du temps, du mode et de la mesure de la grâce; parce qu'il veut éprouver notre foi et notre constance; parce que, pour nous faire mieux apprécier la gratuité et la valeur de la grâce, il convient de nous laisser soupirer après ce bienfait. *Confiance*, ce mot est le complément de celui de patience; il renferme toutefois quelque chose de plus doux et plus parfait : car si la patience fait qu'on ne se dé-

courage pas, la confiance fait qu'on espère toujours; or, espérer, c'est plus que ne pas se décourager. 4° *La recevoir avec gratitude.* La grâce étant un don très-excellent, ainsi que nous l'avons remarqué, et ne nous étant pas due, la conséquence rigoureuse de ce principe, c'est qu'il faut la recevoir avec d'autant plus de reconnaissance que nous n'y avons aucun droit et qu'elle surpasse toute appréciation. 5° *La conserver avec humilité.* Il semble, d'après ce que nous venons de dire touchant la gratuité de la grâce, que cette recommandation soit superflue; elle est cependant de la plus grande opportunité. Plusieurs âmes, en effet, favorisées des dons célestes, se sont perdues par orgueil. Vous parlez de trésors précieux : cachez-les, ou, si vous les étalez imprudemment, vous courrez risque d'en être dépouillé, et non-seulement cachez-les aux yeux des autres, mais à vos propres yeux; laissez ignorer à votre main gauche ce que vous avez reçu de votre main droite; donc l'humilité. 6° *S'associer à l'action de la grâce avec soin. S'associer :* que ce mot est bien choisi! Que font, dites-moi, deux personnes qui entreprennent un commerce? Elles mettent en commun leur fortune et leur industrie pour arriver à un but unique, s'enrichir. Ainsi en est-il de nous et de la grâce; vous ne pouvez rien sans elle, elle ne peut rien sans vous; elle avec vous

et vous avec elle, c'est la toute-puissance; voilà le fruit de votre association : des trésors et encore des trésors de vertus et de mérites. 7° Enfin, *remettre à Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne, le temps et la manière de vous visiter.* L'homme qui se choisit un associé, pour travailler de concert à l'augmentation de leur fortune réciproque, est obligé de laisser bien des choses au hasard, aux circonstances, aux caprices de son coïntéressé. Pour vous, ce n'est ni en aveugle ni à l'aventure que vous marchez, ce n'est pas à un homme que vous vous fiez; vous avez tout remis entre les mains de Dieu; laissez-le donc dispensateur suprême et sans contrôle de tout ce qui vous regarde. Est-il rien de plus raisonnable, de plus juste, de plus méritoire, de plus grand, de plus avantageux?

II

Vous devez surtout vous humilier, lorsque vous ne sentez en vous que peu ou point de ferveur, mais sans vous laisser trop abattre ni vous affliger avec excès.

On ne comprend pas vraiment l'exigence ou plutôt l'injustice de certaines personnes pieuses, qui ne peuvent soutenir l'épreuve de l'aridité et de la sécheresse. De quel droit exigez-vous donc, leur dirons-nous, les saintes privautés de l'Époux

céleste, vous qui avez été si inconstantes et si infidèles? Le Bien-Aimé ne vous autorise pas à reposer sur son cœur; demeurez à ses pieds et contentez-vous de les arroser de vos pleurs, ou du moins de les baiser avec respect, si vous n'avez pas le don des larmes.

III

Souvent Dieu donne dans un court moment tout ce qu'il a refusé pendant longtemps.

Il donne quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

Voilà qui ôte toute excuse au découragement. Puisque Dieu finit toujours par donner la consolation, pourquoi ne pas attendre le moment qu'il a marqué? Lui faut-il beaucoup d'efforts pour ramener le calme où régnaient le trouble et la tristesse? Une parole, une seule : Femme, pourquoi pleures-tu, que cherches-tu? — Je pleure, parce qu'ils m'ont enlevé mon Seigneur; je cherche, parce que je ne sais où ils l'ont placé. Voilà bien l'effet de la tempête dans un cœur en proie à la douleur. Voyons comment vont se dissiper tous ces nuages? Marie!... Jésus n'a prononcé que ce mot, et Madeleine est tombée à ses pieds remplie de joie et de bonheur.

IV

Si la grâce était toujours accordée sans délai et arrivait à souhait, elle ne serait pas à la faiblesse humaine un don toujours facile à porter.

Pourquoi donc la grâce serait-elle un don difficile à porter, si elle était toujours accordée sans délai? D'abord l'homme, ainsi qu'il a été déjà dit, pourrait être tenté d'attribuer à sa propre industrie ce qu'il n'a pu accomplir sans un secours puissant de Dieu. Il est donc bon et utile, pour cette première raison, qu'il soit quelquefois abandonné à ses seules forces, afin qu'il sente mieux son impuissance et sa faiblesse. Secondement, *la grâce arrivant toujours à souhait*, plus de prière, plus de patience, plus d'abandon à Dieu, et partant plus de mérite ou diminution de mérite. Nous ajouterons enfin, plus de travail et plus d'efforts. A quoi, en effet, servirait-il de se mettre en peine d'obtenir la grâce, puisqu'elle nous serait donnée infailliblement sans notre participation et notre concours? Mais ici, qui ne voit à combien de périls nous exposerait une telle conduite de la Providence?

V

Ainsi, c'est dans le sentiment d'une douce confiance et d'une humble patience qu'il faut attendre la grâce de la ferveur; n'imputez cependant qu'à vous-même et à vos péchés son absence ou son retrait mystérieux.

Confiance et *patience*, voilà le résumé de tout ce qui vient d'être exposé. Mais confiance *douce*, car c'est en Dieu qu'on espère; mais patience *humble*, car c'est dans la connaissance de son néant et de sa misère qu'on se résigne et qu'on attend. D'après ces principes, la grâce est-elle absente ou nous est-elle retirée, rien autre chose à faire qu'à s'incliner sous la main de Dieu en se reconnaissant indigne de ses faveurs.

VI

Un rien quelquefois fait obstacle à la grâce ou à son sentiment, si cependant on peut appeler un rien, et non pas une grande chose, ce qui s'oppose à un si grand bien.

Mais que ce rien ou cette grande chose soient écartés ou surmontés complétement, vous aurez ce que vous avez demandé.

Un rien. Le Dieu que nous servons s'est appelé lui-même un Dieu jaloux. On ne s'étonne pas généralement des mauvais procédés d'un ennemi, mais la moindre négligence nous choque de la part de nos amis. Nous lisons dans la Vie du grand saint Martin de Tours que, dans son extrême vieillesse, ayant cru devoir faire quelques concessions par charité et par amour de la paix à certains évêques dont la foi était suspecte, le don des miracles qu'il avait reçu de Dieu parut se ralentir et s'affaiblir d'une manière assez notable pour que le saint s'en aperçût, mais non sans douleur et sans gémissement. Ce que vous appelez rien, Dieu le juge important. Quoi de plus léger qu'un nuage ? et cependant un nuage suffit pour nous intercepter les rayons du soleil et nous enlever sa chaleur. Non, non, n'appelez pas *un rien* ce qui *s'oppose à un si grand bien,* je veux dire la visite de votre Dieu et son saint commerce avec vous.

VII

Car aussitôt que vous vous serez donné à Dieu de tout votre cœur et que, cessant de courir d'un objet à l'autre selon votre caprice, vous vous serez placé entièrement entre ses mains, vous vous trouverez établi dans son union et dans sa paix, parce que rien alors

ne vous satisfera et ne vous plaira autant que le bon plaisir de la volonté divine

Ce qui arrête notre essor vers Dieu, ce ne sont pas toujours de fortes et puissantes inclinations vers les objets terrestres et sensibles. Souvent une affection moindre retient captif notre cœur. Mais qu'importe que l'oiseau soit retenu par une chaîne de fer ou un fil de soie, s'il est retenu? Brisons donc tout obstacle, quelque faible qu'il nous paraisse, et dès que *nous nous serons donnés à Dieu de tout notre cœur, nous nous trouverons établis dans son union et dans sa paix.*

VIII

Quiconque élèvera donc, dans la simplicité de son cœur, son intention vers Dieu, et bannira de son âme tout sentiment désordonné d'amour ou d'aversion pour les créatures, deviendra très-apte à l'infusion de la grâce et digne du don de la dévotion.

Car Dieu répand sa bénédiction où il trouve des vases vides.

Le mot *simplicité* est mis ici en opposition avec celui de duplicité, qui ne se lit pas, il est vrai, dans le texte, mais qui s'y trouve indiqué par voie de conséquence. *Le simple de cœur* a une intention élevée vers Dieu, le double de cœur a

son intention portée vers les créatures : le simple de cœur a banni loin de lui tout sentiment désordonné d'amour ou de haine pour ses frères, le double de cœur est accessible à ces diverses passions, il en est sans cesse agité et troublé. Or comment, dans ces dispositions, serait-il apte à l'infusion de la grâce et digne du don de dévotion, puisque Dieu ne répand ses bénédictions que là où se trouvent des vases vides?

IX

Et plus l'homme renonce parfaitement aux choses d'ici-bas et meurt à soi-même par le mépris qu'il se porte, plus aussi la grâce lui arrive promptement, plus elle lui est donnée abondamment, et plus elle élève son cœur désormais affranchi.

Il est facile de suivre ici la marche et le progrès de l'âme courageuse. Le premier degré du sacrifice, c'est le renoncement parfait aux choses d'ici-bas, désignées dans le texte par le mot *infimes*, qui signifie choses basses et viles; le second degré du sacrifice, c'est le mépris de sa propre personne, qui va plus loin que la simple mort à soi-même, car la mort laisse au moins subsister le souvenir de ce qui a été. Voyons maintenant comment la grâce entre dans l'âme par toutes ces ouvertures que l'énergie du cou-

rage et de la volonté lui a faites : la grâce arrive promptement, c'est la première récompense ; la grâce arrive abondamment, c'est la seconde ; la grâce arrive avec une puissance à laquelle rien ne résiste ; elle élève à une sublime hauteur le cœur pleinement rendu à la liberté.

X

Alors il verra et il sera inondé de biens et ravi d'admiration, et son cœur se dilatera (ISAÏE, XX, 5), *parce que la main du Seigneur sera avec lui, et que lui-même se sera remis tout entier dans la main du Seigneur, et pour toujours. Ainsi sera béni l'homme* (Ps., CXXVII, 4) *qui cherche Dieu de tout son cœur, et qui n'a pas reçu son âme en vain* (Ps., XXII, 4).

Quelle magnificence de pensée ! quelle richesse d'images ! Comme on sent bien en parcourant ces lignes que c'est l'Esprit-Saint qui parle par la bouche du prophète ! Non, l'homme ne saurait atteindre par lui-même à cette hauteur d'idées, à cette perfection de langage ; évidemment, le souffle de Dieu a passé par là ; l'homme n'est ici que l'écho de la voix du ciel.

XI

Cet homme, en recevant la sainte Eucharistie,

mérite la grâce d'une plus grande union avec Dieu, car il ne considère ni sa dévotion ni sa propre consolation, mais, au-dessus de toute dévotion et consolation, l'honneur et la gloire de Dieu.

Tel est le complément, le point pratique de la doctrine énoncée dans ce chapitre. Comme c'est ordinairement dans la réception de la sainte Eucharistie que la grâce de la dévotion se fait le mieux sentir, c'est aussi dans l'usage de ce divin sacrement qu'il faut apporter plus d'oubli de soi-même et plus d'abandon à Dieu. De là le conseil de ne se proposer en communiant ni sa *dévotion*, ni sa propre *consolation*, *mais l'honneur et la gloire de Dieu seul.* Avez-vous atteint ce haut degré de perfection, vous avez mérité la plus magnifique des récompenses : *une union plus parfaite avec Dieu.*

CHAPITRE XVI

Que nous devons exposer nos besoins à Jésus-Christ et lui demander sa grâce.

SOMMAIRE :

Ce chapitre tout entier est une prière très-pratique que chacun peut s'approprier parfaitement, car il n'est pas un seul sentiment ici exprimé qui ne convienne à

l'âme chrétienne désireuse de trouver dans la sainte communion un remède efficace à ses besoins ; il sera donc utile de redire souvent cette pieuse formule, et de faire passer en soi les pensées et les affections qu'elle renferme. Elle convient surtout à l'action de grâces après la communion.

VOIX DU DISCIPLE.

I. O très-doux et très-aimable Seigneur, que je désire recevoir maintenant de mon mieux, vous savez quelle est ma faiblesse et l'extrême nécessité où je me suis réduit ; vous savez en combien de maux et de vices je me suis plongé, et combien de fois je me trouve appesanti, tenté, troublé et souillé de péchés.

II. Pour trouver un remède, je viens à vous ; pour éprouver un peu de consolation et de soulagement, je vous prie.

III. C'est à Celui qui sait tout que je parle, à Celui qui voit à découvert tout le fond de mon cœur, et qui seul peut me consoler et me secourir parfaitement.

IV. Vous savez de quels biens j'ai surtout besoin, et combien je suis pauvre en vertus.

V. Me voici devant vous pauvre et nu, demandant votre grâce et implorant votre miséricorde.

Nourrissez votre mendiant affamé, réchauffez ma froideur du feu de votre amour, éclairez ma cécité par la splendeur de votre présence.

VI. Changez pour moi tous les biens de la terre en amertume, toutes les peines, toutes les contrariétés en patience, toutes les créatures d'ici-bas en mépris et en oubli.

VII. Élevez mon cœur à vous dans le ciel, et ne me laissez pas errer sur la terre.

Soyez, dès ce moment, pour moi et à jamais ma seule douceur, car seul vous êtes ma nourriture et mon breuvage, mon amour et ma joie, mes délices et tout mon bien.

VIII. Et puisse votre présence m'enflammer, m'embraser et me transformer entièrement en vous, en sorte que je devienne un même esprit avec vous, par la grâce d'une intime union et par l'effusion d'un ardent amour !

IX. Ne souffrez pas que je sorte d'auprès de vous avec ma faim et ma soif ; mais usez envers moi de votre miséricorde, comme si souvent vous en avez déployé les merveilles en faveur de vos saints.

X. Qu'y aurait-il d'étonnant que par vous je devinsse tout de feu, au point d'en ressentir en moi les ardeurs, puisque vous êtes un feu toujours ardent et qui ne s'éteint jamais, un amour qui purifie les cœurs et éclaire l'esprit?

I

O très-doux et très-aimant Seigneur, que je désire recevoir maintenant de mon mieux, vous savez quelle est ma faiblesse et l'extrême nécessité où je suis réduit; vous savez en combien de maux et de vices je suis plongé, et combien de fois je me trouve appesanti, tenté, troublé et souillé de péchés...

Ce n'est pas la première fois que nous voyons les titres de *très-doux* et de *très-aimant* donnés au Sauveur Jésus. Mais ces mots ont ici une raison de choix et d'application qu'il est facile de saisir. L'âme va parler à Dieu de sa faiblesse, elle va raconter ses inclinations vicieuses, ses tentations, ses troubles et jusqu'à ses souillures; or il faut un amour infini pour supporter une pareille indignité. Dans le commerce de la vie, quand le pauvre veut intéresser le riche en sa faveur, il se garde bien de se montrer à lui tel qu'il est. Il est des choses qu'il cache et d'autres qu'il découvre ; il voile ce qui peut provoquer le dégoût ou soulever l'indignation, il étale ce qui est de nature à lui concilier la compassion et la générosité. Le fidèle serviteur de Jésus-Christ ne

connaît ni ce fard, ni ce déguisement, il ne craint pas de se faire voir dans toute la vérité de son état, quelque triste qu'il soit, certain qu'il trouvera un protecteur très-doux et un Sauveur très-aimant.

II

Pour trouver un remède, je reviens à vous; pour éprouver un peu de consolation et de soulagement, je vous prie.

En lisant le verset qui précède, n'avons-nous pas trouvé étrange que, faisant l'énumération de tout ce qui la rend indigne d'approcher de son Dieu, l'âme cependant se laisse aller au désir de le recevoir? La réponse à cette difficulté se trouve dans les lignes qu'on vient de lire. Non, il n'y a rien d'étonnant qu'une âme faible, accablée de maux, sujette aux inclinations vicieuses, appesantie, tentée, troublée et souillée de péchés, soupire après son union avec Dieu; car ce Dieu qu'elle appelle, c'est le *remède* à ses passions, ce Dieu vers lequel elle tend, c'est la *consolation* à ses maux. Ce n'est donc point parce qu'elle mérite la faveur de le recevoir qu'elle le sollicite, c'est parce qu'elle a le plus pressant besoin de son secours qu'elle l'implore.

III

C'est à Celui qui sait tout que je parle, à Celui qui voit à découvert tout le fond de mon cœur et qui seul peut me consoler et me secourir parfaitement.

Quel touchant abandon dans cet aveu : *C'est à celui qui sait tout que je parle!* Quelle foi dans cette attente : *C'est vers celui qui seul peut me consoler que je me tourne!* Nous avons des amis, nous le croyons du moins : à quel ami avons-nous jamais tenu ce langage? Peut-être en est-il un de prédilection auquel nous avons découvert notre cœur; mais en est-il un seul auquel nous ayons découvert *tout le fond* de notre cœur? Oh! il y a toujours quelque réserve même pour l'ami le plus dévoué et le plus sympathique. Il est des secrets qu'on ne s'avoue pas à soi-même, à plus forte raison à un autre. Eh bien! ce sont ces secrets qu'on ose exposer devant Dieu, parce que seul il peut *consoler*, seul il peut *secourir*, et j'ajouterai, seul il peut tout entendre et supporter sans retirer son affection et son estime.

IV

Vous savez de quels biens j'ai surtout besoin et combien je suis pauvre en vertus.

Vous savez, mais l'âme aussi le sait : pourquoi donc n'expose-t-elle pas ses besoins en détail, comme elle a exposé ses misères? C'est qu'il y a une grande délicatesse de sentiments à laisser Dieu seul juge de ce qui nous manque. C'est qu'il y a une grande habileté de conduite à ne formuler aucune demande et à s'en rapporter à la générosité de celui de qui on espère tout.

V

Me voici devant vous pauvre et nu, demandant votre grâce et implorant votre miséricorde.

Nourrissez votre mendiant affamé, réchauffez ma froideur du feu de votre amour, éclairez ma cécité par la splendeur de votre présence.

Nous demandions tout à l'heure pourquoi l'âme ne s'explique-t-elle pas? Oh! qu'elle a été bien inspirée de se garder de tout flux de paroles. Quel discours plus éloquent que cette attitude : *Me voici devant vous pauvre et nu;* j'ai faim, faim de la justice, *nourrissez votre mendiant;* j'ai froid, faites fondre la glace de mon cœur par le *feu de votre amour;* je suis un pauvre aveugle, *éclairez ma cécité par la splendeur de votre présence.*

VI

Changez pour moi tous les biens de la terre en amertume, toutes les peines, toutes les contrariétés en patience, toutes les créatures d'ici-bas en mépris et en oubli.

Je ne sais s'il sera bien facile de rendre ici toutes les pensées et les impressions que fait naître la méditation de ce verset; il est, ce semble, la plus haute expression de l'amour : jamais, non, jamais le sentiment purement humain ne s'est élevé à cette hauteur. Qu'un homme, en effet, dise à Dieu : Seigneur, vous m'avez rendu riche et puissant; eh bien ! pour vous plaire, je renonce aux richesses et aux grandeurs, je me fais pauvre aujourd'hui pour vous. Qu'un homme dise à Dieu : Seigneur, vous m'avez comblé de tout ce qui peut conduire aux jouissances et aux délices; eh bien ! pour vous plaire, je renonce à tout ce qui fait le charme de la vie, je me fais pénitent et mortifié pour vous; c'est beau sans doute, c'est héroïque, mais enfin ce n'est pas sans exemple. Mais qu'un homme ajoute : Seigneur, changez pour moi tous les biens de la terre en amertume, pour que rien ne puisse désormais me détacher de vous; qu'un homme ajoute : Seigneur, faites que toutes les

créatures d'ici-bas me soient en mépris et en oubli, pour que rien ne puisse seulement me distraire de vous : voilà qui surpasse tout ce que l'on peut penser ou imaginer de plus parfait.

Mais j'entends une voix me répondre que ce vœu est exagéré. Ne suffirait-il pas, en effet, de demander à Dieu l'indifférence pour les biens de la terre, sans aller jusqu'au sentiment de l'*amertume* pour les biens de la terre? Ne suffirait-il pas de solliciter le détachement, sans aller jusqu'au *mépris* et à l'*oubli* des créatures? Non, cela ne suffirait pas, et pour deux raisons. La première, c'est qu'après avoir fait à Dieu l'abandon des bien qu'on a reçus de lui, le désir de les recouvrer peut renaître, ou le regret de les avoir perdus se faire sentir de nouveau. Or, pour prévenir ce désir et refouler ce regret, l'*amertume* est nécessaire. La seconde raison, c'est qu'après avoir vidé son cœur de l'amour charnel des créatures cet amour peut se réveiller et cette flamme se rallumer; or, pour comprimer cet amour et pour étouffer cette flamme, l'*oubli* et, dans un certain sens, le *mépris* des créatures est nécessaire. Toutefois, parce qu'une telle vie de privation et de sacrifice pourrait à la longue passer la mesure des forces humaines, nous ajoutons : Changez pour moi toutes les contrariétés et les peines en patience : en *patience*, ce mot vaut tout

un livre, mais combien peu de personnes savent y lire!

VII

Élevez mon cœur à vous dans le ciel et ne le laissez pas errer sur la terre. Soyez, dès ce moment, pour moi et à toujours, ma seule douceur, car seul vous êtes ma nourriture et mon breuvage, mon amour et ma joie, mes délices et tout mon bien.

Renoncer aux créatures sans tendre au Créateur, ce serait plus que la mort, ce serait un véritable enfer. Qu'est-ce en effet que l'enfer? C'est surtout un lieu où l'on n'aime pas; or, conçoit-on l'état d'un cœur qui, vide ici-bas de tout amour terrestre, serait de plus étranger à l'amour céleste? Mais ce serait le vide le plus affreux que la pensée pourrait jamais imaginer, et c'est pourquoi nous avons hâte d'ajouter avec l'auteur de l'*Imitation : Élevez mon cœur à vous dans le ciel; soyez, dès ce moment, pour moi et à toujours, ma seule douceur.*

VIII

Et puisse votre présence m'enflammer, m'embraser et me transformer entièrement en vous, en sorte que

je devienne un même esprit avec vous par la grâce d'une intime union et par l'effusion d'un ardent amour!

Les propriétés du feu matériel sont ici appliquées au feu spirituel, dont l'Eucharistie est le divin foyer. Qu'on jette, en effet, une barre de fer au sein d'un brasier ardent, ce métal ne tardera pas à devenir une même chose avec la substance ignée qui le dévore. Telle est la comparaison que l'âme emploie pour exprimer l'intime union qu'elle désire contracter avec Dieu. Sa prière, c'est que Dieu s'empare de tout son être, qu'il la pénètre, qu'il la transforme, afin que, confondue avec lui, elle renaisse à une vie nouvelle et divine.

IX

Ne souffrez pas que je sorte d'auprès de vous avec ma faim et ma soif; mais usez envers moi de votre miséricorde, comme si souvent vous en avez déployé les merveilles en faveur de vos saints.

Le langage humain étant très-pauvre pour rendre convenablement les pensées et les sentiments que nous suggère l'esprit de Dieu, nous multiplions les images et les figures pour exprimer le moins mal que nous pouvons ce que conçoit notre esprit ou ce que désire notre cœur. Précédemment, nous disions à Dieu : *Nourrissez*

votre mendiant affamé. Nous revenons à cette prière et nous ajoutons avec instance : *Ne souffrez pas que je sorte d'auprès de vous avec ma faim et ma soif.* Non que nous ayons droit à être rassasiés ou désaltérés, mais *Dieu usera de sa miséricorde et il déploiera en notre faveur les merveilles* qu'il a opérées pour ses saints.

X

Qu'y aurait-il d'étonnant que par vous je devinsse tout de feu, au point d'en ressentir en moi les ardeurs, puisque vous êtes un feu toujours ardent et qui ne s'éteint jamais, un amour qui purifie le cœur et éclaire l'esprit?

Au résumé, quand nous avons formé le souhait d'être enflammé et embrasé du feu de l'amour divin, nous n'avons rien demandé qui ne fût très-simple et très-naturel. Jésus-Christ n'est-il pas, en effet, dans l'Eucharistie, un feu toujours ardent et qui ne s'éteint jamais? Comment donc pourrions-nous nous approcher de ce feu sans devenir feu nous-mêmes? Que le sacrement ne soit donc pas privé de son effet, mais qu'il agisse comme la flamme lorsque rien ne la comprime, et nous serons tout à la fois parfaits et éclairés.

CHAPITRE XVII

Du désir ardent de recevoir Jésus-Christ.

SOMMAIRE :

Désolé de se trouver si pauvre et si dénué, le chrétien qui s'apprête à recevoir un hôte divin dans la maison de son cœur se met en quête pour recueillir de tous côtés de quoi en couvrir la nudité et l'indigence. Porté jusque dans les cieux sur l'aile d'un ardent désir, il commence par souhaiter, pour en faire hommage à son Dieu, tous les trésors de grâce et de vertus qui furent répandus dans l'âme de la bienheureuse et immaculée Mère de Jésus. Mais, parce que ce riche butin, tout immense qu'il est, ne lui suffit pas encore, c'est au saint précurseur de l'Homme-Dieu qu'il va demander le tressaillement de joie et de bonheur qu'il ressentit dans la sein de sa mère à l'approche de son divin Rédempteur. Puis, craignant toujours de manquer au milieu même de toutes ces richesses, il se hasarde, comme firent autrefois les Hébreux auprès des Égyptiens, à emprunter aux saints et aux élus de Dieu tous les vases précieux de dévotion et d'amour qu'ils possèdent, afin de s'en servir dans le sacrifice de louange et de bénédiction qu'il se propose d'offrir au Seigneur Dieu.

VOIX DU DISCIPLE.

I. C'est avec une grande dévotion et un ardent amour, avec toute l'effusion d'un cœur embrasé que je désire, Seigneur, vous recevoir, à l'exemple d'un si grand nombre de saints et de personnes pieuses qui vous ont désiré dans la communion, de ceux surtout qui vous ont plu davantage par la sainteté de leur vie et l'ardeur brûlante de leur dévotion.

II. O mon Dieu, éternel amour, tout mon bien, ma

félicité toujours durable, je veux vous recevoir avec le désir le plus véhément et le respect le plus profond qu'ait jamais eu ou pu sentir aucun de vos saints.

III. Et bien que je sois indigne d'éprouver tous ces sentiments de dévotion, cependant je vous offre l'affection entière de mon cœur, comme si tous ces désirs enflammés qui vous sont agréables n'étaient ressentis que de moi seul.

Et aussi tout ce qu'une âme pieuse peut concevoir ou désirer, je vous le présente et vous l'offre, avec un respect infini et le sentiment le plus affectueux de mon cœur.

IV. Je ne veux rien me réserver; mais je m'immole à vous de mon plein gré et avec bonheur, avec tout ce qui m'appartient.

V. Seigneur, mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, mon désir est de vous recevoir aujourd'hui avec la même affection, le même respect, les mêmes louanges et les mêmes hommages, avec la même reconnaissance, la même dignité et le même amour, avec la même foi, la même espérance et la même pureté, que vous désira et que vous reçut votre très-sainte Mère, la glorieuse Vierge Marie, lorsqu'elle répondit avec humilité et dévotion à l'ange qui lui annonçait le mystère de l'Incarnation : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (Luc, I, 38).

VI. Et comme votre bienheureux précurseur Jean-Baptiste, le plus grand des saints, tressaillit de joie en votre présence, par un mouvement du Saint-Esprit, lorsqu'il était encore enfermé dans le sein de sa mère, et comme depuis, voyant Jésus marcher parmi les hommes, il dit en s'humiliant profondément et avec le sentiment d'un tendre amour : L'ami de l'Époux, qui se tient près de lui et l'écoute, est ravi de joie à la voix de l'Époux (Jean, III, 29); ainsi je veux que d'ardents et saints désirs m'embrasent; je veux m'offrir à vous de toute l'étendue de mon cœur.

VII. C'est pourquoi tous les transports de joie qu'ont éprouvés les cœurs qui vous ont été dévoués, leurs élans d'amour, leurs ravissements et leurs illuminations surnaturelles, aussi bien que leurs visions célestes, je vous les offre et vous les présente encore, avec toutes les vertus, toutes les louanges que vous rendent et vous rendront à jamais les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre. Je vous les offre pour moi, pour ceux qui se sont recommandés à mes prières, afin que vous soyez dignement béni de tous et glorifié à jamais.

VIII. Recevez mes vœux,

Seigneur, mon Dieu, et les désirs de louanges infinies et de bénédictions immenses qui vous sont dues, abîme de souveraine et ineffable grandeur.

Voilà la dette que j'acquitte et que je désire acquitter chaque jour et à chaque moment; et j'invite et conjure instamment et de tout mon cœur tous les esprits célestes et tous les fidèles serviteurs de se joindre à moi pour payer ce tribut de louanges et d'actions de grâces.

IX. Qu'elle s'élève, cette louange, du sein de tout peuple, de toute tribu, de toute langue! Que votre saint et très-doux nom soit exalté par tous, dans les transports de la joie et de l'amour!

X. Et que tous ceux qui célèbrent cet auguste mystère avec respect et avec piété, et qui le reçoivent avec une foi vive, puissent trouver grâce et miséricorde devant vous, et qu'ils prient instamment pour moi, pauvre pécheur!

Et lorsque, favorisés de la grâce si désirée de la dévotion et comblés des fruits de leur union avec vous, ils se retirent de la table sainte, rassasiés et merveilleusement consolés, qu'ils daignent se souvenir de mon indigence.

I

C'est avec une grande dévotion et un ardent amour, avec toute l'effusion d'un cœur embrasé, que je désire, Seigneur, vous recevoir, à l'exemple d'un si grand nombre de saints et de personnes pieuses qui vous ont désiré dans la communion, de ceux surtout qui vous ont plu davantage par la sainteté de leur vie et l'ardeur brûlante de leur dévotion.

Nous ne ferons pas comme cet homme dont il est parlé au livre des Rois, qui, devant donner l'hospitalité à l'un de ses amis, alla dérober à son voisin la brebis qu'il possédait pour en préparer

à son hôte un repas qui ne lui coûtât rien. Nous commencerons, avant de nous emparer des mérites des saints, par présenter à Dieu nos biens propres et personnels, quelque minimes qu'ils soient; ces biens sont notre *dévotion...* notre *ardent amour... l'effusion* de notre cœur secrètement embrasé de la divine flamme.

Il serait dérisoire vraiment de n'avoir à offrir à notre Dieu que des dons étrangers; ce n'est qu'après l'oblation de ce qui est à nous, que nous pouvons songer à notre insuffisance et lui sacrifier en désir ce que nous voudrions posséder des mérites des saints.

II

O mon Dieu, éternel amour, tout mon bien, ma félicité toujours durable, je veux vous recevoir avec le désir le plus véhément et le respect le plus profond qu'ait jamais vu ou pu sentir aucun de nos saints.

Après l'admirable définition que Dieu a donnée de lui-même à Moïse quand il s'est appelé : Je suis celui qui suis (Exode, iii, 14), il n'en est pas de plus sublime que celle que nous révéla saint Jean quand il écrivit ce mot : Dieu est amour (Jean, iv, 8). Mais Dieu n'est pas seulement amour, il est encore, il est seul amour *éternel;* éternel d'abord, en ce sens qu'il nous a aimés

avant tous les siècles, alors que nous étions confondus dans sa pensée avec tous les êtres possibles auxquels il nous a préférés, et puis éternel, sous cet autre rapport que nous sommes destinés, pendant la durée des siècles qui doivent se succéder sans fin, à le contempler toujours et à l'aimer toujours. C'est cette consolante perspective qui arrache ce cri d'admiration et de ravissement : *O mon Dieu, éternel amour ;* l'âme ajoute : *Tout mon bien et ma félicité toujours durable...* Il n'est point de créature qui gagne à être examinée de trop près. On a bientôt vu le déficit de ces prétendues perfections, qui pour un instant ont pu nous éblouir et nous captiver. Que faut-il souvent pour nous dégoûter d'un objet désiré avec passion et poursuivi avec ardeur? L'obtenir? Non, rien de créé ne tient devant l'expérience de la jouissance et de la possession ; mais quand l'âme a enfin gagné Dieu, après bien des années d'attente et de travaux; quand, s'emparant de ce trésor, elle peut dire : Il est *tout mon bien*, c'est avec une égale vérité qu'elle ajoute : *et ma félicité toujours durable; durable*, arrêtez-vous à ce mot, qui renferme tant de pensées et de sentiments.

III

Et bien que je sois indigne d'éprouver tous ces

sentiments de dévotion, cependant je vous offre l'affection entière de mon cœur, comme si tous ces désirs enflammés qui vous sont agréables n'étaient ressentis que de moi seul.

Et aussi tout ce qu'une âme peut concevoir ou désirer, je vous le présente et vous l'offre avec un respect infini et le sentiment le plus affectueux de mon cœur.

Il y a dans ces deux versets un sentiment de sainte jalousie et de pieux égoïsme bien propre à toucher le cœur de Dieu. Heureuse de le voir aimé et glorifié de tous les saints, l'âme forme cependant ce souhait impossible : elle désire éprouver à elle seule tous les sentiments de dévotion dont ils sont pénétrés, ressentir seule tous les désirs enflammés dont les saints sont dévorés. Et qu'on ne l'accuse pas de présomption ou d'orgueil dans ce vœu, car elle se déclare *indigne* de ressentir ces ardeurs : si donc elle les envie et les revendique pour elle-même, c'est qu'elle voudrait n'être surpassée par personne en dévouement et en amour.

IV

Je ne veux rien me réserver; mais je m'immole à vous de mon plein gré et avec bonheur, avec tout ce qui m'appartient.

On peut faire sur l'auteur du livre de l'*Imitation* le jugement qu'un judicieux écrivain émettait sur Bossuet : « Il répète continuellement et jamais il ne se répète, toujours il dit la même chose et jamais il ne dit trop ; il consacre les lieux communs du langage, et quand il proclame pour la centième fois que Dieu est grand, qu'il mérite, et au delà, l'oblation de tout nous-même, sa puissante voix semble toujours nous l'apprendre pour la première fois. »

V

Seigneur, mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, mon désir est de vous recevoir aujourd'hui avec la même affection, le même respect, le même désir de vous louer et de vous honorer, avec la même reconnaissance, la même dignité et le même amour, avec la même foi, la même espérance et la même pureté que vous désirait et vous reçut votre très-sainte Mère la glorieuse Vierge Marie, lorsqu'elle répondit avec humilité et dévotion à l'ange qui lui annonçait le mystère de l'Incarnation : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (Luc, I, 38).

Quelques pieuses personnes auraient désiré peut-être qu'un chapitre, au moins, eût été consacré dans ce livre en l'honneur de l'auguste

Mère du Sauveur. Ce n'était pas le plan de l'auteur, qui ne devait parler de Marie que par accident, à l'exemple des saints Évangélistes, inspirés en cela comme dans tout le reste par l'Esprit-Saint. Que les personnes auxquelles nous faisons allusion se consolent cependant. Voilà un éloge bien court, il est vrai, mais bien complet de la Vierge par excellence ; les dispositions si parfaites du cœur de Marie au moment de l'incarnation du Fils de Dieu devenu son fils sont ici exposées, et données en exemple à ceux qui, par la communion, entrent en participation de ce divin mystère. Qu'on relise avec bonheur ce qui s'y trouve de glorieux pour la créature parfaite qui fut le chef-d'œuvre de la puissance et de la miséricorde divine.

VI

Et comme votre bienheureux précurseur Jean-Baptiste, le plus grand des saints, tressaillit de joie en votre présence, par un mouvement du Saint-Esprit, lorsqu'il était encore enfermé dans le sein de sa mère, et comme depuis, voyant Jésus marcher parmi les hommes, il dit en s'humiliant profondément avec le sentiment d'un tendre amour : L'ami de l'Époux qui se tient près de lui et l'écoute, est ravi de joie à la vue de l'Époux (JEAN, III, 29)*; ainsi je veux que*

de saints et d'ardents désirs m'embrasent, je veux m'offrir à vous de toute l'étendue de mon cœur.

Après l'exemple de Marie, n'est-il pas surprenant de nous proposer celui de saint Jean ? Pourquoi descendre du plus élevé au moins élevé, et du parfait modèle de perfection arriver à ce qui est grand encore, mais à ce qui est moindre? Nous répondrons que la pensée de l'auteur n'était pas d'établir ici de comparaison ni de point de rapprochement. S'il parle en cet endroit de Jean-Baptiste, c'est qu'il veut mettre en relief deux dispositions personnelles à ce saint précurseur : la ferveur : *il tressaille de joie en votre présence, par un mouvement du Saint-Esprit.* L'humilité : *il dit en s'humiliant profondément et avec le sentiment* d'un tendre amour ces paroles qui élèvent Jésus tandis qu'elles le rabaissent : *L'ami de l'Époux, qui se tient près de lui et l'écoute, est ravi de joie à la vue de l'Époux.*

VII

C'est pourquoi tous les transports de joie qu'ont éprouvés les cœurs qui vous ont été dévoués, leurs élans d'amour, leurs ravissements et leurs illuminations surnaturelles, aussi bien que leurs visions célestes, je vous les offre et vous les présente encore, avec

toutes les vertus, toutes les louanges que vous rendent et vous rendront à jamais les créatures qui sont dans le ciel et sur la terre. Je vous les offre pour moi, pour ceux qui se sont recommandés à mes prières, afin que vous soyez dignement béni de tous et glorifié à jamais.

Nous engageons les personnes qui sont familières avec la vie des saints à se rappeler ici et à se proposer pour type ceux d'entre tous ces bienheureux qui ont eu une plus grande dévotion pour le saint Sacrement de nos autels. Qu'elles recueillent tous les traits édifiants qui sont rapportés dans leur histoire, et qu'à l'exemple des abeilles, pour emprunter ici une comparaison à l'aimable saint François de Sales, elles se composent un miel exquis et suave de dévotion et de sainte affection.

VIII

Recevez mes vœux, Seigneur mon Dieu, et mes désirs de louanges infinies et de bénédictions immenses qui sont dues à votre souveraine et ineffable grandeur.

Voilà la dette que j'acquitte et que je désire acquitter chaque jour et à chaque moment; et j'invite et conjure instamment et de tout mon cœur tous les esprits célestes et tous vos fidèles serviteurs de se

joindre à moi pour payer ce tribut de louanges et d'actions de grâces.

Recevez mes vœux, c'est-à-dire imputez-moi les sentiments parfaits que je n'ai pas, mais que je voudrais avoir. *Les désirs de louanges infinies*, c'est-à-dire agréez ce qu'à défaut de mes dispositions personnelles je vous présente de la part de vos saints. *Voilà la dette que j'acquitte*, un denier contre un trésor de grâces. Aussi, après avoir dit : *voilà la dette que j'acquitte*, trouvons-nous convenable de rectifier notre expression et de dire : *que je désire acquitter.* Les mots qui suivent sont à remarquer ; il est dit : acquitter *toujours* et à *chaque moment.* Une âme qui comprendrait l'infinie miséricorde de Dieu sur elle ne devrait pas laisser passer une minute sans témoigner à son bienfaiteur sa gratitude et son amour ; hélas ! et loin de nous acquitter *toujours*, nos jours de communion sont comme des jours ordinaires ; à peine nous rappelons-nous dans la journée la grande action du matin. O indifférence ! ô ingratitude !

IX

Qu'elle s'élève, cette louange, du sein de tout peuple, de toute tribu, de toute langue ! Que votre saint et

très-doux nom soit exalté par tous, dans les transports de la joie et de l'amour!

Un des meilleurs conseils que l'on puisse donner aux personnes qui communient et qui désirent entrer dans la pensée ici exprimée, c'est de réciter lentement et dévotement le psaume *Benedicite, omnia opera Domini, Domino...* que disent les prêtres en descendant du saint autel. C'est une admirable invitation faite à toutes les créatures de louer et de bénir les infinies bontés de Dieu.

X

Et que tous ceux qui célèbrent cet auguste mystère avec respect et avec piété et qui le reçoivent avec une foi vive puissent trouver grâce et miséricorde devant vous et qu'ils prient instamment pour moi, pauvre pécheur!

Et lorsque, favorisés de la grâce si désirée de la dévotion et comblés des fruits de leur union avec vous, ils se retirent de la table sainte, rassasiés et merveilleusement consolés, qu'ils daignent se souvenir de mon indigence.

Consolante pensée! Je ne puis exprimer à Jésus mon Sauveur tout ce que je ressens de gratitude pour le bienfait inappréciable de la sainte communion. mais des milliers de messes

se célèbrent tous les jours et à chaque instant du jour et même de la nuit, puisque, lorsque le soleil se couche sur notre horizon, il se lève sur d'autres; et puis des milliers de chrétiens, répandus sur la surface du globe, s'approchent de cette table sacrée où se distribue le pain divin. Que tous ces prêtres, que tous ces fidèles serviteurs du Christ me prêtent leurs cœurs et leurs voix, et qu'après m'avoir aidé à témoigner ma reconnaissance *ils daignent se souvenir de mon indigence.* Touchante prière, digne de couronner toutes les autres, et qui restera dans notre souvenir comme le bouquet spirituel de cette pieuse méditation.

CHAPITRE XVIII

Que l'homme ne doit pas scruter curieusement le mystère du Saint-Sacrement, mais être un humble imitateur de Jésus-Christ, en soumettant ses sens à la décision sacrée de la foi.

SOMMAIRE :

L'Eucharistie est appelée par Jésus-Christ lui-même un mystère de foi, aussi la foi est-elle la première disposition requise pour se présenter à la sainte Table. Tout l'édifice des vertus chrétiennes repose sur ce fondement, et s'il n'est pas bien affermi, aucune ne peut subsister. Ne soyons donc pas surpris que l'auteur de l'*Imitation* commence et finisse son remarquable Traité

sur la communion par un dernier chapitre sur l'indispensable nécessité de la foi. Les meilleures solutions à tous les doutes de l'esprit sont ici exposées avec une touchante simplicité et un art admirable. Il n'est pas une personne de bonne foi qui, en lisant ces lignes, ne se sente plus profondément pénétrée de la réalité de la présence de notre divin Sauveur dans le sacrement de notre amour.

VOIX DU BIEN-AIMÉ.

I. Gardez-vous de toute recherche curieuse et inutile sur ce mystère très-profond, si vous ne voulez pas être noyé dans un abîme de doutes.

II. Celui qui scrute la majesté de Dieu sera accablé de sa gloire (Ps., xxv, 27). Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.

III. Une humble et pieuse enquête de la vérité peut être permise, si, toujours prête à se laisser instruire, l'âme marche fidèlement dans la saine doctrine des Pères.

IV. Heureuse la simplicité qui laisse les sentiers difficiles des questions épineuses pour suivre la voie droite et sûre des commandements de Dieu !

V. Plusieurs ont perdu la dévotion en voulant approfondir des points trop élevés.

VI. La foi et une vie pure, voilà ce qu'on exige de vous, non une haute intelligence ni une profonde connaissance des mystères de Dieu.

VII. Si vous ne comprenez pas et ne saisissez pas les choses qui sont au-dessous de vous, comment comprendrez-vous celles qui sont au-dessus?

VIII. Soumettez-vous à Dieu, humiliez votre raison sous le joug de la foi, et vous recevrez la lumière de la science selon qu'il vous sera utile et nécessaire.

IX. Quelques-uns sont violemment tentés sur la foi et sur ce sacrement, mais ce n'est pas à eux qu'il faut l'imputer, mais bien plutôt à l'ennemi.

Ne vous inquiétez pas, ne disputez pas avec vos pensées ; aux doutes que le démon vous suggère, ne répondez pas, mais croyez à la parole de Dieu, croyez à celle des saints et des prophètes, et l'esprit malin fuira loin de vous.

X. Souvent il est très-utile au serviteur de Dieu de subir de telles épreuves.

Car ce ne sont pas les infidèles ni les pécheurs que le démon tente, puisqu'il les

possède déjà en assurance ; ce sont les âmes fidèles et pieuses qu'il attaque et tourmente de différentes manières.

XI. Continuez donc de marcher avec une foi simple et ferme, et approchez de ce sacrement avec un respect suppliant, et pour tout ce que vous ne pouvez comprendre confiez-vous avec sécurité à la toute-puissance de Dieu. Dieu ne vous trompe pas ; mais celui-là se trompe qui se fie trop à lui-même.

XII. Dieu marche avec les simples, il se découvre aux humbles, il donne l'intelligence aux petits (Ps., CXVIII, 130). Il ouvre aux âmes pures l'intelligence, et il dérobe la grâce aux curieux et aux superbes.

XIII. La raison humaine est faible et sujette à l'erreur, mais la vraie foi est infaillible.

XIV. Toute raison humaine, toute investigation naturelle, doit suivre la foi et non la précéder ni la détruire.

XV. Car la foi et l'amour s'élèvent ici par-dessus tout, et opèrent par des voies inconnues dans ce très-saint sacrement qui surpasse toute excellence.

XVI. Dieu éternel, immense, infiniment puissant, fait de grandes et incompréhensibles choses dans le ciel et sur la terre, et l'on ne peut pénétrer la profondeur de ses merveilles.

Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison humaine pût les comprendre, on ne devrait plus les appeler merveilleuses ni ineffables.

I

Gardez-vous de toute investigation curieuse et inutile touchant ce mystère très-profond, si vous ne voulez pas être noyé dans un abîme de doutes.

Tous les mots ici employés renferment un sens très-riche et très-fécond qu'il s'agit de mettre en lumière. *Gardez-vous*, c'est l'avertissement prudent et charitable que l'on donne à un

homme qui marche dans un sentier difficile et périlleux, dans un sentier que bordent des abîmes redoutables. *De toute investigation*, cette expression est mise en opposition avec celle de *recherche* dont il sera parlé plus loin. *Curieuse* : parole également opposée aux épithètes d'*humble* et de *pieuse* que nous lirons bientôt. *Inutile* : la raison de cette inutilité est bien claire, c'est que l'objet de notre foi est un *mystère*, et non-seulement un mystère, mais un mystère *très-profond*, plus profond que les autres. Enfin, cette investigation déjà blâmée comme curieuse et inutile serait de plus coupable et sévèrement réprimée, car elle vous précipiterait dans un *abîme de doutes*.

II

Celui qui scrute la majesté de Dieu sera accablé de sa gloire (Ps., xxv, 27). *Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.*

Peut-être avez-vous remarqué les précautions respectueuses et pour ainsi dire infinies que prend la sainte Église pour mettre les divines espèces sous lesquelles se cache la présence adorable du Sauveur à l'abri des regards trop peu discrets des fidèles. A part certains jours solennels où l'auguste Sacrement se trouve exposé publique-

ment sur nos autels, la sainte réserve repose dans le lieu le plus secret du temple. La liturgie sacrée multiplie les enveloppes et les voiles; elle les jette avec profusion sur les tabernacles qui abritent le Saint des saints et sur les vases d'or qui le contiennent. Dans l'Église grecque unie, le sanctuaire tout entier disparaît à certaines parties du sacrifice sous d'épaisses et riches draperies, et le prêtre isolé, comme autrefois Moïse sur le Sinaï en feu, se trouve à une grande distance du peuple resté au pied de la sainte montagne. Ces réflexions nous amènent tout naturellement à donner aux personnes qui sont chargées du soin de l'autel le sage conseil de se garder de toute familiarité et à plus forte raison de toute irrévérence, quelque légère qu'elle soit dans le lieu saint. Il est si facile d'oublier la présence de la Majesté invisible qui réside dans nos sanctuaires, lorsque la nature des fonctions que l'on doit remplir y appelle sans cesse! Ne quittons pas non plus ce verset sans arrêter l'attention de nos lecteurs sur cette phrase si courte, mais qui en dit plus à elle seule que toutes les dissertations les plus savantes : *Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.* Je ne pense pas qu'il soit possible d'énoncer rien de plus raisonnable et de plus péremptoire. Ces deux lignes répondent à toutes les difficultés et à tous les doutes; la mauvaise foi seule pourrait soule-

ver des objections que rien désormais ne saurait expliquer ni justifier.

III

Une humble et pieuse recherche de la vérité peut être permise, si, toujours prête à se laisser instruire, l'âme marche fidèlement dans la sainte doctrine des Pères.

Pour les hommes de science, pour ceux, par exemple, qui se livrent à l'étude approfondie de la théologie, la recherche qui leur est permise touchant ce point de notre foi doit être *humble :* qu'ils se défient donc de leurs lumières, qu'ils ne comptent pas sur leur aptitude à démêler les questions élevées et difficiles ; ce qu'on leur propose ici, c'est un mystère qui passe la portée de la raison humaine ; or le rôle unique de l'intelligence est de chercher les preuves qui établissent la vérité de ce dogme, et non d'en sonder les profondeurs.

Quant au commun des fidèles, que leur recherche soit surtout *pieuse*, qu'ils étudient dans cette institution divine l'économie de la sagesse infinie de Dieu, qu'ils admirent l'étendue de sa puissance, qu'ils s'extasient devant l'excès de son amour. C'est ainsi qu'ils retireront un grand fruit de la contemplation de ce mystère.

IV

Heureuse la simplicité qui laisse les sentiers difficiles des questions épineuses pour suivre la voie droite et sûre des commandements de Dieu!

Il n'est pas rare d'entendre certaines personnnes, très-chrétiennes du reste, s'exprimer ainsi : Pour moi, je crois, et je me contente de la foi du charbonnier. Il ne faudrait cependant pas abuser de cette façon de parler. Si l'on entend par la foi du charbonnier une foi éclairée qui, sans être savante, connaît au moins les principaux mystères qui sont proposés à notre croyance et les motifs sur lesquels ils s'appuient, une foi soumise qui s'incline respectueusement devant l'autorité infaillible lorsqu'elle commande, une foi ferme qui ne recule pas devant le sacrifice qu'impose la parole révélée, rien de mieux, assurément, et c'est de cette foi qu'il est ici question quand on s'écrie : *Heureuse la simplicité qui laisse les sentiers difficiles des questions épineuses!* Mais si, par la foi du charbonnier, on entend une foi paresseuse qui accepte tout sans travail et sans étude, pour ne pas se donner la peine d'étudier les points essentiels de notre sainte religion; une foi insouciante, prête à se ranger avec une égale indifférence du côté de

l'affirmation ou de la négation, comme si l'exposé de la doctrine catholique ne méritait aucun intérêt; une foi défiante qui, redoutant pour la religion le contrôle de la science, aime mieux pour en finir admettre tout en bloc, afin de n'avoir pas l'embarras de discuter et de se prononcer, il est bien évident qu'une pareille foi ne serait ni honorable pour Dieu ni méritoire pour l'homme.

V

Plusieurs ont perdu la dévotion en voulant approfondir des points trop élevés.

Cet avertissement regarde spécialement les savants dont nous avons déjà parlé. Que votre foi soit *humble*, leur avons-nous dit, si vous ne voulez pas perdre ce don précieux; que la prudence et la discrétion président à vos études, ajouterons-nous, si vous ne voulez pas perdre la dévotion. Les os, qu'on nous permette cette comparaison, sont en quelque sorte la charpente du corps humain, ils en font la solidité; mais les chairs qui recouvrent les os en forment la beauté et l'élégance. Si vous ne faites que disséquer, vous n'aurez qu'un squelette décharné, au lieu d'un être vivant et animé.

VI

La foi et une vie pure, voilà ce qu'on exige de vous, non une haute intelligence ni une profonde connaissance des mystères de Dieu.

L'auteur aurait pu dire : une vie pure et la foi, car la foi est la récompense ordinaire de la vie pure. Il faudrait écrire cette maxime dans tous les livres, la répéter dans tous les discours ou pieux entretiens; on ne la redira jamais assez. De même donc que l'incrédulité prend ordinairement sa source dans la vie déréglée, ainsi la foi a pour fondement la vie sainte et irréprochable. Mais revenons à la pensée de l'auteur : *La foi et une vie pure, voilà ce qu'on exige de vous.* Or, que fait-on dans le monde ? On préfère *la haute intelligence et la profonde connaissance des mystères de Dieu*... c'est une erreur, vous commencez par la fin. Que votre vie soit d'abord pure et votre foi simple, et vous arriverez ensuite à cette science, objet de vos poursuites et de vos travaux.

VII

Si vous ne comprenez pas et ne saisissez pas les

choses qui sont au-dessous de vous, comment comprendrez-vous celles qui sont au-dessus ?

Nous portons le défi à tous les incroyants de faire une réponse raisonnable et tant soit peu plausible à cette simple observation. Tant que la prétendue science humaine ne m'aura pas expliqué l'essence d'un grain de poussière, je me rirai de toutes les difficultés qu'elle soulève et accumule contre la possibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans son Sacrement. C'est en vain qu'elle me dira : Comment un corps tout entier peut-il être renfermé sous une particule de matière presque imperceptible ? Je lui répondrai : Expliquez d'abord ce que c'est qu'un grain de poussière. C'est en vain qu'elle me fera cette objection : Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être ici et partout? Je lui ferai toujours la même réponse : Expliquez-moi le grain de poussière. O sages insensés, toute votre science vient se briser contre un atome, et vous avez la prétention de sonder les mystères de l'infini!

VIII

Soumettez-vous à Dieu, humiliez votre raison sous le joug de la foi, et vous recevrez la lumière de la science selon qu'il vous sera utile et nécessaire.

Oh ! la belle, l'incomparable, la judicieuse parole : *Soumettez-vous à Dieu*; tous les jours vous vous soumettez aux hommes, vous admettez leur affirmation et quelquefois même sans preuve. Le maître l'a dit, cela vous suffit; et vous vous refuseriez d'incliner votre intelligence devant la toute science divine ! Laissez-moi vous dire que ce n'est pas seulement de l'orgueil, c'est de la folie. Donc, *humiliez votre raison*, mais ce mot est-il bien juste? J'aurais préféré : *honorez* votre raison ; mais enfin, en vous soumettant, vous pensez faire un acte d'humilité; eh bien! soit, Dieu l'accepte ainsi; voyez maintenant la récompense qu'il vous destine : *Vous recevrez la lumière de la science;* pesez bien ceci : pour une foi aveugle, *la lumière de la science!* Que ceux qui lisent ces lignes méditent encore ce mot si profond : *Selon qu'il vous sera utile et nécessaire.* Dieu répand sa science avec mesure et sagesse, il considère la capacité et la solidité des vases qui la doivent contenir. L'essentiel n'est pas que vous ayez la science, mais que vous l'ayez dans les proportions de *l'utilité* et de la *nécessité relative*. Que de pensées salutaires dans ces simples paroles ?

IX

Quelques-uns sont violemment tentés, sur la foi et

sur ce sacrement, mais ce n'est pas à eux qu'il faut l'imputer, c'est bien plutôt à l'ennemi.

Ne vous inquiétez pas, ne disputez pas avec vos pensées; aux doutes que le démon vous suggère, ne répondez pas, mais croyez à la parole de Dieu, croyez à celle des saints et des prophètes, et l'esprit malin fuira loin de vous.

Tout est prévu : on sera tenté. Sans la tentation, en effet, où serait le mérite? Mais si ces tentations devenaient *violentes*, si elles étaient persistantes, que faire? Considérez d'où elles viennent, ne vous désolez pas, la faute n'est pas à vous, elle procède de l'ennemi; méprisez-le et ne tenez aucun compte de ses suggestions.

X

Souvent il est très-utile au serviteur de Dieu de subir de telles épreuves.

Car ce ne sont pas les infidèles ni les pécheurs que le démon tente, puisqu'il les possède déjà en assurance; ce sont les âmes fidèles et pieuses qu'il attaque et tourmente de différentes manières.

L'auteur ne dit pas : Il est agréable, mais, il est *utile*. Que de choses nous sont fâcheuses et pénibles, qui cependant nous servent et nous deviennent avantageuses. Que les personnes qui

seraient portées à se décourager, à s'attrister, du moins, à cause de la violence ou de la fréquence de ces tentations, se raniment et se consolent par les considérations suivantes. Bien que *tentées*, elles ne laissent pas d'être comptées au nombre des *serviteurs de Dieu.* Ces tentations sont appelées des *épreuves* et non des fautes. Ces épreuves ne durent pas toujours, mais elles *finissent.* Enfin ces épreuves sont un indice que les âmes qui les subissent sont agréables à Dieu, puisque le démon ne tente pas celles qui *lui appartiennent.* Qu'on n'oublie pas que tous ces mots sont dans le texte; il sera bon de le relire avec attention.

XI

Continuez donc de marcher avec une foi simple et ferme, et approchez de ce sacrement avec un humble respect, et, pour tout ce que vous ne pouvez comprendre, reposez-vous en assurance sur la toute-puissance de Dieu.

Dieu ne vous trompe pas; mais celui-là se trompe qui se fie trop à lui-même.

Voilà la seule, mais la vraie réponse à toutes les suggestions de l'ennemi. Tandis qu'il me parle, au lieu de l'écouter, je me lève; tandis qu'il dispute, au lieu de lui répondre, je marche;

ma foi est *simple* et *ferme* tout ensemble. C'est en vain que le tentateur continue de me fatiguer de ses subtilités, j'avoue humblement que je ne *comprends pas* les mystères de Dieu, mais je me *repose* sur lui, et parce que c'est sur lui que je me repose, je me sens en pleine *assurance;* car, cette assurance, elle a pour base sa *puissance* infinie.

XII

Dieu marche avec les simples, il se découvre aux humbles, il donne l'intelligence aux petits (Ps., CXVIII, 130). *Il ouvre aux âmes pures l'intelligence, et il dérobe la grâce aux curieux et aux superbes.*

Écoutons Jésus-Christ : Je vous rends grâces, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, de ce que vous les avez révélées aux petits et aux humbles (MATTH., XI, 25). Telle est la conduite ordinaire de la Providence. Devant Hérode, sceptique et impie, Jésus-Christ garde un silence absolu; il répond à Pilate, moins corrompu et plus sincère. Quant aux hommes pieux et droits, il leur ouvre son cœur, et il leur découvre des choses que le langage humain ne saurait exprimer.

XIII

La raison humaine est faible et sujette à l'erreur; mais la vraie foi est infaillible.

Le rôle de la raison humaine consiste en une seule chose, nous l'avons dit déjà : s'assurer si Dieu a parlé. S'il a parlé, qu'elle s'incline. Examiner, scruter, vouloir approfondir, c'est crime et folie; folie, parce que la raison est faible; crime, parce qu'étant sujette à l'erreur, l'erreur lui sera imputée, si elle y tombe.

XIV

La raison et toutes les investigations naturelles doivent suivre la foi et non la précéder ni la détruire.

Cette ligne est bien courte; on pourrait pourtant l'intituler l'histoire de toutes les hérésies et de toutes les incrédulités. En effet, que fait le savant que la foi ne guide pas? Au lieu de prendre pour boussole dans ses recherches et ses études la sainte parole de Dieu, il bâtit ses systèmes en dehors de la révélation, et si la révélation contredit ses systèmes, il rejette la révélation pour s'attacher à ses rêves. Mais qu'est-ce que cette prétention orgueilleuse et insensée?

C'est le travail de Babel. Dieu descend pour considérer l'ouvrage de l'homme, et quand il remonte vers son ciel, il ne reste plus autour de l'édifice de l'homme que confusion et désordre.

XV

Car la foi et l'amour s'élèvent ici par-dessus tout et opèrent par des voies inconnues dans ce très-saint Sacrement qui surpasse toute excellence.

La foi et l'amour, tout ce qu'il y a de plus grand et de plus noble en nous : *la foi*, opération de l'intelligence qui se soumet; *l'amour*, fruit du cœur qui se livre et s'abandonne. C'est à cette hauteur que nous élève la croyance au plus saint et au plus auguste mystère du plus grand des sacrements.

XVI

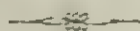
Dieu éternel, immense, infiniment puissant, fait de grandes et incompréhensibles choses dans le ciel et sur la terre, et l'on ne peut pénétrer la profondeur de ses merveilles.

Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison humaine pût les comprendre, on ne devrait plus les appeler merveilleuses ni ineffables.

On peut dire que ce dernier trait est la génuflexion ou la prostration de l'homme en présence de l'infinie majesté de Dieu. Nous adorons, et puis nous nous taisons. Nous nous taisons, parce que toute parole expire en présence des merveilles de la terre et des cieux; mais aussi toute pensée, toute conception se confond devant le prodige le plus étonnant de la puissance et de l'amour divin réalisé dans le sacrement de la sainte Eucharistie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.



HERBET CHANOINE. BQT
Imitation de Jésus-Christ. 2522
.H4
v.2